GENERAL LIBRARY,
UNIV. OF MICH.
MAR 5 1902

9e Année. N° 4. 15 Février 1902.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
François de Curel	*La Fille sauvage*[1]	665
Anatole France	*Le Siège d'Orléans (1428-1429).* — IV	737
Hannah Lynch	*Très véridique histoire d'une Petite Fille* (2e partie)	761
Ernest Renan	*Lettres du Séminaire* (fin)	793
Edmond Pottier	*Le Palais du Roi Minos.* — I	827
Paul Hervieu	« *Adolphe* »	851
Ernest Dupuy	*Un Poème de Victor Hugo sur Malesherbes*	856
Victor Bérard	*Questions extérieures.* — *La Tripolitaine*	867

1. *The play* « la Fille sauvage », *published in this stitched book, is entered, according to act of Congress, in the year 1902, by P.-V. Stock, in the office of the Librarian of Congress at Washington.*

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

LONDRES. — T. FISHER UNWIN. 11, Paternoster Buildings. E. C.

LIVRES NOUVEAUX

TERRES MAUDITES — LA BARRACA —
par **V. Blasco Ibáñez,**
traduit de l'espagnol par **G. Hérelle.**

Le nom seul du traducteur nous garantissait un livre intéressant; et nos lecteurs savent déjà que M. G. Hérelle n'a point déçu l'attente du public français, en lui révélant cette œuvre puissante et belle. Nous devons savoir un gré infini au traducteur de M. Gabriele d'Annunzio et de madame Mathilde Serao de nous faire connaître l'Espagne après l'Italie. Toutes les œuvres étrangères qu'il lui plaît de nous présenter deviennent, grâce à lui, un peu françaises et viennent enrichir le patrimoine de notre littérature nationale. On connaît peu chez nous les auteurs espagnols, et beaucoup ne soupçonnaient pas ces *Terres Maudites* qui ont imposé tout de suite à notre admiration le nom de M. V. Blasco-Ibáñez. Cette œuvre est de celles qu'on ne doit ignorer nulle part : elle est simple, émouvante. On y touche le fond de la misère et de la détresse humaines, dans ce lumineux décor de la *huerta*, sillonnée de canaux innombrables. *Terres Maudites* rappelle *Jacquou le Croquant*, ce chef d'œuvre que nos lecteurs n'ont pas oublié. Voici accrue d'un chapitre nouveau l'histoire poignante de cette lutte pour le pain « qui coûte si cher à gagner et qui rend les hommes si mauvais ! »

LES VIEUX CHANTS POPULAIRES SCANDINAVES
II. — ÉPOQUE BARBARE
LA LÉGENDE DIVINE ET HÉROIQUE,
par **Léon Pineau.**

Dans le premier volume de ce grand ouvrage, M. Pineau a étudié, à travers les chansons populaires encore vivantes dans les mémoires et les imaginations scandinaves, les vestiges de l'époque sauvage et l'antique tradition des *Chants de magie*. Dans le volume qu'il nous donne aujourd'hui, il retrouve, sous la couche monotone dont le moyen âge a revêtu les chansons traditionnelles, et reconstitue, par une confrontation érudite avec les documents archéologiques et les documents historiques, tout un groupe de chants très anciens, où apparaissent encore à l'œil qui sait les saisir les mœurs et les coutumes, les idées et les croyances de l'âge barbare. Fragments d'une légende divine, chants épars d'une épopée héroïque, il a manqué, pour en faire une Iliade ou une Chanson de Roland, le poète nécessaire ou les circonstances favorables. C'est un très beau travail de restitution conjecturale, où M. Pineau met en œuvre, avec une ingéniosité persuasive et souvent convaincante, les ressources d'une érudition admirablement informée.

STENDHAL-BEYLE, par **Arthur Chuquet.**

De cette admirable étude sur la vie et l'œuvre de Henri Beyle, nous avons donné à nos lecteurs un important extrait. M. Arthur Chuquet a su excellemment mettre en œuvre tous les documents découverts jusqu'ici qui nous restituent en pleine lumière la figure du « spirituel dauphinois ». L'œuvre de M. Arthur Chuquet a bien des chances d'être complète, définitive. Car nous y suivons Beyle pas à pas et pour ainsi dire jour par jour, depuis son enfance à Grenoble, à travers toute sa vie aventureuse. M. Arthur Chuquet n'est pas un dévot de Stendhal ; du moins sait-il rester impartial. Il avoue que les romans de Stendhal « si mal équilibrés », parfois incohérents « révèlent en une foule d'endroits le profond observateur du cœur humain ». Surtout M. Arthur Chuquet reconnaît hautement l'influence de Beyle sur Taine et quelques autres : « Il manque trop souvent de mesure et de justesse. Mais on en voudrait aux historiens de la littérature française qui ne citeraient pas son nom ». Un grand nombre de notices et de lettres inédites accompagnent cette belle étude, où l'on trouvera le meilleur roman de Beyle et le plus intéressant, c'est-à-dire sa vie.

LE COMPAGNONNAGE, SON HISTOIRE,
SES COUTUMES,
SES RÈGLEMENTS ET SES RITES,
par **Ét. Martin-Saint-Léon.**

Une antique légende rapporte que Salomon, maître Jacques et de Soubise furent les fondateurs du compagnonnage, de ce compagnonnage dont le rôle fut si important naguère, et qui, vers le milieu du dernier siècle, exerçait une si grande influence sur la classe ouvrière. Aussitôt dégrossi, l'ouvrier se mettait en route à travers la France et parachevait son apprentissage, de ville en ville, sous la direction d'un maître passager. Qui ne se rappelle le célèbre roman de George Sand, le *Compagnon du Tour de France* ? M. Ét. Martin-Saint-Léon nous fait suivre, à travers les siècles, l'histoire de cette association ; il nous la montre, sous l'Ancien régime, redoutée des maîtres, aveuglément obéie des artisans ; en vain persécutée et interdite sous la Révolution et sous l'Empire ; parvenue enfin sous la Restauration à l'apogée de sa puissance occulte. Puis le compagnonnage disparaît peu à peu, se transforme dans l'ombre : ce sont aujourd'hui les syndicats, les coopératives, les sociétés de secours mutuels qui ont recueilli et se départagent son héritage social. Ce livre attachant nous apporte des révélations bien curieuses : il intéressera tout le public.

The play « la Fille sauvage », published in this stitched book, is entered, according to act of Congress, in the year 1902, by P.-V. Stock, in the office of the Librarian of Congres at Washington.

LA FILLE SAUVAGE[1]

PIÈCE EN SIX ACTES

PERSONNAGES

PAUL MONCEL.	MARIE.
TOTILO.	MÈRE AMÉLIE.
ABELIAO, roi des Amaras.	UNE SŒUR CONVERSE.
KIGÉRIK.	SŒUR MONIQUE.
UN MISSIONNAIRE.	MOÏKASÉMI.
VIGNEMALE.	SITAMBILI.
AGLOO.	KÉLANMI.
TOUMODI.	OLENGA.
BOUSSORO.	BIBICHUPA.
UN BUCHERON.	UNE NÉGRESSE.

Femmes captives. Soldats et gardes du roi. Un domestique.

Le premier, le deuxième et le sixième actes en pays barbare; le troisième dans un couvent, à Orléans; le quatrième à Paris; le cinquième à Bayreuth. — De nos jours.

ACTE PREMIER

Petit plateau herbeux, suspendu au flanc d'une haute montagne couverte de forêts, au milieu desquelles il forme clairière. — A droite, pente gazonnée, au bas de laquelle, entre deux gros arbres, jaillit une source dont les eaux vont se perdre au fond, dans la forêt. Comme le sol plonge rapidement vers une vallée, la lisière du bois ne montre que le sommet des arbres. L'autre bord de la vallée est occupé par une chaîne de pics vertigineux dont les neiges et les glaces bornent tout l'horizon. — A gauche, la lisière de la forêt remonte jusqu'au premier plan où elle se termine par d'épais buissons. — Végétation tropicale.

1. *Entered according to act of Congress, in the year 1902, by P.-V. Stock, in the office of the Librarian of Congress at Washington,*

Kigérik, fils du roi des Amaras, Totilo, son précepteur, Toumodi et Agloo, deux camarades, arrivent par la gauche, au second plan. — Teints basanés, traits réguliers, hautes et belles statures. — Ils sont vêtus de draperies blanches et s'appuient sur de longues cannes plus ou moins ornées. — Une escorte de cinq guerriers armés, les uns de fusils démodés, les autres de lances, ferme la marche.

KIGÉRIK, *s'arrêtant près de la source.* — Halte !

TOTILO. — En effet, prince, je crois que nous ferons bien d'attendre ici : la chaleur est étouffante et nous ne pouvons pas marcher indéfiniment à la rencontre de l'armée.

KIGÉRIK, *s'agenouillant au bord de la source.* — J'ai soif ! *(Il se penche pour tremper ses lèvres dans l'eau qui sort de terre à gros bouillons : son précepteur l'arrête.)*

TOTILO. — Attendez !... *(A Toumodi.)* Toi, Toumodi, coupe un roseau pour que Son Altesse aspire l'eau à travers sa tige : on boit moins vite et on ne risque pas de se faire mal. *(Toumodi coupe le roseau, l'ébranche, façonne les deux extrémités et le présente à Kigérik, qui, aussitôt, s'en sert pour aspirer l'eau à longs traits.)*

KIGÉRIK, *poussant un long soupir de béatitude.* — Ah ! ces eaux de montagne !... C'est une fraîcheur qui vous parcourt !... *(Il se remet à boire. Quand il a fini :)* Tiens, Totilo. *(Il lui tend le roseau.)*

TOTILO. — Que votre Altesse m'excuse : j'en ai grande envie, mais j'attendrai que j'aie moins chaud.

AGLOO, *prenant le roseau des mains du prince.* — Alors, à moi, pendant qu'il en reste ! *(Il boit.)*

TOUMODI. — Que de cérémonies dont on peut se passer ! *(Il se met à quatre pattes et s'abreuve. Les soldats en font autant sur le parcours du ruisseau.)*

KIGÉRIK. — La caravane est ravitaillée... Marchons-nous ?

TOTILO. — Ne vaudrait-il pas mieux se reposer ici jusqu'à ce que le soleil ait un peu baissé, et puis, si l'armée ne paraît pas, rentrer tranquillement au palais, quittes à revenir demain ?

KIGÉRIK, *riant.* — Vieux traînard ! Il ne cherche que prétextes pour ne pas avancer. Pourquoi l'armée ne paraîtrait-elle pas ? L'avant-garde est arrivée hier, et l'ordre formel de mon père est qu'aujourd'hui j'aille à sa rencontre pour me joindre à lui et rentrer, à ses côtés, au premier rang de l'armée triomphante.

TOTILO. — Triomphante, oui, mais c'est tout de même encore une armée en campagne : elle risque d'avoir du retard ; en temps de guerre, les troupes ne manœuvrent pas comme à la parade. Un parti ennemi a pu se reformer. Sa Majesté n'a peut-être pas tout prévu... Que sait-on ?

KIGÉRIK. — Ah ! tu as de la chance que Sa Majesté ne t'entende

pas ! Quel vilain quart d'heure tu passerais !... Les ennemis sont écrasés, leur ville brûlée, leur pays conquis. L'armée est là tout près, sous ces arbres, j'en suis sûr !... Quand le roi promet d'arriver à tel endroit, à telle heure, il arrive...

TOTILO, *se laissant tomber sur le gazon.* — Eh bien, je l'avoue, je suis fourbu !... Vautrons-nous dans l'herbe et attendons les événements. Peu importe que nous rencontrions le roi mille pas plus près ou plus loin, pourvu que nous le rencontrions. C'est ici qu'il passera.

AGLOO. — Et ce ne sera pas de sitôt. Si nos quinze mille hommes piétinaient déjà les sentiers de la forêt, pensez donc quel bourdonnement là-dessous !... Quinze mille hommes, c'est autre chose qu'un essaim d'abeilles, et pourtant un essaim s'entend de loin... Et quinze mille hommes victorieux, encore !... ivres de carnage, de débauches, et qui vont être reçus en triomphateurs, accueillis par des femmes passionnées après avoir violé des femmes hurlantes !... Quand ils approcheront, la montagne tremblera.

KIGÉRIK. — C'est, ma foi, vrai... Repos !... *(Il s'étend sur l'herbe.)* Nous prendrons une attitude plus militaire quand le vacarme des vainqueurs envahira la forêt comme une trombe. *(Aux soldats, élevant la voix.)* Hé ! là-bas, vous autres, faites comme nous, soufflez ! *(Les chefs s'étendent sur l'herbe au bord de la source; les soldats s'éparpillent autour d'eux, dans l'ombre des arbres.)*

TOUMODI, *au bout d'un instant.* — Le bruit de cette source endort.

KIGÉRIK, *s'étirant.* — Si c'est pour nous apprendre cela que tu nous réveilles !... *(Un silence. On s'assoupit. — De droite, de gauche, de partout, des soldats se précipitent hors de la forêt, la lance haute. En un clin d'œil, ils enveloppent le prince et son escorte. Les assaillants s'efforcent de prendre des airs terribles; mais, au fond, ils s'amusent beaucoup des mines ahuries des dormeurs et du bon tour qu'on leur joue.)*

TOUMODI, *réveillé en sursaut, reconnaissant Boussoro, l'officier qui conduit la surprise.* — Comment, c'est toi, camarade ?

BOUSSORO, *l'empoignant.* — Prisonnier.

TOUMODI. — Quelle plaisanterie ?... C'est stupide !... *(Pendant que s'échangent ces brèves réparties, le roi, bel homme drapé dans un manteau rouge, qui assiste à l'entretien en spectateur souriant, va s'adosser à un des arbres qui ombragent la source, et c'est devant lui qu'on traîne les captifs. Il les accueille les bras croisés, l'air ironique.)*

LE ROI, *à Kigérik.* — Eh bien, mon ami, tu n'es pas difficile à surprendre ! Mes compliments sur la manière dont tu diriges tes cinq hommes... Et tu voulais venir à la guerre ! commander un corps d'armée ! être le premier de mes généraux !... Allons, mon général,

venez embrasser votre père... *(Kigérik s'exécute de mauvaise grâce et embrasse gauchement le roi.)* Quant à ces piètres soldats qui dorment au lieu de veiller sur leur prince, qu'on les traite comme de véritables prisonniers.

BOUSSORO. — Votre Majesté songe-t-elle à ce qu'on en a fait, là-bas, des prisonniers?

LE ROI, *simplement.* — De la pâtée pour les chiens.

KIGÉRIK. — Mon père, c'est moi qui ai donné à ces hommes l'ordre formel de se reposer...

LE ROI, *à Boussoro.* — Qu'on m'obéisse! *(Boussoro emmène les prisonniers, à l'exception de Toumodi et d'Agloo qui restent comme amis du prince. — A Kigérik.)* Je suis certain qu'à l'avenir, lorsque tu feras la sieste en pleine campagne, il sera très dangereux de venir troubler ton repos. *(On entend sortir de la forêt quelques cris, vite étouffés.)* Et les soldats morts pour perfectionner l'éducation de leur prince auront mieux servi la patrie que s'ils étaient tombés sur le champ de bataille... Qu'est-ce que tu marmottes entre tes dents, Totilo?

TOTILO. — Que Votre Majesté est peut-être encore plus sublime quand elle gouverne que lorsqu'elle combat.

LE ROI. — Tu as de la chance, vieux courtisan, de ne pas être chargé de l'instruction militaire de mon fils. C'est à tes dépens que je lui enseignerais la prudence.

TOTILO. — Je ne suis qu'un homme d'étude.

LE ROI. — Ils sont très malins, les savants : on ne comprend rien à leurs erreurs, ils en profitent pour se déclarer infaillibles. Tandis que les pauvres militaires, on les tourne, on les enveloppe, et ils ne sont plus qu'un hachis!... *(Jetant les yeux sur le visage renfrogné de Kigérik.)* Voyons, mon garçon, que signifie une figure pareille? Ton père a détruit tout un peuple, il revient couvert de gloire, et tu ne trouves rien à lui dire?

KIGÉRIK. — Après avoir humilié tant d'ennemis, mon père aurait pu se passer d'humilier son propre fils.

LE ROI, *haussant les épaules.* — Tu peux te vanter de ne pas savoir supporter la plaisanterie!... Qu'est-ce qu'il faut donc pour se réconcilier avec toi?... *(Appelant.)* Boussoro! *(Deux ou trois soldats, tournés vers la forêt, appellent.)* Boussoro! Boussoro!...

BOUSSORO. *Il accourt en bousculant les soldats.* — Sire!

LE ROI. — Qu'on relâche les hommes d'escorte de mon fils : je leur pardonne.

BOUSSORO. — On vient de jeter la carcasse du dernier en bas des rochers.

LE ROI, *indifférent.* — Ah!... Mon petit Kigérik, tu vois, on n'y

peut rien... C'est égal ! Je veux me réconcilier avec toi. Tu ne demandes pas ce que je t'ai rapporté de là-bas ?... Devine !

KIGÉRIK. — Des chevaux ?

LE ROI, *dédaigneux*. — Allons donc !

KIGÉRIK. — Des chameaux de course ?

LE ROI. — Mieux que cela !

KIGÉRIK. — Des autruches dressées à porter un cavalier ?... On dit que vous en avez trouvé là-bas.

LE ROI. — Cherche bien si rien ne te manque !... Ce qu'à ton âge on désire le plus...

KIGÉRIK, *joyeux*. — Des armes nouvelles !... arrivant d'Europe !...

LE ROI, *riant*. — Des femmes, petit imbécile ! je t'ai rapporté des femmes !

KIGÉRIK. — Mais cela ne me manquait pas au point que vous dites... J'en avais, des femmes !...

LE ROI. — Oui, nous savons comment !... Il y a deux mois, un de mes officiers te surprend au plus épais de son sérail... Le fils de son roi !... Il salue, et tourne les talons... mais, le lendemain, il m'envoie trois têtes de femmes nouées ensemble, comme trois oignons, par leurs tresses... J'ai fait grandement les choses : en échange des têtes, je lui ai offert dix belles esclaves qui m'ont coûté en moyenne trois mille piastres chacune. Toi, je ne t'ai pas trop grondé, parce que tu n'avais fait, en somme, qu'obéir à la loi de tes dix-huit ans. Mais il ne faut pas que de pareilles histoires se renouvellent. A la longue, cela finirait par altérer l'affection que tous mes sujets doivent porter à la famille royale... A partir d'aujourd'hui, rien ne t'excuserait si tu n'avais pas une tenue parfaite, car tu auras cinq femmes, ce qui est un gentil petit commencement pour un très jeune homme.

TOTILO. — A la bonne heure !... Il pourra ne plus songer qu'à ses études...

LE ROI. — On va les lui montrer tout de suite... Nous les avons laissées à cent pas d'ici, masquées par la lisière du bois. Va les chercher, Boussoro... Bien entendu, amène par la même occasion le cadeau que je destine à Totilo.

BOUSSORO. — Et l'étranger, que dois-je en faire ?...

LE ROI. — L'amener également... *(Boussoro s'en va.)*

KIGÉRIK. — Quel étranger ?

LE ROI. — Un Européen, un Français, qui recevait l'hospitalité de mon ennemi le roi Koffy.

KIGÉRIK. — Par quel hasard se trouvait-il chez lui ?

LE ROI. — Je n'ai pas encore eu le temps de l'interroger; nous allons le lui demander.

KIGÉRIK. — Le roi Koffy, qu'est-il devenu ?

LE ROI. — Il s'est fait bravement tuer à la tête de ses troupes.

KIGÉRIK. — Et son fils ?

LE ROI. — On a trouvé son corps sur le champ de bataille, à quelques pas de celui du roi.

KIGÉRIK. — Et la reine ?

LE ROI. — Quand j'ai pénétré dans ses appartements, elle vivait encore, mais dans quel état !... Depuis une demi-heure, les soldats se la repassaient l'un à l'autre... Je l'ai perdue de vue, engloutie sous une ruée indescriptible... C'était à qui en aurait.

KIGÉRIK. — Le roi Koffy n'avait-il pas une fille qu'on disait très belle ?

LE ROI. — On n'exagérait pas. Elle se nommait Sitambili.

KIGÉRIK. — Naturellement, vous n'avez pas pu la sauver du pillage?

LE ROI. — La preuve que nous avons pu, c'est que... la voici. *(Il montre une jeune fille qui marche en tête d'un groupe de cinq autres toutes jolies et vêtues de blanc. — Elles sont précédées de Boussoro et entourées de soldats. — A leur suite vient le Français dont a parlé le roi. C'est un homme d'une trentaine d'années, robuste, à figure franche et animée.)*

KIGÉRIK, *s'approchant de la jeune fille.* — C'est Sitambili ?

LE ROI. — Oui, et je te la donne avec quatre autres. *(A Boussoro.)* Sépare celle qui n'est pas pour le prince. *(Boussoro prend par le bras une fillette de quatorze ans, et la met à l'écart des autres.)* A présent, voici ton lot. Sitambili d'abord, et puis ces quatre-là... Que dis-tu de ce petit troupeau ?

KIGÉRIK. — Que c'est une chance d'en être le berger... Sitambili me paraît absolument à point. *(Il passe une revue minutieuse des différentes personnes, qui s'y prêtent avec une passivité complète.)* Ma foi, toute réflexion faite, peut-être que je lui préfère celle-ci. *(Du doigt il désigne une femme aux formes graciles.)*

LE ROI. — Elle est un peu maigre... Voilà que tu as des goûts d'Européen, maintenant !... Car on assure que ces gens-là ne tiennent qu'au strict nécessaire.

KIGÉRIK. — Est-elle si maigre?... *(Il fait signe à la femme d'approcher : elle avance, indifférente.)* Allons, viens, toi ! *(Il écarte ses draperies flottantes : elle paraît, étroitement serrée dans un long pagne.)* Outre le nécessaire, je crois que le superflu s'y trouve.

LE ROI, *condescendant.* — Heu ! heu !... *(Kigérik repousse la femme dans le tas.)*

TOTILO, *couvant les femmes d'un regard plein de concupiscence.* —

Toujours est-il que je pêcherais bien là dedans les yeux fermés, sûr de ramener une friand morceau...

LE ROI, *riant devant la face congestionnée de Totilo.* — Regardez sa façon de tenir les yeux fermés... Allons, Totilo, n'envie pas trop ce jeune homme : j'ai un petit divertissement pour ta verte vieillesse. Voici le morceau qui t'est destiné... *(Il montre la fillette que Boussoro avait mise à part dès l'arrivée des femmes. Elle s'avance d'elle-même, souriante et très à son aise.)* Quatorze ans à peine... J'ai pensé que tu te réchaufferais agréablement à la tiédeur de cette jeune peau.

TOTILO. — Je ne sais comment remercier Votre Majesté...

LE ROI. — Elle est fille du grand-prêtre des Boranis. N'est-ce pas, Boussoro ?

BOUSSORO. — Oui, sire. On l'a trouvée au fond du temple, derrière l'autel, blottie sous les cadavres des vierges sacrées qui avaient bu du poison pour échapper à la profanation. Celle-ci a préféré courir la chance d'un heureux hasard et bien lui en a pris. Je suis arrivé au moment où les soldats, qui dépouillaient de leurs bijoux les vierges mortes, la découvraient. Elle m'a imploré d'un regard à la fois si futé et si doux, que je l'ai prise par la main et emmenée à la barbe des pillards. Comme nous descendions les marches de l'autel, elle a reconnu son père qui s'était ouvert la gorge à l'entrée du sanctuaire.

TOTILO, *prenant le menton de la fillette.* — Elle ne paraît pas intimidée... Petit trésor !...

BOUSSORO. — Le caractère le plus délicieux... Et amusante !... Elle rit tout le temps !...

LE ROI. — Allons, assez joué avec les femmes. Boussoro, qu'on les remette sur leurs montures, et qu'on les expédie tout de suite vers la ville. Bien entendu, elles ne seront remises à leurs propriétaires qu'après avoir figuré dans mon cortège avec le reste du butin... Nous aussi, songeons à nous mettre en route. L'armée doit avoir à présent beaucoup d'avance.

BOUSSORO. — Pardon, sire ! L'armée défile encore au fond de la vallée. Dès que le dernier homme sera passé, mes guetteurs viendront nous avertir.

LE ROI. — Grâce au raccourci que nous suivons, nous avons moitié moins de chemin à faire que les troupes. Inutile d'arriver avant que la concentration soit terminée : restons ici, loin de la poussière et du bruit. Qu'on garde nos chevaux à l'ombre, et toi, veille à ce que chacun reste à son poste.

BOUSSORO. *(Il fait passer les femmes; en s'en allant, elles démasquent l'étranger. Boussoro le montre au roi.)* — Et celui-ci, que dois-je en faire ?

LE ROI. — Le laisser avec nous. *(Boussoro s'éloigne à la suite des femmes. Le roi fait signe à l'étranger d'approcher. Kigérik, Totilo se groupent autour de lui ; Agloo et Toumodi restent un peu à l'écart.)* Totilo, j'ai déjà eu l'occasion de constater que tu lis le français ; montre-nous si tu le parles également bien.

TOTILO. — A la fin du séjour de deux ans que j'ai fait à Paris, on me comprenait très bien.

PAUL. — Roi Abeliao, je puis me passer d'interprète. Depuis dix-huit mois, je parcours le pays du roi Koffy, et j'en parle passablement la langue... la vôtre, à peu de chose près.

LE ROI. — Dix-huit mois !... Tu avais donc chez mon voisin des occupations bien intéressantes !... Chercher des mines, étudier des tracés de chemins de fer, hein ?... Les Européens ne songent qu'à gagner de l'argent

PAUL. — Votre Majesté va un peu loin. Je sais qu'il y a des missionnaires dans son royaume.

LE ROI. — Il y en a eu. Dernièrement, j'en ai débarrassé le pays, supposant qu'ils jouaient une adroite comédie pour ouvrir les voies aux entreprises commerciales. Pourtant je dois dire qu'au début de mon règne j'en ai fait massacrer plus d'un... et ils ne meurent pas comme des marchands... Es-tu un missionnaire ?

PAUL. — Pas du tout ! J'ai simplement voulu citer un exemple de désintéressement chez des Européens.

LE ROI, *brusquement.* — Qu'es-tu ?

PAUL, *montrant Totilo.* — Pour t'en donner idée, je ne vois guère autour de toi que ce vieillard : il est, par rapport à tes autres sujets, un homme instruit ; je tâche d'en être un dans ma patrie.

LE ROI. — Tu viendrais donc ici, comme Totilo dans sa jeunesse est allé en France, pour apprendre ?

PAUL. — Justement.

LE ROI. — Lorsque j'aurai repris le cours de mes occupations habituelles, tu me diras ce qu'un homme estimé en Europe comme savant peut apprendre chez les êtres primitifs que nous sommes... L'avais-tu expliqué au roi Koffy ?

PAUL. — Certainement !

LE ROI. — Et, depuis lors, dans quels termes viviez-vous ensemble ?

PAUL. — Excellents. J'avais un appartement au palais, avec le droit de parcourir librement le royaume, logé partout chez les chefs et reçu comme le premier d'entre eux.

LE ROI. — Si le roi Koffy t'a compris et approuvé, à coup sûr je comprendrai et approuverai aussi: car, l'ayant vaincu, je ne puis pas être moins intelligent que lui. Tu es mon hôte, et tu seras traité

partout comme l'ami du roi, jusqu'à ce que je t'aie fait reconduire à la frontière. Comment t'appelles-tu ?

PAUL. — Paul Moncel.

LE ROI, *s'installant sur l'herbe.* — Eh bien, Paul, viens t'asseoir auprès de moi. *(Après que Paul s'est assis, il lui prend amicalement la main et le regarde bien en face.)* Ta figure me plaît, et mon expérience de roi m'a conduit à ne juger les gens que sur la mine sans m'inquiéter de leurs discours, hélas ! toujours menteurs... *(Pendant qu'il parle, Kigérik s'assoit auprès de lui ; Agloo et Toumodi s'accroupissent derrière Totilo installé en face de lui.)* Qu'il fait bon !... Il y a quelque chose de voluptueux dans l'air... Quel dommage que l'immense troupeau des captives soit depuis ce matin aux portes de la ville ! C'était le cas d'en faire venir quelques-unes. Comme il serait charmant de les voir sortir du bois nues et potelées, à petits pas timides, étouffés par l'épais gazon, et s'arrêter, oh ! pas longtemps ! pour être désirées et choisies !...

TOTILO. — Autrefois, mais cela remonte à trois générations au moins, on prétend qu'il y avait par ici des tribus sauvages. Bien sûr que pour venir à la source, leurs filles sortaient souvent du bois nues, souples et fermes, belles de la splendeur des fauves... Si Votre Majesté avait régné dans ce temps-là, son rêve de volupté courrait la chance d'être réalisé !

TOUMODI. — Cette chance existe encore.

LE ROI. — Que veux-tu dire ?

TOUMODI. — Il y a des sauvages dans nos bois.

LE ROI. — Tu es fou !...

TOUMODI. — Il y en a... Les tribus dont parle Totilo ne sont pas complètement éteintes. Depuis des siècles elles se cachent là-haut. *(Il montre les pics neigeux),* dans la région des glaciers, où l'on ne s'aventure jamais... Des paysans m'ont affirmé que le dernier hiver y a été d'une rigueur exceptionnelle. Les sauvages ont été chassés par les neiges plus bas que de coutume, et, le printemps venu, comme on ne les dérangeait pas, ils sont restés.

KIGÉRIK. — Nos forêts viennent d'être, pendant ces derniers mois, particulièrement tranquilles. Tous les hommes valides étaient à la guerre. Les sauvages, ne rencontrant personne, ont dû croire qu'ils découvraient un pays ignoré.

TOUMODI. — Ah ! ils ne sont pas si bêtes !... Ils savent qu'il y a des habitants, occupés ailleurs, et qu'on peut impunément ravager leurs champs. Ils descendent toutes les nuits jusqu'à la plaine et se gavent de bananes et d'épis laiteux de jeune maïs.

LE ROI. — Bah ! peut-être prend-on des traces d'ours pour des traces d'homme. Les deux empreintes se ressemblent tellement !

TOUMODI. — Il n'y a pas huit jours, un bûcheron a trouvé, à l'entrée d'une caverne, le corps d'un sauvage à demi dévoré par une ourse dont il avait voulu dérober l'ourson.

LE ROI, *se rendant à l'évidence.* — Ah ! du moment qu'on en a trouvé un...

TOUMODI. — Il était enveloppé de peaux de bêtes... Votre Majesté conçoit que, pour habiter le pays des neiges, ces malheureux doivent avoir appris à se vêtir un peu. D'ailleurs, bien qu'ils aient quitté les glaciers, l'endroit où ils gîtent maintenant est encore assez haut pour que l'air y soit piquant.

LE ROI. — Qu'est-ce que tu dis?... On sait où est leur campement?...

TOUMODI. — Oh ! campement !... Ne vous figurez pas un village, avec des huttes ou rien de pareil... Ils entassent de la mousse et des aiguilles de pins à l'abri des roches qui surplombent, et se blottissent dans une vraie bauge comme leurs frères les ours... Cependant ils font du feu... C'est même ce qui les a trahis : le soir, les brasiers qu'ils allument se voient de loin.

AGLOO. — Si Votre Majesté veut bien nous confier quelques soldats, nous avons formé le projet, Toumodi et moi, d'aller cerner la horde dans son repaire et de la détruire jusqu'au dernier. Cela comblera de joie tous les riverains de la forêt. Ils assurent qu'aucun animal, ni élan, ni buffle, n'a jamais fait autant de dégâts dans les récoltes.

LE ROI. — Détruire les sauvages !... Que je vous y prenne !... Si on écoutait les populations, on ne laisserait pas une pièce de gibier dans les bois... Je veux, justement, que les sauvages soient considérés comme un gibier de choix, réservé au seul souverain. Nos chasses y gagneront en variété et en sérieux. On dit que la chasse est l'image de la guerre : cela deviendra d'autant plus vrai qu'on y poursuivra des hommes, et voilà pour Kigérik l'occasion de faire son apprentissage de soldat tout en s'amusant. *(Toumodi, pendant que le roi dit ces derniers mots, se lève et examine un point élevé de la montagne.)*

TOUMODI. — Tenez... il me semble...

KIGÉRIK, *allant le rejoindre.* — Quoi donc?

TOUMODI. — Je sais à peu près où ils se tiennent... J'avais cru voir un peu de fumée... *(Regardant encore.)* Mais non...

AGLOO, *arrivant près de lui, le pousse en riant.* — Allons donc !... Tu auras beau écarquiller les yeux... On n'aperçoit pas la place d'ici... De là, tiens, on verrait plutôt... *(Il montre les buissons qui se trouvent à gauche, au premier plan, et recule dans leur direction, les yeux fixés sur le haut des montagnes.)*

LE ROI, *se levant vivement.* — Attendez !... Montrez-moi. *(Il va auprès d'Agloo, et recule avec lui. Kigérik, resté sur place, les rejoint;*

en arrivant près d'eux, il pousse un léger cri, se précipite sur le roi et le ramène vivement à lui.)

KIGÉRIK. — Prenez garde!... Un peu plus, vous tombiez dans ce trou... *(Au même instant, Boussoro suivi d'un soldat sort de la forêt, tenant au collet un bûcheron qui se débat en faisant de grands gestes vers le roi.)*

LE BUCHERON, *criant.* — Hé! là-bas, hé!... *(Boussoro le traîne auprès du roi.)*

LE SOLDAT. — Ce bûcheron est venu nous trouver, disant que le roi était en danger de tomber dans une fosse qu'il a creusée pour prendre des ours.

LE ROI, *au bûcheron.* — Lâche ce brave homme... Dis donc, mon gaillard, tu arrives un peu tard! Sans le prince Kigérik, je faisais la culbute là dedans.

LE BUCHERON, *montrant le soldat.* — A qui la faute?... Le grand a failli m'embrocher avec sa lance... Il ne voulait rien entendre... *(Il se précipite, plus curieux de son piège que du roi.)* Hé mais!... Il y a quelque chose dans mon piège...

KIGÉRIK. — A quoi le vois-tu?

LE BUCHERON. — Au trou, pardi!... La fosse est recouverte avec de petites branches et de la mousse: du moment qu'il y a un trou, c'est qu'une bête a passé au travers,

KIGÉRIK. — Et tu crois qu'elle y est?

LE BUCHERON, *se penchant pour voir.* — Tiens, c't'idée!...

KIGÉRIK, *le repoussant pour voir à sa place, après s'être penché sur le trou.* — Je ne vois rien.

LE BUCHERON, *incrédule.* — Pas une paire d'yeux brillants?... là, dans le coin noir?...

KIGÉRIK. — Non, rien.

LE BUCHERON, — La bête se sera empalée sur un épieu que j'ai planté au fond, la pointe en l'air. *(Il pousse un cri et fait vivement signe de reculer à Agloo qui est en train de contourner la fosse.)* Hé! toi!... où vas-tu?... ne marche pas là!...

AGLOO. — Comment! c'est creux jusqu'ici?... J'allais là-dessus de confiance... Le sol est tellement bien imité!...

LE BUCHERON. — C'est qu'avant de tromper une bête, il faut savoir prendre les gens. *(Écartant Kigérik.)* Permettez que je découvre complètement la fosse. *(Le bûcheron achève de déblayer l'ouverture. Tout le monde fait maintenant cercle autour du piège.)*

LE ROI, *montrant du doigt.* — Hé! voyez!... Quel singulier animal!

LE BUCHERON, *interrompant sa besogne pour jeter un coup*

d'œil. — Un ours !... *(Lui montrant le poing.)* Ah ! coquin ! Ah ! gredin !... Voyez-vous ses yeux maintenant ?... *(Il arrache les derniers branchages qui couvraient la fosse.)* Un sauvage !... Oui, oui, oui, c'en est un !... Bon, fourre-toi le nez sous tes peaux ! Tu payeras tout de même mes bananes, et cher encore !

LE ROI. — Comment le tirer de là ?

LE BUCHERON. — Belle affaire ! J'ai une échelle, donc !... *(Il entre dans le buisson, derrière la fosse, et revient traînant un jeune sapin élagué de manière que les tronçons de ses branches forment échelons.)* Attention ! pendant que je poserai l'échelle, tenez-le en respect avec vos lances : sans cela, en deux bonds il sera sur moi, le vilain singe ! et nous glissera entre les mains...

KIGÉRIK, *prenant la lance de Boussoro.* — Donne et descends avec lui.

TOUMODI, *prenant au soldat sa lance.* — Toi aussi, donne et descends. *(Kigérik et Toumodi se mettent à genoux, chacun d'un côté de l'excavation et tiennent les lances en arrêt sur un même point. Le bûcheron et les deux soldats disparaissent le long de la perche. On entend aussitôt des éclats de voix et le bruit d'une lutte.)*

VOIX DU BUCHERON. — Tiens bon la jambe !... La tiens-tu ?

VOIX DE BOUSSORO. — Oui.

VOIX DU BUCHERON. — Aïe ! il me tord le bras !... Hé ! là-haut ! piquez-lui un peu l'échine !... *(Kigérik plonge sa lance dans la fosse.)*

VOIX DE BOUSSORO. — Brigand !... il m'a mordu !...

VOIX DU BUCHERON. — Hé ! c'est une femme !...

LE ROI. — Une femme ?... Qu'est-ce qu'il chante ?...

KIGÉRIK, *toujours à genoux, criant vers la fosse.* — Vraiment, c'est une femme ?

VOIX DU BUCHERON. — Oh ! sans le moindre doute !... *(Il apparaît grimpant le long de la perche et saute à terre.)* La voilà ficelée comme un sac de riz. Il n'y a plus qu'à hisser dehors. *(Il se couche au bord du trou et y enfonce le bras en disant à ses compagnons restés dans la fosse :)* Jetez-moi le bout de la corde... Hop !... *(Il attrape la corde.)* Ça y est !...

KIGÉRIK, *montrant la captive au fond de la fosse.* — Oh ! la drôle de couleur !... C'est sa peau ?

LE BUCHERON. — Ces animaux-là se badigeonnent d'ocre rouge des pieds à la tête... Voyez, j'en ai les mains remplies. *(Aux soldats.)* — Je tire... poussez par en dessous... Ne lâchez pas !... *(Il ramène vivement la corde à lui. Au bout d'un instant, on voit émerger de la fosse deux mains liées ensemble, puis deux bras violemment tendus, et enfin la fille sauvage, dont le corps absolument nu sous*

une couche d'ocre est brutalement amené sur le gazon au milieu d'un groupe formé par tous les assistants auxquels se joignent Boussoro et le soldat sortis de la fosse. Tout le monde examine la captive, accroupie, ses bras liés ramenés entre les jambes, la figure touchant les genoux.)

KIGÉRIK. — Attends, va, tu montreras ton museau!... *(Il lui larde les côtes avec sa lance : elle se tord de plus belle, mais ne se relève pas.)*

LE ROI. — Pas si fort!... Vois... du sang sur le cou... elle est déjà blessée...

LE BUCHERON, *examinant le cou de la captive.* — Ce n'est rien... l'oreille un peu déchirée... En tombant dans la fosse, elle a été frôlée par le pal.

KIGÉRIK, *qui s'était penché pour voir avec le bûcheron.* — Pouah!... quelle odeur!... Et ça grouille de vermine.

AGLOO, *la poussant du pied comme un paquet de chiffons.* — Il faudrait pourtant la mettre sur ses pattes, qu'on voie au moins sa figure...

UN SOLDAT. — Attendez, je m'en charge... Nous avons fait du feu, là-bas, pour cuire la popote... *(Il part en courant.)*

KIGÉRIK, *riant.* — C'est une idée!... Ah! ah! ma belle, gare, si tu es chatouilleuse!...

LE ROI, *l'examinant.* — Ah! créature de misère!... et si chétive!... et si sale!... *(Le soldat revient au galop, brandissant un tison rouge, et l'applique sur la plante d'un pied de la fille : aussitôt, d'un violent coup de reins, elle est debout devant le roi qui dit en souriant :)* Approche, Totilo, regarde bien... La voilà, celle que tu dépeignais sortant du bois pour venir à la source, nue, souple et ferme, belle de la splendeur des fauves!... Qu'en dis-tu?... *(Il pousse Totilo vers la prisonnière qui fait un mouvement de révolte ; par une brusque saccade donnée à la corde, le bûcheron l'écarte du vieillard.)*

LE BUCHERON. — Pas trop près!... C'est qu'elle est méchante!... *(D'un coup de poing il la force à s'accroupir de nouveau.)*

KIGÉRIK. — Sait-on comment ces gens-là parlent?

LE BUCHERON. — Pas comme nous, bien sûr!... Il y a quelques semaines, un de mes frères voulait détruire une hyène qui lui prenait du bétail... Il avait emporté un fusil et profitait du clair de lune pour passer les nuits à l'affût, auprès d'une charogne d'âne. Au milieu de la troisième nuit, sept sauvages sont venus, et sous ses yeux ont dévoré la charogne. Mon frère était perché sur un arbre et dominait le festin...

KIGÉRIK. — Il n'a pas tiré?

LE BUCHERON. — Oui!... pour en tuer un et se faire manger par les six autres!... Il retenait sa respiration, mais il voyait et enten-

dait tout... Eh bien, la plupart du temps, ils se faisaient des signes au lieu de parler, et, quand ils parlaient, c'était par des espèces de grognements rapides... Pas de longues explications comme chez nous... *(Un soldat, sortant de la forêt, vient parler au roi.)*

LE SOLDAT. — Mon chef Boussoro prévient Votre Majesté qu'elle peut se mettre en route. L'armée est passée tout entière.

LE ROI, *riant.* — Allons, il faut prendre congé de la Reine des bois.

KIGÉRIK, *au bûcheron.* — Qu'est-ce que tu vas en faire?

LE BUCHERON. — La montrer dans les villages... Souvent je promène de la même façon les ours que j'attrape. Les habitants donnent tous quelque chose : des œufs, des fruits, quelquefois une pièce de monnaie. Ce sont de bonnes journées.

KIGÉRIK. — Et ensuite?

LE BUCHERON. — Je la pendrai aux environs de ma bananeraie, le long d'un sentier fréquenté par ses pareils.

LE ROI, *au bûcheron.* — Tu disposes de mon bien : car j'ai décidé tout à l'heure que les sauvages constituent un gibier royal, réservé à moi et aux miens... Enfin !... garde tout de même ta proie... Tu es le premier chasseur qui ait fait une aussi belle capture, je n'aurai pas la cruauté de t'en priver.

KIGÉRIK, *au bûcheron.* — Vends-la-moi !

LE BUCHERON. — Prince, laissez-moi faire avec elle ma quête, de maison en maison, et j'irai vous l'offrir ensuite.

KIGÉRIK. — Je veux l'emmener à l'instant. Viens au palais : on te donnera, en échange, cent piastres et un excellent fusil avec lequel tu n'auras pas peur des ours.

LE BUCHERON, *radieux.* — Oh ! merci, prince !... L'affaire n'est pas mauvaise pour moi.

LE ROI, *ironiquement, à Kigérik.* — Il manquait une perle à ton sérail, la voilà trouvée !...

KIGÉRIK. — Père, n'as-tu pas des lions apprivoisés, et ton gros orang-outang si vicieux et si malpropre?... Au moins, ma ménagerie pourra rivaliser avec la tienne.

ACTE DEUXIÈME

Appartement de Kigérik, dans le palais du roi. — Salle immense aux murs blancs; le sol en grossières mosaïques. Elle est directement placée sous la toiture, comme un hangar. Des bandes de toile pourpre, tendues à un mètre d'intervalle, d'un mur à l'autre, forment une espèce de plafond à jours, au travers

duquel on aperçoit la robuste charpente. Le mur du fond n'existe pas; il est remplacé par une colonnade de troncs d'arbres grossièrement équarris et badigeonnés, soutenant la charpente et séparant la salle du jardin qui communique de plain-pied avec elle et s'étend à perte de vue. — Au milieu du panneau de droite, une grande porte conduit aux appartements du roi et à l'extérieur. Lui faisant face, à gauche, une baie deux fois plus large, masquée par une tenture flottante, donne accès au sérail du prince. — Entre cette baie et le jardin, un râtelier garni de fusils modernes. — Dans le jardin, un auvent de toile blanche, soutenu par des perches, règne sur tout le devant de la salle et tamise la lumière trop crue. — Pas de sièges; des empilements de coussins sur des nattes.

Près de la porte du sérail, une négresse assise sur ses talons, veille. — Kigérik rêve, enfoncé dans des coussins. — Sitambili sort du sérail, cheveux flottants, pagne serré à la taille.

KIGÉRIK, *choqué d'être réveillé avec un pareil sans-gêne.* — Hé! qu'est-ce qu'il y a, Sitambili?... je ne t'ai pas fait appeler.

SITAMBILI. — Kigérik, je viens au nom de toutes tes femmes pour obtenir un renseignement.

KIGÉRIK. — Parle.

SITAMBILI. — Quel emploi destines-tu à cette créature qui n'a même pas de nom, qui a été prise dans une trappe à ours, et dont tu nous imposes l'odieux contact?

KIGÉRIK, *riant.* — Ah! ah! la drôle de question!... Eh bien! la Reine des bois, comme l'appelle mon père, vivra chez moi au même titre que les gazelles lâchées dans le jardin, que les lions apprivoisés et l'orang-outang du roi...

SITAMBILI. — Les lions et l'orang-outang ont leurs cages; les gazelles, la pelouse du jardin : pourquoi la mettre avec nous, cette guenon maudite?

KIGÉRIK. — Avec qui la mettre?

SITAMBILI. — Avec les porcs... et encore souillerait-elle leur étable!

KIGÉRIK, *riant.* — Il est certain que, lorsqu'on l'a prise, elle ne m'a pas semblé d'une propreté très raffinée. Mais j'ai donné les ordres les plus précis : est-ce que vos esclaves ne la savonnent pas exactement tous les matins, des pieds à la tête?

SITAMBILI. — Si, les pauvres!... Elles ont la peau meurtrie d'égratignures, de coups de talons et de morsures... Il faut s'emparer d'elle par surprise, se mettre à quatre pour la tenir et tout supporter sans le lui rendre, puisque tu as défendu de la brutaliser.

KIGÉRIK. — Que des peaux d'esclaves soient plus ou moins marbrées, qu'est-ce que cela fait?... Puisqu'on la savonne, elle est propre.

SITAMBILI. — Ah! tu crois cela!... Son voisinage est révoltant!... Elle fait ses ordures où elle se trouve, comme l'animal le plus dégradé...

KIGÉRIK. — Il y a quatre jours qu'on l'a tirée de la fosse à ours... Elle n'est pas plus bête qu'un chien, et un chien se dresse à être propre dans les appartements.

SITAMBILI. — Mais elle est dégoûtante en tout !... Chaque fois qu'elle va au jardin, elle revient avec d'étranges colliers qui se tordent, claquent, bavent, grésillent autour de son cou. Ce sont des chapelets de cri-cris, de blattes, de chenilles, de limaces, enfilés dans des crins de chevaux avec une arête de poisson en guise d'aiguille. Alors elle s'accroupit dans un coin, pour croquer un à un les grains vivants de sa parure, et nous avons le plaisir d'entendre craquer sous sa dent les élytres des insectes et les coquilles des escargots.

KIGÉRIK, *riant*. — Oh ! la sale !...

SITAMBILI. — Et les petits oiseaux !... et les souris, les serpents, les scorpions !... Il faut la voir, dans les bosquets du jardin, fureter après ces impures vermines. Hier, nous l'avons aperçue courant à perdre haleine, les yeux fixés sur le ciel... Nous ne savions à qui elle en avait... Elle suivait simplement un nuage de sauterelles qui est allé s'abattre au bout de la prairie... Ah ! quel festin !... et, lorsqu'elle est rentrée, sous son menton, quelle collerette de sauterelles qui lui envoyaient les ruades de leurs longues pattes jusque sur les joues !

KIGÉRIK. — On ne la nourrit donc pas ?

SITAMBILI. — Elle dévore des quantités effroyables de nourriture... C'est la seule chose qu'elle semble apprécier... La seule... non, je me trompe !... *(La tenture qui cache l'entrée du sérail vole sous une brusque poussée : la jeune femme gracile qui, dès le premier moment, avait excité l'admiration de Kigérik, fait irruption dans la salle, les yeux brillants de fureur, le teint animé, les vêtements en désordre.)*

MOÏKASÉMI. — Kigérik, je viens d'être rossée... Regarde !... *(Elle montre son bras nu.)*

KIGÉRIK. — Oh ! la belle griffade !

MOÏKASÉMI. — Et regarde !... *(Elle relève sa chevelure et montre une place sur sa nuque.)*

KIGÉRIK. — Du sang !... l'oreille à moitié décollée !... Qui t'a fait cela ?

SITAMBILI. — Est-ce que ça se demande ?... La Reine des bois !...

MOÏKASÉMI. — Reine des crapauds et des rats !... Kigérik, tu aimes ta petite Moïkasémi, car, sur quatre nuits, en voilà trois que tu passes avec elle... Eh bien, si tu l'aimes, venge-la !

SITAMBILI. — Après Moïkasémi, je suis celle que tu préfères : car tu m'as tout de même fait appeler hier soir, tandis qu'il y en a

encore trois dont tu n'as pas eu envie... Et puis, je suis de race royale : j'ai droit à quelques égards... Fais cela pour moi et pour elle... Supprime cette fille.

KIGÉRIK, *à Moïkasémi.* — Tu ne m'as pas dit ce qui s'est passé.

MOÏKASÉMI. — Tout à l'heure, après m'être promenée jusqu'au bout des jardins, l'idée m'est venue d'aller me reposer dans le kiosque. Au moment où j'y arrivais, la porte s'est ouverte comme si un ouragan me la lançait au visage, et cette fille, toute nue, m'a sauté à la gorge, m'a presque étranglée, puis elle est rentrée dans le kiosque en refermant la porte avec violence, me laissant à terre plus morte que vive.

KIGÉRIK. — Est-ce que d'habitude elle attaque ceux qui l'approchent ?

MOÏKASÉMI. — Non... Rien ne l'intéresse... Elle ne regarde personne... Je cherche un motif à sa colère... Sais-tu ce que je crois ?... Elle était enfermée avec un homme...

KIGÉRIK, *riant.* — Un homme dans les jardins !... A moins d'avoir des ailes, comment y aurait-il pénétré ? Pourtant, réfléchissons... Tu dis qu'elle était nue ?...

MOÏKASÉMI. — Oh ! ce n'est pas cela qui me donne des soupçons... Dans nos appartements, impossible de lui faire endurer le pagne le plus léger...

SITAMBILI, *interrompant.* — Est-ce que les reines des bois ont de la pudeur ?... Se couvrir, c'est bon contre le froid des glaciers... Mais un lambeau de toile pour voiler sa honte, ô luxe ridicule !

MOÏKASÉMI. — C'est à sa mine que je juge qu'elle cachait un homme... Elle s'est jetée sur moi comme une bête surprise dans son rut... Je vois encore ses yeux troubles et hagards... ses yeux de vice...

KIGÉRIK. — Mais, Moïkasémi, d'où connais-tu si bien ses yeux ?

MOÏKASÉMI. — Kigérik, nous te l'avons dit : l'avoir avec soi est un supplice... Quand elle a bien mangé et dormi, elle ne songe plus qu'à ses mâles, qu'elle a laissés là-haut; elle appelle avec des cris rauques leurs brutales caresses, jusqu'à ce que dans ses prunelles de panthère inassouvie passent des lueurs de férocité qui épouvantent.

KIGÉRIK, *après un silence.* — Décidément, je ne partage pas tes soupçons. Cette fille était seule !... *(Appelant.)* Fuadjuma ! *(La négresse accroupie près de la porte du sérail se lève et vient se placer devant lui.)* Fuadjuma, le roi m'a fait annoncer qu'il allait venir. Pendant sa visite, qu'on fasse prendre un bain soigneusement parfumé à cette femme qui a été retirée du piège, et, dès que le roi sera parti, tu me l'amèneras. *(Fuadjuma s'incline et va sortir : Kigérik la*

rappelle.) Quand son bain sera prêt, si elle n'est pas rentrée, qu'on aille la chercher au jardin. On la trouvera probablement dans le kiosque. *(Fuadjuma sort. — Kigérik aux deux femmes :)* Soyez tranquilles, mes belles, demain votre voisine sera moins turbulente. *(Le roi entre. En apercevant les figures maussades des femmes, il sourit.)*

LE ROI, *à Kigérik.* — Elles boudent, les petites?... Comment! tu n'as que cinq femmes, et il y a de la zizanie chez toi!

KIGÉRIK. — Une bêtise! Tout marche à merveille.

LE ROI. — Y aura-t-il une favorite?

KIGÉRIK, *souriant.* — Tout l'indique.

LE ROI, *montrant Moïkasémi.* — Celle-ci?

KIGÉRIK. — Mais oui!

LE ROI. — Dès le premier regard elle t'avait allumé... Eh bien, flambe, mon ami, flambe joyeusement! *(Aux femmes, en leur montrant la porte.)* Allez, mes mignonnes: on n'a pas besoin de vous. *(Elles sortent.)* J'ai dit à Totilo de nous amener l'étranger. Écoute-le avec attention... Même s'il n'est pas un homme hors ligne, tu dois tirer profit de sa conversation. La cigogne, lorsqu'elle arrive d'Europe, ne se doute pas qu'elle apporte, collé à ses plumes, le frai de poissons inconnus qui naîtront dans nos lacs pour en augmenter la richesse : c'est ainsi qu'un homme ordinaire, venant de loin, peut déposer dans nos esprits une semence précieuse... Donc nous allons causer avec lui, et puis tu me feras renouveler connaissance avec la Reine des bois. Je suppose qu'elle est encore peu maniable et c'est pour éviter de la faire porter chez moi par quatre esclaves robustes que j'ai préféré donner audience ici même.

KIGÉRIK, *souriant.* — Père, je crains qu'elle n'apprécie pas autant qu'il conviendrait l'honneur que vous lui faites. *(Entrent Paul et Totilo. — En les voyant, Kigérik s'installe à la gauche du roi, et tous deux reçoivent Paul.)*

LE ROI. — Salut, Paul... Tu peux t'asseoir là... *(Il indique de la tête une pile de coussins placés sur une natte en face de lui.— Totilo reste debout entre Paul et le groupe formé par le roi et son fils.)* Je sais que le temps ne t'a pas semblé long. Totilo m'a raconté qu'il t'a fait les honneurs de la ville.

PAUL. — Au contraire, le temps m'a semblé long.

LE ROI. — Oh! mais je suis désolé!... J'espère, au moins, qu'on ne t'a laissé manquer de rien? Je t'ai envoyé des mets de ma table...

PAUL. — C'est après Votre Majesté que je soupirais.

LE ROI, *croyant à une flatterie délicate, sourit gracieusement.* — Voyons, tu as assisté à mon triomphe... Avant-hier, pendant que je passais la grande revue des troupes, je t'ai aperçu caracolant au

milieu de mon état-major. Hier, au temple, tu assistais, à deux pas de moi, à la cérémonie d'actions de grâces... Tu n'as été qu'un jour sans me voir.

PAUL. — Et quatre sans vous parler!... J'ai pourtant une question très pressante à vous poser.

LE ROI. — Laquelle?

PAUL. — Suis-je prisonnier, oui ou non?

LE ROI. — Non, certes!...

PAUL. — Je prétends que si... Lorsqu'on retient quelqu'un pendant quatre jours sans vérifier s'il lui convient d'attendre, il est prisonnier.

LE ROI. — Quatre jours, la belle affaire!

PAUL. — Une seconde, ce serait encore trop!... L'offense est dans le fait que ma volonté subit une entrave, et non dans la durée de l'oppression.

LE ROI. — Paul, je trouve un peu puéril le ton de fierté avec lequel tu revendiques ta liberté. La révolte contre toute contrainte appartient à l'animal autant qu'à l'homme. Mon orang-outang proteste, à sa façon, avec non moins de véhémence que toi, lorsqu'on l'enferme trop longtemps de suite. Hier soir, il poussait de tels cris que j'ai donné ordre de le lâcher un peu, et, ce matin, on a beau le chercher partout et mettre en évidence, à l'entrée de sa cage, les fruits qu'il aime le mieux, il persiste à rester invisible, et préfère la faim, dans la cachette qu'il a choisie, à l'abondance derrière une grille... Tu ne grandis pas beaucoup à mes yeux, en poussant l'horreur de l'oppression aussi loin que mon singe.

PAUL, *souriant*. — Votre Majesté ne voit pas qu'entre son singe — et j'ajouterai : entre la majorité de ses autres sujets — et moi, c'est précisément la fierté que j'éprouve à être indépendant qui creuse l'abîme. Je doute que le singe témoigne la même mauvaise humeur pour une minute volée à son libre arbitre que pour un mois.

TOTILO. — L'Europe entière tient dans cette pensée!... Et pourtant on gouverne ces peuples-là.

LE ROI. — Si cela s'appelle gouverner!... Enfin, Paul, je te déclare qu'à partir de cet instant tu es absolument libre. Quels sont tes projets?

PAUL. — Prendre au plus tôt le chemin de la France... J'y serais déjà de retour, sans la guerre qui m'a empêché de quitter la ville où vous teniez assiégé le roi Koffy... Après une si longue absence, j'ai hâte de retrouver les miens.

LE ROI. — Dès demain je mettrai à ta disposition les moyens de voyager... Allons, sommes-nous amis maintenant?

PAUL, *souriant*. — Comment ne pas accepter la paix quand on vous a vu faire la guerre!

LE ROI. — Eh bien, prouve-moi ton amitié par une entière franchise... Au ton que tu as pris pour m'annoncer que tu étais un homme instruit, j'ai conclu que tu devais jouer un rôle important parmi tes compatriotes... Sous quelle forme mets-tu ton savoir au service de l'État ?

PAUL. — Je ne dépends pas de l'État, j'écris des livres... Sire, vous souriez avec un peu trop de mépris. On écrit chez nous autre chose que les balivernes dont Totilo a dû vous régaler à son retour d'Europe. Les auteurs choisissent un sujet de grand intérêt, passent des mois, des années à en prendre une connaissance approfondie, et c'est alors seulement qu'ils se décident à écrire pour mettre leurs méditations au service de tout le monde. Voilà ma vie.

LE ROI. — A la bonne heure !... Ainsi, tu parcours le monde pour satisfaire ta curiosité sur un sujet donné. Qu'est-ce qui te préoccupe ?

PAUL. — Les hommes.

LE ROI. — Un marchand d'esclaves en dirait autant. Sois plus précis.

PAUL. — Mon séjour chez le roi Koffy n'était que la dernière étape d'un voyage qui a duré six ans, au cours duquel j'ai visité les peuplades les plus farouches, les tribus les plus arriérées; j'ai vécu sous la hutte, sous la tente, parfois dans de vrais terriers, observant la façon d'être des naturels entre eux, leurs qualités et leurs défauts, leurs croyances, leurs embryons de lois...

LE ROI. — Je suis un peu choqué d'entendre citer le peuple du roi Koffy, si semblable au mien, parmi les tribus les plus arriérées... Cela prouve que tu ne nous places pas bien haut sur l'échelle des êtres intelligents.

PAUL. — Au contraire, je suis venu me rendre compte du chemin déjà parcouru par vos peuples. Et, pour le contraste, quelle bonne aubaine que d'avoir assisté à la capture de cette sauvageonne qui est la plus belle brute humaine que j'aie rencontrée ! Vraiment, j'ai compris devant elle tout ce que l'état de barbarie contient déjà de civilisation.

LE ROI, *riant*. — Je suis un barbare !... On apprend tous les jours !... Mais voyons, Paul, les renseignements si complets que tu as recueillis sur les sauvages, à quoi serviront-ils ?

PAUL. — Quand ce ne serait qu'à rendre moins obscur le problème le plus grave de notre époque !... car la moindre erreur dans la façon de le poser peut entraîner la fin de notre civilisation... Votre Majesté n'a sans doute pas entendu parler des anarchistes ?... *(Le roi hoche la tête en signe de dénégation.)* Les anarchistes sont des gens pleins de bonnes intentions qui ont fait une découverte : c'est que

tout marche odieusement mal dans les sociétés humaines... La propriété, pour eux, c'est l'oppression du plus faible par le plus fort. La famille, sous des airs innocents, cache les pires malpropretés. L'armée tient école de débauche. Le clergé vit d'hypocrisie et de mensonge. La magistrature, indulgente au riche, pressure impitoyablement la douleur du pauvre. Pas de milieu : voleurs ou volés, bourreaux ou victimes! — Le remède?... Ah! mes gaillards ne sont pas en peine! Quand tout est pourri, on ne réforme pas, on supprime : plus de propriété! plus de mariage! plus de religion, de police, de justice ni d'armée! Les lois sont abolies. Chacun travaille peu et produit sans fatigue sa part des richesses qui aujourd'hui coûtent tant de labeur aux uns pour procurer aux autres des joies homicides. Et voyez combien la vie devient alors facile! Les voleurs sont supprimés, puisque l'aisance est à tous. Hommes et femmes, libres de s'unir au gré des caprices, dédaignent de recourir aux basses tromperies. Les assassins se transforment en agneaux, car rien n'exaspère plus les penchants. Partout la paix et l'abondance!

TOTILO. — Quand j'étais petit et que je me plaignais d'avoir la migraine, mon père offrait de me couper la tête. Vos anarchistes sont des guérisseurs de même force... Il faut vraiment une naïveté sans bornes pour se vanter d'abolir toute contrainte, alors qu'on établit une loi d'une rigueur inouïe, celle du travail égal et régulier pour tous. Et si un fainéant refuse de travailler, comment l'y obliger en l'absence d'une police quelconque? On le privera de pain, soit; mais alors il pillera. Si un excellent ouvrier s'indigne de n'être pas mieux nourri que le rossard, comment l'empêcher de se réserver la part du lion? A défaut de juges, est-ce la foule qui se fera justice? Il résistera, j'espère! Parfait! Voilà du sang versé... Et j'oubliais la clique des malfaiteurs nés, qui font le mal par plaisir et qu'on ne tient en respect qu'avec le pal et le gibet. Ceux-là vont s'en donner, dans ta nation sans lois, ni justice, ni police, ni armée!... Des rêveries de ce calibre seraient à peine réalisables dans un monde où n'existeraient que d'honnêtes gens.

PAUL. — « Il n'y a que d'honnêtes gens au monde », répondent les anarchistes... « L'homme est naturellement bon » : c'est l'axiome en qui la société future a mis son espoir.

LE ROI. — A présent, tout s'explique... Embusqué sous les huttes et les tentes, tu tâches d'observer si les pauvres hères qui vivent au sein de la nature sont bons. Je m'étonne qu'il t'ait fallu six ans pour constater qu'ils sont voleurs, cruels, menteurs, odieux et repoussants.

PAUL. — Mais cela, tout le monde le sait... Les anarchistes ne le nient pas. Ils disent : « Le sauvage n'est pas l'homme primitif. Ce sont précisément d'anciennes civilisations qui l'ont acheminé vers l'état lamentable où nous le voyons... C'est un dégénéré. »

LE ROI. — Singulière chose ! Notre religion soutient une doctrine tout à fait pareille. Vos anarchistes sont dans le vrai sur ce point. Se tromperaient-ils, d'ailleurs, comment les réfuter ? Tu auras beau chercher par monts et par vaux, tu ne rencontreras pas l'homme primitif.

PAUL, *souriant*. — Votre Majesté en est-elle bien sûre ?

LE ROI. — On l'a rencontré ?

PAUL. — Je pense que oui.

LE ROI. — Vraiment rencontré ? Sur cette terre ?

PAUL. — Non pas dessus : dessous.

LE ROI. — Comme ces coquillages qu'on met au jour dès qu'on retourne le sol ?

PAUL. — Justement !... Avec les fossiles dont parle Votre Majesté, on a découvert les restes de l'homme qui vivait il y a environ cinquante millions d'années. Eh bien ! cet homme des premiers temps menait exactement la vie des sauvages actuels, se nourrissait du produit de sa chasse et tuait son gibier avec des flèches à pointe de pierre, encore plus grossièrement arrangées que ce javelot perdu par la Reine des bois au fond de la fosse où on l'a prise.

TOTILO. — Bien ! mais qu'est-ce qui prouve que ce sauvage fossile soit l'homme primitif ?

PAUL. — S'il ne l'est pas, il lui est, en tout cas, supérieur. Avant l'homme qui travaillait la pierre, n'a pu exister qu'un homme infiniment peu distinct de la brute, car, pas plus que l'auroch auprès duquel il vivait, il n'a laissé trace de son industrie. Aussi je tiens le sauvage pour un homme primitif plutôt amélioré et je fréquente les huttes, non pas pour voir si une problématique bonté s'y cache, — à mes yeux la question est résolue, — mais pour analyser avec un soin extrême ce qui détermine le progrès. Telle peuplade, depuis des milliers d'années, reste stationnaire : pourquoi ? Telle autre, arrivée de bonne heure à la barbarie, cesse tout à coup de se développer et s'assoupit au seuil de la civilisation : pourquoi ? Les Gaulois, nos ancêtres, vivaient dans un état de sauvagerie complète alors que les Égyptiens cultivaient habilement la terre et construisaient des édifices merveilleux ; tout à coup les Gaulois deviennent infiniment supérieurs aux Égyptiens qui ne progressent plus : pourquoi ?

TOTILO. — Pourquoi nos sauvages croupissent depuis des siècles dans leur abrutissement ? La tradition, dont tu as l'air de faire fi et qui en sait peut-être aussi long que toi, la tradition te répondra que nous sortons, eux et nous, d'un même père. Au commencement des âges, nos ancêtres vivaient heureux, lorsqu'un jour, l'un d'eux nommé Siango, se promenant dans la campagne, fut assailli par un violent orage qui produisit des nuées d'une telle épaisseur qu'un

voile noir envahit l'espace. Tout à coup, le ciel fut traversé par un éclair prodigieux qui fit jaillir hors des ténèbres toute la chaîne de nos montagnes, et, au sommet du plus haut pic, sur un trône de neige éblouissante, l'éclair déposa une femme d'une beauté sans pareille... Puis, redoublement de ténèbres et de rafales, jusqu'au moment où le soleil revint... Siango rentra rêveur, et ne pensa plus qu'à la beauté qui trônait sur la neige, si bien qu'à la fin il partit pour la conquérir, emmenant avec lui une masse de guerriers et de femmes chargées de provisions. Ils parvinrent presque au sommet du pic; mais, là, ils se trouvèrent face à face avec un génie, qui les tua presque tous, et ceux auxquels il fit grâce, il leur défendit de cultiver la terre et de descendre plus bas que la limite des forêts, où ils sont condamnés à disputer éternellement aux ours les racines amères et le miel des arbres creux... Les sauvages sont fils de Siango... Bien souvent, la nuit, lorsque l'éclair brille et fait apparaître le pic encadré de nuages, on aperçoit sur la neige une femme qui dort... Beaucoup de gens l'ont vue...

PAUL. — Cela ne m'étonne pas!... Eh bien, Totilo, te voilà d'accord avec nos anarchistes, car eux aussi ont aperçu la dame endormie sur la neige et, avant eux, toutes les traditions, toutes les théologies l'ont montrée...

LE ROI. — Si tu ne crois pas à l'expédition de Siango, comment expliques-tu l'existence de nos sauvages?

PAUL. — Il est probable qu'une guerre civile a éclaté parmi vos ancêtres... Les vaincus se sont réfugiés dans la montagne... Le parti vainqueur, celui dont vous sortez, a gardé les grasses vallées et les plaines fertiles. Il y trouvait l'abondance qui crée le loisir sans lequel l'esprit ne s'élève pas... Voilà pourquoi vos aïeux ont progressé au point de vous laisser un héritage d'intelligence déjà très enviable... Pendant ce temps, les vaincus, au milieu des végétations inutiles et des neiges, tenaillés par la faim, absorbés par le soin de conquérir au jour le jour des nourritures grossières, restaient au point où en étaient leurs pères, lorsqu'ils ont fui devant les vôtres... Mais, précisément à cause de cela, loin de représenter un corps en décomposition, ils sont un germe que des circonstances favorables peuvent tout à coup faire se développer... Un des sauvages qui croupissent là-haut, choisi parmi les bien doués, et convenablement dirigé, ferait siennes toutes les acquisitions de notre intelligence, fruits d'une culture de beaucoup de siècles... *(On entend du côté du jardin un cri perçant, suivi de rumeurs et d'appels de femmes.)*

LE ROI. — Hein!... quoi?... Est-ce qu'on égorge quelqu'un?

TOTILO. — Déjà les femmes qui se battent!... *(A Kigérik.)* Prince, vous achevez à peine de cueillir les fleurs, gare aux épines!...

(Le bruit redouble. Ce sont à présent de longs ululements de femmes qui semblent narguer quelqu'un.)

KIGÉRIK, *se levant et allant au fond regarder dans le jardin.* — Ah çà, qu'est-ce qu'elles ont ?...

LE ROI, *curieux.* — Eh bien ?...

KIGÉRIK. — Vos femmes, les miennes et toutes les esclaves font cercle autour du kiosque... La fille sauvage est debout sur la porte, l'air stupide, et se laisse invectiver... *(Tressaillant.)* Mais il y a quelqu'un derrière elle !... Moïkasémi avait bien deviné !... Mon père, vous vous figuriez que nos femmes étaient en sûreté... Venez voir à quoi servent les patrouilles qui circulent le long des murs, et les remparts, les fossés, les grilles, les herses garnies de piquants, venez voir !...

LE ROI, *le rejoignant, les traits contractés par la fureur.* — Cours avec ton fusil... Les femmes pourraient le laisser échapper... *(Kigérik, d'un bond, est au râtelier, y prend un fusil et se précipite au dehors. Le roi lui crie au passage :)* Blesse-le seulement !... Réserve-le pour la torture !... *(Le roi reste posté à l'entrée du jardin, suivant des yeux Kigérik devenu invisible pour le spectateur. Quelques secondes se passent et le roi se met à rire de tout son cœur.)* Ah ! délicieux !... *(Un coup de feu retentit, et le roi, cessant de rire, ajoute, d'un ton moitié triste, moitié railleur :)* Le fou !... il a tué mon singe !...

TOTILO, *moqueur, à Paul.* — Elle est, non pas une corruption, mais un germe !... *(Paul sourit sans répondre.)*

LE ROI, *criant à Kigérik.* — Non !... Pas elle !... Tu as le temps !... Je l'ai à peine vue !... *(Nouveau concert d'imprécations et de huées, au milieu desquelles se distinguent des cris de rage qui tout à coup cessent.)*

PAUL. — Elle se tait !... Est-ce qu'on l'a étranglée ?...

LE ROI, *souriant.* — Il n'y avait pas moyen de l'approcher... Très adroitement, les femmes lui ont jeté sur la tête un drap immense et l'ont roulée dedans. Maintenant on l'emporte comme un paquet de linge sale.

KIGÉRIK, *revenant.* — J'ai dit aux esclaves de l'enfermer dans la cage de votre orang-outang : vous pourrez l'y contempler à l'aise. Quand vous l'aurez assez vue, on l'attachera sur la grande termitière qui est en dehors de la clôture du jardin. Nous ferons élever une estrade plus haute que le mur, de manière que nos femmes aient le spectacle de ses grimaces pendant que les fourmis la grignoteront jusqu'à la moelle. Ce sera d'un bon exemple.

PAUL. — Pauvre créature !... pardonnez-lui !...

LE ROI. — Bien parlé ! Une histoire comme celle-là doit se terminer par le rire... Unissons cette fille à notre ami Paul... Ce sera

un couple vraiment remarquable... Appareiller l'extrême civilisation avec la plus noire sauvagerie, cela ne se voit pas tous les jours.

PAUL. — Sire, je vous prends au mot... Vous m'avez autorisé à partir demain... J'emmènerai cette créature...

KIGÉRIK. — Oui, pour lui rendre la liberté en traversant la montagne !...

LE ROI, *à Paul qui l'écoute avec un visible ennui.* — Ton escorte aura ordre de la massacrer si tu la mets en liberté. *(Riant.)* Paul, quel air désappointé ! .. Si tu ne veux pas d'elle, dis-le. Les fourmis s'en chargeront...

PAUL, *faisant contre fortune bon cœur.* — Vous me l'avez donnée, je la garde.

TOTILO, *montrant Paul.* — Il a voyagé six ans pour apprendre si le sauvage va vers la mort ou vers la vie... Eh bien, Votre Majesté lui offre un cadeau qui vaut tout le voyage... un œuf à faire couver... Éclatera-t-il sous la poule avec une horrible puanteur? En sortira-t-il un poulet?...

LE ROI, *souriant.* — Hélas ! nous ne le saurons jamais...

ACTE TROISIÈME

Le parloir d'un couvent. — A droite, fortement en évidence, porte conduisant à la chapelle de la communauté. Au fond, porte donnant accès à l'intérieur du couvent. A gauche, porte conduisant à l'extérieur. — Les murs sont nus et recouverts d'une peinture à l'huile vert clair; dans le bas, une bordure, imitation de marbre, haute d'un mètre. — Le long des murs, chaises alignées dans un ordre parfait. — Parquet ciré, d'un luisant irréprochable. — Sur les murs, tableau d'honneur et grandes photographies représentant des groupes de fillettes avec les sœurs qui les instruisent. — Au-dessus de la porte du fond, crucifix de bois noir. — Au plafond est suspendu un lustre orné de fleurs artificielles. De ce lustre se détachent des guirlandes de tulle et de fleurs artificielles qui vont rejoindre les angles de la pièce. La porte de la chapelle est ornée d'une profusion de guirlandes pareilles.

Paul est introduit par une sœur converse, dont le costume diffère peu de celui qu'on verra porté par les autres sœurs : un simple bonnet sans voile, et, par-dessus sa robe noire, un tablier de toile à petits carreaux bleus et blancs.

PAUL, *entrant par la gauche. — Il s'arrête, étonné, pour examiner la salle.* — Tiens !... j'ai pourtant la mémoire des lieux, je ne me rappelle pas être entré ici.

LA SŒUR CONVERSE. — En effet, ce n'était pas ici.... Je reconnais parfaitement monsieur : il est le frère de la révérende mère supérieure...

Lorsque monsieur est venu, il y a deux ans, pour nous amener la jeune femme étrangère, on réparait toute cette moitié de la maison, et il n'y avait d'ouvert que le grand parloir. *(Montrant la porte de droite.)* Voici la chapelle. *(Indiquant la porte du fond.)* Par là, on va dans les cours de récréation des élèves,..

PAUL, *examinant, avec un sourire, l'ornementation de la salle.* — En l'honneur de quel saint y a-t-il tant de fleurs?

LA SŒUR CONVERSE. — Nous avons une fête... Tout à l'heure, la procession doit entrer par ici... *(S'éloignant, avec un petit hochement de tête en signe d'adieu.)* Une petite minute de patience : on est allé prévenir la mère supérieure. *(Elle sort par la gauche; presque au même instant, la mère Amélie entre. — C'est une religieuse d'environ quarante-cinq ans.)*

MÈRE AMÉLIE, *transfigurée à la vue de Paul.* — Comment, c'est toi!... En voilà, une surprise!... On me prévient qu'un monsieur m'attend au parloir; j'y vais sans beaucoup d'entrain, croyant trouver l'inspecteur du travail qui doit aujourd'hui visiter notre ouvroir... *(Elle se jette au cou de Paul.)*

PAUL. — Et c'est ton frère!...

MÈRE AMÉLIE. — Quelle idée, aussi, d'arriver comme cela, sans tambour ni trompette!

PAUL. — Avec toi on ne craint guère le : « Madame est sortie!... » Combien de fois par an vas-tu dans la rue?

MÈRE AMÉLIE. — Depuis deux ans, je n'y ai mis les pieds que pour aller au lit de mort de maman, et, sans ce grand deuil qui nous a réunis, je ne t'aurais certainement pas vu, vilain garçon!

PAUL, *souriant.* — Que veux-tu!... Je voyage si difficilement!...

MÈRE AMÉLIE. — Oh! mon ami, n'abuse pas de ce que je suis une brave nonne sans malice!

PAUL. — Je parle sérieusement. Depuis mon retour, j'habite en compagnie de quatre ou cinq idées dont je dirige le développement avec une sollicitude au moins égale à celle que tu apportes au gouvernement de tes béguines. Au fond, sans en avoir l'air, nos existences sont taillées sur le même patron.

MÈRE AMÉLIE, *pensive.* — Peut-être... Nous vivons l'un et l'autre dans le culte de quelque chose... je prie Dieu tous les jours pour que ce ne soient pas deux choses ennemies... *(Un silence.)* Enfin, pour que tu abandonnes tes occupations sacrées, il faut un motif bien grave. J'espère que tu ne viens pas me relancer au sujet de la succession de maman?... Je t'ai signé une procuration générale, j'ai pleine confiance en toi, cela doit suffire!

PAUL. — Parfaitement. Je ne viens pas pour une question d'affaires... bien plutôt pour une question de sentiment.

MÈRE AMÉLIE. — Ah! mon Dieu, tu vas te marier!

PAUL. — Simplement, je désire voir... toi, d'abord, et puis, s'il faut tout dire, la fille sauvage.

MÈRE AMÉLIE. — Fi! le vilain nom!... Depuis son baptême elle s'appelle Marie... Voir Marie?... Ah! il n'est pas trop tôt!... Depuis deux ans que tu l'as remise entre mes mains, tu ne m'as pas demandé une fois de ses nouvelles.

PAUL. — J'ai payé exactement sa pension...

MÈRE AMÉLIE. — Oh! très exactement... Et voilà ce qu'il appelle s'occuper des gens!... Et pourquoi ce besoin subit de la contempler?... Car je ne me fais pas d'illusions, mon petit Paul, c'est pour elle que tu viens. Explique-moi les raisons de cette curiosité inattendue.

PAUL. — De curiosité, je n'en ai pas la moindre... Les sauvages ne m'intéressent qu'à l'état de peuplades. Je les ai assez fréquentés pour être blasé sur leurs gentillesses individuelles. Mais il arrive une aventure assez singulière... Je t'ai décrit la cour d'Abeliao, roi des Amaras, celui qui m'a fait cadeau de Marie. Je t'ai parlé de Totilo, son conseiller, gouverneur de son fils. Totilo est un vieillard fin et diplomate qui parle correctement le français. Étant donné le lieu où il a vu le jour, c'est vraiment un homme remarquable, accessible au progrès, et doué d'idées générales, ce qui n'est pas commun là-bas... *(Tirant une lettre de sa poche.)* Eh bien, voici une lettre qu'il m'écrit. Regarde-la avec respect. Ce n'est pas un jeu d'enfant que de mettre une lettre à la poste dans le pays de Totilo. Il a fallu donner à ce bout de papier une escorte de dix cavaliers intrépides et solidement armés, qui, au milieu de mille dangers, l'ont trimballé pendant cinq cents kilomètres, jusqu'au port de mer le plus voisin... Écoute maintenant. C'est en langage amara. Je traduis de mon mieux. *(Il lit.)*

« Totilo, conseiller du roi Abeliao, à Paul Moncel, bonjour.

» Encore une fois bonjour, Paul Moncel, au nom du roi, au nom de Kigérik et en mon nom aussi.

» J'ai beaucoup d'années, mais je suis alerte, et Kigérik, avec la permission du roi, m'a dit : « Je veux que tu ailles en France une » dernière fois avant de mourir parce que tu es le seul homme du » pays des Amaras qui parle français. Va donc en Europe pour t'ins- » truire, et nous instruire au retour en racontant. Écris à notre ami » Paul, demande-lui s'il veut t'aider dans ce voyage et te montrer ce » qui est à voir. Dans sa réponse, prie-le de t'apprendre si la Reine » des bois est encore vivante, s'il l'a gardée en sa possession et s'il » est parvenu à la consoler de la mort de l'orang-outang du roi mon » père.

» Voilà, Paul, ce que m'a dit Kigérik ; et toi, réponds sans oublier

la Reine des bois. Et moi, je partirai dès que tu m'auras renseigné par une lettre.

» Deviens vieux, Paul Moncel, je te le souhaite.

» Au pays des Amaras.

» TOTILO

» Conseiller du roi Abeliao. »

MÈRE AMÉLIE. — Que signifie cette allusion à un orang-outang du roi ?

PAUL, *d'un ton indifférent.* — Oh! cela ne valait pas la peine de traverser les mers... Ton élève, très dépaysée dans le pays du roi des Amaras, avait noué des relations courtoises avec un grand singe... Dame! elle trouvait en lui un air de famille qui l'attirait. *(Une jeune femme, de mise très simple, sort de la chapelle, ayant à la main un livre de prières. Elle traverse la salle, les yeux baissés, s'incline en passant devant Paul et mère Amélie et disparaît par la porte du fond : Paul la suit des yeux.)*

MÈRE AMÉLIE. — Comment la trouves-tu?

PAUL. — Charmante... Pas très jolie de figure, autant que j'en ai pu juger, mais il y a dans ses mouvements une grâce agile et souple... Sa première jeunesse a dû se passer au grand air et à la campagne...

MÈRE AMÉLIE. — C'est Marie.

PAUL. — Quelle Marie?

MÈRE AMÉLIE. — Celle que tu m'as confiée.

PAUL. — La fille sauvage!

MÈRE AMÉLIE. — Elle-même.

PAUL. — Voyons, ce n'est pas cette furie qui, sur le navire, pendant le voyage, brisait tout, courait après les matelots, se laissait assommer à coups de trique plutôt que de céder, et qu'il a fallu, de guerre lasse, mettre aux fers?...

MÈRE AMÉLIE. — Oui... et je me rappelle ta façon de me la présenter. Tu avais débarqué le matin à Bordeaux, et, avant même d'aller embrasser maman, tu accours, et je te trouve au parloir avec une créature que tu me montres accroupie dans un coin, l'air abruti : « Voilà une sauvagesse!... Que je regrette de ne pas l'avoir laissée à ceux qui voulaient la tuer!... La veux-tu, toi, pour en faire une chrétienne?... » Ah! l'enjôleur, il connaissait le défaut de la cuirasse!... « Si tu n'en viens pas à bout, mets-lui une pierre au cou et flanque-la dans la rivière. »

PAUL, *riant.* — Je conseillais ce que j'avais été sur le point de faire.

MÈRE AMÉLIE. — Tu t'adressais bien en l'abandonnant à des

femmes dont la spécialité est l'éducation des sourds-muets. Nous avons des sœurs d'une patience à toute épreuve... Je ne dis pas cela pour vanter leurs mérites, mais pour mieux t'expliquer par quelle méthode la sauvagesse s'est transformée. Le caractère n'est rien : on en vient toujours à bout par la douceur ; ce qu'il y a de plus terrible, c'est de se trouver devant une intelligence fermée. Là était l'obstacle... Marie sort d'une tribu tellement arriérée que les individus n'y ont même pas de noms. Lorsqu'on veut en désigner un, on le montre du doigt... S'il est absent, il peut être certain qu'on ne médira pas sur son compte, car il n'y a pas moyen de le désigner... Tu conçois qu'entrer en communication avec un esprit élevé à pareille école n'est pas très commode, et l'expérience des sœurs qui débrouillent les sourds-muets n'a pas été de trop.

PAUL. — Va, je m'en doute !

MÈRE AMÉLIE. — La première année, pendant laquelle il a fallu franchir le désert aride qui nous séparait d'elle, a été très dure, d'autant plus qu'il eût été criminel de la mettre avec d'autres jeunes filles, ce qui nous privait d'une collaboration précieuse.

PAUL. — Maintenant, la laissez-vous fréquenter les autres?

MÈRE AMÉLIE. — Oui. De ce côté, le danger est passé. L'eau du baptême a lavé son âme. Elle n'ignore, hélas ! pas le mal, mais elle a l'horreur du péché... Pauvre fille ! je ne me dissimule pas combien sa conversion est fragile. Souvent je l'observe et je vois des bouffées d'orage lui monter au front... Enfin ! les plus grands saints ont eu leurs tentations.

PAUL, *riant*. — Tu te plains qu'elle ait des tentations ; mais c'est justement de cela que je la félicite !... Qui dit tentation suppose une résistance, et, vraiment, vous avez accompli un fier miracle si elle est dressée à lutter contre ses impulsions.

MÈRE AMÉLIE. — Pas nous : la religion. Nous lui avons appris à être pieuse... Oh ! ne va pas te figurer la piété d'un Bossuet ou d'un Fénelon. *(Paul, en riant, proteste qu'il n'y a pas de danger.)* Il lui passe par la tête des idées si singulières sur Dieu et l'autre vie !... Dernièrement, on enterrait une de nos sœurs qui avait été chargée de Marie à une époque où, pour en venir à bout, il fallait une certaine poigne... Sœur Eudoxie n'en manquait pas, et Marie, bien qu'ayant fini par s'attacher à elle, en avait un peu peur... Au cimetière, lorsque déjà le cercueil avait disparu sous une mince couche de terre, quelle n'est pas ma stupéfaction de voir Marie sauter au fond de la fosse et piétiner avec acharnement ! Je lui demande ce que cela signifie. Elle répond : « C'est pour empêcher sœur Eudoxie de venir me tourmenter la nuit. »

PAUL. — Ce n'est pas Marie qui répond cela ; c'est la Reine des

bois!... Décidément, la couche de vernis est encore mince et craque facilement. Je puis écrire à Totilo que l'orang-outang n'est pas absolument oublié.

MÈRE AMÉLIE. — Ce Totilo!... sa lettre me déroute... Par son contenu d'abord : un homme d'État, sur le point d'entreprendre un voyage périlleux commandé par l'intérêt de sa patrie, parle à peine de ce voyage et ne tarit pas sur le compte d'une jeune fille que, d'ailleurs, il méprise à l'égal du singe... Voilà qui est bien étrange!... Ce qui l'est encore davantage, c'est que tu accordes à cette lettre puérile une importance telle... que tu accours à la recherche de renseignements qu'on ne demande même pas.

PAUL. — Tu ne connais rien à la diplomatie des barbares... Sais-tu ce qu'en bon français la lettre signifie? « Mon maître regrette de vous avoir laissé emmener la Reine des bois. Peu à peu elle s'est mise à hanter ses rêves, et lui a inspiré un caprice de despote. Il m'a communiqué sa volonté de la ravoir à tout prix. Si elle est encore vivante et qu'il soit humainement possible de l'obtenir, je ferai le voyage pour aller la chercher. »

MÈRE AMÉLIE, *les yeux étincelants*. — Il emmènerait Marie pour l'enfermer dans le sérail d'un sauvage!... Et lorsqu'il vient pour arracher à Dieu cette pauvre âme, te voilà tout disposé à lui prêter main forte!... Ah! Paul, je t'en conjure, ne commets pas cette mauvaise action!

PAUL. — Marie a-t-elle l'intention de se faire religieuse?

MÈRE AMÉLIE. — Ah! certes, non!... Si tu la connaissais, tu rirais de ta question.

PAUL. — Bien!... Alors, que deviendra-t-elle?

MÈRE AMÉLIE. — Mais une brave et honnête fille, j'espère!

PAUL. — Qui gagnera sa vie comment?

MÈRE AMÉLIE. — Comme toutes les honnêtes filles, en travaillant.

PAUL. — Travailler, elle!... Avec l'hérédité de paresse et de vagabondage qui lui court dans les veines!... Et encore, admettons : elle travaillera... Que lui apprenez-vous?... Un peu de couture, n'est-ce pas?... De quoi devenir demoiselle de magasin, ou femme de chambre... Qu'elle soit ce qu'elle voudra d'ailleurs, partout ce sera la même chose : son type étrange et sa peau bronzée en feront le point de mire de tous les hommes...

MÈRE AMÉLIE. — Si l'étrangeté de son type doit attirer les hommes, pourquoi supposer que pas un ne viendra dans une intention honorable?... Tu es en rapport avec beaucoup de jeunes gens : cherche-lui un mari.

PAUL. — Précisément, j'en ai trouvé un : Kigérik, héritier présomptif du trône des Amaras... Laisse-moi parler... Les Amaras sont

au nombre de cinq millions. Il y a quinze ans, le catholicisme commençait à s'implanter chez eux, mais, inquiété par ses rapides progrès, le roi a chassé les missionnaires. Crois-tu qu'il soit sans intérêt pour la religion que la reine future du pays des Amaras soit catholique?... Tu craignais de perdre une âme... je t'en apporte cinq millions!

MÈRE AMÉLIE. — Oh! je bois tes paroles!... Mais d'où te vient ce zèle imprévu pour la propagation de la foi?

PAUL. — La France possède une colonie d'avenir sur les frontières du royaume d'Abeliao : je crois qu'elle épargnera beaucoup de sang et d'argent si elle acquiert de puissantes sympathies dans l'entourage du roi; le meilleur moyen, c'est de fabriquer la reine. En le faisant, est-ce que je ne sers pas bien ma patrie?

MÈRE AMÉLIE. — Voilà deux raisons qui me vont droit au cœur, car la religion et la patrie sont deux choses pour lesquelles je donnerais ma vie!... Mais la peinture que tu m'as faite de la cour du roi Abeliao me donne de grands doutes sur l'influence qu'y peut acquérir une femme... D'abord, l'Église ne permettrait à Marie d'épouser un infidèle que s'il s'engageait à n'avoir pas d'autre épouse. Il devrait commencer par supprimer le sérail.

PAUL. — En cela, je suis absolument d'accord avec l'Église. Tu penses bien que je ne me mets pas en campagne pour ajouter une morne concubine au docile troupeau de Kigérik. Il me faut une reine intelligente, ambitieuse, respectée... A supposer que Marie ait toute l'intelligence nécessaire, elle n'a chance de jouer un grand rôle que si elle est unique épouse. Là est d'ailleurs l'immense difficulté de l'entreprise. Déclarer la guerre au sérail, c'est tenter une formidable révolution. Décidément, es-tu avec moi?... Il y a de glorieux précédents : souviens-toi d'Esther.

MÈRE AMÉLIE. — J'y ai déjà pensé. Pendant que tu parlais, je ruminais des vers de Racine :

> Et qui sait, lorsqu'au trône il conduisit vos pas,
> Si pour sauver son peuple il ne vous gardait pas?

Mais que faut-il faire pour t'aider?

PAUL. — Où en est l'éducation de Marie?

MÈRE AMÉLIE. — Marie ne parle pas trop mal français et comprend presque tout... Elle récite sur le bout du doigt son catéchisme... *(Souriant.)* Ce n'est peut-être pas ce que tu attends d'elle.

PAUL. — Si, si! Tout sert!...

MÈRE AMÉLIE. — De la couture, un peu de dessin... Elle commence à calculer... ce n'est pas sans peine!... A l'arrivée, elle pouvait compter jusqu'à cinq : le nombre de ses doigts... « Cinq », c'était une main. Pour exprimer le nombre treize, elle aurait dit : « Deux

mains et trois doigts. » A présent, elle additionne et soustrait sans difficulté. Pour la division, elle se fait encore un peu tirer l'oreille.

PAUL. — Cela viendra... Eh bien, il faut continuer... Seulement, au lieu de l'élever pour être couturière, visez plus haut... De l'histoire, de la musique, de la littérature... tout ce qui développe l'esprit, pousse à l'ambition, donne le pouvoir et l'envie de séduire...

MÈRE AMÉLIE. — Tu sais, les couvents ne sont pas précisément faits pour équiper des séductrices... Enfin, en s'appliquant...

PAUL. — Écoute !.,. Ma réponse doit parvenir à Totilo par une caravane qui va tous les ans de ce port de mer à Enderta, capitale du roi Abeliao, pendant le mois d'août. Nous sommes en janvier. Compte ! Huit mois avant qu'il ait ma lettre. Ensuite le temps d'aller au port, de s'embarquer, de naviguer pendant deux mois... Totilo n'arrivera pas avant un an.

MÈRE AMÉLIE. — Dans un an, je t'assure que Marie sera une personne très présentable.

PAUL. — Ce sera le cas de la montrer à Totilo,

MÈRE AMÉLIE. — Et alors, ce vieux païen l'emmènera comme cela, toute seule ?

PAUL. — Le vieux païen n'a nullement qualité pour nous promettre que Marie sera promue au rang d'unique épouse. Je suis même certain qu'au premier moment notre idée lui paraîtra tout à fait comique. Si pourtant il l'adopte, il s'en retournera d'abord faire avaler à Kigérik l'amère pilule du sérail supprimé.

MÈRE AMÉLIE. — En nous laissant Marie ?

PAUL. — Bien entendu ! Si je la prenais alors chez moi pendant un an, — car il faudra bien ce temps-là pour que nous ayons la réponse du négociateur, — qu'en dirais-tu ?

MÈRE AMÉLIE. — Tu aurais cette bonté ?

PAUL. — Une éducation à tenter pour un but aussi noble m'intéresse beaucoup, et, soit dit sans vanité, je dois être plus apte que des religieuses à préparer cette fille au maniement des barbares.

MÈRE AMÉLIE. — Tu es encore jeune; Marie est agréable : il se trouvera des gens pour penser de très vilaines choses. Si, plus tard, de mauvais bruits parviennent à la cour de Kigérik, cela ne fera-t-il pas tomber le crédit de notre jeune reine ?

PAUL, *riant*. — Mais, pauvre innocente, dans le pays de Kigérik une femme n'a pas plus d'honneur à perdre qu'ici la première chienne venue.., Laisse dire les imbéciles : cela n'a pas l'ombre d'importance, pourvu que tu ne sois pas scandalisée, toi.

MÈRE AMÉLIE. — Moi !... Je te regarde comme un brave homme, en qui l'on peut avoir confiance... Et si vous êtes exposés à un petit

danger, la conversion d'un royaume est en jeu : voilà qui fait joliment pencher la balance.

PAUL, *souriant.* — La fin justifie les moyens, alors?

MÈRE AMÉLIE. — Vous travaillerez pour Dieu : qu'il préserve vos âmes!... Sais-tu?... Si Kigérik appelle Marie, nous la ferons partir avec des missionnaires.

PAUL. — En attendant, je voudrais bien causer avec elle.

MÈRE AMÉLIE. — J'allais te le proposer... Je me réjouis de savoir ce que tu penseras de notre besogne. Je vais la faire prévenir. *(Elle sort par la porte du fond et rentre aussitôt.)* Elle sera ici dans deux minutes... Permets-moi de te laisser encore seul un instant. Tu tombes chez nous en pleine adoration perpétuelle. Pendant trois fois vingt-quatre heures, le saint sacrement reste exposé à la chapelle et il faut que, jour et nuit, sans interruption, quelqu'un soit en adoration devant lui. Mon heure de garde est arrivée, mais je vais prier sœur Monique, qui veille en ce moment, de me suppléer jusqu'à ce que je t'aie présenté Marie.

PAUL. — C'est cela. *(Au même instant, sœur Monique ouvre la porte de la chapelle, et, du seuil de cette porte, parle à mère Amélie.)*

SŒUR MONIQUE. — Ma mère, j'entends que vous êtes occupée. Si vous le désirez, je puis prolonger mon adoration pendant quelques instants.

MÈRE AMÉLIE. — Oh! ma sœur, que je vous remercie!... C'est mon frère!... Combien de temps pouvez-vous me donner?

SŒUR MONIQUE. — Un petit quart d'heure... Ensuite j'ai ma classe.

MÈRE AMÉLIE. — Bien... Marie va venir. Quand j'irai vous remplacer, elle tiendra compagnie à mon frère. Au moment de partir, prévenez-moi.

SŒUR MONIQUE. — Pour ne pas vous déranger, en m'en allant je frapperai contre cette porte et je partirai par la sacristie.

MÈRE AMÉLIE. — Entendu.

SŒUR MONIQUE. — Je retourne bien vite. *(Elle se dépêche de rentrer dans la chapelle.)*

PAUL. — Elle a l'air d'une excellente femme.

MÈRE AMÉLIE. — Une de nos plus dévouées. *(Marie entre. Elle reste sur la porte, les yeux baissés, tortillant dans ses doigts un pli de sa robe. Mère Amélie va à elle, lui passe un bras auteur du cou et l'amène doucement à Paul.)* Nous sommes très facile à effaroucher... *(A Marie.)* Allons, mon enfant, ne soyez pas si timide! Regardez devant qui vous vous trouvez. *(Marie hasarde un furtif coup d'œil sur Paul et baisse la tête de plus belle.)*

PAUL. — Marie, me reconnais-tu?

MARIE *(Elle jette un regard désespéré à mère Amélie et répond dans un souffle :)* — Oui.

PAUL. — Est-ce bien sûr ?... Où m'as-tu vu ?

MARIE, *à voix basse.* — Sur le bateau.

PAUL. — Et pour la première fois, où m'as-tu vu ? *(Marie fait un geste d'indécision et ne répond pas. — La sœur converse qui a introduit Paul entr'ouvre la porte de gauche.)*

LA SŒUR CONVERSE. — Ma mère, l'inspecteur du travail est là qui attend.

MÈRE AMÉLIE. — Tout de suite... J'y vais... *(La sœur converse disparaît. Mère Amélie prend Paul à part.)* Je te laisse avec elle... Le temps de conduire l'inspecteur jusqu'à l'ouvroir... Si tu veux qu'elle soit à la conversation, pas de mots trop généraux. Le mot « pureté » ne lui dit pas grand'chose; un cœur pur, à la rigueur elle comprend cela!

PAUL, *souriant.* — Ne t'inquiète donc pas...

MÈRE AMÉLIE. — J'ai tout de même un peu d'appréhension... Depuis son arrivée, elle ne s'est encore trouvée qu'une fois seule avec un homme, et l'entrevue a mal tourné.

PAUL. — L'homme était son confesseur ?

MÈRE AMÉLIE. — Est-ce que tu te figures qu'on reste seule avec son confesseur?... Il s'agit du médecin de la communauté, un vieillard d'aspect vénérable... Un jour, pendant qu'il auscultait Marie souffrante d'une bronchite, la sœur infirmière a été appelée hors de la chambre... Eh bien... Comment expliquer cela?... Marie a forcé le docteur à se sauver...

PAUL. — Au contact d'un homme, la femelle ramenée des forêts s'est souvenue.

MÈRE AMÉLIE. — Hélas!... N'est-ce pas affreux que le démon soit toujours là qui guette?... L'aventure est déjà très ancienne, et rien de pareil n'est plus à craindre. Pourtant, tu vois qu'on ne saurait te recommander trop de prudence. Du reste, sœur Monique va venir, d'un instant à l'autre, frapper à cette porte. Aie soin que Marie aille la remplacer aussitôt.

PAUL. — Très bien. *(Mère Amélie s'en va, en adressant au passage un sourire à Marie. — Paul, une fois seul avec Marie, revient à elle, très cordial. Il la trouve la tête basse, le regard en dessous.)* Mais, mon Dieu, je suis donc bien effrayant ! Allons, levons la tête, et puis un bon regard, bien franc, là, dans mes yeux ! Est-on rassurée, à la fin des fins?... *(Elle répond par un sourire gai ; il quitte le ton de la rudesse amicale, pour en prendre un plus grave.)* Marie, je suis content d'apprendre que tu fais de grands progrès. Il paraît que tu parles déjà bien français, mais j'ai peur que tu n'aies perdu ta langue... On m'a dit aussi que tu comprends tout.

MARIE *secoue la tête.* — Pas tout, beaucoup.

PAUL. — Qu'est-ce que tu as le plus de peine à comprendre?

MARIE, *avec de grands gestes qui soulignent et complètent ses paroles.* — L'aumônier quand i'fait sermon.

PAUL. — Il parle trop vite?

MARIE. — Oui, oui, parle trop vite... Parle, parle, parle!... brou!... brou!... *(Elle éclate de rire.)* casse la tête à Marie.

PAUL. — Alors les sermons t'ennuient?

MARIE. — Non, pas ennui... Marie assise comme ça... *(Elle s'assoit devant Paul, le cou tendu, les yeux dévorant un prédicateur imaginaire.)* Aumônier lui... brou!... brou!... brou! *(Grands gestes en moulinet pour indiquer que le prédicateur lâche à profusion des volées de paroles.)* Marie écoute... Parole de Dieu pas faite pour comprendre.

PAUL. — As-tu vu ici d'autres prêtres?

MARIE, *les yeux brillants.* — Oui, oui. Y a père dominicain.

PAUL. — Ah!... Et qu'est-ce qu'il vient faire, le père dominicain?

MARIE. — Prêche retraite... *(Les yeux au ciel, en extase.)* Parole de Dieu si belle! si belle!...

PAUL, *souriant.* — Plus belle que dite par l'aumônier?

MARIE. — Ah! oui... Aumônier vieux, vieux, toujours malade... Dominicain jeune, avec grande robe blanche comme Jésus-Christ... *(Geste de longue allure pour exprimer l'ampleur de la robe.)*

PAUL. — Tu t'es confessée à lui?

MARIE, *faisant la moue.* — Non... aumônier toujours!...

PAUL. — Marie, je vois que tu es pieuse.

MARIE. — Oui, beaucoup pieuse... besoin beaucoup prier.

PAUL. — Pour qui pries-tu?

MARIE. — Marie prie pour tout le monde, pour parents là-bas qui connaissent pas bon Dieu, pour pauvres pécheurs, pour celui-là qui va mourir, pour les âmes du purgatoire.

PAUL, *gravement, comme à lui-même.* — Très bien, Marie! ton horizon s'élargit joliment!... Dis-moi, est-ce qu'il n'y a pas des personnes pour lesquelles tu pries plus volontiers?

MARIE. — Marie, chaque fois qu'i' se met à genoux, prie premier pour bienfaiteurs.

PAUL. — Qui est-ce, ton bienfaiteur?

MARIE. — Celui-là qui avait creusé trou.

PAUL. — Quel trou?

MARIE, *toujours gesticulant.* — Marie prise comme l'ours.

PAUL. — Ah! ah!... l'homme qui t'a prise au piège... En quoi est-il ton bienfaiteur?

MARIE. — Lui cause Marie chrétienne. *(Jetant à Paul un regard en dessous.)* Encore Marie prie pour frère à mère Amélie.

PAUL, *jouant la surprise.* — Elle a un frère?

MARIE. *(Elle s'incline rapidement, s'empare de la main de Paul et la baise. En se relevant, elle dit :)* — A sauvé la vie ! *(Puis elle reste surprise et troublée de son audace.)*

PAUL, *dissimulant une légère émotion.* — Allons, tu es une bonne fille !

MARIE, *avec une conviction profonde.* — Oh ! très bonne, Marie... très bonne... fait jamais péché...

PAUL, *incrédule.* — Jamais !... quelle histoire !

MARIE. — Quand Marie pas sage, celui-là fait péché qui a été mangé.

PAUL. — Qu'est-ce que tu veux dire?

MARIE, *indiquant du geste des perspectives lointaines.* — Là-bas, là-bas, Marie a mangé beaucoup de païens, beaucoup ennemis de Dieu... Ceux-là restés là. *(Elle se frappe la poitrine avec sa main étalée.)* Ceux-là fait péché.

PAUL, *souriant.* — J'y suis !... Quand on mange du lion, on devient courageux; quand on mange du païen, on devient impie.

MARIE. — Oui, oui... Là-bas petit garçon mange cœur des ours pour qu'i'devient grand, fort comme ça... *(Elle ouvre largement ses bras et les referme sur sa poitrine comme un ours qui étreint.)* Viande de païen mauvaise pour l'âme.

PAUL. — Est-ce que tu seras bientôt délivrée de ces vilaines gens?

MARIE. — Oh ! si... Marie prie beaucoup bon Dieu pour ça.

PAUL. — Dis-lui de se dépêcher pour que tu sois parfaitement heureuse. *(Marie le regarde et secoue la tête avec langueur.)* Hein? quoi ?

MARIE. — Marie pas heureuse.

PAUL, *d'un ton d'amicale gronderie.* — Qu'est-ce que j'entends?

MARIE. — Non, pas heureuse !

PAUL. — Tu l'étais davantage là-bas, dans les montagnes? *(Elle fait signe que oui.)* Pourtant tu avais froid, tu ne mangeais pas toujours à ta faim... Qu'est-ce que tu regrettes? *(Immobile comme une statue, elle le regarde fixement.)* Est-ce que je t'ai rappelé quelque chose qui te fait du chagrin? Quels yeux !... Te voilà toute changée... As-tu mal?... *(Il lui passe affectueusement la main sur le front.)* Mais oui... elle a le front brûlant !... Donne-moi tes petites mains. *(Il les presse et les réchauffe longuement dans les siennes.)* Elles sont glacées !... *(Marie, les yeux remplis d'angoisse, la poitrine gonflée, les coudes en arrière, approche sa figure tout contre celle de Paul, sans d'ailleurs chercher à l'embrasser. Avec douceur Paul tâche*

de la maintenir à distance.) Es-tu folle?... *(Elle revient avec un acharnement silencieux appliquer toute sa personne contre celle de Paul qui la repousse.)* Marie !... C'est très mal !... Mère Amélie le saura !... tout le couvent !... Quelle honte!... *(S'exaspérant.)* Marie, sur le navire, je t'ai fait donner des coups de corde : on te triquera encore, s'il le faut ! *(Marie, repoussée par Paul, a reculé jusque devant la chapelle. Là, un instant de lutte muette; puis, au milieu du silence, retentissent trois coups secs, également espacés, frappés sur la porte de la chapelle : Marie s'arrête comme foudroyée, se retourne, regarde cette porte pendant une seconde et tombe prosternée, le front sur le parquet. Paul se dit à lui-même :)* Sœur Monique !... *(Un silence.—Paul écoute ce qui se passe dans la chapelle).* Elle doit être partie... *(Paul ouvre toute grande la porte de la chapelle.)* Regarde, Marie : il n'y avait personne que Dieu, qui te voyait !... Va lui demander pardon!... *(Rampante et les yeux fixés sur l'autel, Marie se traîne dans la chapelle. — Paul, tandis qu'elle s'éloigne :)* Ah ! pauvre humanité qui ne monte qu'en rampant !... *(Il reste un instant à regarder. Mère Amélie entre : Paul lui montre Marie, qu'on devine prosternée devant l'autel.)* Sœur Monique est partie, j'ai envoyé Marie prendre sa place comme tu me l'avais recommandé.

ACTE QUATRIÈME

A Paris, cabinet de travail de Paul. — Paul est à sa table. — Mère Amélie entre.

PAUL, *étonné.* — Tiens !... déjà toi !... Mais le train n'arrive qu'à deux heures... je comptais aller vous prendre à la gare.

MÈRE AMÉLIE, *riant.* — Regarde ta montre.

PAUL, *regardant sa montre.* — Trois heures moins vingt!... Ma foi, je travaillais, j'ai tout oublié... Pourquoi Marie n'est-elle pas avec toi?

MÈRE AMÉLIE. — Je l'ai envoyée dans la chambre que tu lui destines.

PAUL. — A propos, vous avez trouvé quelqu'un pour monter vos malles?

MÈRE AMÉLIE. — Oui, ton domestique et puis une bonne qui est allée installer Marie... Est-ce la femme de chambre que tu as engagée pour elle?

PAUL. — Justement!... J'ai eu sur cette fille d'excellents renseignements par notre cousine Berthe, qui l'a gardée douze ans. Elle con-

sentirait à s'expatrier... Vous n'avez besoin de rien prendre? Veux-tu que je te conduise d'abord à ton appartement?

MÈRE AMÉLIE. — Mais, mon pauvre ami, tu sais bien que je ne loge pas chez toi!...

PAUL. — Comment, moi, ton frère!...

MÈRE AMÉLIE. — Bien entendu, je ne serais pas excommuniée pour cela... Mais, comme nous avons, rue de Sèvres, notre maison mère, il est plus conforme à la règle que j'y demande asile. En venant du chemin de fer nous y avons passé, et j'y ai laissé mon sac... Figure-toi que la sœur tourière ne pouvait pas croire que Marie est étrangère.

PAUL. — Pourtant son type...

MÈRE AMÉLIE. — La bonne sœur n'est pas très forte en anthropologie... Elle jugeait que Marie, n'ayant pas d'accent, devait être du pays.

PAUL. — Vraiment, son français s'est amélioré?

MÈRE AMÉLIE. — Elle parle comme toi et moi... Oh! tu vas avoir bien des surprises avec elle... agréables, pour la plupart!.

PAUL. — Toutes, j'espère!... Tes lettres m'ont toujours semblé très rassurantes.

MÈRE AMÉLIE. — Il y a des choses qu'on n'explique pas bien dans une lettre... C'est pour en causer plus librement que je l'ai envoyée chez elle... Il m'en coûtait de ne pas te la montrer tout de suite. Au point de vue intellectuel, la réussite est complète... Sais-tu ce que monseigneur en disait dernièrement?

PAUL. — Non!

MÈRE AMÉLIE. — Il était venu poser la première pierre d'une chapelle que nous bâtissons. Après la cérémonie, je lui ai présenté Marie, et pendant plus de vingt minutes il l'a questionnée. A la fin, monseigneur s'est écrié : « En trois ans, cette jeune fille, que nous avons connue presque bestiale, a franchi les étapes que l'humanité a mis des siècles à parcourir. Et il y a des gens pour prétendre que la pensée est une secrétion du cerveau! Voyez-vous cet organe qui sécrétait hier de la stupidité, et qui, par la simple vertu des mots, sécrète aujourd'hui de la sagesse? Comme tout s'explique mieux, si l'on croit à l'âme immortelle! »

PAUL. — Je ne partage pas son idée, mais elle est d'un homme intelligent.

MÈRE AMÉLIE. — Tu sais que, dans le temps, il a été question de monseigneur pour l'Académie française?

PAUL, *souriant*. — Je suis fier de donner l'hospitalité à une jeune femme qui fait penser d'aussi éminents personnages!... Je t'ai écrit

quel est mon programme. Il s'agit, non pas de compléter l'éducation d'une petite bourgeoise, mais de préparer une grande souveraine... Nous commencerons par un beau voyage à travers l'Europe. En parcourant l'Italie, berceau de nos croyances et de nos arts, devant les chefs-d'œuvre de Rome chrétienne épanouis sur les augustes vestiges de Rome païenne, Marie comprendra que, si les nations périssent, les grandes acquisitions de leurs génies restent les matériaux éternels des sociétés futures. L'Allemagne industrielle et guerrière lui fera goûter l'esprit d'ordre, la solidité mentale, le progrès par la calme persévérance. En abordant l'Angleterre, elle admirera sans l'envier l'implacable commerçante qui consentirait à engloutir sous les mers l'Europe intelligente, pour que reviennent plus vite ses navires chargés d'or. Et, au retour, elle sera prête à chérir la France, l'incorrigible sentimentale, dont je ne lui montrerai pas la phtisie glorieuse cachée sous un fard brillant. Au contraire, je veux que tout l'effort du monde lui paraisse concentré dans ce pays de lumière, dans ce merveilleux Paris que nous visiterons pour finir.

MÈRE AMÉLIE, *avec émotion*. — Ah! Paul, tu es un brave cœur; je suis vraiment peinée de ce qui me reste à t'apprendre. Notre beau projet n'aboutira probablement pas.

PAUL. — Tu lui as parlé d'épouser Kigérik?

MÈRE AMÉLIE. — Certes non!

PAUL. — Alors?...

MÈRE AMÉLIE. — Elle est trop pieuse!

PAUL, *riant*. — Oh! que c'est joli!... Ce ton d'indignation, pour lui reprocher sa piété, est, dans ta bouche, exquis!

MÈRE AMÉLIE. — Elle veut être religieuse... pas de notre ordre: il lui faut quelque chose de plus austère... Elle s'est mis dans la tête d'entrer au Carmel.

PAUL. — Carmélite, elle!... Tu m'assurais qu'elle n'aurait jamais la vocation!

MÈRE AMÉLIE. — Dieu en a décidé autrement. Je crois fermement qu'elle est appelée.

PAUL. — Comment expliques-tu cette révolution?

MÈRE AMÉLIE. — Par une grâce toute spéciale, qui s'est manifestée d'une façon bien singulière. Il semble vraiment que tu y aies été pour quelque chose, car c'est à dater de ta visite qu'elle a été transformée.

PAUL, *souriant*. — Le jour même?...

MÈRE AMÉLIE. — Tu crois plaisanter!... Eh bien! à la lettre, le jour même!... Après ton départ, elle nous a suppliées de la laisser en adoration à la chapelle jusqu'au soir, et puis elle a trouvé moyen d'y passer encore une partie de la nuit. Elle était à moitié morte de fatigue et d'émotion quand on s'en est aperçu.

PAUL. — D'émotion?...

MÈRE AMÉLIE. — Oui, je maintiens le mot... d'émotion... Une de nos sœurs, qui dans la même matinée a vu trois guérisons miraculeuses à Lourdes, racontait que le soir de cette grande journée elle priait avec une sorte de terreur, absolument comme Marie nous semblait le faire.

PAUL, *à lui-même, souriant.* — Eh! pas déjà si bête, la bonne sœur!... *(A Amélie.)* Une question... Puisque tu es d'avis que sa vocation est de bon aloi, pourquoi me l'amener?... Je ne vois pas l'utilité, pour faire de Marie une carmélite, de la promener à travers les musées de l'Europe!

MÈRE AMÉLIE. — Si tu savais que de fois elle me l'a répété!... Elle était si désolée de venir!... Elle m'a presque suppliée à genoux de lui épargner cette épreuve... Je lui ai répondu que, pour devenir une bonne carmélite, il faut avoir éprouvé sa vocation. Je lui ai raconté que maman, au premier mot que je lui ai soufflé de mon désir d'entrer en religion, m'a déclaré que j'irais dans le monde, comme une forcenée, pendant tout un hiver. Et j'y suis allée. Nous n'avons pas manqué un bal, ni un concert; de loin en loin, quand c'était possible, nous allions même au théâtre, et pour des pièces que, sûrement, jamais en temps ordinaire la pauvre maman ne m'aurait permis de voir... Je m'amusais beaucoup, et il m'est revenu que mes danseurs me trouvaient très gentille... Trois d'entre eux l'ont prouvé en me demandant en mariage... Malgré cela, l'hiver fini, je prenais la cornette... Bien entendu, j'ai glissé sur ce dénouement... J'ai signifié à Marie que j'exigeais une année d'épreuve sous ta direction... Au fond, je ne puis pas renoncer à notre beau rêve... S'emparer du cœur d'un roi barbare, et avec lui conquérir cinq millions d'âmes qu'au jour du jugement j'amènerai à ma suite devant le trône de Dieu... Quelle gloire!... *(Paul, pendant les derniers mots, est allé sonner : un domestique entre.)*

PAUL, *au domestique.* — Prévenez mademoiselle Marie que nous l'attendons... *(Une fois le domestique sorti, Paul ajoute :)* Elle épousera Kigérik, c'est moi qui te le dis.

MÈRE AMÉLIE, *secouant la tête.* — Vois-tu, je suis une vieille nonne expérimentée : Marie tiendra bon... Est-ce bientôt que Totilo viendra?

PAUL. — Son départ a été retardé par une guerre que les Amaras viennent d'avoir avec une peuplade qui barre le chemin du port. S'il avait pu prendre le dernier bateau, j'aurais certainement reçu une dépêche. Il n'arrivera plus avant trois mois d'ici.

MÈRE AMÉLIE, *avec un soupir de satisfaction.* — Trois mois!... On peut tout de même faire bien des réflexions en trois mois!

PAUL. — Je ne demande pas trois heures!... *(Entre Marie. Elle est*

vêtue d'un costume tailleur très simple, mais élégant. — Elle s'avance, un peu gauche. Pourtant, on voit que depuis la dernière entrevue elle a conquis beaucoup d'empire sur elle-même.) Bonjour, Marie ! *(Il la prend par la main, l'attire à lui, et la considère attentivement.)* Mais qu'elle est gentille !... C'est au couvent qu'on fait des robes pareilles ?

MÈRE AMÉLIE. — Y penses-tu ?... C'est chez madame Beautiage, la meilleure couturière d'Orléans. Une de nos grandes élégantes, la baronne de l'Éperon, qui est nièce d'une de nos sœurs, a voulu l'y mener elle-même.

PAUL. — Diable !... Tu as de belles relations, Marie !

MÈRE AMÉLIE. — Marie est très célèbre à Orléans... Elle a joué la comédie.

PAUL. — Quelle comédie ?

MÈRE AMÉLIE. — Une pièce faite par une de nos sœurs : *Le Martyr de la Légion thébaine.*

PAUL, *riant.* — Rien que des hommes, alors ?

MÈRE AMÉLIE. — Naturellement. Toutes nos jeunes filles s'étaient collé de triomphantes moustaches. Ce n'est pas plus difficile que ça !

PAUL, *à Marie.* — Quel personnage faisait Marie ?

MÈRE AMÉLIE, *à Marie qui hésite.* — Réponds donc, Marie !

MARIE. — Saint Maurice.

PAUL. — Je suis curieux d'avoir un échantillon de son talent. Déclame-nous quelque chose, Marie. *(Marie jette un regard suppliant à mère Amélie.)*

MÈRE AMÉLIE. — Tu ne vas pas te faire prier, Marie !... *(A Paul.)* Quand elle joue, elle a un aplomb !

MARIE, *faisant la moue.* — Mais quoi ?... *(Frappée d'un trait de lumière.)* Je ne peux pas dans la *Légion thébaine* : j'ai oublié mes moustaches.

MÈRE AMÉLIE, *inflexible.* — Autre chose, alors... Une fable de La Fontaine... ce que tu voudras...

MARIE, *après une seconde d'hésitation, les mains jointes, les yeux au ciel, commence d'un ton juste et simple :*

O mon souverain roi,
Me voici donc tremblante et seule devant toi !...

PAUL, *souriant.* — La prière d'Esther !... *(A mère Amélie.)* Tu choisis bien tes auteurs !

MÈRE AMÉLIE, *confuse et riant, à Paul.* — Racine a composé sa pièce exprès pour montrer aux jeunes filles qu'on peut servir Dieu dans une situation très mondaine.

PAUL, *à Marie.* — Reprenons.

MÈRE AMÉLIE. — Attendez !... Que je vous dise au revoir...

PAUL. — Déjà !

MÈRE AMÉLIE. — Je ne m'appartiens pas... Notre mère générale, qui est de passage à Paris, m'a donné rendez-vous pour cinq heures.

PAUL. — Au moins, tu viendras dîner ?

MÈRE AMÉLIE. — Je tâcherai.

PAUL. — Allons donc !... c'est oui !... Je te ramènerai ensuite jusqu'à ton couvent.

MÈRE AMÉLIE. — Alors, c'est oui !... Je vais être en retard. *(A Paul qui veut la reconduire.)* Reste, je connais le chemin. *(Elle sort. Paul, gaiement, revient à Marie.)* Nous en étions à :

Me voici donc tremblante et seule devant toi !

MARIE, *joignant les mains devant Paul, moitié désolée, moitié rieuse.* — Oh ! oui !

PAUL. — De notre dernière entrevue j'ai gardé un beau souvenir, celui d'une jeune femme prosternée devant Dieu et tenant terrassée sous elle la brute que, tous, nous avons à vaincre... Rappelle-toi cela, et ne tremble pas... Donne-moi la main. Tu es la bienvenue chez moi. *(Marie se penche humblement et lui baise longuement la main.)* Allons, allons, du calme !... Es-tu rassurée, maintenant ?

MARIE, *avec élan.* — Oui !

PAUL. — Alors, laisse-moi te parler en ami. On vient de me raconter qu'il te prend fantaisie d'être religieuse. Cela n'a pas le sens commun.

MARIE, *avec résolution.* — Je me ferai carmélite.

PAUL. — Bien. J'ai toujours bonne idée des gens qui règlent d'avance l'emploi de leur temps... Mais quelle raison as-tu de penser que, pour correspondre aux desseins de la Providence, c'est précisément carmélite que tu dois être ?...

MARIE. — Dieu a frappé à une porte que mes yeux s'obstinaient à ne pas voir, et aussitôt je me suis sentie délivrée du démon. Je me suis traînée jusqu'au pied de l'autel, et j'y étais à peine qu'une idée m'est venue : me faire carmélite. Je n'avais entendu ce nom-là qu'une fois, pendant un sermon. J'avais cherché à me le rappeler... pas moyen !... et voilà qu'au milieu de mes battements de cœur, de mes larmes, de ma honte, il apparaît dans ma tête en feu... Plusieurs fois je répète : « Je me ferai carmélite... » Et c'est alors comme une rosée fraîche qui me tombe sur le front... plus de larmes, plus de honte !... J'ai envie de chanter... c'est la joie du paradis, et cela n'a plus cessé depuis... Vous voyez bien... Est-ce que je puis hésiter ? *(Un silence.)*

PAUL. — Ma petite, le miracle a simplement consisté en ceci : sœur Monique était en adoration devant le saint sacrement ; l'heure

de sa classe ayant sonné, elle a frappé à la porte pour avertir mère Amélie de venir la remplacer. Ce signal avait été convenu entre elles deux en ma présence.

MARIE, *réfléchissant.* — Vous êtes allé ouvrir la porte de la chapelle, et il n'y avait personne : or, pendant l'adoration perpétuelle, toujours il doit y avoir quelqu'un devant le saint sacrement. Sœur Monique venait de partir, se croyant remplacée... Sûrement, vous dites vrai.

PAUL. — Je t'en donne ma parole d'honneur. *(Marie, les yeux étincelants de colère, dégrafe son corsage et met à nu son cou, sur lequel on aperçoit une croix et des médailles suspendues à une mince chaîne d'or. D'une brusque saccade, elle casse la chaîne, jette à terre médailles et croix, qu'elle piétine avec rage.)*

MARIE. — Menteuses!... menteuses!... J'écrase!...

PAUL. *(Il se précipite et la repousse.)* — Marie! *(Il ramasse les objets brisés. Marie cherche à les reprendre, avec des cris de fureur.)*

MARIE. — Ma croix!... je veux!...

PAUL. — Non, tu ne les auras pas!... Est-ce permis!... Te voilà reculée de trois ans. *(Vaincue, Marie s'appuie le front sur le dossier d'un fauteuil et sanglote. — Après l'avoir considérée un instant :)* Que t'ont fait ces pauvres objets? Que t'a fait la religion que tu poursuis en eux? Est-ce elle qui a faussement crié au miracle?... C'est moi!... et je m'empresse de tout avouer pour que tu n'ailles pas, sans vocation, languir au fond d'un cloître... Enfin, je suis le coupable!... S'il te faut une victime, frappe là-dessus. *(En souriant il présente son épaule.)*

MARIE, *avec un sourire triste.* — Je me conduisais comme une bête; vous m'avez chassée avec un épouvantail, comme les bêtes! *(Elle s'aperçoit que son cou est nu, et agrafe son vêtement.)*

PAUL. — Je t'ai envoyée rejoindre la noblesse de ton âme, partie en avant-garde et qui t'attendait au fond de la chapelle.

MARIE. Que voulez-vous dire? *(Elle est interrompue par l'entrée du domestique.)*

LE DOMESTIQUE. — Un homme des îles voudrait voir monsieur.

PAUL, *à Marie.* — C'est sa façon de désigner les vieux amis des pays chauds qui viennent me rendre leurs devoirs... Toi aussi, tu es des îles... *(Au domestique.)* Amenez-le ici. *(Le domestique sort. — Marie fait un mouvement pour s'en aller.)* Reste, Marie... En général, ils n'ont rien de secret à dire... Le temps se passe à ressasser des histoires à dormir debout... *(Entre Totilo. — Il est vêtu d'un veston de flanelle lilas; ses jambes sont enveloppées d'un long pagne qui descend jusqu'à la cheville. Bas blancs : souliers à boucles. Les cheveux sont enveloppés d'un foulard de soie blanche, ayant sur le front l'apparence d'une*

calotte et noué sur la nuque. — Totilo se précipite dans les bras de Paul et l'embrasse avec effusion.)

PAUL. — Totilo!... Mais je ne t'attendais plus que dans trois mois!... Pourquoi n'avoir pas télégraphié?...

TOTILO. — Au départ, le câble était brisé... Ensuite, plus pensé!... Trop de choses dans la tête... Je réponds en français, n'est-ce pas?... Il y a des fautes, mais les mots reviennent,

PAUL. — Quand es-tu arrivé? Où loges-tu?

TOTILO. — Arrivé ce matin, Grand Hôtel... Pris un bain... Ensuite mangé... ensuite allé ministère affaires étrangères.

PAUL. — Tu as vu le ministre?

TOTILO. — Non... chez vous, faut prévenir le ministre longtemps d'avance pour voir.

PAUL. — Qu'est-ce que tu as d'important à lui communiquer?

TOTILO. — Rien. Dira peut-être, lui, quelque chose important... *(Il remarque Marie et se met à l'examiner avec un sans-gêne parfait.)* Tu jurais, toi, pas marié jamais... travail... étude... Changé d'idée, hein, Paul?

PAUL, *souriant à Marie.* — Oui, tu vois, pour le moment, mon foyer donne asile à une très gentille petite femme.

TOTILO. — Figure pas française, petite femme... Un peu comme chez nous... Achetée en voyage?

PAUL. — Précisément!

TOTILO, *en connaisseur qui approuve.* — Bonne affaire!... *(Il revient à Paul, le prend par les deux bras, et, tout attendri, le contemple.)* Bien content de te voir! Dans Paris, tant de figures!... Mais seulement devant la figure de Paul je peux dire : « Celle-là s'est promenée dans Enderta, ma ville! » *(Il embrasse encore Paul.)*

PAUL. — J'ai gardé un excellent souvenir de ton pays. J'espère que, toi aussi, tu aimes le mien?

TOTILO. — France, terre très bonne!

PAUL. — Qu'est-ce qui te frappe le plus en France?

TOTILO. — Hommes, femmes, beaucoup vieux... Dans les rues, on rencontre des cheveux blancs magnifiques... Chez nous, guerres perpétuelles, meurtres, saleté, tuent les personnes jeunes... pas le temps de vieillir.

PAUL. — C'est tout ce qui t'étonne?

TOTILO. — Encore ceci : dans les rues on ne fait pas tam-tam... Les hommes, les femmes, les enfants vont vite... Il y a travail pour tous! A Enderta, si quelqu'un a réuni quinze francs, il dit : « Bonsoir!... Je suis riche, je ne travaille plus!... » Mais, en Europe, un homme seul, combien a-t-il de richesses?... Ah! beaucoup,

beaucoup !... Cependant, ces hommes n'abandonnent pas le travail. Ils peinent jour et nuit comme s'ils n'avaient pas à manger... Les chiens même travaillent !

PAUL. — Mes compliments d'avoir si bien observé !

TOTILO. — J'ai beau venir d'Enderta, mes yeux voient. *(Un silence.)* Comment va la fille sauvage ?

PAUL, *souriant et montrant Marie.* — Demande à Marie.

TOTILO, *à Marie.* — Tu la connais ?

MARIE, *souriant.* — On ne peut mieux... Mais vous, d'où la connaissez-vous ?

TOTILO. — Je suis le conseiller et l'ami d'Abeliao, roi des Amaras, et j'étais gouverneur de Kigérik, son fils, à l'époque où l'on a capturé la fille. Tu sais qu'on l'a retirée d'une fosse à ours ?

MARIE. — Oui.

TOTILO. — J'étais là... Tu ne peux pas t'imaginer une créature pareille !... Oh ! quelle horreur !

MARIE, *souriant.* — Moi aussi, rien que d'y penser, mon cœur se soulève !

TOTILO. — Tu l'as donc vue dans sa première fraîcheur, car Paul m'a écrit qu'elle est tellement propre, obéissante et sensée, que je ne la reconnaîtrai pas.

MARIE. — J'ai fait le voyage avec elle.

TOTILO. — Alors, c'était le bon moment.

MARIE. — Dans cette fosse, en avez-vous pris d'autres ?

TOTILO. — Quels autres ?

MARIE. — D'autres sauvages.

TOTILO. — Un homme seulement... Dégoûtant et stupide comme la fille... Deux mois nous l'avons gardé vivant, enchaîné dans une cage... Aussi maintenant nous sommes très savants sur les mœurs des sauvages.

MARIE. — Qu'est-il devenu ?

TOTILO. — Mort... Cage trop étroite.

PAUL, *à Totilo.* — En observant ses mœurs, as-tu découvert quelque chose d'intéressant ?

TOTILO. — Le premier jour, j'ai cru qu'il avait une religion.

PAUL. — Qu'est-ce qui te l'a fait penser ?

TOTILO. — Il portait, pendue à son cou, une mâchoire d'homme frottée en rouge avec le jus d'un fruit.

PAUL. — Un fétiche !... Tu ne te trompais pas : si grossier que soit le fétiche, il est l'indice d'une croyance à un pouvoir surhumain.

TOTILO. — C'était pas un fétiche. Chez nous, fétiches très res-

pectés ! Lui, quand il a vu que je regardais la mâchoire, l'a arrachée de son cou, et cassée contre les barreaux de sa cage.

MARIE, *avec vivacité.* — C'était un objet sacré ! Il l'a brisé pour que vous ne le preniez pas... Les sauvages ont une religion.

TOTILO, *à Marie.* — Jeune femme, parle bien vite... Est-ce que les buffles ont un Dieu ? Est-ce que les élans ont un Dieu ?...

MARIE. — Les sauvages pensent que les ombres des ancêtres rôdent autour des campements... Lorsqu'un sauvage doit aller à la chasse, un ancêtre s'assoit auprès de lui pendant qu'il dort, et lui explique au pied de quel rocher il surprendra l'ours... Les sauvages ont même idée d'un Esprit très puissant et très ancien qui a donné le feu...

TOTILO. *(Il la regarde, impressionné par son assurance.)* — Je ne sais pas tout cela, et je viens de là-bas.

MARIE. — Et moi je viens encore de plus là-bas que vous ! Je suis la fille sauvage !

TOTILO. — Femme, que je te considère !... *(Il se plante devant Marie et la dévisage en silence, avec une extrême attention.)* Oui, c'est elle ! Moi, un vieillard célèbre à Enderta pour sa subtilité, je suis confondu... Paul, il faut que tu sois tout de même une intelligence remarquable pour avoir extrait cette femme si fine d'un germe obscur ! *(Il revient à Marie, et s'incline devant elle.)* Toi, de la part du prince Kigérik, je te salue !

MARIE, *dédaigneuse.* — Je ne me souviens pas du prince Kigérik.

TOTILO. — Tu as pourtant logé dans son palais, et il ne t'a pas oubliée.

PAUL. — Pardon de t'interrompre, Totilo... Tu nous réjouiras tout à l'heure avec la description des sentiments de Kigérik, mais d'abord, je voudrais, devant toi, poser à Marie deux ou trois questions... Marie, je connais un prince, héritier d'un puissant royaume, ayant... Il a combien de femmes en ce moment ?...

TOTILO, *après un instant de calcul mental.* — Douze... Moïkasémi est toujours favorite.

PAUL. — Donc, douze femmes. Malgré cela, il s'est mis dans la tête d'épouser une civilisée.

TOTILO, *regardant Paul avec admiration.* — Ah ! malin ! malin !...

PAUL, *à Marie.* — A supposer qu'une civilisée soit tentée par l'offre de ce barbare, quelle sera sa première condition ? irrévocable ! absolue !

MARIE, *sans hésitation.* — Renvoyer toutes les autres femmes !

PAUL. — S'il refuse ?...

MARIE. — Elle regardera sa proposition comme une insulte mortelle.

PAUL. — Supposons maintenant que cette femme soit en même temps une chrétienne fervente : n'aura-t-elle pas d'autres exigences?

MARIE, *dont le visage s'est assombri au mot : « chrétienne ».* — Qu'est-ce que j'en sais?

TOTILO, *plutôt satisfait.* — Tu n'es pas chrétienne?

PAUL, *empressé de répondre à la place de Marie.* — Mais si !... Elle a été baptisée... Allons, Marie, tu es très forte en religion : je veux que tu répondes... Qu'est-ce qu'une chrétienne exigera?

MARIE. — Le droit de pratiquer sa religion et celui de la propager dans tout le royaume.

PAUL, *souriant, à Totilo.* — Maintenant, si tu es chargé d'une communication pour Marie de la part de Kigérik, la voici qui t'écoute, parfaitement libre de disposer de sa personne.

TOTILO. — Paul, tu es traître... C'est avec toi que je suis chargé de négocier, et pas avec celle-ci que nous regardions comme un peu moins que nos propres femmes et qui dit : « Je veux !... » et qui dit : « Cela ne me plaît pas ! »

PAUL. — Tu entends, Marie : tu es la civilisée que Kigérik réclame.

MARIE, *à Totilo.* — Ce Kigérik !... Depuis le temps, penser encore à moi !...

TOTILO. — Kigérik, maître absolu, jamais contrarié dans son vouloir !... Toi seule l'as contrarié... Une heure avant l'accident du singe, il avait donné ordre de lui amener la fille sauvage... Même ordre marche encore.

MARIE. — Je me rappelle qu'en attendant le départ on m'avait jetée dans une cage, et, plusieurs fois, un homme beau, grand, fort, est venu... Chaque fois, il me regardait longtemps, longtemps dans les yeux...

TOTILO. — Je riais de loin... C'était Kigérik...

MARIE. — Ah !... Mais, alors, je ne l'ai pas oublié... Je partirais bien...

TOTILO. — Tu partirais, mais dans quelle intention?... Pour être une bonne petite femme parmi les femmes de Kigérik, ou pour faire l'épouse unique et chrétienne?

MARIE. — Encore une fois, je regarde ce doute comme une insulte.

TOTILO. — Très bien !... Je ne dirai pas à Kigérik ce que tu exiges.

PAUL. — Tu penses que ce serait peine perdue?

TOTILO. — Au contraire : il est prince et il désire... Il accepterait, j'en ai peur.

PAUL. — Alors, que lui diras-tu?

TOTILO. — La fille sauvage morte, la veille de mon arrivée à Paris.

PAUL. — Malheureux !... Tu as l'occasion de donner à ton roi une maîtresse et à ta reine un trône, et tu la perds !

TOTILO. — Je sais bien, je fais une sottise... c'est comme si je refusais d'être premier ministre... Mais faut pas penser qu'à soi... Si la reine était chrétienne, tous nos jeunes gens se feraient chrétiens... Est-ce un bien, est-ce un mal ?

PAUL, *riant*. — Tu as peur d'être réduit à une seule femme, hein, vieux scélérat ?

TOTILO, *peiné*. — Oh ! Paul, à mon âge, qu'est-ce que tu veux que cela me fasse ?... Avec la plus jeune, j'ai assez... C'est pour mon pays que j'ai peur... Notre religion rend le peuple content... Chrétien, c'est l'inconnu.

PAUL. — Inconnue, la religion chrétienne !... Profite alors de ce que tu es en Europe pour admirer ce qu'on lui doit.

TOTILO. — Tu m'assurais autrefois que Paul pas chrétien... Paul se moquait de moi.

PAUL. — Nullement. Je disais la vérité. Je n'ai pas de religion... Cela ne m'empêche pas de respecter la religion partout où je la rencontre. Mes livres sont des ouvrages fort abstraits destinés à quelques rares savants; mais je me ferais scrupule d'écrire une ligne qui diminuerait la foi dans les âmes simples qui en ont encore besoin.

TOTILO. — Je m'étonne, si tu crois une religion fausse, que tu croies cette religion bonne.

PAUL. — Hier, je dormais mal, je me suis levé de grand matin, et, après avoir ouvert ma fenêtre, j'y suis resté un moment accoudé, prenant le frais. Il faisait à peine jour, et de temps en temps de gros rats sortaient de l'écurie d'en face et venaient trotter dans la cour, sous les platanes. Pendant que l'un d'eux joue ainsi, un moineau qui se réveille fait tomber une large feuille qui vient planer juste au-dessus du rat. Hop ! celui-ci fait un bond de côté et se sauve, persuadé qu'un ennemi terrible fond sur lui du haut des airs... Parce que des feuilles mortes voltigent au-dessus du pavé, trouverais-tu prudent de conseiller au rat de négliger l'instinct qui le porte à fuir les êtres vivants qui se meuvent dans le ciel ?

TOTILO. — Oh ! non... Le faucon tombe sur le dos du rat et l'emporte !

PAUL. — Tu vois donc qu'il ne faut pas traiter à la légère les instincts qui parfois nous égarent... Parce qu'une religion te fait courber la tête devant un Dieu problématique, garde-toi de négliger les avertissements qui tombent du ciel.

TOTILO. — Je ne conseillerai jamais au rat d'avoir peur d'une feuille.

PAUL. — Tu seras cause de sa mort. Un beau jour, il se débattra

sous la serre du faucon avant d'avoir fait la différence entre l'oiseau et la feuille.

TOTILO. — Mais l'oiseau existe, lui ! et Dieu nulle part, d'après toi. Adorer rien, comment cela peut-il être bon ?

PAUL. — Défais-toi donc de l'idée qu'en dehors du réel il n'y a pas le moindre profit à recueillir... Une fable, tu sais ce que c'est ? Du premier au dernier mot tout y est tromperie, et pourtant on ne l'écoute pas sans recevoir une leçon de sagesse. Eh bien, depuis son apparition sur cette terre, l'homme se raconte à lui-même une fable sacrée qui peu à peu l'a fait très grand. Marie vient de nous montrer les gens de sa tribu recevant en rêve les conseils des ancêtres : c'est la fable divine, sous une forme très humble, qui déjà leur apporte ses bienfaits. Les esprits des morts font la police de ces pauvres campements, y mettent un peu de cohésion, un commencement de discipline. Lutter pour la vie avec l'alliance des âmes immortelles, n'est-ce pas doubler les chances de victoire ? Que demain un guerrier particulièrement redouté meure, on enverra son esprit, au plus profond des cieux, jouer avec la foudre : voilà un Dieu !...

TOTILO. — Comment les peuples vont-ils plus haut derrière ces morts qui ne marchent pas ?... Suivre des vivants, à la bonne heure !

PAUL. — Précisément ! L'humanité éprouve un tel besoin d'être guidée qu'elle ne renonce pas à ses grands hommes même lorsqu'ils meurent... Avec une religion qui éternise les héros, un peuple n'est jamais à court de modèles. Veux-tu civiliser tes compatriotes et leur offrir à peu de frais les grands hommes qui leur manquent ? Ouvre-leur la porte de nos temples. Ils y puiseront à pleines mains dans un trésor d'idéal accumulé par nous, sous forme d'anges, d'apôtres, de martyrs, de saints admirables de tous les temps et de tous les climats !

TOTILO. — Tes anges, tes apôtres, tes martyrs et tes saints, pas faits pour nous... Il y a gens d'Europe, il y a gens d'ailleurs.

PAUL, *prenant Marie par l'épaule et l'amenant devant Totilo.* — Cette petite, tu ne diras pas qu'elle n'est pas d'ailleurs !... Certainement on lui a développé l'esprit par d'autres moyens ; mais, si on ne l'avait pas saturée de christianisme, elle n'en serait pas où elle en est.

TOTILO, *sceptique.* — Tu crois, Paul ?

PAUL. — Pas longtemps après son arrivée en France, je suis allé la voir au couvent. Elle était encore terriblement bornée, mais en une seule phrase elle a trouvé moyen de m'apprendre qu'elle priait pour les hommes du monde entier, chrétiens, païens, amis, ennemis, malheureux de toutes sortes. En l'interrogeant, j'ai constaté que je n'avais pas devant moi une perruche récitant une formule dévote :

non, elle avait conscience d'être unie par un lien moral à l'universalité des hommes... Ces idées-là, vois-tu, sont à la base de toute civilisation vraiment grande, et, pour y arriver par la seule logique humaine, les Amaras mettront des siècles. Deux ans ont suffi pour en pénétrer cet'e enfant.

MARIE. — Mais la religion n'a pas tout fait pour moi !... J'apportais de là-bas un commencement... Il y a chez mes frères les sauvages des choses bonnes et des choses mauvaises, sans qu'aucun dieu les ordonne ou les défende. Il est permis de voler le bien d'un étranger, mais pas celui d'un membre de la tribu. Chaque tribu possède sa marque, trois ou quatre lignes entrelacées suivant un dessin très simple : lorsque je parcourais les bois, et que je trouvais un animal pris dans une trappe, j'abandonnais l'animal au piégeur inconnu, dès que sur la trappe j'avais aperçu la marque de mon campement. Pourtant, presque toujours, j'avais bien faim !...

PAUL. — Bravo, Marie !... Tu as du bon sens. Oui, l'instinct de moralité existe indépendant de toute croyance.

MARIE. — Pourquoi ne pas cultiver cet instinct au lieu de m'épouvanter avec des fantômes ?... *(Elle prononce les derniers mots avec un geste menaçant de son poing fermé.)*

PAUL, *souriant.* — C'est aux fantômes que tu montres le poing ?... Prends garde !... Ils ont personnifié ton idéal : c'est toi-même que tu insultes.

MARIE, *tristement.* — Ce ridicule, qui en est cause ?... Au moins, à l'avenir, me traiterez-vous en personne sérieuse ?... Vraiment vous le pouvez !... Toute pensée grande me remplit d'enthousiasme et ce qui est beau m'attire invinciblement. *(Paul reste songeur.)* Vous ne croyez pas ?...

TOTILO, *à Paul.* — Pourquoi prends-tu cet air-là ?... Ce n'est pas gentil pour elle.

PAUL. — Mon silence n'a rien de blessant pour Marie... Ses paroles m'ont fait songer au drame qui se renouvelle sans cesse au sein des sociétés et que voici... Chaque fois qu'un peuple atteint un haut degré de civilisation, il découvre les invraisemblances de sa religion et perd la foi ; mais aussitôt il entre en décadence, les égoïsmes deviennent féroces, et tout s'effondre dans une mêlée furieuse. De là cette contradiction singulière qu'on fait de prodigieux efforts vers la vérité et qu'on ne survit pas à l'erreur. Loi fatale que l'histoire universelle démontre.

TOTILO. — Ici, tu n'as pas peur d'un danger pareil ?

PAUL. — Je crois fermement que nous établirons le règne de la raison. Alors l'heure la plus glorieuse de l'histoire du monde aura sonné...

TOTILO. — On a donc trouvé quelque chose qu'autrefois on ne

connaissait pas? Quelque chose qui empêche que chacun aime trop soi?

PAUL. — Oui, le sentiment de la dignité humaine, qui suffit pour inspirer le respect de soi-même et des autres...

TOTILO. — Dignité!... Ces grands mots-là, tu sais, difficiles pour moi...

PAUL. — Le plus ancien livre connu, la Bible, raconte qu'autrefois les hommes ont entrepris de construire une tour tellement haute qu'elle devait toucher les étoiles... Eh bien, les hommes de notre époque s'efforcent d'élever une tour nouvelle, construite avec des vertus, des énergies et des courages, qui dominera dans le ciel les paradis déserts.

TOTILO. — A quoi cela servira-t-il d'être là-haut, si les hommes ne rencontrent plus les dieux?

MARIE, *dans un élan d'enthousiasme vers Paul.* — Ils se rencontreront les uns les autres, et admireront des âmes si nobles!...

TOTILO. *(Il cligne de l'œil en regardant Marie.)* — Elle est comme les nations, la petite femme : elle choisit ses héros, et pas toujours dans le magasin des religions...

PAUL. — En tout cas, c'est un magasin dont on rapporte des acquisitions précieuses... Allons, Totilo, es-tu enfin convaincu de l'utilité qu'il y a pour tes compatriotes à recevoir une religion imprégnée d'idées et de sentiments élevés?

TOTILO. — Pourquoi veux-tu si chaleureusement que ta religion civilise ma patrie?

PAUL. — Nous sommes une paire d'amis : travaillons à ce que nos pays nous imitent. Je compte que nos missionnaires, établis dans le royaume d'Abeliao, prêcheront, en même temps que la foi, l'amour de la France. Y trouves-tu à redire? Si un dernier doute patriotique te retient, regarde vers le pays de Ménélik. Voilà un peuple barbare soumis depuis des siècles à une culture chrétienne : le jour où les civilisés ont pu le visiter facilement, il s'est mis à étonner l'univers par ses prouesses et la rapidité de ses progrès.

TOTILO. — Ce que tu dis de Ménélik est une meilleure preuve que tous tes longs discours... Dès mon retour à Enderta, je vais, avec acharnement, apprendre à Kigérik que la fille sauvage est la perle de l'Europe... Quoiqu'il désire beaucoup, il désirera encore davantage!...

PAUL. — Marie restera auprès de moi jusqu'à ce que tu m'écrives de la part de Kigérik... S'il consent à ce que nous demandons, aussitôt elle partira... Veux-tu dîner avec nous, Totilo? Tu feras la connaissance de ma sœur, qui est une femme très distinguée consacrée à Dieu.

TOTILO. — Je ne peux pas : j'ai, à Paris, Bibichupa ; elle est à l'hôtel.

PAUL. — Qui est-ce, Bibichupa?

TOTILO. — Cette enfant dont, devant toi, le roi Abeliao m'a fait cadeau en revenant de la guerre.

PAUL. — Ah! oui... La petite qu'on avait ramassée sous un tas de cadavres et qui riait tout le temps!

TOTILO. — Elle est folle dans Paris!... Tant de choses à voir!... elle ne voit rien!... Si!... elle a remarqué une chose unique... En traversant la Seine, elle a battu des mains, elle criait : « Oh! que de ponts! que de ponts!... Qu'est-ce qu'on peut faire avec tant de ponts?... »

PAUL. — Quelle idée de la laisser seule dans une chambre d'hôtel! Pourquoi ne l'avoir pas amenée?

TOTILO. — Elle a une indigestion... Avalé des gâteaux qu'on appelle éclairs au café... *(Montrant son cou.)* jusque-là!... Je retourne auprès d'elle.

PAUL. — A demain, Totilo!... J'irai vous prendre vers une heure pour visiter Paris.

TOTILO. — Amène cette jeune femme pour Bibichupa, qui sait un peu de français.

PAUL. — Qu'elle apprenne surtout à Marie la langue d'Enderta! Je vais me mettre d'ailleurs à lui en donner des leçons... *(Il sort avec Totilo pour le reconduire. — Aussitôt seule, Marie sort par une autre porte. Lorsque Paul rentre, il regarde autour de lui, étonné.)* Partie!... *(Trois coups secs retentissent à la porte par où est sortie Marie.)* Hein?... quoi?... *(Il va ouvrir : Marie est devant lui.)*

MARIE. — Un miracle!

PAUL, *mécontent.* — Voyons, Marie, quelle plaisanterie!...

MARIE. — Un miracle!... Je vous présente une femme, dévote, il y a une heure, qui ne croit plus à Dieu! *(Riant aux éclats.)* C'est le cas de dire : pour rien au monde, je n'écrirais une ligne qui diminuerait la foi dans une âme simple!

PAUL. — Marie... Ton attitude me déplaît souverainement... Il y a des adieux qu'on ne dit pas en riant.

MARIE. — Mais si l'on s'en va vers quelque chose de meilleur?...

PAUL. — Tu n'es pas en état de comprendre ni comment ni pourquoi c'est meilleur.

MARIE. — Pensez-vous que Kigérik me fera venir?

PAUL. — Je n'en serais pas surpris.

MARIE, *faisant la moue.* — Cela m'ennuierait bien!

PAUL. — Qu'est-ce que t'a fait Kigérik?... Tout à l'heure tu le trouvais beau!

MARIE. — A présent, il me paraît bête!

ACTE CINQUIÈME

A Bayreuth, dans le bois de sapins qui se trouve derrière le théâtre de Wagner, du côté opposé à la ville. — Paul est assis sur un banc. Un de ses amis, qui descend la côte pour aller à la représentation, vient à lui. Paul se lève. Ils se serrent la main.

VIGNEMALE. — Bonjour, grand homme !

PAUL. — Je ne vous savais pas à Bayreuth.

VIGNEMALE. — Je vous ai déjà rencontré cinq ou six fois, mais vous étiez si occupé de cette jeune dame !... Est-ce vrai, ce qu'on raconte, que vous l'avez achetée, je ne sais où, au bout du monde?

PAUL. — Achetée, non; c'est un cadeau que l'on m'a fait.

VIGNEMALE. — Cela revient au même : celui qui reçoit un cadeau devient propriétaire... Ah! très amusant !... Elle est votre esclave.

PAUL. — Tout simplement.

VIGNEMALE. — Je vais la dévorer des yeux quand je la rencontrerai... Cela ne se voit pas tous les jours, une esclave !

PAUL. — Peuh!... peuh!...

VIGNEMALE. — Quoi?... j'ai dit une bêtise?... je suis sûr qu'il y a une ironie cachée là-dessous.

PAUL. — Nullement.

VIGNEMALE. — Pour une esclave, vous la mettez bien!... Elle avait hier un petit coquin de chapeau!... Vous me présenterez, dites?

PAUL. — Certainement!

VIGNEMALE. — Tout à l'heure, à l'entr'acte?

PAUL. — Je ne vous le promets pas. Pour une bonne raison : je ne compte pas aller là dedans.

VIGNEMALE. — Un peu rasoir, hein, *Siegfried*?... Vous savez, entre nous, je suis venu surtout pour ma femme... Wagner est son Dieu ! Aussi l'ai-je délicatement déposée à la porte du théâtre en lui disant : « Tu me raconteras ce qu'il y a dans le premier acte, je vais fumer un cigare... » Je parie qu'avec votre jeune esclave, vous avez fait la même chose.,.

PAUL. — Justement !

VIGNEMALE, *d'un air fin*. — Ah! il y a une place vide auprès d'elle?... c'est bon à savoir!... Ou plutôt, soyez gentil... donnez-moi votre billet.

PAUL. — Mon ami, vous n'êtes pas le premier... Mon billet est donné.

VIGNEMALE. — A qui?

PAUL. — Au jeune Verrières, qui a déjeuné avec nous, et m'a promis d'avoir bien soin de Marie.

VIGNEMALE. — Mâtin! vous êtes confiant!

PAUL. — C'est ma vertu dominante.

VIGNEMALE. — J'ai beaucoup de persévérance, vous savez... Quand j'ai décidé une chose, elle se fait... Demain, je vous donnerai ma place et vous me donnerez la vôtre.

PAUL. — Les deux nôtres : nous partons ce soir.

VIGNEMALE. — En pleine Tétralogie, brûler la politesse à Wagner?... cela ne s'est jamais vu!

PAUL. — Une dépêche me rappelle.

VIGNEMALE. — Pas de mauvaises nouvelles, j'espère?

PAUL. — Excellentes, au contraire.

VIGNEMALE. — Où allez-vous en partant d'ici?

PAUL. — A Paris.

VIGNEMALE. — Vous aurez chaud!... Nous comptons aller en Engadine... *(La sonnerie de trompettes qui annonce la fin des entr'actes, joue dans le lointain le chant de l'Oiseau.)* Ah! l'entr'acte est fini!... Sont-ils roublards, avec leurs trompettes!... Comme ces gens-là connaissent le public!... Nous aurions mis une cloche!... *(Il tend la main à Paul.)* Adieu, et sans rancune!

PAUL. — Rancune de quoi?

VIGNEMALE. — Vous êtes un farceur qui promet et ne tient pas... Si vous emmenez demain votre esclave, quand serai-je présenté?

PAUL, *montrant quelqu'un qui vient.* — Tout de suite... *(Vignemale se retourne et se trouve en présence de Marie.)* Marie, je te présente Vignemale, le plus terrible raseur de la création.

VIGNEMALE. — Raseur, mademoiselle, parce que je le tourmente pour vous être présenté!

MARIE. — Ne voulait-il pas?... Cela m'étonne!

PAUL, *à Marie.* — Par quel hasard viens-tu avant la fin du spectacle?

MARIE. — J'espérais bien vous trouver dans quelque coin du bois.

PAUL. — Merci de ta visite. Allons, je vous reconduis tous deux jusqu'au théâtre.

MARIE. — Je n'y retourne pas.

VIGNEMALE. — Quelle idée!

MARIE. — J'ai besoin d'air : je reste.

VIGNEMALE. — Je suis forcé de filer... C'est qu'il ne s'agit pas

d'arriver en retard !... on ne vous laisse plus entrer. *(Il salue Marie.)* Mademoiselle !... *(A Paul.)* Au revoir ! *(Il s'en va.)*

PAUL, *observant Marie. — Après un silence.* — Pourquoi cette mine farouche, Marie ?

MARIE, *très indignée.* — M. de Verrières est un malhonnête... je lui ai tourné le dos... je ne veux plus m'asseoir à côté de lui.

PAUL. — Qu'est-ce qu'il t'a fait ?

MARIE. — Nous sortions pour l'entr'acte. Il me dit : « Eh bien ! l'expérience de Moncel tire-t-elle à sa fin ?... » Je lui réponds : « Quelle expérience ? — Celle de greffer les plus beaux fruits de la civilisation sur un sauvageon du désert. »

PAUL. — Ici, je l'arrête... Je ne fais pas une expérience... je marche à une conquête. A part ce mot, le reste est bien... Ce n'est pas cela qui te fâche ?

MARIE. — Ceci : « La vie que vous menez, mademoiselle, est éminemment bonne pour l'esprit... On ne vous fait grâce ni d'un monument, ni d'un musée, ni d'une usine. La manière dont, à table, le maître d'hôtel vous glisse un plat sous le nez sert à de profonds commentaires... Pas de petits profits pour le savant !... Mais, tandis qu'il encaisse les moindres, que de fois il néglige les grands !... Mon Dieu, qu'une jeune et jolie personne doit trouver le temps long avec une intelligence de si haute volée ! »

PAUL. — Est-ce que je t'ennuie, Marie ?

MARIE. — « Vous avez, avec Moncel, » — c'est toujours lui qui parle, — « vous avez gagné d'être une personne infiniment intéressante. La brusquerie tempérée de grâce, un léger parfum des savanes traversé par un souffle d'intellectualité, tant de contrastes si heureusement groupés, font un ensemble parfait. Il est temps que l'élève charme d'autres regards que ceux du professeur... »

PAUL. — Bien dit !

MARIE, *indignée.* — Cela vous amuse !... Riez donc à votre aise : il a quatre cent mille livres de rente et m'offre d'être sa bonne amie à des conditions qu'il prétend introuvables.

PAUL. — *Siegfried* te fatiguait donc bien pour que si peu de chose t'ait empêchée de rentrer dans la salle ?

MARIE. — Peu de chose !... *(Tristement.)* Peu, en effet, pour la fille sauvage... Là-bas, on n'y mettait pas tant de formes.

PAUL. — Veux-tu te taire !... J'ai à t'annoncer une grave nouvelle, qui me préoccupait au point que je n'ai pas eu le courage de t'accompagner à la représentation... Je ne comptais t'avertir que ce soir, mais, puisque ton plaisir est gâté...

MARIE, *dont le visage se contracte.* — Une dépêche de Totilo !

PAUL. — Oui. Kigérik accepte.

MARIE. — Tout?... Sans objections?...

PAUL. — Satisfaction complète... Autre nouvelle! Abeliao est mort... En arrivant à Enderta, tu seras reine, seule reine, d'un grand royaume!...

MARIE. — Avec un barbare pour mari!

PAUL. — Reine!... Si tu songes à autre chose, j'ai perdu mon temps!...

MARIE. — Vous l'avez perdu : je songe à mon bonheur!

PAUL. — Le mot « bonheur » n'est pas de mes amis...

MARIE, *durement*. — Vous vous en vantez? Cela me révolte!...

PAUL, *souriant*. — Quelle humiliation pour moi!

MARIE, *ironique*. — Oh! oui, très grande!... Comparée à vous, je suis une pauvre petite rien du tout... Qu'elle pense blanc ou noir, la belle affaire!...

PAUL. — Cela m'intéresse, en effet, si peu que, depuis des mois, je ne rêve qu'à ton éducation.

MARIE. — Pourquoi, si ce n'est pas en vue de mon bonheur?

PAUL. — Pour te préparer à une mission tellement haute que le mot « bonheur », appliqué à l'existence qui t'attend, me semble puéril... Cela ne veut pas dire que tu seras malheureuse. Tu auras là-bas un si beau champ d'action que, même avec un cœur peu satisfait, tu ne seras pas à plaindre.

MARIE. — C'est absolument ce que M. de Verrières disait tout à l'heure... Lui aussi, pour suppléer aux joies du cœur, offre des compensations.

PAUL. — Honteuses!

MARIE. — Tandis que Kigérik?...

PAUL. — Glorieuses!

MARIE. — Pourtant, si je n'arrive jamais à l'aimer?...

PAUL. — Glorieuses!

MARIE. — Dans les deux cas, je me vends!...

PAUL. — J'avais vingt-cinq ans. Je venais d'être très amoureux... Ma passion, heureuse d'abord, m'avait apporté, pour finir, un très grand chagrin ; j'étais vraiment aussi désolé qu'on peut l'être, et des idées de suicide me hantaient... Un beau matin, pour échapper aux obsessions dangereuses, je me suis assis devant ma table et j'ai commencé ma seule œuvre littéraire.

MARIE. — *Mon âme d'hier*... Quel beau livre! Ce n'est donc pas un roman?

PAUL. — Je n'ai changé que ce qu'il a fallu pour ne pas commettre une mauvaise action... En deux mois, j'étais célèbre... Les

exemplaires se vendaient par milliers... Que recevait donc l'acheteur en échange de son argent? Il recevait quelque chose qui était bien plus moi que mon propre corps : je lui vendais la joie et la douleur de mon âme... Marie, me méprises-tu?... *(Elle hausse les épaules en le regardant avec passion.)* Tu vois qu'on a parfois des raisons belles de se vendre. Pourquoi y a-t-il une prostitution cramponnée au flanc de tout ce qui est sacré? C'est un des mystères angoissants de ce bas monde... Le prêtre vit de l'autel... Cela est vrai de tous les autels, et, en particulier, de ceux sur lesquels on s'immole soi-même.

MARIE. — Voilà pour moi, si je quitte l'Europe, le cœur brisé!...

PAUL. — En partant d'Europe, tu vas rejoindre cinq millions d'âmes qui ont besoin de toi.

MARIE, *ironique.* — Et sacrifie-toi!

PAUL. — Sans hésiter.

MARIE. — Je ne sais pas mon âge... Je devais avoir à peu près seize ans lorsqu'on m'a capturée... De ma sauvage enfance je garde un souvenir confus... Ballottée dans un sac de peau, toute petite, je traîne pendant des années sur le dos d'une femme qui est ma mère. Autour de nous gambadent deux ou trois marmots qui sont probablement mes frères... je dis : « probablement », parce qu'à mesure qu'ils grandissent, ils nous quittent pour se confondre avec les autres garçons de la tribu... Un peu plus grande, je me vois, à mon tour, trottant sur les talons de la femme. Quand nous reposons, elle m'abrite sous elle contre le froid et les rafales, à moins que des hommes ne l'appellent... Alors, subitement hargneuse, elle me chasse, et, tapie à l'écart, j'assiste... Insensiblement, je m'habitue à me passer d'elle... Haute comme ça, *(Elle étend la main à la hauteur d'un enfant de huit ans.)* je ne la connais plus. Tant bien que mal, je trouve ma nourriture et je joue... Petits garçons et fillettes, tantôt nous mimons la chasse à l'ours, tantôt une embuscade guerrière... Quelquefois, le jeu copie trop bien la réalité, et deux à deux, nous hâtons le pas vers les ravins, enlacés et taciturnes comme des adultes... Un jour, à l'époque où ma gorge commence à poindre, une querelle furieuse met en émoi tout le campement... Les coups pleuvent... Les vociférations se rapprochent... Un homme couvert de sang se précipite sur moi, m'empoigne par les cheveux, me traîne au loin... Depuis lors, je change de maître suivant le hasard des batailles... Toujours je reste la propriété du vainqueur... Esclave et bête de somme, je parcours les environs à la recherche des provisions : je suis battue quand je ne rapporte rien... De loin en loin, la nuit, je descends jusqu'aux plaines cultivées pour dérober des fruits. Au retour d'une de ces expéditions, je tombe dans un piège... Voilà l'histoire d'une fille sauvage... bah! à quelques détails près, de tous les sauvages de ma tribu... On dirait que

tous, hommes et femmes, nous nous partageons une âme unique, très indigente. Nous formons une meute. Nous en avons l'uniformité, malgré de légères différences dans les courages et les aptitudes. Vous m'entendez raconter ma jeunesse : est-ce que j'évoque le souvenir d'une pensée, d'un sentiment? Non. Rien que des faits matériels. Ma vie intérieure n'a pas de passé... Dans cette vie, tout à coup, on introduit une religion qui attribue aux moindres actes une valeur morale. Tout de suite, elle me donne une volonté. Plus de nervosités, de rages soudaines, de violences, de mensonges perpétuels. Au lieu de flotter au gré des impulsions, je résiste. Mon cerveau devient capable d'un effort continu. J'acquiers la pudeur. Corps et âme, je suis enfin en possession de moi-même... Un peu plus tard, s'ouvre mon intelligence. C'est un moment sublime, et c'est à vous que je le dois!... J'ai la même impression que si, du haut d'une montagne, vous me révéliez soudainement l'univers. Un enfant qui vient au monde n'a pas conscience de naître, c'est-à-dire d'entrer en communication avec tout ce qui existe : cela se fait insensiblement, pendant de longues années. Moi, auprès de vous, je suis vraiment née vers l'âge de vingt ans, avec la conscience de naître... Aussi quelle inondation de beauté s'est précipitée d'un seul coup dans mon esprit, comme un grand flot lumineux!... Songez donc que, même la nature au milieu de laquelle j'ai passé mon enfance, je ne l'avais jamais vue!... Les paysages sont nouveaux pour moi!... Ce qui est également nouveau, c'est que j'ai un cœur... Autrefois, je me sentais attirée... dispensez-moi de dire par quoi... à présent, j'aime!... Vous avez fait de moi un être intelligent, avec une volonté ferme, un caractère défini. Et voilà qu'au moment où j'ai conquis ma personnalité, vous venez me dire : « Sacrifie-toi! »

PAUL. — Si je l'avais dit à la fille sauvage, j'aurais été bien reçu!... Le sacrifice exige une volonté ferme, un cœur aimant.

MARIE, *ironique*. — Une puissante intelligence, peut-être!

PAUL. — C'est cela : une intelligence!

MARIE. — Ils ont donc une intelligence, les barbares qui affrontent la mort avec un tranquille mépris?...

PAUL. — Tu confonds la stupide résignation ou l'aveugle courage du fataliste avec le libre et joyeux don de soi-même... As-tu réfléchi que le sacrifié est supérieur à celui pour lequel il se sacrifie? Il y a une hiérarchie des âmes plus solidement fondée sur le dévouement que sur le talent... Tiens, ma sœur Amélie, dont tu as pu toi-même apprécier l'abnégation, l'idée que mon savoir me donnerait sur elle un avantage me semble absurde.

MARIE. — Si vous la respectez pour sa charité, ce qu'elle respecte en vous, précisément, c'est le savoir. Cette âpre poursuite de la

vérité, à travers les expéditions lointaines où vous risquez mille fois votre peau sans réclamer jamais ni récompense ni vaine gloire, lui paraît sublime. Mais elle vous pardonne votre irréligion, tant elle est persuadée qu'un jour vos labeurs vous mettront face à face avec Dieu. Votre vie est déjà celle d'un saint.

PAUL. — Hélas! pas dans le sens héroïque où elle emploie ce mot... Sans doute, la consolation de mes heures d'épreuve est de penser que l'humanité profitera de mes recherches, mais je compte aussi sur une récompense personnelle... Oh! pas le paradis à la fin de mes jours... Tout simplement, mon renoncement a sa raison d'être dans mon orgueil. Je m'assigne une tâche, et, lorsqu'elle est accomplie, peu importent les angoisses du travail : ma fierté est ma récompense!... Sois une grande reine, parviens, après beaucoup d'années, à introduire chez les pauvres gens qui seront tes sujets un peu plus de justice, le moindre progrès quelconque, et tu verras combien ta douleur actuelle te paraîtra mesquine.

MARIE, *avec angoisse.* — Ils ont pétri mon cœur des plus pures délicatesses, nourri mon esprit des plus nobles chefs-d'œuvre! J'ai pleuré d'admiration devant toutes les merveilles où palpite la sublime détresse humaine; et, à moi qui ne suis qu'émotion et tendresse, ils viennent dire : « Pétrifie-toi dans ton orgueil!... Que tes chers espoirs dorment à jamais avec ta fierté pour linceul! »

PAUL, *la regardant droit dans les yeux.* — Cela, Marie, oui, je te le dis en face!...

MARIE. — Où prendrai-je tant de fierté?

PAUL. — Tu en as beaucoup plus que tu ne crois... Au besoin, j'en aurais pour deux... J'aime, avec l'affection d'un père, ton esprit que j'ai formé; mais je l'ai formé pour un but, et tu me connais, lorsque ma voie est tracée, je ne dévie pas.

MARIE. — Décidément, on me traitera toujours comme la fille sauvage... On ne me traîne plus par les cheveux, c'est la seule différence, et cela fait encore plus mal!... La fille sauvage avait au moins une qualité : lorsqu'on la brutalisait, elle supportait tout, les dents serrées, sans cris ni larmes... Je ne veux pas être plus douillette... Vous me repoussez : je pars!... Où irai-je?... Vous voulez que ce soit près de Kigérik... Si j'allais rejoindre M. de Verrières?

PAUL, *froidement.* — Tu es libre... Choisis...

MARIE, *après un long silence* — Kigérik.

PAUL. — J'en étais sûr!...

MARIE. — Vous croyez donc qu'on ne peut pas vous résister?

PAUL. — Oui. Seulement, il y a façon de contraindre les gens... Je vais te montrer par un exemple comment je m'y prends... Je suis parrain d'une fillette qui s'appelle Marthe... Quand elle avait trois

ans, on me l'a un jour confiée pour une promenade... J'ai entrepris de la faire monter sur une colline boisée assez haute... Ce n'était pas une mince besogne... Trois ans!... Nous n'étions pas à mi-côte qu'elle geignait déjà, demandait à rentrer, enfin devenait insupportable. J'étais au bout de mes talents de bonne d'enfants. Soudain un coucou se met à chanter sur le sommet... Aussitôt la figure de Marthe s'éclaire : « Écoute le petit coucou!... » Et moi, je réponds : « Il est là-haut, le petit coucou! » Maintenant elle trépigne d'impatience. Sa menotte s'accroche à ma main pour me tirer vers la hauteur, et, chaque fois que l'oiseau chante, sa figure s'épanouit : « Nous allons voir le petit coucou!... » Et moi, comme un écho : « Oui, oui, voir le petit coucou!... » Les larmes me viennent aux yeux à observer cette figure candide qui, levée vers moi, resplendit d'une confiance vieille comme l'humanité. Il me semble que j'emprunte la voix de je ne sais quel destin cruel pour lui répondre encore : « Oui, oui, là-haut, le petit coucou!... » Tout de même, grâce à cela, Marthe s'est joyeusement hissée jusqu'au point culminant... Marie, tout mon art consiste, depuis un an, à te faire écouter le petit coucou... Le pli est pris... Que tu le veuilles ou non, à ton oreille, sans cesse il chantera... C'est lui que tu entendais lorsque tu t'es décidée pour Kigérik.

MARIE. — Au moins, en arrivant au sommet, Marthe a-t-elle aperçu le petit coucou?

PAUL. — Est-ce qu'on le voit jamais?... Il s'était envolé. On l'entendait bien bas dans la montagne.

MARIE. — Heureuse Marthe! que son jeune âge empêchait de comprendre... Pour moi, je suis prévenue!... Lorsque j'aurai douloureusement gravi la cime du calvaire, au moment où mon regard fiévreux cherchera l'idéal, j'entendrai comme un coucou moqueur crier d'en bas : « L'amour était ici, Marie!... Là-haut on meurt d'isolement!... » Là-haut!... Mais j'en arrive! J'y étais allée réclamée par Dieu, et qu'ai-je trouvé?... Ainsi les voix inspirées qui nous appellent vers les sommets seront toujours menteuses!...

PAUL. — Faut-il envier l'animal sourd à leurs accents?... Ce qui place au-dessus de lui la noble créature humaine, c'est qu'elle se dirige par le rêve. Chaque fois qu'une existence impose le respect, sois sûre qu'un mirage de foi, de pitié ou de gloire en fait une longue hallucination.

MARIE, *tristement*. — Allons!... Mon maître m'a enseigné ce qu'il savait de meilleur... Prouvons-lui que la leçon n'est pas perdue!...

PAUL. — Bien, Marie!

MARIE. — Oh! pas de compliments!... je vais au bout du monde parce que vous, ma conscience et ma vertu, vous m'y envoyez... Mais quand vous ne serez plus là pour commander, à qui obéirai-je?

PAUL. — A ta seconde nature!

MARIE. — La première est-elle donc si loin?... Sait-on jamais ce qu'un choc brutal réveille en nous?... *(Elle se penche vers lui et se montre.)* Regardez cette créature meurtrie. Reconnaissez-la sous sa belle toilette : vous voyez la sauvage!...

PAUL. — Un rêve de gloire commence pour toi... La sauvage ne t'y suivra pas.

MARIE. — Je me souviens d'une tour qui devait dominer dans le ciel les paradis déserts... Ce monument d'orgueil n'était donc qu'un refuge?

PAUL. — Cela se peut... La bête indomptée ne monte pas dans les tours...

MARIE, *la voix entrecoupée de sanglots.* — La douleur y monte!... Quand partirai-je pour être reine?

PAUL. — C'est hier matin que j'ai reçu la dépêche de Totilo, et j'ai aussitôt télégraphié à ma sœur de venir te chercher... Dans une heure, elle arrive à Bayreuth.

MARIE, *amèrement.* — Votre génie ne se laisse pas surprendre : il a prévu que nous serions, ce soir, un peu gênés de nous trouver ensemble.

PAUL. — Mon génie n'ignore pas que, plus l'effort exige d'héroïsme, moins il dure... Mes malles sont prêtes; je prends un train de nuit... Dès demain je commence à m'occuper, en vieux voyageur expert, des préparatifs de ton départ. Tu t'embarqueras dans huit jours avec une religieuse et deux missionnaires.

MARIE. — Qui vont prêcher aux autres que le sacrifice conduit au bonheur...

PAUL. — On t'a donné la raison que les autres n'ont pas!... Adieu, Marie... viens que je t'embrasse... *(Il l'attire à lui et l'embrasse : elle se jette à son cou et lui donne un baiser désespéré, puis elle se sauve avec un dernier cri.)*

MARIE. — Adieu!

ACTE SIXIÈME

Décor du premier acte. — Kigérik arrive avec Totilo, par la gauche. Ils sont suivis de Boussoro et d'une escorte. — Totilo est maintenant un vieillard très cassé, s'appuyant sur un bâton.

KIGÉRIK, *à sa suite.* — Attendez-nous à l'ombre du bois. Si quelqu'un veut approcher, ne l'en empêchez pas. Totilo, viens, allons nous reposer auprès de la fontaine.

TOTILO. — Comme jadis, lorsque j'allais en promenade avec le petit Kigérik... *(Ils s'étendent sur le gazon.)* Pourquoi, sire, ordon-

nez-vous de laisser approcher les passants?... Est-ce dans l'idée qu'une nouvelle fille sauvage va sortir du bois?

KIGÉRIK, *riant.* — Si je le croyais, je mobiliserais tout un corps d'armée qui occuperait les sentiers de la forêt et nous préserverait d'une pareille aubaine. Il y a dans le royaume place pour une fille sauvage, mais deux!... Non! trop, c'est trop!... Hier, quand la reine a tout à coup manifesté l'intention de monter jusqu'ici, j'ai envoyé à la recherche du bûcheron qui avait creusé la fosse. Il va venir : je ne veux pas que les soldats lui barrent le passage.

TOTILO. — Idée charmante! La reine, en arrivant, apercevra le bonhomme qui l'avait prise au piège!... Cela contribuera merveilleusement à lui donner la sensation du passé que, sans doute, elle vient chercher. *(Le bûcheron arrive par le fond.)*

KIGÉRIK. — Ah! le voici!... *(Le bûcheron s'est avancé jusqu'au milieu de la clairière, et il hésite.)* Approche!... Tu es bien le chasseur qui prend tous les gibiers?

LE BUCHERON. — Même à deux pattes!... Oui, sire!...

KIGÉRIK, *riant, à Totilo.* — C'est lui!... Malgré les années, je reconnais sa trogne... *(Au bûcheron.)* Mon brave, la reine veut revoir la fosse au bord de laquelle nous avons fait, elle et moi, connaissance. Est-ce que tu t'en sers encore pour détruire les ours?

LE BUCHERON. — Non, sire. Depuis que j'ai un fusil, les ours deviennent rares dans ce canton. Lorsque j'en tue, c'est beaucoup plus haut.

KIGÉRIK. — Par conséquent, le trou en question doit être à moitié comblé par les feuilles mortes et les éboulements?...

LE BUCHERON. — C'est sûr.

KIGÉRIK. — Je t'ai fait venir pour le réparer. Je veux qu'il présente le même aspect qu'autrefois. S'il y a eu des éboulements, les soldats te donneront un coup de main pour aviver les parois, mais toi seul es capable de rendre aux parties fraîchement taillées un air vieux... Je compte sur ton astuce de piégeur qui vient à bout des bêtes les plus fines.

LE BUCHERON. — Soyez tranquille, la reine n'y verra que du feu.

KIGÉRIK, *au bûcheron.* — Allons, marche! Montre le chemin.

LE BUCHERON. — C'est là-bas dans le coin... *(Il prend les devants. — A mesure qu'il approche de la fosse :)* Hé!... La fosse existe encore... Les bords sont bien nets. *(Il s'arrête.)* Mais comment donc!... C'est nettoyé et bien entretenu... Oh! qu'est-ce que je découvre?... Regardez. *(Il montre, tout autour de la fosse, une barrière faite de piquets, reliés par une cordelette.)*

KIGÉRIK. — On dirait une clôture.

LE BUCHERON. — C'en est une!... de petits piquets bien alignés

à égale distance, avec une corde qui les relie... Ah ! par exemple, cette corde !... drôle de système !...

TOTILO, *se penchant pour examiner la corde.* — Des lanières de peau tressées.

LE BUCHERON, *courbé vers le sol.* — Et le sol, voyez ce qu'il est battu !... On se croirait sur une aire de grange... Il vient du monde, ici, beaucoup de monde.

KIGÉRIK. — Pourquoi s'en étonner ?... L'endroit est célèbre.

TOTILO. — Le berceau de la reine !... En Europe, les curieux viendraient en foule... Il y aurait là *(Il montre la fontaine.)* une hôtellerie.

KIGÉRIK. — Nous ne tarderons pas à la voir. Ce culte qui se déclare pour les lieux historiques est d'un heureux augure. La civilisation marche à pas de géant.

LE BUCHERON. — Sauf votre respect, sire, j'habite la vallée, et jamais je n'ai eu vent qu'un étranger soit monté jusqu'ici, excepté un fou qui s'était échappé de la case où on le tenait enfermé et qui a passé huit jours aux environs de cette fontaine, vivant de je ne sais pas quoi.

TOTILO, *au bûcheron.* — Tâche, mon ami, d'être logique. Toi, le premier, tu nous fais observer qu'il vient du monde, et puis tu veux prouver qu'il ne vient personne... Décide.

LE BUCHERON. — Il vient du monde... Mais cette corde !... la boutique où on la vend n'est pas dans la grande rue d'Enderta !

TOTILO, *à Kigérik.* — Sire, enlèverons-nous cette petite barrière ?

KIGÉRIK. — Bien entendu, si nous voulons restituer l'aspect d'autrefois.

TOTILO. — Cela ne réjouirait-il pas la reine, de voir qu'on est forcé de prendre des précautions pour empêcher la foule enthousiaste de faire la culbute là dedans ?

KIGÉRIK. — Tu as, ma foi, raison ! Ne touchons pas à la barrière.

LE BUCHERON. — Sire, du moment que tout est bien, est-ce que je puis m'en aller ?

KIGÉRIK. — Va rejoindre ma suite et attends les ordres de ta reine. *(Le bûcheron s'éloigne. — Kigérik donne le bras à Totilo, et tout en causant, les deux hommes retournent s'asseoir auprès de la fontaine.)*

TOTILO. — Quelle joie au cœur d'un vieux maître lorsqu'il constate que son élève le dépasse de mille et mille coudées ! Votre aimable attention pour la reine est une idée jolie et que j'envie à Votre Majesté.

KIGÉRIK. — Non, tu n'envies pas !... Je lis dans les yeux de mon maître : il pense que son élève est un peu ridicule.

TOTILO. — En aucune façon !... Tout autre accorderait à une de

ses femmes l'importance que Votre Majesté accorde à la reine, oui, j'en rirais. Mais la reine est une personne éminente... Un grand esprit a traversé le sien... Si Votre Majesté a distingué de la gaieté au fond de mes yeux, ce n'était pas une gaieté moqueuse... Je me représentais une scène du passé.

KIGÉRIK. — Laquelle?

TOTILO. — L'arrivée à votre cour d'une jeune femme nommée Marie. J'étais allé la prendre à son débarquement. Je la vois encore me dépassant pour fendre la foule et aller à vous, suivie de sa religieuse et de deux missionnaires. Elle vous tend la main, affable et souriante comme dans un salon de Paris. Pourtant elle jouait une partie terrible.

KIGÉRIK. — Cela, elle n'en savait rien. Elle se croyait des droits exorbitants. N'avais-je pas promis qu'elle serait ma seule épouse?

TOTILO. — Sa conduite a montré ce qu'elle pensait d'un engagement si contraire à nos usages. D'ailleurs, en route, elle avait bien voulu me décrire son caractère transformé par une haute éducation et de mystérieux chagrins. Très fière de sa raison, qui, disait-elle, menait à la baguette ses sentiments et ses passions, elle était résolue à nous dominer tous par son intelligence ou à périr. Comme je lui objectais qu'il est dangereux de dominer dans le voisinage d'un roi dont un geste suffit pour faire tomber n'importe quelle tête, elle avait simplement répondu : « Je m'attends à périr!... » Vous voyez donc qu'elle abordait Votre Majesté avec la mort devant les yeux. Mais l'apparence était superbe!

KIGÉRIK. — J'étais stupéfait de son aplomb pendant qu'elle m'expliquait, en très bon amara, qu'elle me reconnaissait fort bien. Me le dire en plein visage était d'une belle audace, quand on songe aux circonstances abominables de notre dernière entrevue... Pour moi, je ne la reconnaissais pas. En vain je cherchais le visage d'autrefois sous sa grâce insolente. A ce moment-là, sa vie n'a tenu qu'à un fil... Depuis longtemps je m'étais dit qu'après m'être offert son petit corps vibrant, j'aurais plaisir à traiter comme la plus abjecte des esclaves la fine créature que tu m'avais dépeinte. Maintenant que je la voyais, une gaucherie de sauvage m'empêchait de répondre. J'avais peur et honte. Loin de la traiter en esclave, je me conduisais en esclave. Chaque parole qu'elle prononçait me le faisait sentir davantage. Un mot de plus dans sa bouche, — pour elle, c'était la mort!

TOTILO. — Heureusement, elle n'a rien ajouté. Bibichupa, ma petite femme, était au premier rang des spectateurs. Marie l'avait connue à Paris : elle l'aperçoit et se jette à son cou. En même temps, de manière à être entendue de tous, elle demande : « Où sont les femmes du roi, dont tu me parlais tant à Paris? » J'interviens alors, en faisant une allusion discrète aux conventions. Elle part d'un

éclat de rire et se retourne vers vous : « Kigérik, ma fierté et ton plaisir sont en présence, n'y a-t-il pas moyen de les accorder?... Je pense que si... Regarde-moi comme un conseiller dévoué à la grandeur de ton règne... Accorde-moi de rêver que je suis indispensable à ta gloire, et je ne te reprocherai pas de manquer à ta parole, si tu as cent femmes, si tu en as mille!... » A ces mots, j'ai vu votre front, sire, se dérider et j'ai cru bien faire en prenant Marie par la main pour la mener, à quelques pas de là, devant une rangée de femmes qui n'étaient autres que les vôtres. Rien, quand on ne l'a pas vu, ne peut donner idée de la bonté hautaine avec laquelle Marie a passé en revue les créatures gentilles et timides qui se bousculaient devant elle : « Où est Moïkasémi?... Viens, Moïkasémi!... Mais, elle est délicieuse!... Je ne suis pas étonnée que le roi en raffole!... » Et ainsi de suite. Chacune avait son mot aimable, et des caresses, et des baisers... Il n'y a que cette bécasse de Sitambili... Quelle idée de dire à Marie avec un geste dédaigneux : « Je suis fille de roi, je méprise la fille sauvage!... »

KIGÉRIK. — Oui... Pauvre Sitambili!... La reine s'est tournée vers moi : « Tu as entendu, Kigérik. Cette femme doit mourir à l'instant. On n'insulte pas la reine!... » Cela dit avec un calme effrayant, et un regard terrible de ses yeux fixés sur les miens. Tous les torts étaient du côté de Sitambili... Un signe, et le lacet de soie a fait son office.

TOTILO. — Tout à l'heure, quand Votre Majesté m'a bien injustement soupçonné d'être ironique, je me rappelais qu'au moment où on a emporté le corps de Sitambili j'ai pensé : « Nous avons vraiment une reine!... »

KIGÉRIK. — Je l'ai surtout pensé le lendemain, lorsqu'elle m'a prié de faire de riches cadeaux à la religieuse et aux missionnaires, puis de les renvoyer hors du royaume, avec défense à n'importe quel prêtre chrétien d'y pénétrer sous peine de mort. Juge de ma joie!... Toute ma crainte était de trouver en elle une chrétienne enragée, voulant de gré ou de force convertir le pays... Bien au contraire, elle a contre le christianisme une haine farouche!... Après cette agréable surprise, je n'ai pas craint de lui laisser une grande part d'autorité. Bien m'en a pris. Elle a plus d'idées à elle seule que n'en ont eu pendant des siècles les rois mes ancêtres, et, depuis six ans qu'elle est dans le pays, nous assistons à une transformation prodigieuse. Nous avons des canaux et des routes qui font envie à la colonie française; c'est à Enderta que toutes les nations de l'intérieur viennent s'approvisionner, tributaires de notre commerce et beaucoup mieux nos vassales que si nous les avions conquises par une guerre heureuse. Où s'arrêtera notre prospérité?

TOTILO. — Oui, les résultats sont magnifiques, et pourtant ma

satisfaction n'est pas complète. J'ai trop parcouru les pays civilisés pour ne pas sentir que, si nous leur faisons une concurrence matérielle, nous ne cherchons pas à les rejoindre dans la région des idées... Quand je traverse les quartiers neufs d'Enderta, il me semble voir une ville d'Europe qu'en l'absence des propriétaires une cohue de singes aurait envahie. Cela ne m'empêche pas d'admirer profondément le progrès réalisé. Certes nous avons une grande reine !

KIGÉRIK. — Nous n'avons même que cela, mon bon Totilo... J'ai fait venir de France, après des négociations extravagantes, une femme dont j'avais un désir fou : et je me suis procuré un premier ministre... Au point de vue de l'agrément, la dernière esclave noire du palais fait mieux mon affaire que la reine.

TOTILO. — Cela s'explique... Elle réfléchit trop à toutes choses, et certaines choses sont en dehors de toute réflexion !...

KIGÉRIK. — Ses méditations sur les choses dont tu parles sont celles d'une chatte amoureuse. Comment, toi, vieux roué, tu te fies à son masque officiel !... Quelqu'un qui oserait, s'amuserait énormément avec elle. Seulement, je n'ose pas !... Sa personne est à ma merci, mais son esprit m'échappe... Je reste petit garçon devant elle, comme le jour de son arrivée. *(Par la gauche arrivent Moïkasémi et Kélanmi.)* Seules !... Où avez-vous laissé la reine ?...

MOÏKASÉMI. — Elle nous suit... En traversant le faubourg, elle s'est arrêtée pour parler à un groupe de femmes qui bavardaient à la porte d'une maison. Elle nous a ordonné de prendre les devants.

KIGÉRIK. — Qui l'accompagne ?

KÉLANMI. — Quelques soldats.

KIGÉRIK. — Et aucune de mes femmes ?

MOÏKASÉMI. — Elle n'a permis que nous deux, et encore avait-elle bien envie de nous laisser au palais. Hier, est arrivée une liasse de journaux français. Comme toujours, son humeur s'en ressent.

KÉLANMI. — Oh ! mais, aujourd'hui, elle est plus sombre que les autres fois. J'étais avec elle quand elle a déballé les papiers, et aussitôt elle est tombée dans une mélancolie profonde... C'est un peu après qu'elle a décidé cette excursion.

MOÏKASÉMI. — Je suis sûre qu'elle s'est arrêtée dans le faubourg rien que pour se débarrasser de nous. *(Arrive Marie, accompagnée d'une très jeune fille à l'air éploré, et suivie de quelques soldats. Les soldats vont rejoindre dans le bois ceux qui servent d'escorte à Kigérik. — Marie est très richement vêtue à la mode du pays. La jeune fille est très pauvrement habillée. — En apercevant Marie, Kigérik va au devant d'elle.)*

MARIE, *à Kigérik, en lui montrant la jeune fille.* — Regarde, Kigérik, quel ravissant petit objet je viens de dénicher dans le fau-

bourg. De loin je l'ai vu quitter un groupe de femmes et se sauver dans sa cabane... J'ai poussé la porte... Son père était là... *(Elle pousse la jeune fille dans les bras de Kigérik.)* Je te l'ai achetée.

KIGÉRIK, *l'examinant.* — Tout à fait mignonne !... Absolument le type que je préfère.

MARIE, *souriant.* — Je sais ! je sais !... Approche, Moïkasémi, mets-toi à côté d'elle... *(Docile, Moïkasémi vient s'aligner avec l'autre.)* Tiens-toi droite, Olenga. *(A Kigérik.)* Elle s'appelle Olenga... *(Comparant les deux femmes.)* Olenga est un peu plus grande. Comme architecture, c'est pareil : poitrine... épaules... taille... Et six ans de moins ! *(Olenga se met à sangloter.)* Bon, ça recommence ! Tu auras les yeux rouges, et le roi sera mécontent.

KIGÉRIK, *montrant du doigt les larmes qui ruissellent sur les joues d'Olenga.* — Fi ! les vilaines larmes ! Veux-tu cacher ça !...

OLENGA, *pleurant.* — Trongo, le fils du boucher, devait m'emmener dans quelques jours... Il avait économisé l'argent.

KIGÉRIK, *lui caressant les mains.* — Mais je suis le roi, petite sotte !... Tu n'entends pas... Le roi !...

OLENGA. — Oui... je serai sage !...

MARIE, *à Kigérik.* — Il paraît qu'avec Trongo, c'était un marché conclu... Les parents ne voulaient pas en démordre... Enfin, devant le roi, tout cède !... *(A Olenga, qui s'essuie les yeux.)* Tu reverras tes parents, petite !... Le harem n'est plus, comme autrefois, une espèce de prison... J'ai réformé cela... On va et on vient... *(Montrant la clairière.)* Kigérik, cet endroit me rappelle un moment décisif de mon existence... A présent que vous avez une petite camarade pour vous tenir compagnie, permettez-moi de me recueillir un instant, seule avec moi-même.

KIGÉRIK. — Nous retournons, elle et moi, à Enderta. J'étais venu pour vous préparer une agréable arrivée ; vous me rendez le retour facile. Totilo, je te laisse avec la reine. Au revoir ! *(Il s'éloigne en tenant Olenga par la taille.)*

MARIE, *montrant les arbres qui ombragent la fontaine,* — Moïkasémi et Kélanmi, reposez-vous sous ces arbres ; je vais par là... *(Elle indique la fosse et s'éloigne, laissant les deux jeunes filles s'installer sur le gazon. Totilo va en faire autant, lorsque Marie, debout près de la fosse et lui tournant le dos, l'appelle d'une voix grave :)* — Totilo !

TOTILO, *allant la rejoindre.* — Me voici !

MARIE, *sans le regarder, la tête penchée sur la fosse.* — Paul Moncel est mort !... Il faisait une expédition sur les hauts plateaux du Thibet. Il a été massacré.

TOTILO. — Oh ! mon ami Paul !... mort !...

MARIE, *le regard perdu dans la fosse.* — Cela te fait de la peine, n'est-ce pas?

TOTILO. — Beaucoup!... Auprès de lui, on sentait le monde s'agrandir.

MARIE, *le regard perdu.* — Ce n'est pas la fille sauvage que je suis venue chercher à cette place, c'est lui!

TOTILO. — Je le vois encore, là, debout à côté de moi, quand du fond de ce trou on l'a jetée à nos pieds, elle, la mystérieuse! Il regardait l'être nouveau avec des yeux si calmes et si profonds!...

MARIE, *avec douceur.* — Oui... ce regard qui tombait de si haut et n'humiliait jamais!... *(Elle fond en larmes sans changer d'attitude, toujours tournée vers la fosse.)* Je l'ai aimé comme on aime là-bas, de toute mon âme!...

TOTILO, *indiquant d'un signe de tête celles qu'il veut dire.* — Votre Majesté désire-t-elle que j'éloigne ces femmes?... Il n'est pas bon qu'on voie pleurer la reine!

MARIE. — Attends!... Cela va passer.

TOTILO, *montrant la fosse.* — Ne regardez pas là dedans, si vous ne voulez plus pleurer.

MARIE, *levant la tête.* — C'est fini!... *(Son regard se fixe sur la petite barrière qui entoure la fosse.)* Qui a posé ça là?

TOTILO. — Nous l'ignorons.

MARIE. — Je le sais, moi!... Ce sont les sauvages... Ils viennent ici, et nombreux!... Regarde l'herbe foulée, les buissons piétinés.

TOTILO. — Les sauvages?...

MARIE. — Oui, ceux dont je suis sortie... Souvent, dans mon enfance, j'ai tressé des cordelettes pareilles à celle-ci... *(Montrant un arbre au chevet de la fosse.)* Tiens!... vois-tu cette marque?... c'est la marque de ma tribu!... Lorsque l'un de nous découvrait une ruche dans un tronc d'arbre, avec la pointe d'une flèche il traçait sur l'écorce des lignes pareilles à celles-ci, pour s'assurer le miel. *(Elle lève les yeux sur l'arbre.)* Oh! mais... qu'est-ce que je vois?...

TOTILO. — Une ruche, peut-être?

MARIE. — Drôle de ruche!

TOTILO. — Où est-ce? Ma vue a beaucoup baissé.

MARIE. — Tu ne vois pas ce creux, vers le milieu de l'arbre?

TOTILO. — J'y suis!... Je distingue même quelque chose d'accroupi... Est-ce vivant?

MARIE. — On dirait une petite femme taillée dans du bois.

TOTILO. — Mais en dessous, est-ce un bout de liane que le vent balance?

MARIE. — C'est le corps d'un serpent à demi desséché, sur la tête

duquel est posée la statue... On vénère chez les chrétiens la femme qui écrase la tête du serpent. Les sauvages qui s'assemblent ici sont chrétiens ! *(Boussoro arrive en courant.)*

BOUSSORO. — Reine, un Européen descend des montagnes et va passer ici. J'étais de garde un peu plus haut. En le voyant venir, je me suis jeté derrière un buisson et il m'a frôlé sans m'apercevoir. Comme il est vieux, j'ai fait un détour et n'ai pas eu de peine à le dépasser.

MARIE. — Un Européen !... venant des montagnes !... Tu dois te tromper...

BOUSSORO. — Je ne pouvais pas en croire mes yeux... De loin, je le prenais pour un sauvage... Comme eux, il porte une peau de bête... Mais il approche... Que faut-il faire ?...

MARIE. — Vous cacher tous et le laisser venir. *(Boussoro se retire.)* Totilo, emmène ces femmes, et ne reviens que si j'appelle... Me voyant seule, il ne devinera pas qui je suis, et je le ferai parler... *(Totilo va prendre les femmes auprès de la fontaine, et les pousse dans la direction du bois. — Ils ont à peine disparu, que s'avance un vieillard à longue barbe grise, habillé d'une soutane usée et portant sur l'épaule une fourrure. Une croix, suspendue à son cou, brille sur sa poitrine. Il tient un paquet rectangulaire, enveloppé dans des écorces d'arbres. Il s'avance dans la clairière sans voir Marie. Lorsqu'il n'est plus qu'à la distance de quelques pas, Marie l'interpelle :)* Par ici, mon révérend père !... *(Il s'arrête, interdit.)* Eh bien, quoi ?... vous n'en êtes pas un ?... Cette croix est du plus bel effet... Quand on porte cela si fièrement, on ne fait pas tant de façons pour dire ce qu'on est !

LE MISSIONNAIRE. — Je suis prêtre catholique.

MARIE. — Français ?

LE MISSIONNAIRE. — Oui.

MARIE, *montrant la petite barrière qui entoure la fosse.* — Qui a mis cette barrière ?

LE MISSIONNAIRE. — Mes chrétiens, par mon ordre.

MARIE. — Où sont-ils, vos chrétiens ? Je n'en connais pas dans le pays.

LE MISSIONNAIRE. — Ce sont de pauvres sauvages perdus là-haut dans les rochers.

MARIE. — Ils ne se doutent pas, vos sauvages, qu'ils ont l'honneur de nous avoir donné la reine.

LE MISSIONNAIRE. — Pardon !... je le leur ai dit... Nous prions pour elle.

MARIE. — Ici, peut-être ?

LE MISSIONNAIRE. — C'est ici l'endroit où Dieu a permis qu'une femme sauvage touchât le cœur du roi : nous venons y supplier

Dieu d'achever son œuvre... Si, un jour, cette femme se convertit tout à fait, — car on prétend qu'elle est déjà chrétienne par le baptême, — elle obtiendra qu'on traite ses frères en hommes, au lieu de les traquer comme des bêtes fauves.

MARIE, *montrant le paquet qu'il tient à la main.* — Que portez-vous là?

LE MISSIONNAIRE. — Une pierre consacrée, sur laquelle je dis la messe.

MARIE. — Très bien!... Vous venez préparer l'autel... Cette nuit, les sauvages descendront et on dira la messe pour la conversion de la reine.

LE MISSIONNAIRE. — C'est possible!

MARIE. — Ce qui serait amusant, c'est que la reine vînt assister à la cérémonie.

LE MISSIONNAIRE. — Les sauvages ne descendront qu'à un signal de moi et je renonce à le donner.

MARIE. — Vous vous méfiez de moi?

LE MISSIONNAIRE. — Je ne vous connais pas.

MARIE. — Si la reine en personne vous demandait de ne rien changer à vos projets, cela vous déciderait-il?

LE MISSIONNAIRE. — Non.

MARIE. — Je le comprends... Elle n'est pas tendre pour les chrétiens!... Pourtant, si elle s'engageait à venir seule?... Dans son enfance elle a trop parcouru les bois, la nuit, pour avoir peur... Une femme seule, ce n'est pas bien redoutable... Elle resterait cachée derrière un arbre pendant qu'on prierait pour elle... Qui sait? Peut-être partirait-elle consolée, car les reines ont leurs chagrins!... Voyons, consentiriez-vous?

LE MISSIONNAIRE. — Non.

MARIE. — Même si elle jurait de n'apporter aucun trouble, de ne faire de mal à personne?

LE MISSIONNAIRE. — Je ne croirais pas au serment de la reine... Elle est parjure envers son Dieu: pourquoi serait-elle plus scrupuleuse envers les hommes?

MARIE. — Je suis la reine.

LE MISSIONNAIRE. — Je savais à qui je parlais... Je n'ai pas le droit de risquer la vie de mes fidèles...

MARIE. — La vôtre ne compte pas?

LE MISSIONNAIRE. — A trente ans, j'ai quitté le séminaire des Missions étrangères pour aller en Australie... j'ai soixante-sept ans et je n'ai jamais revu la France... Mon père, ma mère, mes deux frères sont morts. Pour toute famille, il me reste des neveux que je n'ai jamais vus... J'ai vécu pour Dieu, il ne me reste que Dieu... M'envoyer à lui, ce n'est pas me punir.

MARIE. — Pour que vous regrettiez si peu vos sauvages, il faut que leur piété ne soit pas consolante?

LE MISSIONNAIRE. — Elle ne l'est pas. Que peuvent les idées élevées sur des affamés qu'une seule préoccupation tenaille : trouver la nourriture du soir?

MARIE. — Alors toute une existence perdue?

LE MISSIONNAIRE. — J'ai baptisé beaucoup de mourants dont les âmes sont allées droit au ciel... Parti pour sauver des âmes, j'en ai sauvé.

MARIE. — C'est absurde et beau!... J'ai connu quelqu'un qui vous aurait beaucoup admiré.

LE MISSIONNAIRE. — Avait-il la foi?

MARIE. — Non.

LE MISSIONNAIRE. — Alors il aurait admiré sans comprendre... Je suis un pauvre pécheur bon à rien sans la grâce d'en haut. La charité n'est pas une vertu d'origine humaine.

MARIE. — Celui dont je parle possédait pourtant cette charité sublime... Lui aussi, a donné sa vie!

LE MISSIONNAIRE. — Par orgueil, peut-être?

MARIE. — Oui, par orgueil.

LE MISSIONNAIRE. — Ce n'est pas de la charité.

MARIE. — Peu importe d'où elle vient!... Vous l'avez!... laissez-moi vous ouvrir mon cœur!...

LE MISSIONNAIRE. — Vous n'avez pas besoin de moi, et je ne me soucie pas d'entendre vos confidences.

MARIE. — Je suis une créature désolée... Personne autour de moi ne peut se faire une idée de ma souffrance... Ces gens-là ont quelquefois des intelligences, ils n'ont pas d'âme!... Je ne vivais que pour un homme!... Son estime était à mes yeux la chose du monde la plus précieuse... Si je suis parvenue, en quelques années, à réaliser des progrès merveilleux, c'est dans l'unique espoir que mon maître viendrait un jour examiner mon œuvre et serait content. Pour mieux l'étonner, j'avais entrepris de civiliser ce peuple à moi toute seule, sans le secours de la religion, que mon maître croyait fausse et dont il jugeait qu'on ne peut pas se passer tant qu'on n'a pas une raison supérieure... Mon maître est mort!... De tout ce que j'étais hier, il ne reste rien!... Le souvenir d'un héros ne suffit pas... Il faut sa parole et son regard!... Que vais-je devenir devant ce néant?... Qui tiendra en respect celle qui le soir fait monter dans sa chambre les soldats de sa garde?... Celle-là est la sauvage qui se réveille en moi et me fait assister à ses amours de brute... Jusqu'à présent, j'avais pu me ménager contre elle des refuges, des coins sacrés où je retrouvais ma

noblesse... A l'avenir, plus d'asile inviolable!... La brute me rejoindra partout! Sauvez-moi!

LE MISSIONNAIRE. — Ma fille, à minuit je dirai la messe pour vous. Venez et tâchez de prier!...

MARIE. — J'ai ce que je mérite pour n'avoir pas su retenir le cri que pousse l'humanité toutes les fois qu'elle sort d'un rêve : « Un sauveur!... un sauveur!... » Celui que vous m'offrez... merci!... J'ai rampé comme une chienne battue vers Dieu qui m'appelait du fond d'un tabernacle... je n'ai rencontré que le sourire indulgent d'un homme... jamais, jamais, je ne prierai plus!...

LE MISSIONNAIRE. — Vous enviez ma force : je vous indique la source d'où elle découle.

MARIE. — La force?... Mais je l'ai, la force, et plus que vous!... Apprenez-le à vos dépens!... Devant la charité, je m'incline; devant une puissance capable d'humilier la mienne, je n'envie pas, je tue!

LE MISSIONNAIRE. — Mon âme est immortelle!

MARIE. — Pauvre fou, réfugié au sommet d'une tour dont l'espoir en Dieu forme les murailles, vous êtes dans un château de cartes!... Je l'ai habité... j'en ai habité bien d'autres!... Un souffle les abat!...

LE MISSIONNAIRE. — La mort seule, en me prouvant que Dieu n'existe pas, ferait écrouler mon refuge...

MARIE, *faisant un pas vers lui et le prenant au mot.* — Je souffle sur la tour!... *(Elle appelle.)* Soldats!... *(Plusieurs soldats accourent. — En même temps Moïkasémi et Kélanmi arrivent plus lentement. — Marie montre le missionnaire aux soldats.)* Cet homme est un prêtre chrétien; il a pénétré dans le royaume : la loi le punit de mort. Tranchez-lui la tête, jetez son corps dans cette fosse et comblez-la. *(Elle tourne le dos et s'éloigne en se disant à elle-même.)* Il me semble que le petit coucou chante en bas!...

MOÏKASÉMI, *la rejoignant.* — Que dit la reine?

MARIE. — Rien... Je pensais à un oiseau d'Europe!... *(Elle disparaît avec les deux jeunes femmes. — Au moment où la toile tombe, on voit le missionnaire entouré de soldats, agenouillé sur le bord de la fosse et levant vers le ciel un visage transfiguré par une prière ardente.)*

FRANÇOIS DE CUREL

LE SIÈGE D'ORLÉANS[1]

— 1428-1429 —

V

LA LETTRE AUX ANGLAIS

Le 22 mai, la Pucelle avait dicté aux clercs de Poitiers le rudiment d'une lettre aux chefs de guerre qui tenaient le siège devant Orléans. Quand cette lettre fut achevée, elle la montra à quelques-uns de son parti, puis elle l'envoya par un héraut à sir John Talbot et aux Anglais du camp de Saint-Laurent-des-Orgerils. Voici cette lettre[2] :

« ✝ JHESUS MARIA ✝

» Roy d'Angleterre, et vous, duc de Bedford, qui vous dictes régent le royaume de France ; vous Guillaume de la

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 janvier, et 1er février.

2. On a de cette lettre cinq textes anciens :

1° Le texte introduit dans les pièces du procès de Rouen (P. I, p. 240);

2° Un texte probablement de la main d'un chevalier de Saint-Jean de Jérusalem; ce texte n'existe plus, mais on en a deux copies du XVIIIe siècle (P. V, p. 95);

3° Le texte inséré dans le *Journal du siège* (P. IV, p. 139);

4° Le texte qui se trouve dans la *Chronique de la Pucelle* (P. IV, p. 215);

5° Le texte qui fut inscrit dans le *Registre delphinal* de Thomassin (P. IV, p. 306).

Je donne ici le texte du procès, lequel représente l'original. Les autres textes diffèrent trop de celui-ci et sont trop différents les uns des autres pour qu'il soit possible d'indiquer les variantes autrement qu'en donnant les cinq textes en entier. Au reste ces différences pour la plupart n'ont pas grande importance. On trouvera à la suite de la lettre les variantes qui présentent quelque intérêt. J'en ai désigné la source ainsi qu'il suit : *Le Chev. de Saint-Jean ; Journ. du siège ; Chron. de la Puc. ; Reg. delph.*

Poule, conte de Sulford ; Jehan, sire de Talebot ; et vous, Thomas, sire d'Escales, qui vous dictes lieutenans dudit duc de Bedfort, faictes raison au Roy du ciel[1*] ; rendez à la Pucelle qui est cy envoiée de par Dieu, le Roy du ciel, les clefs de toutes les bonnes villes[2] que vous avez prises et violées[3] en France. Elle est ci venue de par Dieu, pour réclamer le sanc royal[4]. Elle est toute preste de faire païx, se vous lui voulez faire raison, par ainsi que France** vous mectrés jus, et paierez ce que vous l'avez tenu[5]. Et entre vous, archiers, compaignons de guerre, gentilz et autres[6***] qui estes devant la ville d'Orléans, allez vous ent en vostre païs, de par Dieu ; et se ainsi ne le faictes, attendez les nouvelles de la Pucelle[7] qui vous ira voir briefment à voz bien grans dommaiges. Roy d'Angleterre, se ainsi ne le faictes, je suis chief de guerre,

1. *Faites raison au roi du Ciel.*
Comparez :

Dangier, je vous gecte mon gant,
Vous appellant de traison,
Devant le Dieu d'amours puissant
Qui me fera de vous raison.

(Poésies de Charles d'Orléans publ. par J. Marie Guichard. 1842, in-12, p. 53.)

2. « Bonnes villes ». C'est le roi de France qui nommait « Bonnes » celles de ses villes qu'il voulait honorer.

3. ... *que vous avez prises et violées.*
Comparez : « Et ardirent la ville et *violèrent l'abbaye.* » (Froissart, cité par Littré.)
On trouve déjà dans la *Chanson de Roland :*

Les castels pris, les cités violées.

4. *Réclamer le sang royal.* La délivrance du duc d'Orléans.

5. *France* est régime. *Jus*, opposé à *sus*. Metter jus, laisser de côté. *Tenu*, dû. Que vous laisserez la France tranquille et payerez ce que vous devez. Cette forme fut mal comprise dès l'origine, à en juger par l'embarras des transcripteurs. Le *Journal du Siège* omet le mot France et rend ainsi la phrase inintelligible.

6. *Gentil* opposé à villain. *Gentils et autres*, nobles et villains. Sans aucun doute, il faut ici prendre les termes de *compagnons* et de *gentils* dans leur vrai sens et ne pas croire qu'ils aient été mis par antiphrase, comme dans cet endroit de Froissart : « Il (le duc de Lancastre) entendit comme il pourroit estre saisy de quatre *gentils compaignons* qui estranglé avoyent son oncle, le duc de Clocestre, au chasteau de Calais. » (Froissart, dans Lacurne.)

7. *Attendez les nouvelles de la Pucelle...*, et plus bas : *Si vous ne voulés croire lez nouvelles de par Dieu de la Pucelle...* Ce mot de « *Nouvelles* » s'entendait alors comme aujourd'hui, mais il avait aussi le sens de « prodiges », ainsi qu'on voit dans cette phrase : « En celle année apparurent maintes *nouvelles* à Rotay en Brie : le vin fut mué en sang et le pain en chair sensiblement ou (au) sacrement de l'autel. » (Chroniques de saint Denis, dans Lacurne.)

et en quelque lieu que je actaindray voz gens en France, je les en ferai aler, veuillent ou non veuillent ; et si ne veuillent obéir, je les feray tous occire. Je sui cy envoiée **** de par Dieu, le Roy du ciel, corps pour corps, pour vous bouter hors de toute France *****. Et si vuellent obéir, je les prandray à mercy. Et n'aiez point en vostre oppininion, quer vous ne tendrez[1] point le royaume de France [de] Dieu, le Roy du ciel, filz sainte Marie[2] ; ainz le tendra le roy Charles, vray héritier[3] ; car Dieu, le Roy du ciel, le veult, et lui est révélé par la Pucelle, lequel[4] entrera à Paris à bonne compagnie. Se vous ne voulez croire les nouvelles de par Dieu et la Pucelle, en quelque lieu que vous trouverons, nous ferrons[5] dedens et y ferons ung si grant hahay[6], que encore a-il mil ans[7] que en France ne fu si grant, se vous ne faictes raison. Et croyez fermement que le Roy du ciel envoiera plus de force à la Pucelle, que vous ne lui sauriez mener de tous assaulx, à elle et à ses bonnes gens d'armes ; et aux horions[8] verra-on qui ara meilleur droit de Dieu du ciel[9]. Vous, Duc

1. *Tendrez...*, *tendra* : tiendrez, tiendra.

2. *Fils sainte Marie*, comme *Hôtel Dieu*, *les fils Aymon*, etc.

3. Comprenez : Et n'ayez point en votre opinion, ne croyez pas que vous tiendrez de Dieu le royaume de France, car c'est le roi Charles qui le tiendra de Dieu.

4. Lequel roi Charles.

5. *Ferrons*, frapperons.

6. ... *et si ferons un si gros hahaye*, un grand cri de guerre. Comparez : « Ceux qui avoient fait le guet devers l'ost ouirent le cry à le *hahay*. » (Froissart, liv. I, dans Lacurne.)

Princes à ce mot me convint eveillier
Pour un *hahay* que j'oy escrier
Par nuit, en l'ost, assez près de Coulogne.
(Eustache Deschamps, dans Lacurne.)

La dame d'Orlyens s'aparut sans delay
Tout droit en parlement, et fist un grand *hahay*.
(Geste des Ducs de Bourgogne, dans Godefroy.)

7. *Mil années*, grande et indéterminée longueur de temps. Il est bien inutile de chercher ce qui se passa en France mille ans auparavant. Ni Jeanne ni les moines n'y songeaient.

8. *Horions*. Comparez : « Se mirent en grands et rudes *orions*, tellement qu'il sembloit la bataille estre mortelle. » (Histoire du chevalier Bayard, dans Lacurne.)

9. *De Dieu du ciel*. Comprenez : De la part de Dieu, et il n'y aura pas lieu de suppléer *on de vous*. Pourtant le chev. de St-Jean, le *Journ. du Siège*, la *Chron. de la Puc.* ajoutent ces trois mots. Avec cette addition, le sens me semble moins bon.

de Bedfort, la Pucelle vous prie et vous requiert que vous ne vous faictes mie destruire. Se vous lui faictes raison, encore pourrez venir en sa compaignie ******, l'où que les Franchois[1] feront le plus bel fait que oncques fu fait pour la chrestienté. Et faictes response se vous voulez faire paix en la cité d'Orléans ; et se ainsi ne le faictes, de vos bien grans dommages vous souviengne briefment. Escript le mardi sepmaine saincte. »

* Variante : *Faictes raison au roy du ciel de son sang royal.* (*Le chev. de St-Jean. — Journ. du Siège. — Chronique de la Puc. — Reg. delph.*)

** Le mot *France* est omis dans le *Journ. du Siège* et dans la *Chron. de la Puc.* Le Reg. delph. donne : « Par ainsi que vous rendez France. »

*** Var : *Compaignons d'armes gentilz et vaillans* (Chron. de la Puc. — *Reg. delph.*)

**** Var. : *Cy venue.* (Le Chev. de St-Jean.)

***** Après *toute France*, le Chev. de St-Jean donne seul : *encontre tous ceulx qui vouldroient porter traison, malengin ne domaige au royaulme de France.*

****** Var. : *Se vous faictes rayson, y pouverra venir lieu que les François feront le plus biau fait...* (*Le Chev. de Saint-Jean.*) *Se vous me luy faictes raison, elle fera tant que les François feront le plus beau faict...* (*Journ. du Siège*) *se vous ne lui faictes raison, elle fera que les François feront le plus beau fait... en la chrestianté* (*Chron. de la Puc.*). *Se vous ne faictes raison, aux yeux pourrez veoir qu'en sa compaignée les François feront le plus beau fait... en la chrestienté* (*Reg. delph.*).

Que cet écrit soit conforme dans l'ensemble à la dictée de la Pucelle, il n'est pas possible d'en douter. Elle seule était capable de parler de ce ton et si vivement. A la brièveté des phrases, au mouvement rapide de la pensée, aux fréquentes répétitions de mots, il semble entendre la voix d'une personne qui dicte, pleine de son idée et sans souci de bien dire. Point d'art, nul arrangement. Pourtant il ne faut pas s'y tromper. Hors, peut-être, la forme « France mettre jus », qui a embarrassé les copistes, tout dans cette missive est adroitement dit. Le langage en est familier, sans doute, mais non point grossier, certes, ni même rustique. On n'y rencontre pas de terme ni de tournure qui ne se retrouve dans les bons écrits du temps, en langage vulgaire. C'est la langue de Froissart. Ces mots de « horions » et de « hahay »

1. *Franchois.* Le scribe du procès lui fait parler picard et bourguignon.

étaient employés alors par les mieux disants en prose et en vers.

Une telle missive exprime bien la pensée de celle qui dira plus tard : « Je demandais la paix, et, si on me la refusait, j'étais prête à combattre. » Ses offres de paix sont aussi sincères, aussi graves, aussi franches que ses menaces de guerre, et, si elle les fait avec simplicité, naïvement, c'est qu'une sainte ne parle pas comme un négociateur. Certes, ce n'est pas là le style d'un Regnault de Chartres ou d'un Robert Lemaçon. Mais elle espère, dans sa candeur, qu'on acceptera ses conditions, tout rigoureuses qu'elles sont. Pour elle, il n'y en a pas d'autres à faire. Elle ignore l'art des ménagements. Elle ne cherche pas à persuader l'adversaire. Comme un ange du ciel elle annonce, instruit, menace. Ses raisons ne sont point de ce monde ; sa sagesse n'est pas la sagesse humaine. Parlant au nom du Roi du ciel, elle commande. Tout d'abord, elle somme les Anglais de délivrer Orléans. « Faites raison au roi du ciel. » Et, parce qu'il lui est cher de délivrer ce prince sur qui elle a eu d'abondantes révélations, elle dit bientôt après « qu'elle est ci venue, de par Dieu, le Roi du ciel, pour réclamer le sang royal ». Elle exige des Anglais non seulement qu'ils lui rendent son beau duc, mais encore les clefs de toutes les bonnes villes qu'ils ont prises en France, et elle leur ordonne de s'en aller tous du royaume. S'ils font ainsi, elles les prendra à merci ; s'ils refusent, elle les fera tous mourir. Puis, très simplement et de bonne foi, elle prophétise ; elle annonce que le roi Charles recouvrera son royaume et entrera dans Paris en « bonne compagnie ». Enfin, revenant à l'espérance que le duc de Bedford et ses lieutenants l'en croiront et détourneront, en obéissant à Dieu, leur perte annoncée, elle les invite à prendre part, avec les Français, à un fait plus beau que tous ceux accomplis jusqu'alors pour la chrétienté. C'est à une nouvelle croisade qu'elle les convie. Et elle conclut avec force : « Faites réponse en la cité d'Orléans, si vous voulez faire paix. Si ainsi ne le faites, de vos bien grands dommages vous souvienne brièvement. »

Telle est cette lettre si fière et si simple, d'une si belle candeur, pleine de force et de douceur, et d'une folie qui se

trouva être plus sage que la sagesse. Le souffle de la sainte s'y sent d'un bout à l'autre. Mais, comme Jeanne la dicta et ne put la lire, il faut rechercher si les clercs qui l'écrivirent n'y introduisirent pas quelque chose de leur fait, et l'on doit tout d'abord essayer de savoir si Jeanne la dicta d'elle-même ou sur leur conseil. Assurément cette sommation pacifique et menaçante s'accorde bien avec la pensée de Jeanne et ses visions. D'autre part, l'esprit en est fortement théologique. C'est pour ainsi dire une application littérale des préceptes inscrits dans le Deutéronome :

« Quand vous vous approcherez d'une ville pour l'assiéger, d'abord vous lui offrirez la paix.

» Si elle l'accepte et qu'elle vous ouvre ses portes, tout le peuple qui s'y trouvera sera sauvé et vous serez assujetti moyennant le tribut.

» Si elle ne veut point recevoir les conditions de la paix et qu'elle commence à vous déclarer la guerre, vous l'assiégerez.

» Et lorsque le Seigneur, votre Dieu, vous l'aura livrée entre les mains, vous ferez passer tous les mâles au fil de l'épée,

» En réservant les femmes, les enfants, les bêtes et tout le reste de ce qui se trouvera dans la ville. »

(*Deutèr*, XX, 10-14).

Que l'idée d'envoyer cette lettre aux Anglais soit venue d'elle-même à la Pucelle ou que les clercs, les moines serrés autour d'elle la lui aient inspirée, c'est ce qu'il n'est pas facile de démêler. Mais on croira plutôt qu'en cette occasion, comme en toutes les autres, Jeanne n'en fit qu'à sa tête. Du moins peut-on soupçonner l'intervention des moines dans quelques endroits de la missive. Tout d'abord, c'est eux qui tracèrent les noms de Jésus et de Marie entre deux croix, disant qu'il était convenable de mettre ces deux noms. On peut soupçonner encore leur main dans deux ou trois passages de la lettre. Plus tard, Jeanne ne se rappelait pas avoir dicté « corps pour corps », ce qui n'a pas grande importance. Mais elle déclara qu'elle n'avait pas dit : « Je suis chef

de guerre », et qu'elle avait dicté : « Rendez au roi », et non pas : « Rendez à la Pucelle ». Sa mémoire, qui n'était pas toujours bonne, la trompait peut-être. Pourtant, elle paraissait bien sûre de ce qu'elle disait, et elle répéta par deux fois que « chef de guerre » et « rendez à la Pucelle » n'étaient pas dans sa lettre, et il est possible que ces termes fussent du fait des moines qui étaient près d'elle. Ces religieux errants se souciaient médiocrement d'une querelle de fiefs, et leur plus grand souci n'était pas que le roi Charles rentrât en possession de son héritage. Ils voulaient sans doute le bien du royaume de France ; mais, assurément, ils voulaient d'un meilleur cœur le bien de la chrétienté, et nous verrons que si ces moines mendiants, frère Pasquerel et plus tard frère Richard, s'attachèrent à la Pucelle, c'était dans l'espoir de l'employer au profit de l'Église. Aussi ne serait-il pas surprenant qu'ils eussent tout d'abord pris soin de la déclarer chef de guerre et même de l'investir d'un pouvoir spirituel supérieur au pouvoir temporel du roi, ce qui est impliqué dans cette phrase : « Rendez à la Pucelle... les clefs des bonnes villes. »

Cette lettre même indique une des espérances, entre autres, qu'ils fondaient sur elle. Ils comptaient qu'après avoir accompli sa mission en France, elle prendrait la croix et irait à la conquête de Jérusalem, entraînant à sa suite toutes les armées de l'Europe chrétienne. Il y avait parmi ces mendiants, toujours par voies et par chemins, des disciples agités de Bernardin de Sienne. En ce moment même, un franciscain, frère Richard, qui devait bientôt se rencontrer avec la Pucelle, prêchait à Paris sur un échafaud adossé au charnier des Innocents, devant cinq ou six mille personnes, tant clercs que bourgeois. Il venait de Jérusalem, où il avait adoré le tombeau du Sauveur.

— En Syrie, disait-il, j'ai rencontré des Juifs qui cheminaient par troupes, et leur ayant demandé où ils allaient, ils me répondirent : « Nous nous rendons en foule à Babylone, parce que en vérité le Messie est né parmi les hommes, et il nous restituera notre héritage, et il nous rétablira dans la terre de promission. » Ainsi parlaient ces Juifs de Syrie. Or, l'Écriture nous enseigne que celui qu'ils appellent le Messie

est, en effet, l'Antechrist de qui il est dit qu'il naîtra à Babylone, capitale du royaume de Perse, qu'il sera nourri à Bethzaïde et s'établira dans sa jeunesse à Coronaïm. C'est pourquoi Notre-Seigneur a dit : *Vhé! Vhé! tibi Bethzaïda. Vhe! Coronaïm.*

La venue de l'Antechrist annonçait la fin du monde. Il était proche, ce jour de colère dans lequel le siècle serait réduit en poudre, selon les prophéties de David et de la Sibylle, *teste David cum Sibylla.* Il fallait donc se hâter d'accomplir des œuvres. Heureux ceux qui, avant l'heure d'être jugés, rejoindraient en Palestine les prophètes Elie et Enoch, qui n'avaient point goûté la mort, et combattraient avec eux l'Antechrist, maître de Jérusalem et de toute la terre!

On inclinerait donc à croire que cette pensée de croisade aurait été inspirée à Jeanne par les moines de sa suite. Mais il ne faut pas oublier que la délivrance du saint Sépulcre était encore à cette époque un rêve universel. C'était la pensée des rois et des empereurs. On disait en Angleterre que le roi Henri V avait fait à madame Catherine de France, entre Saint-Denis et Saint-Georges, un garçon demi-anglais demi-français, qui irait jusqu'en Égypte tirer le Soudan par la barbe. Ce victorieux roi Henri V, sur son lit de mort, entendait les clercs réciter les psaumes de la pénitence. Quand il ouït ce verset : *Benigne fac domine in bona voluntate tua ut edificentur muri Jerusalem*, il murmura d'une voix expirante : « J'ai toujours eu dessein d'aller en Syrie et de reprendre la ville sainte aux Sarrazins. » Ce fut sa dernière parole. C'était aussi la pensée des princes de l'Église. En France, l'évêque d'Embrun, qui avait siégé aux conseils du dauphin, maudissait l'insatiable cruauté de la nation anglaise et ces guerres entre chrétiens, dont se réjouissaient les ennemis de la croix de Jésus-Christ. C'était peut-être aussi, dans le royaume, la pensée de quelques bonnes gens. Mais on était las de la guerre. La Pucelle ne souleva point l'enthousiasme du peuple en le conviant à la croisade. Et l'offre qu'elle faisait d'unir, dans une entreprise sainte et guerrière, les Anglais et les Français reconciliés, était trop généreuse pour ne pas déplaire au commun des hommes. Cet endroit ne fut ni goûté ni compris. Un chevalier de Saint-Jean de Jérusalem, qui copia la

lettre durant le siège, mutila cette partie du texte et, gardant l'exhortation à prendre la croix, biffa les termes dans lesquels la Pucelle y conviait les Anglais. Dans les trois autres copies qui nous sont parvenues, le texte en cet endroit est encore plus profondément défiguré. Non seulement les scribes ont retranché l'appel à la fraternité d'armes avec les godons, avec les « coués », mais ils ont encore supprimé l'invitation à la croisade. On peut juger par ces altérations et ces suppressions que la pensée la plus sainte de la lettre aux Anglais ne fut ni approuvée ni seulement entendue. En résumé, cette lettre ressemble trop à Jeanne, pour n'être point, à quelques mots près, d'elle et d'elle seule.

VI

LE SIÈGE D'ORLÉANS DU 7 MARS AU 28 AVRIL 1429

Depuis la déconfiture terrible et ridicule des gens du roi dans la journée des Harengs, les bourgeois avaient perdu toute confiance en leurs défenseurs. Leur esprit agité, soupçonneux et crédule était hanté de tous les fantômes de la peur et de la colère. Brusquement, sans raison, ils se croyaient trahis. Un jour, on apprend qu'un trou, assez grand pour qu'un homme y pût passer, a été percé dans le mur de la ville à l'endroit où ce mur longe les dépendances de l'Hôtel-Dieu. Le peuple en foule y court, voit le trou et un pan de rempart refait à neuf, avec deux canonnières, ne comprend pas, se croit vendu, livré, s'effraie, s'exaspère, hurle et cherche le religieux de l'infirmerie pour le mettre en pièces. Peu de jours après, le jeudi saint, un bruit sinistre se répand : des traîtres vont remettre la ville aux mains des Anglais. Tout le monde court aux armes; soldats, bourgeois, manants font la garde sur les boulevards, sur les murs, dans les rues. Le lendemain, le surlendemain le soupçon, l'effroi règnent encore.

Il y avait là quarante mille hommes emmurés, entassés dans une enceinte qui n'en devait contenir qu'une quinzaine de mille, tout un peuple agité par la souffrance, assombri par des deuils domestiques, rongé d'inquiétude, dévoré de mau-

vais soupçons et que d'incessants dangers, des alarmes perpétuelles rendaient fou. Bien que les guerres ne fussent pas alors aussi meurtrières qu'elles le devinrent par la suite, les Orléanais faisaient dans les sorties des pertes fréquentes et cruelles. Les boulets anglais qui, depuis la mi-mars, pénétraient plus avant dans la ville, n'étaient pas toujours inoffensifs. La veille de Pâques fleuries, une pierre de bombarde tua ou blessa cinq personnes, une autre sept. Beaucoup d'habitants, comme le prévôt Alain Du Bey, mouraient de fatigue et du mauvais air. Les esprits malades passaient tout à coup des plus folles craintes aux espérances les plus insensées. Ils étaient prêts à tout croire. Le seigneur de Villars et messire Jamet du Tillay, revenus de Chinon, rapportèrent qu'ils avaient vu de leurs yeux la Pucelle et contèrent les merveilles de sa venue. Ils dirent comment elle avait fait si grand chemin, traversé à gué de grosses rivières, passé par beaucoup de villes et de villages du parti des Anglais, puis cheminé sans dommage dans ces pays français où se faisaient d'innombrables maux et pilleries; comment, menée au roi, elle l'avait reconnu entre ses gens sans l'avoir jamais vu, et lui avait dit, par bien belles paroles, en faisant la révérence : « Gentil dauphin, Dieu m'envoie pour vous aider et secourir. Donnez-moi gens, car, par grâce divine et force d'armes, je lèverai le siège d'Orléans et puis vous mènerai sacrer à Reims, ainsi que me l'a commandé Dieu, qui veut que les Anglais s'en retournent en leur pays et vous laissent votre royaume en paix, lequel vous doit demeurer. Ou s'ils ne le laissent, il leur en mécherra »; et comment enfin interrogée par plusieurs prélats, chevaliers, écuyers, docteurs en lois et en décrets, elle avait été trouvée d'honnête contenance et sage en ses paroles. Sans doute ils vantaient sa piété, sa candeur, cette simplicité qui laissait voir Dieu en elle, et cette adresse à conduire un cheval et à manier les armes dont chacun s'émerveillait.

Ces récits furent écoutés avec une curiosité avide, dans la surprise et le ravissement. Il y avait en cette ville universitaire une multitude de clercs et de prêtres qui partageaient les souffrances, les désirs et les terreurs de la population bourgeoise. Les moines, presque aussi nombreux que les gens d'armes, prêchaient sans cesse dans les églises, sur les parvis,

dans les rues. Ces clercs, ces prêtres, ces mendiants durent répéter en beau langage, avec amplifications et moralités, ce que rapportaient les deux gentilshommes, considérer la Pucelle annoncée dans ses ressemblances avec les femmes fortes de l'Écriture, Judith, Esther, Jahel et Deborah; avec les héroïnes de l'antiquité, Camille, Clélie et Penthésilée; avec les Sibylles qui instruisirent les gentils; conter au peuple avide de prodiges quelques-unes de ces légendes qui naissaient devant Jeanne et déjà l'enveloppaient de leur buisson d'or; dire son enfance quand, visitée des colombes, elle charmait les animaux sauvages, sa chevauchée prédite en de vieux livres par Merlin l'Enchanteur : *Ex urbe Canuti nemoris eliminabitur puella.*

Et ce n'était pas assez de Merlin pour annoncer la Pucelle. On y employa aussi Bède le Vénérable. Ce moine de Yearmouth, vieux alors de six siècles, avait été de son vivant un puits de science. Il avait écrit sur la théologie et sur la chronologie. Il avait parlé du jour et de la nuit, de la semaine et des mois, des signes du zodiaque, des épactes, du cycle lunaire et des fêtes mobiles. Dans son livre *De temporum ratione*, il avait traité des septième et huitième âges du monde, lesquels devaient suivre l'âge où il vivait. Il avait prophétisé. Durant le siège d'Orléans des clercs répandirent sous son nom ces vers obscurs dans lesquels la venue de la Pucelle était clairement annoncée :

Vivæ vi chalybis ter septem se sociabunt[1],
Gallorum pulli tauro nova bella parabunt.
Ecce beant bella, tunc fert vexilla puella.

Le premier de ces vers est un chronogramme, c'est-à-dire qu'il contient en lui-même une date. Pour la dégager, on prend les lettres numérales qui s'y trouvent, et l'on en fait la somme. Cette somme donnera la date. Dans le cas présent, il faut pour réussir doubler la somme fournie par C*ha*LY*b*I*s*. Et l'on a, l'Y comptant pour deux I :

VIV*æ* VI C*ha*LY*b*I*s* *ter septe*M *se so*CI*ab*V*nt.*
5 + 1 + 5 + 5 + 1 + 200 + 100 + 4 + 2 + 1000 + 100 + 1 + 5 = 1429

1. En adoptant la correction de Quicherat. Voir aussi : *Chronique d'Antonio Morosini*, publ. par Germain Lefèvre-Pontalis et Léon Dorez, t. III, 1900, in-8°, pp. 126, 127.

Si l'on avait cherché ces vers dans les livres de Bède, on ne les y aurait pas trouvés. Car ils n'y sont pas. Mais personne alors ne songea à les y chercher. De très graves docteurs les tinrent pour authentiques sans plus ample information. Et vraiment les docteurs qui avaient mordu aux vers sibyllins pouvaient encore avaler ces trois-là. Il semble que ces vaticinations relatives à la Pucelle, ces carmes obscurs, ces chronogrammes s'envolèrent comme des pigeons d'Orléans assiégé pour s'abattre partout à la fois. Le faux Bède était parvenu en Bourgogne dès mai ou juin de cette même année. On le connaissait plus tôt encore à Paris. Christine de Pisan, vieille et recluse en une abbaye de France, écrivait, avant le dernier jour de juillet 1429, que Bède et Merlin avaient vu la Pucelle en esprit. Il faut chercher près des ateliers où Guillaume Duisy fondait ses canons, où les Orléanais fabriquaient des flèches et finaient la poudre, la forge où furent forgés chronogrammes et prophéties latines. On peut attribuer à la même fabrique certains vers latins dont voici une vieille traduction française :

Une vierge vestue de vestemens d'homme et qui a les membres appartenans à pucelle, par la monicion de Dieu, s'appareille de relever le roy portant les fleurs-de-lys, qui est couché, et de chasser ses ennemys maudis ; et mesmement ceux qui maintenant sont devant la cité d'Orléans, laquelle ils espavantent par siège. Et se les hommes ont grand courage d'eux joindre à la bataille, les faux Anglois seront succombés par mort, par le Dieu de la bataille de la pucelle, et les François les tresbucheront, et adonc sera la fin de la guerre ; et retourneront les anciennes alliances et amour ; pitié et autres droits retourneront ; et traiteront de la paix ; et tous les hommes s'outroyeront [s'octroyeront ?] au roy de leur bon gré, lequel roy leur pèsera et leur administrera justice à tous, et les nourrira de belle paix. Et dorenavant nul Anglois ennemy portant le liépart ne sera, qui présumera soy dire roy de France [Le translateur ajoute :] et d'ensuir les armes ; lesquelles armes la sainte Pucelle appareille[1].

Ces vers furent composés assurément pendant le siège d'Orléans et, sans doute, par un clerc orléanais. C'est moins

1. Cette traduction donnée par Buchon (*Math. de Coussy*, etc., p. 537, note), sans indication de source et avec des formes évidemment fautives (*vestements, appartenants*), pourrait bien être un pastiche. Quant à l'original *Virgo puellaris*, il est contemporain du siège.

une prophétie qu'un acte de foi fervente. Le sentiment en est religieux et pacifique. Ils sont mémorables en ce qu'ils expriment les hautes espérances que dès lors la Pucelle faisait concevoir et révèlent le caractère de sainteté que les esprits élevés attribuaient à sa mission. Ils attestent qu'on attendait de cette enfant non seulement ce qu'elle promettait elle-même, mais aussi les biens les plus chers aux hommes de bonne volonté, la justice et la paix.

On voit donc qu'à Orléans, ou non loin d'Orléans, des clercs étaient fabricants et courtiers de vaticinations et pronostications concernant la Pucelle. En quoi ils ne faisaient rien de tout à fait nouveau. Quinze ans auparavant, pour découvrir les remèdes convenables au mal dont souffrait le royaume, le carme Pavilly et de notables docteurs de l'Université de Paris avaient tenu bureau de prophéties et recueilli soigneusement tous les rêves et toutes les visions des personnes dévotes, menant vie contemplative. Ce n'était pas une si étrange besogne qu'on pourrait croire, ni si vaine. Toutes gens alors, grands et petits, pauvres et riches, ignorants et doctes, amis et ennemis, croyaient aux prophéties. C'est même une question de savoir si ceux qui les fabriquaient n'y croyaient pas comme les autres. Selon qu'elles étaient favorables ou funestes, on en attendait la réalisation dans la crainte ou l'espérance. Les paroles merveilleuses annonçant que les lis refleuriraient donnaient courage aux partisans du dauphin et aux défenseurs de la ville ducale. Une cause a de meilleurs défenseurs quand on croit qu'elle n'est pas perdue. Annoncer la victoire, c'est souvent la faire naître. La foi aux prophéties en produit souvent l'accomplissement.

Ces nouvelles, ces promesses rafraîchirent et fortifièrent le cœur des Orléanais. Ils croyaient pour la plupart que la Pucelle venait de Dieu. Quelques-uns parmi les capitaines et même dans le peuple pensaient que c'était dérision. Mais la créance publique étouffait leurs moqueries. Et certes l'idée que Dieu leur donnât secours semblait aux Orléanais la plus naturelle du monde. Chacun dans la chrétienté avait alors appris que les crimes des hommes amènent sur le monde les tremblements de terre, les guerres, la famine et la peste. Leur beau duc Charles jugeait, comme tout bon chrétien,

que la France avait été frappée de grands maux en punition de ses péchés, qui étaient : grand orgueil, gloutonnerie, paresse, convoitise, mépris de la justice et luxure, dont le royaume abondait; et il raisonna, dans une ballade, du mal et du remède. Les Orléanais croyaient fermement que cette guerre leur était envoyée de Dieu pour punir les pécheurs, qui avaient abusé de sa patience. Ils connaissaient la cause de leur mal et le moyen d'en guérir. Ainsi que l'enseignaient les bons Frères prêcheurs et comme le duc Charles le coucha par écrit dans sa ballade, le remède était : bien vivre, s'amender, faire chanter et dire des messes pour les âmes de ceux qui avaient souffert dure mort au service du royaume, oublier la vie pécheresse, requérir pardon de Notre-Dame et des saints. Ce remède, les habitants d'Orléans l'avaient employé. Ils avaient fait dire des messes en l'église Sainte-Croix pour l'âme des seigneurs, capitaines et gens d'armes tués à leur service et notamment pour ceux qui avaient péri d'une mort pitoyable à la bataille des Harengs. Ils avaient offert des cierges à Notre-Dame et aux saints patrons de la ville et promené autour des murs la châsse de monsieur saint Aignan.

Chaque fois qu'ils se sentaient en grand péril, ils l'allaient querir dans l'église Sainte-Croix, la portaient en belle procession par la ville et les remparts ; puis, l'ayant ramenée dans la cathédrale, ils écoutaient sous le parvis le sermon d'un bon religieux choisi par les procureurs. Ils faisaient des prières publiques et tenaient le ferme propos de s'amender. C'est pourquoi ils pensaient qu'au paradis, monsieur saint Euverte et monsieur saint Aignan, touchés de leur piété, intercédaient pour eux auprès de Notre-Seigneur ; et ils croyaient entendre la voix des deux pontifes. Saint Euverte disait :

— Père tout puissant, je vous prie et requiers de sauver la ville d'Orléans. Elle est mienne ; j'en fus évêque, j'en suis patron. Ne la livrez point à ses ennemis.

Saint Aignan disait ensuite :

— Donnez la paix à ceux d'Orléans. Père, ô vous qui, par la bouche d'un enfant, m'avez nommé leur pasteur, faites qu'ils ne tombent pas aux mains des méchants.

Les Orléanais s'attendaient bien à ce que le Seigneur ne cédât pas tout de suite aux prières des deux confesseurs. Con-

naissant la sévérité de ses jugements, ils craignaient qu'il ne répondit :

— Le peuple de France est justement puni de ses péchés. Sa désobéissance à la sainte Église l'a perdu. Du petit au grand, c'est à qui, dans le royaume, se conduira le plus mal. Laboureurs, bourgeois, gens de pratique et prêtres s'y montrent avaricieux et durs ; les princes, ducs et hauts seigneurs y sont orgueilleux, vains, maugréeurs, jureurs et félons. L'ordure de leur vie empuantit l'air. S'ils sont châtiés, c'est justice.

Il fallait s'attendre à ce que le Seigneur parlât ainsi, parce qu'il était en colère et parce qu'en effet les Orléanais avaient beaucoup péché. Mais voici que Notre-Dame, qui aime le roi des fleurs de lis, prie pour lui et pour le duc d'Orléans le Fils qui cherche en toutes choses à lui complaire :

— Mon fils, je vous requiers tant que je puis de chasser les Anglais de la terre de France ; ils n'y ont nul droit. S'ils prennent Orléans, ils prendront le reste à leur plaisance. O mon fils, doucement je vous prie de ne le point souffrir.

Et Notre-Seigneur, à la requête de sa sainte mère, pardonne aux Français et consent à les sauver. Ainsi les clartés qu'on avait alors sur le monde spirituel pénétraient les conseils tenus dans le paradis. Plusieurs, et non des moins savants, pensaient qu'après un de ces conseils, Notre-Seigneur avait envoyé son archange à la bergère. Et qu'il voulût sauver le royaume par le bras d'une femme, on le pouvait croire. N'est-ce pas dans la faiblesse qu'il faisait éclater sa puissance ? N'avait-il pas permis à David enfant d'abattre le géant Goliath et livré à Judith la tête d'Holopherne ? Dans Orléans même, n'avait-il pas mis sur les lèvres d'un nouveau-né le nom du pasteur qui devait délivrer la ville assiégée par Attila ? Aussi, pour des hommes nourris dans la foi catholique et dans l'enseignement de l'Écriture, il était naturel, raisonnable et judicieux d'espérer en la Pucelle annoncée. Ce qu'on rapportait d'elle leur paraissait merveilleux et non pas incroyable, puisqu'ils en trouvaient des exemples dans l'histoire sainte qui était pour eux toute l'histoire. Les simples en concevaient une admiration candide ; ceux qui avaient des lettres puisaient dans leur savoir moins de raisons de nier que de douter ou

de croire. Les chants des Sibylles, qui étaient vierges et prophétesses, pesaient d'un grand poids dans leur esprit. Ainsi foisonnaient en faveur de la Pucelle les roses de la légende et les ronces de la scolastique.

Nouvelles vinrent à la fin de mars que, menée à Poitiers, elle avait été interrogée par les docteurs et insignes maîtres, et leur avait répondu aussi affirmativement que sainte Catherine aux docteurs d'Alexandrie, et que, vu la bonté de ses paroles et la fermeté de ses promesses, le roi, mettant en elle sa confiance, l'avait fait armer pour qu'elle allât à Orléans où on la verrait bientôt venir montée sur un cheval blanc, portant au côté l'épée de sainte Catherine et tenant en sa main l'étendard qu'elle avait reçu du Roi des cieux.

Elle devait entrer dans la ville avec un convoi de vivres et de munitions préparé alors à Blois, par l'ordre du roi et par les soins de la reine de Sicile. Les Orléanais n'étaient point abandonnés. Un nouvel effort se faisait dans toutes les provinces fidèles pour secourir et délivrer la cité courageuse. Gien, Bourges, Blois, Châteaudun, Tours, envoyaient des hommes et des vivres; Angers, Poitiers, La Rochelle, Albi, Moulins, Montpellier, Clermont, du soufre, du salpêtre, de l'acier, des armes. Et, si les Toulousains ne donnèrent rien, c'est que la ville, comme le déclarèrent ingénument les notables consultés par les capitouls, n'avait pas de quoi, *non habebat de quibus*[1]. Les conseillers du roi et notamment messire Regnault de Chartres, chancelier du royaume, formaient une nouvelle armée. Ce qu'on n'avait pu faire avec les Auvergnats, on le tenterait avec les Angevins et les Manceaux. La reine de Sicile, duchesse de Touraine et d'Anjou, s'y prêtait bien volontiers. Orléans pris, elle risquait fort de perdre ses terres auxquelles elle était fort attachée. Aussi ne marchandait-elle ni l'argent, ni les hommes, ni les vivres. Passé la mi-avril, un bourgeois d'Angers, nommé Jean Langlois, vint apporter des lettres avisant les procureurs que le blé donné par elle allait venir. Jean Langlois reçut de la ville un cadeau

1. *Le Siège d'Orléans, Jeanne d'Arc et les Capitouls de Toulouse*, par A. Thomas, (Annales du Midi, 1889, p. 232.) — Il ne paraît pas que Saint-Flour, sollicitée, ait contribué. Elle avait assez affaire de se garder des routiers qui rôdaient autour d'elle. Cf. *Villandrando et les écorcheurs à Saint-Flour*, par Boudet, pp. 18 et suiv.

et les procureurs lui donnèrent à dîner à l'Écu Saint-Georges. Ce blé faisait partie du grand convoi que devait accompagner la Pucelle.

Cependant les Anglais poursuivaient leurs travaux d'investissement. Le 10 mars, ils occupèrent, à une lieue à l'est de la ville, la côte escarpée de Saint-Loup qui ne leur fut pas disputée et commencèrent d'y élever une bastille qui dominait le fleuve en amont et les deux routes de Gien et de Pithiviers à leur rencontre vers la porte de Bourgogne. Le 20 mars, leur bastille de Londres était achevée : elle interceptait la route du Mans. Du 9 au 15 avril, deux nouvelles bastilles complétèrent l'investissement du côté du couchant, Rouen à neuf cents pieds à l'est de Londres, Paris à neuf cents pieds de Rouen. Vers le 20, ils fortifièrent Saint-Jean-le-Blanc au val de Loire et firent un guet pour garder le passage. Mais il leur restait encore beaucoup à faire et ils manquaient de bras. Ils n'avaient pas cinq mille hommes autour de la ville. Ils enlevaient les paysans qui, voyant venir le temps de labourer la vigne, allaient aux champs sans autre souci que la terre. Ils en prirent quelques-uns et les firent travailler. Plus encore que d'hommes, ils manquaient de chevaux. Leurs bastilles étaient occupées par des gens de pied en petit nombre, qui ne pouvaient pas arrêter les cavaliers au passage et qui n'osaient attaquer des escortes un peu fortes. Il y avait si peu de difficultés à traverser les lignes ennemies, que des marchands en risquaient la chance et conduisaient du bétail aux assiégés. Il entre dans la ville : le 7 mars, six chevaux chargés de harengs ; le 15, six chevaux chargés de poudre ; le 29, du bétail et des vivres ; le 2 avril, neuf bœufs gras et des chevaux ; le 5, cent un pourceaux et six bœufs gras ; le 9, dix-sept pourceaux, des chevreaux, des cochons de lait et du blé ; le 13, des espèces pour solder la garnison ; le 16, des bestiaux et des vivres ; le 23, de la poudre et des vivres. Et, si les Anglais détroussèrent un jour des marchands de Blois qui venaient vendre du bétail aux assiégés, plus d'une fois on prit à leur barbe les victuailles et munitions qui leur étaient destinées, tonneaux de vin, gibier, chevaux, arcs, trousses, voire vingt-six têtes de gros bétail gagnées sur eux en Normandie. Lord Scales William

Pole, comte de Suffolk, et sir John Talbot, qui conduisaient le siège, étaient fort inquiets [1]. Ils firent savoir leur détresse au régent, qui convoqua, dans les premiers jours de mars, tous les vassaux et gens nobles du duché de Normandie et pays de conquête devant Orléans et sur la rivière de Loire. Les nobles et vassaux levés par ce ban furent passés en revue, le 23 mars, à Paris, au nombre de deux cents hommes d'armes et huit cents archers. Ils étaient destinés à arrêter le grand convoi de vivres et l'armée de secours qui se formait à Blois et à donner aux Anglais, s'il était possible, une autre journée des Harengs. Le siège coûtait très cher, 40 mille livres tournois par mois. L'argent manquait. Le régent ne se faisait pas d'illusions et jugeait que ce siège, qui avait beaucoup duré, durerait longtemps encore. Pour y suffire, il retrancha, par lettres patentes du 3 mars, un quart de leurs gages annuels à tous les officiers de la couronne en France. Les gens d'armes, dans leurs taudis de planches et de terre, devenaient tristes et mélancolieux. Après avoir souffert du froid, ils commençaient à souffrir de la faim. Les harengs de sir John Falstolf les avaient congrûment nourris en carême. Mais Pâques était venu, et ils ne recevaient qu'une maigre provende. La Beauce, l'Ile-de-France, la Normandie ruinées et ravagées, ne leur envoyaient pas beaucoup de bœufs et de moutons. Bien que leur solde leur fût payée très exactement, ils mangeaient mal et buvaient plus mal. Le vin de 1427 était rare ; le vin nouveau si petit et si faible, qu'il sentait plus le verjus que le vin. Or, un vieil Anglais a dit des soldats de sa nation : « Ils soupirent après leur soupe et leurs grasses tranches de bœuf : il faut qu'ils soient nourris comme des mulets et qu'ils portent leur provende pendue à leur cou, sinon ils vous ont un air piteux comme des souris noyées. »

Une disgrâce subite les affaiblit encore. Le capitaine Poton de Xaintrailles et les deux procureurs Guyon du Fossé et Jean de Saint-Avy, qui étaient allés en ambassade auprès du duc de Bourgogne, furent de retour à Orléans le 17 avril. Le duc avait bien accueilli leur requête et consenti à prendre la ville sous sa garde. Mais le Régent, à qui l'offre avait été faite, n'entendait

1. Le commandant en chef leur avait été confié indivis après la mort de Salisbury (Boucher de Molandon. *L'armée anglaise...*, pp. 111 et suiv.).

pas de cette oreille. Il répondit qu'il serait bien marri d'avoir battu les buissons et que d'autres eussent les oisillons. L'offre était donc repoussée. Mais l'ambassade n'avait point été inutile et ce n'était pas rien que d'avoir amené un nouveau désaccord entre le duc et le Régent. Les ambassadeurs revenaient accompagnés d'un héraut de Bourgogne qui sonna de sa trompette dans le camp anglais et commanda, de par son maître, à tout combattant sujet du duc, de lever le siège. Bourguignons, Picards, Champenois, quelques centaines d'hommes d'armes et d'archers partirent incontinent. Les travaux d'investissement en furent ralentis.

Le lendemain du jour où les Bourguignons étaient partis, à quatre heures du matin, les bourgeois, enhardis et croyant l'occasion bonne, attaquèrent le camp de Saint-Laurent-des-Orgerils. Ils tuèrent une partie du guet et pénétrèrent dans l'enceinte où ils trouvèrent des tasses d'argent, des robes de martre et beaucoup d'armes. Trop occupés à piller, ils ne se gardèrent pas et furent surpris par les ennemis accourus en grand nombre. Ils s'enfuirent poursuivis par les Anglais qui en tuèrent beaucoup. La ville fut pleine, ce jour-là, des lamentations des femmes qui pleuraient un père, un mari, un frère, des parents.

Vers la fin d'avril, sur l'ordre du Bâtard, les capitaines des garnisons françaises de la Beauce et du Gatinais se rendirent dans la ville pour appuyer l'armée de Blois, dont la venue était annoncée. Le 28, messire Florent d'Illiers[1], capitaine de Châteaudun, fit son entrée avec quatre cents combattants.

Qu'allait-il advenir d'Orléans ? Attaquée par des capitaines à la fois têtus et indécis et par des soldats trop peu nombreux[2] et, ce semble, fatigués, mais qu'on pouvait indéfiniment

1. Florent d'Illiers, issu d'une illustre famille du pays chartrain, avait épousé Jeanne, fille de Jean de Coutes et sœur de ce petit page que le sire de Gaucourt avait donné à la Pucelle (Mademoiselle de Villaret, *loc. cit*).

2. Dans un article que le *Journal du Loiret* a publié le 24 janvier 1902, un savant orléanais, M. le baron de Beaucorps, me représente que les hommes d'armes amenés par Salisbury étaient au nombre de 450 et non de 400, comme j'ai dit d'après M. Jarry (*le Compte de l'armée anglaise à Orléans*, p. 59 : « Il est donc certain que Salisbury mena en France 400 hommes d'armes et 2 250 archers, cela ressort de son compte particulier »). 450, dit M. de Beaucorps, « la liquidation de

ravitailler et renouveler ; défendue par des bourgeois qui faisaient bonne garde, mais tenaient mal à découvert, et par des gentilshommes qui ne savaient se battre qu'en rase campagne, largement secourue d'hommes et de vivres, la ville ne risquait pas d'être bientôt prise, mais elle risquait de n'être jamais délivrée.

VII

LA PUCELLE A BLOIS

La Pucelle, avec sa petite troupe de routiers et de pénitents, arriva à Blois en même temps que Messire Regnault de Chartres, chancelier de France, et le sire de Gaucourt, gouverneur d'Orléans. Elle était sur les terres de son beau duc : le Blésois appartenait au duc Charles, prisonnier des Anglais. Les marchands amenaient dans la ville bœufs, vaches, moutons, brebis, pourceaux à foison, du grain, de la poudre et des armes. L'amiral de Culan et le seigneur Ambroise de Loré étaient venus d'Orléans surveiller l'approvisionnement. La reine de Sicile s'était rendue à Blois. Le Roi qui, à cette époque, ne la consultait guère, lui envoya pourtant le duc d'Alençon, avec mission de se concerter avec elle pour l'envoi des secours. Une belle compagnie d'Anjou et du Maine arriva, conduite par le sire de Rais, de la maison de Laval et de la lignée des ducs de Bretagne, seigneur de vingt-quatre ans à peine, qui depuis deux ou trois années, nécromant et magicien, invoquait les diables et devait bientôt prendre un abominable plaisir à sacrifier des enfants. Il était

la solde en fait foi ». Je remercie M. de Beaucorps de ses utiles critiques. 440, dit un troisième, d'après les mêmes textes. « Il apparaît, par la liquidation de la succession de lord Salisbury, qu'il n'amena en réalité qu'un seul chevalier banneret, 8 bacheliers, *440 autres hommes d'armes*, et 2 250 archers : en tout 2 700 combattants. (Villaret, *L'armée de Salisbury pour la campagne de l'Orléanais*, pp. 40-41.)

« Le chiffre théorique des forces anglaises, d'après une méthode qui semble avoir atteint le fond de la question, a pu être fixé, au maximum, à 5 000 hommes environ, — exactement 5 050. Évaluation dans laquelle ne figurent pas les forces dépendantes du duc de Bourgogne... Sur ces 5 000 hommes environ, il est vraisemblable que le commandement anglais ne pouvait, en réalité, en mettre en ligne que 3.000. » (Germain Lefèvre-Pontalis, *Chronique de Morosini*, III, p. 28 note).

venu, libéral et magnifique, l'ogre de Tiffauges, le vampire de Machecoul, amenant avec son armée, les orgues de sa chapelle, les enfants de la maîtrise, les petits chanteurs de la psallette. Le maréchal de Boussac, les capitaines La Hire et Poton arrivèrent d'Orléans. Une armée de trois mille hommes fut réunie sous les murs de la ville [1]. Pour partir on n'attendait plus que l'argent nécessaire au paiement des vivres et à la solde des troupes.

Jeanne tenait dans l'armée état de sainte fille, et, conformément à son état, elle était accompagnée d'une suite mi-religieuse, mi-militaire, qui se composait de frère Pasquerel, son chapelain; de deux pages, Louis de Coutes et Raymond; de ses deux frères, Pierre et Jean; de deux hérauts, Guyenne et d'Ambleville; de deux écuyers, ses compagnons de voyage, Jean de Metz et Bertrand de Poulengy. Jean de Metz servait d'intendant et pourvoyait à la dépense pour le compte du Roi. Elle avait aussi quelques valets à son service. Un écuyer, nommé Jean d'Aulon vint la rejoindre à Blois. C'était le plus pauvre écuyer du royaume. Mais il avait bon renom d'honneur et de sagesse. Le roi l'avait donné à la Pucelle. Loin de paraître trop singulière et bizarre, cette petite compagnie semblait plutôt édifiante et exemplaire à des gens d'armes qui avaient coutume de servir dans des armées pleines de prêtres et de moines et parmi lesquelles les contingents des paroisses marchaient souvent avec leur clergé et leurs bannières. Toutefois les avis étaient fort partagés. Beaucoup n'avaient pas confiance. Il y avait des gens d'armes qui disaient de Jeanne, en se moquant : « Voici un vaillant champion et capitaine pour récupérer le royaume de France ! » D'autres accordaient quelque crédit à une personne dévote, menant vie singulière et paraissant favorisée de Dieu. Jeanne, de son côté, ne manquait aucune occasion d'exercer le pouvoir spirituel qu'elle tenait de ses Voix. Elle recommandait aux gens d'armes de se confesser et de mettre leur âme en état de grâce, affirmant que

1. Jeanne dit (dans son *Procès*) . . . . . de 10 à 12 000 hommes.
Monstelet . . . . . de 10 à 7 000 hommes.
Eberhart de Vindecken . . . . . de 10 à 3 000 hommes.
Morosini . . . . . de 10 à 12 000 hommes.

Dieu les aiderait et que si leur âme était en bon état, ils obtiendraient la victoire. Elle les exhortait à chasser les femmes de mauvaise vie qui accompagnaient l'armée, et l'on dit que, pour lui faire plaisir, quelques soldats congédièrent leurs ribaudes. Elle ne cessait de pourvoir à leur édification, pas trop prêcheuse pourtant, vive d'allures, parfois même un peu brusque et brillante de gaieté. Le péché qu'elle détestait et redoutait le plus c'était le blasphème, en quoi elle ne s'éloignait nullement du sentiment commun. A plusieurs reprises, de 1420 à 1425, le dauphin avait défendu de maugréer, de renier, de blasphémer le nom de Dieu, de la vierge Marie, des saints et des saintes, sous peine d'une amende à laquelle s'ajoutaient, en certains cas, des châtiments corporels. Les lettres portant cette défense en contenaient les raisons. Ce n'est pas seulement que les blasphèmes fussent en déplaisance à tout bon chrétien. Mais on croyait qu'ils causaient des guerres, des pestes et des famines et que les blasphémateurs étaient causes en partie des maux qui affligeaient le royaume. Ce péché commis par la bouche était épouvantable aux prudentes gens de ce temps qui attribuaient aux mots une vertu propre, et avaient également foi dans les formules de salut et dans les formules de perdition. Le capitaine La Hire jurait le nom de Dieu, comme un possédé. Voyant qu'il était boiteux et s'appuyait sur une béquille, Jeanne l'invita à jurer par son bâton. Il avait bonne idée d'elle. On assure qu'il lui dit un jour :

— Ma foi ! Je vous suivrai avec toute ma compagnie partout où vous voudrez me mener.

En retour de la sympathie qu'il lui donnait, elle s'efforça de le sanctifier. Elle le mena même à confesse. On serait tout d'abord tenté de croire qu'en cela elle montrait beaucoup de candeur. Mais, si l'on y songe, le capitaine La Hire n'était pas un esprit fort. Il avait tout comme un autre grand peur du diable. Il brûlait des villages et les villageois avec; c'était un péché. Ce n'était pourtant pas un aussi grand péché que de prétendre ramener l'Église à la pauvreté des apôtres. En somme il était chrétien. Il n'était pas un hussite, et l'on peut croire qu'il fit une bonne confession.

Jeanne fit bénir son étendard à l'église Saint Sauveur. La

petite confrérie formée à Tours s'était grossie à Blois des gens d'église, des prêtres, des moines des abbayes voisines, qui avaient fui en foule devant les Anglais. La Pucelle fit faire une bannière sous laquelle ils pussent se rassembler et appeler les gens d'armes à la prière. Cette bannière était blanche. Il y avait dessus Jésus en croix entre Notre-Dame et saint Jean.

Le duc d'Alençon retourna vers le roi pour lui faire savoir l'embarras où l'on était. Le roi envoya les sommes nécessaires. On pouvait enfin partir. Deux routes, toutes deux libres au départ, l'une sur la rive droite, l'autre sur la rive gauche de la Loire, conduisaient à Orléans. En prenant la rive droite, on se trouvait, au bout de cinq à six lieues, au bord de la plaine de Beauce, occupée par les Anglais, qui avaient garnisons à Marchenoir, Beaugency, Meung, Montpipeau, Saint-Sigismond, Janville, et l'on risquait d'y rencontrer l'armée de sir John Falstolf, qui venait au secours des Anglais d'Orléans. Une telle rencontre faisait peur depuis le jour des Harengs. En prenant la rive gauche, on s'avançait par la Sologne, restée au pouvoir du roi Charles et, pourvu qu'on s'écartât un peu du fleuve, on passait hors de vue des petites garnisons anglaises de Beaugency et de Meung. Il est vrai qu'il fallait ensuite traverser la Loire. Mais, en remontant le fleuve à deux lieues au levant de la ville assiégée, on pouvait tenter sans trop d'inconvénient ce passage entre Orléans et Jargeau. Après délibération, il fut décidé qu'on prendrait la rive gauche et qu'on irait par la Sologne. On arrêta aussi qu'on emporterait les vivres en deux fois, de peur d'un trop lent débarquement si près des bastilles ennemies[1]. Le mercredi 27 avril[2], on partit. Jeanne fit rassembler les prêtres. Leur bannière en tête, ils ouvrirent la marche en chantant le *Veni creator spiritus*. La Pucelle chevauchait avec eux, armée de blanc, et portant son étendard. Les hommes d'armes et les hommes de trait venaient ensuite, escortant six cents voitures de vivres et de munitions et quatre cents têtes de bétail. La longue file des lances, des chariots et des troupeaux passa le

1. Cf. *Première Expédition de Jeanne d'Arc*, par M. Boucher de Molandon. Orléans, 1874, in-8°, pp. 38 et suiv.

2. Le 28 avril, selon Eberhard de Vindecken. Le 27, si, comme le dit Pasquerel, l'armée coucha deux nuits aux champs.

pont de Blois, et se déroula dans la plaine infinie. Après avoir fait huit lieues sur une route ravinée, à l'heure du couvre-feu, quand, au soleil couchant, la Loire fut de cuivre entre ses joncs noirs, les prêtres chantèrent *Gabriel Angelus* et l'armée fit halte.

Cette nuit-là, on coucha dans les champs. Jeanne, qui n'avait pas voulu quitter son armure, se réveilla toute endolorie. Elle entendit la messe et reçut la communion, des mains de son aumônier, avec plusieurs gens d'armes. Et l'armée se remit en marche vers Orléans.

ANATOLE FRANCE

(La fin au prochain numéro.)

TRÈS VÉRIDIQUE HISTOIRE

D'UNE

PETITE FILLE[1]

IX

MON AMIE MARY-ANN

Avec la septième année commence pour moi la continuité du souvenir. La mémoire cesse d'être fragmentaire et épisodique, la vie devient une histoire, souvent pénible et sombre, avec des heures radieuses parmi d'innombrables tristesses, d'exquises et adorables surprises venant sécher les larmes du désespoir et de la solitude, — vraie mélodie irlandaise faite de gaieté et de mélancolie, tempêtes incroyables de colère et de pleurs, aussi vite apaisées que soulevées par les accès d'enthousiasme et les élans de ma race. Mon enfance a été la plus abandonnée, la plus tragique des enfances, et pourtant je doute que jamais créature ait goûté plus que moi l'ivresse contagieuse du rire ni répondu avec plus d'entrain aux émouvants et gais appels de la vie.

Après ma singulière et délicieuse aventure au poste, — où d'habitude les rudes instruments de la justice ne peuvent guère se montrer sous un aspect aussi affable et hospitalier, — on résolut d'expatrier la pauvre petite rebelle, de l'envoyer par delà le mince et maussade bras de mer qui sépare les

1. Voir la *Revue* du 1er février.

champs de trèfle irlandais de la terre où fleurit la rose. Là, du moins, ma fantaisie vagabonde serait à l'abri derrière les hautes murailles d'un couvent. Les très peu miséricordieuses Dames de la Miséricorde, dans une pittoresque petite ville du centre, étaient chargées de m'élever et de me guider dans une voie où je n'étais point destinée à briller, où même je ne devais point persévérer longtemps.

En attendant que ma destinée s'accomplît, je fus conduite de la maison maternelle, foyer de discorde et de souffrance, à la paisible maison de ma grand'mère dans la banlieue.

J'y trouvai un profit bien inattendu. La méchante vieille cuisinière que je n'avais pas vue depuis le jour où j'avais volé son bol de confitures, n'était plus là : elle était remplacée par Mary-Ann, la divine, la mystérieuse, la sublime Mary-Ann. D'où venait-elle ? Qu'est-elle devenue, cette consolatrice de mes chagrins en ces lamentables jours ?

Hélas ! je sais à présent le secret de son charme, de ses fugitives inspirations qui m'enlevaient à mon pauvre moi, distrayaient ma tragique tristesse et m'envoyaient au lit chaque soir dans un état de surexcitation délicieuse. Mary-Ann buvait du punch, et l'essor de l'alcool m'emportait avec elle, satellite étonné, au pays de l'ivresse et de la folie. Avec quelle ardeur je rêvais alors la réforme de la pauvre humanité, dans le joyeux optimisme du punch ! Ah ! si ma grand'mère, là-haut dans sa chambre, avait bu du punch au lieu de son aigre lait de poule ! Ah ! si les Dames de la Miséricorde, mes futures persécutrices, avaient, elles aussi, bu du punch !... Le monde eût été pour moi un préau à gambades, au lieu d'être une désespérante école d'adversité.

Un seul défaut gâtait cette Mary-Ann, si bien faite pour captiver une enfant impressionnable et solitaire : elle adorait mon oncle Lionel.

Mon oncle Lionel était le favori de ma grand'mère : — « un garnement de Glasgow, sans le nez des Cameron », disait jadis de lui mon grand-père, avec mépris. — C'était un jeune homme élégant, beau, charmant, tout à fait le portrait de ma mère. Il passait pour être un génie : on disait qu'il avait écrit des quantités de vers admirables qu'il dédaignait de

publier ; mais personne ne les vit jamais en manuscrits. Il avait achevé ses études à Paris, et il en avait rapporté la déplorable habitude, chaque fois qu'il me rencontrait, de me terrifier par des regards furibonds, en hurlant ce que j'appris plus tard être le refrain d'une vieille chanson française : « Corbleu, madame, que faites-vous ici ? »

Un frisson de terreur courait dans tous mes membres, obscurcissait momentanément pour moi la lumière du jour, lorsque j'entendais cette voix sonore, que je rencontrais le regard férocement moqueur de cet œil bleu, et puis que, tout à coup, j'étais enlevée par des bras vigoureux et qu'un menton mal rasé se frottait contre mes pauvres petites joues. Bagatelles, sans doute, mais rien n'est bagatelle pour un enfant. Un enfant se repaît avidement de ses propres excès de sensibilité, qui le nourrissent ou le consument. Toutes ces terreurs d'enfance, ces émotions accumulées, ces rapides alternatives d'angoisse et de ravissement qui faisaient osciller ma vie en une sorte de balancement perpétuel, du rire aux pleurs, — voilà qui explique la maladie nerveuse qui toujours, sans trêve, m'a poursuivie depuis. Le miracle, c'est que ma raison ait résisté.

De temps à autre, l'oncle Lionel me donnait un shilling pour me consoler. J'allais bien vite l'offrir à Mary-Ann. Le shilling devenait pour elle une consolation positive et concrète, car il servait à remplir le verre fumant de Mary-Ann et de mon ami Denis au nez rouge, le jardinier : tous deux me permettaient de m'asseoir en face d'eux, grave et craintive spectatrice de leurs libations. C'était évidemment immoral ; mais cette rasade de punch faisait de Mary-Ann une charmante camarade : sa gaieté et la chaleur du feu — nous étions au début de l'hiver — me donnaient une joie que je n'avais plus connue depuis mes beaux jours du village. Les tyrans tenaient séance à l'étage supérieur, tandis qu'au-dessous d'eux, ravie, j'écoutais Mary-Ann errer parmi les légendes, les souvenirs, les anecdotes, puis, parfois, chanter en dansant.

Son hospitalité ne manquait jamais d'être chaleureuse. Elle accueillait Denis par ces mots : « Tiens, c'est vous, Denis, mon garçon ! » Elle plaçait pour moi une chaise en

face de la sienne, et, de temps à autre, elle s'arrêtait de boire pour me tendre une cuillerée du liquide enivrant qui fumait dans son verre : elle remarquait, avec un clignement d'œil significatif, que cela faisait briller mes yeux et rehaussait considérablement ma beauté. Le certain, c'est que cela me faisait tousser, cracher et pleurer avec une douloureuse sensation de picotement aux paupières. Et Mary-Ann, songeuse, évoquait les jours de sa jeunesse, alors qu'elle aussi avait des joues roses et des yeux que les garçons croyaient peu faits pour le salut de son âme... J'étais curieuse et je réclamais une explication à ces paroles obscures : sur quoi Denis me caressait le menton en adressant, le plus comiquement du monde, de tendres grimaces à l'irrésistible Mary-Ann. L'obscurité de leurs propos s'en augmentait encore et Mary-Ann se renversait sur le dossier de sa chaise, toute secouée de rire.

— Ah ! miss Angela, quelle gaillarde j'étais en ce temps-là ! Un démon !... Et des pieds !... je ne vous dis que ça... légers comme ceux des fées qui dansent au clair de lune. Ma parole ! n'ai-je pas, un jour, vaincu à la danse Rory Evans lui-même, dans la grange du fermier Donoghue, de Clonakilty ?... Quel triomphe ! c'était à croire que les applaudissements allaient enlever le toit de la maison !

Là-dessus, invariablement, elle se dressait et illustrait le récit de ses lointaines prouesses terpsichoréennes par ce qu'elle appelait « le pas élégant », et essayait de m'apprendre la gigue irlandaise. Elle observait avec une sorte d'indulgence dédaigneuse que je montrais d'assez jolies dispositions pour frapper du pied, tourner, crier ; mais j'étais tout à fait inférieure dans la noble science des « pas ».

Ce que je préférais de beaucoup à la danse, tout amusante qu'elle fût, c'était les histoires de revenants, les contes de fées, et surtout les aventures merveilleuses et palpitantes de Colleen Bawn et de Feeney le Brigand. Ceux-là, c'étaient mes plus chers et mes plus intimes amis. Je pleurais sur ces héros comme je n'ai jamais pleuré sur moi-même. J'avais alors le sentiment écrasant du désastre universel, et Denis m'en tirait en m'offrant une orange. C'était son habitude, chaque fois qu'il me voyait près de succomber sous le malheur d'autrui.

Quelquefois, pour amuser mes hôtes, je proposais de fredonner mes étranges compositions musicales. J'étais au comble du bonheur quand je sentais des larmes d'extase artistique couler le long de mes joues, quand Denis, en guise d'applaudissement, disait d'une voix lugubre :

— Ah ! c'est le pauvre maître qui était fier d'elle et de sa voix !... « Elle sera une grande cantatrice, vous verrez, Denis, qu'il me disait toujours, ou peut-être bien qu'elle composera des opéras admirables... »

Hélas ! je n'ai jamais chanté ni composé ; j'écoute le chant et la musique des autres.

Les préparatifs de mon départ se poursuivaient sans doute, mais à mon insu. Je me rappelle vaguement mes visites journalières à une petite pension du voisinage, où Mary-Ann me conduisait chaque matin. Un seul souvenir m'en reste : la joie de posséder pour la première fois ardoise et crayon. Après mes compositions musicales et les histoires de Mary-Ann, je ne pouvais rien imaginer au monde de plus captivant qu'une ardoise bien propre, bien frottée, avec un crayon et la liberté de pouvoir dessiner ce que je voulais sur ce carré gris bleu.

Il y avait des petits garçons et des petites filles sur les bancs devant et derrière moi, mais je ne revois que moi-même absorbée par mon nouveau jeu, traçant et effaçant des lignes droites, des courbes, des lettres, avec une impassible gravité.

X

GRANDE NOUVELLE

Une grande jeune fille, avec des boucles blondes et une robe de soie noire et blanche, fit, un jour, une visite à ma grand'mère. Elle offrit de me montrer ses poupées. Je ne m'étais jamais souciée de poupées, et j'allai chez elle sans enthousiasme. Ce me fut la première révélation du luxe permis à une jeune fille.

La chambre où elle conservait ses trésors me parut immense comme la salle d'un palais féerique. Il y avait des chemins de fer, des voitures de toutes sortes, à peu près deux douzaines de poupées de toutes grandeurs avec des garde-robes étonnantes. Il y avait des lits, des chapeaux, des ombrelles, des cuisines avec tous leurs ustensiles, de jolies petites tasses, des bébés en longues robes, des paysans, des danseuses, des reines avec leurs couronnes sur la tête et de longs manteaux. Ce palais de poupées et toutes ces splendeurs que je n'avais jamais imaginées, je les vois aujourd'hui encore, vision aussi lumineuse que la pantomime où me conduisit Denis, avec ses poches pleines d'oranges à sucer pendant les entr'actes.

Oh ! l'enchantement, l'ivresse de voir les fées ! l'émotion muette des changements à vue ! La convoitise irrésistible de ces petites jupes en mousseline bouffante, et de cette lumière blanche, et de ces petits pieds scintillants dans leur danse rapide ! Les farces du clown et du paillasse me laissèrent froide. Je connaissais par une trop cruelle expérience la tendre sensibilité du corps humain, et je ne pouvais comprendre quel plaisir trouvait le clown à rosser sans cesse et à jeter par terre cet inoffensif paillasse. Chaque coup immérité me rendait plus triste, plus fatiguée ; ce pauvre vieil homme devait être horriblement meurtri, et je m'étonnais que le public pût applaudir si bruyamment à ses continuelles mésaventures. Mais la danse des fées me donnait une joie sans mélange. Être une fée la nuit et posséder, le jour, les poupées de la jeune fille, quel rêve !...

J'en fus brusquement réveillée par l'apparition de mes sœurs, elles-mêmes jolies petites fées bien correctes, en robes de soie verte, avec leurs grands chapeaux cabriolets.

Elles m'entraînèrent au jardin, sous les arbres dépouillés où les rouges-gorges sautillaient, plaintifs, en quête de quelques miettes, et toutes ensemble s'écrièrent :

— En voilà une nouvelle, Angela !

— Quelle nouvelle ?

Eh bien, j'allais partir, traverser la mer... la mer, une chose énorme, toute en eau comme l'étang, mais beaucoup plus large et profonde. On la traverse en bateau : un bateau vrai, ça ressemble à ceux que les garçons faisaient en papier,

là-bas ; on s'assied dedans, et l'on est balancé, à moins qu'un requin n'arrive et ne vous mange...

Quelqu'un leur avait dit aussi que les Anglais étaient horriblement fiers et regardaient les Irlandais de haut en bas.

— Mais il faut leur tenir tête, Angela. Dites-leur que votre père était roi d'Irlande, il y a des masses de centaines d'années de cela, et qu'alors, au temps des rois, tous vos frères et tous vos cousins étaient des chevaliers de la rouge-croix.

— Qu'est-ce que c'est que des chevaliers de la rouge-croix ? demandai-je, profondément émue.

— Oh ! c'étaient des hommes qui portaient de longs manteaux avec une croix rouge dessus et qui allaient sur des destriers.

— Qu'est-ce que c'est que des destriers ? demandai-je encore, haletante.

— Eh bien, des chevaux, donc ! répondit-on avec dédain. Seulement, tu sais, ils vont plus vite que les chevaux, et les chevaliers préféraient toujours les destriers. Ils prenaient des choses aux riches et les donnaient aux pauvres.

— Quelles choses ? demandai-je encore.

— Mais est-elle bête ! Elle ne sait rien... Quelles choses ? Eh bien, du pain, de l'argent, des habits... Ils vont dire que les Irlandais sont bêtes et ignorants comme tout, en voyant Angela, n'est-ce pas ?

Elles en débitèrent bien davantage, ces quatre fillettes ardentes et bavardes. Mais le seul souvenir qui me soit resté de cet après-midi d'hiver, c'est la stupéfiante nouvelle que j'allais partir, monter sur un bateau, traverser la mer, aller en pays étranger, où je serais exposée aux injures, peut-être à la torture, parce que j'étais Irlandaise, à moins qu'auparavant je ne fusse dévorée par un requin, monstre d'autant plus terrible que je l'ignorais plus complètement. Je ne soupçonnais ni son existence, ni sa forme ; et la mention d'un animal inconnu me faisait un peu le même effet que la menace du diable, l'effet de quelque chose de lumineux, de gros, de puissant et de vague.

Je savais déjà par Mary-Jane qu'il y avait une reine qui mettait les Irlandais en prison et s'amusait à les pendre quand l'envie lui en prenait. Ce soir-là, je fis bondir Mary-Ann en

lui demandant si elle croyait qu'on allait me pendre en Angleterre comme Robert Emmet.

Afin de lui donner à entendre à quel point j'étais renseignée sur Robert Emmet, je me campai au milieu de la cuisine, les bras fièrement croisés, les sourcils joints en un froncement terrible, pour reproduire l'attitude de Robert Emmet devant ses juges, telle que la représentait la gravure que j'avais vue, chez la maman de Mary-Jane.

— Tu sais, les Anglais l'ont pendu parce qu'il était Irlandais! — dis-je, très fière de lui communiquer ma science, — Mary-Jane me l'a dit, et, une fois, quand je suis tombée dans l'étang, elle a pleuré, parce qu'elle croyait que la reine la pendrait.

Mary-Ann éclata de rire jusqu'à en pleurer, puis elle s'écria qu'elle voudrait bien voir un de ces Anglais toucher seulement à un cheveu d'or de ma tête :

— Si ces monstres portent seulement la main sur vous, chérie, vous m'enverrez un mot, et moi et Denis nous ne serons pas longs à arriver et nous leur flanquerons une raclée !

Perfide Mary-Ann ! Elle n'a pas tenu cette généreuse promesse, quand, de mon exil, à l'heure où j'étais en peine, je fabriquai péniblement une épître d'orthographe douteuse, la pressant de venir et de me sauver. Je n'insistais pas sur la raclée, je la suppliais seulement de me ramener en Irlande... Probablement, la lettre ne lui est jamais parvenue.

Peu après ces graves engagements, je trouvai Mary-Ann sanglotant dans la lingerie devant une malle ouverte.

— C'est la vôtre, hélas ! ma chérie, regardez ces grandes lettres blanches ! — s'écria-t-elle, et elle essuya ses larmes avec une de mes chemises neuves qu'elle s'apprêtait à mettre dans la malle. — Tenez, ces monstres ne pourront pas dire que vous n'avez pas des chemises dignes de n'importe quelle belle dame du pays... Mais vous allez porter une robe de cachemire noir, juste comme si tous vos parents étaient morts. Avez-vous jamais vu chose pareille ?

Jamais, en effet, je n'avais vu chose pareille : car, c'est

assez étrange, mais je n'avais pas eu de robe noire après la mort de Stevie. Il ne me déplaisait pas d'en avoir une : le noir était une couleur nouvelle pour moi.

Je m'amusais à réfléchir à tout ce qui m'arrivait ainsi, coup sur coup. Je me demandais quel serait le dénouement de mon existence précaire, le requin ou l'échafaud, — sans toutefois appliquer à la mort d'une toute petite fille comme moi ce mot superbe d'échafaud. Et je comparus, pour prendre congé d'elle, devant ma terrible grand'mère.

Elle était couchée, soutenue par un tas de coussins, son éternel lait de poule placé à côté d'elle, sur une petite table, avec son livre de prières, ses lunettes, son roman favori : — j'ai su depuis que c'était *Adam Bede*. — Je revoyais en pensée, comme je l'ai revue bien souvent par la suite, l'abominable scène qui s'était passée dans cette chambre odieuse. Un jour, j'avais été bruyante ou désobéissante, j'avais couru dans le couloir ou refusé d'aller au lit quand l'oncle Lionel m'appelait du haut de l'escalier. Il est probable que je tapais du pied comme une petite furie, ce qui était ma fâcheuse habitude à cette époque d'indiscipline. Avec un geste napoléonien, mon oncle me saisit par l'oreille et m'entraîna vers ma terrible grand'mère. Elle lui ordonna solennellement d'aller chercher le fusil à aiguiser les couteaux ; il obéit ; puis il le fit chauffer dans les flammes jusqu'à ce qu'il devînt rouge. Ma grand'mère alors, avec un regard mauvais, me prit entre ses genoux, me tint la bouche ouverte avec une main et approcha le fusil de mes lèvres. Naturellement, elle ne me toucha pas, mais tout mon être défaillit et sombra dans un gouffre de terreur.

J'ai oublié le texte précis du discours que me tint ma grand'mère, mais la substance de cette harangue ne m'est jamais sortie de la mémoire. Elle me parla comme aurait pu le faire un magistrat à un sujet intraitable sur le point de quitter un pénitencier ; elle m'exhorta à n'être ni impertinente, ni mauvaise, ni turbulente, à réciter mes prières, à dire la vérité, à ne pas voler (oh ! ces confitures de prunes et ces gros sous !), à ne pas être reprise par la police ; elle m'avertit que je risquais de tomber raide morte dans un de mes violents accès de rage et qu'alors j'irais sûrement en

enfer. Elle me somma de savoir mes leçons, de respecter mes supérieurs, de ne faillir à aucun des dix commandements, d'éviter les sept péchés capitaux, d'apprendre le catéchisme par cœur, sans quoi j'aurais les cheveux coupés ras, et je serais envoyée à l'hospice des pauvres... Puis elle avança sa main sèche et jaune, et mit un souverain tout neuf dans ma menotte à moi.

— Ne le perdez pas, cela vaut vingt *shillings* et chaque *shilling* vaut vingt *pence*... Adieu, n'oubliez rien de ce que je vous ai dit.

Elle me donna une poignée de main de son air indifférent et distingué, comme si j'eusse été un jeune homme retournant au collège, au lieu d'être une fillette de sept ans, sur le point d'être exilée, seule parmi des étrangers, dans un pays inconnu, sans autre raison concevable que le singulier caprice de celle qui m'avait fait ce misérable don de la vie.

Ce fut la dernière fois que je vis ma grand'mère. J'appris sa mort, bientôt après, avec une parfaite indifférence.

Tout en fredonnant gaiement :

C'était une joyeuse Japonaise,

mon oncle Lionel me conduisit jusqu'à la voiture où Denis avait déjà chargé ma malle. Mary-Ann pleurait sur le perron. Elle me tendit un paquet de pain d'épices, deux pommes, et me recommanda d'avoir bon courage :

— Vous valez mieux que tous les Anglais réunis ! m'assura-t-elle.

Je lui promis que, quoi qu'il pût arriver, même si la reine venait en personne pour me pendre, j'aurais bon courage.

— Eh bien, mon petit cœur, — mugit Denis, ouvrant la portière, — montez... Il faut en passer par là.

L'oncle Lionel me souleva, me mit dans la voiture, me donna cinq shillings et, à ma grande surprise, m'embrassa sur les deux joues sans me faire mal.

Il resta debout sur le trottoir, beau, souriant, gracieux, à regarder la voiture qui emportait la petite solitaire effarée, pauvre épave aussi abandonnée qu'une orpheline. Il me fit encore un signe de la main, puis, insouciant, tourna les talons.

XI

AU MOMENT D'AFFRONTER LA VIE

Y avait-il six semaines ou six mois que j'avais quitté cette grande maison de mon beau-père, chassée, flétrie après ma fameuse escapade ? Le temps est pour l'enfant une matière incertaine. Un mois peut lui paraître un siècle, et une année peut passer pour lui comme un rêve. De fait, je ne saurais même plus dire aujourd'hui combien de temps s'est écoulé entre mes adieux à ma nourrice et mon départ pour l'Angleterre...

En même temps que s'ouvrait la portière de la voiture, s'ouvrit aussi la porte de la maison, et un groupe de petites têtes blondes se profila dans l'embrasure sombre. Pieds, mains, yeux et lèvres s'agitèrent à la fois. Pendant quelques instants, je me fis l'effet d'être une héroïne.

Tout ce petit monde était très excité à l'idée des aventures que j'allais courir. J'allais bientôt leur représenter l'inconnu, l'« ailleurs », l'éternel rêve du beau pays lointain. Des choses extraordinaires allaient m'arriver, qui n'étaient jamais arrivées à personne. J'allais entrer en lutte avec un peuple arrogant. Peut-être, si j'étais trop insolente, serais-je mise en prison avec des chaînes aux mains et aux pieds. En attendant, j'allais voyager tout un jour sur terre et sur mer.

— Elle est déjà ici ! — crièrent joyeusement mes sœurs. — Oh ! quelle personne terrible, Angela ! Elle est plus grande que papa, et sa peau est si tendue autour de ses yeux et de sa bouche que, sûrement, elle ne peut pas rire !

La geôlière à qui mes parents allaient me remettre avec tant d'insouciance était en effet une femme étrange, non pas vilaine, mais à la fois austère et grotesque dans son bonnet noir et son long voile noir. Elle avait quitté son village pour devenir Dame de la Miséricorde en Angleterre et on lui confiait le soin de ma déportation. En religion, elle s'appelait sœur Claire. L'impression qu'elle m'a laissée est celle d'un

inoffensif *policeman*, déguisé en femme, avec des membres trop longs pour qu'il fût possible de les gouverner convenablement, des yeux bleus honnêtes et froids, des joues amaigries et desséchées, recouvertes d'un parchemin décoloré qui ne faisait aucun pli sur un visage impassible aux pommettes saillantes.

A la vue de son lugubre habit monacal, j'eus le mauvais goût de ne pas cacher ma répulsion, et, comme une petite sauvage que j'étais, je refusai énergiquement le baiser offert. Mais quand mon beau-père m'eut prise sur ses genoux, à côté d'elle, et se fut mis à lui parler avec son affabilité habituelle, je me laissai apprivoiser et calmer par cette bizarre créature. Elle n'était pas dangereuse, je le vis bien vite. Il y avait de l'indulgence sous ce masque rigide, et, si le regard était froid, il n'était ni dur ni cruel.

Là-haut, dans la chambre des enfants, les heures passèrent en ardentes et tumultueuses discussions. Chacune de ces petites têtes travaillait à forger sa propre théorie sur la conduite à tenir dans des circonstances aussi étranges, aussi hasardeuses : une mioche prête à partir seule pour un monde inconnu et terrible, peuplé de requins et d'étrangers.

Tout d'abord, elles craignaient que mon accent villageois ne déshonorât mon pays. Ma sœur aînée, d'un ton méprisant, déclara que je parlais « juste comme cette dégoûtante petite fille aux boucles noires et huilées ». Un déluge de larmes, que je sentis tout prêt, à cette brusque allusion qui me rappelait ma chère Mary-Jane absente, lointaine, ignorante de mes périls, de mes terreurs, de tout ce qu'il m'arrivait d'extraordinaire, empêcha seul d'éclater mon indignation devant cette lâche insulte lancée contre sa tête charmante.

Autre grave défaut : je ne savais pas écrire ! Sans cela, j'aurais pu, par le compte rendu de mes aventures, soutenir l'intérêt fébrile soulevé par mon départ. Mais, en attendant que j'eusse vaincu les difficultés de l'écriture et de l'orthographe, j'aurais probablement oublié toutes ces choses merveilleuses, et d'ici là mes sœurs auraient cessé d'y prendre aucun intérêt.

Si ma mère eût été une chrétienne des premiers temps ou une socialiste, elle n'aurait pu montrer plus d'hostilité résolue

à la propriété individuelle. Jamais, à aucune époque de notre vie, elle n'a permis à aucune de nous de garder aucun de ces cadeaux, aucun de ces souvenirs qui deviennent de si chères reliques. Elle fondait sur ces trésors comme sur une proie, les détruisait ou les donnait, soit pour le plaisir de faire de la peine, soit par une naturelle fureur iconoclaste, soit bien plutôt par despotisme féroce. Il se mêle toujours du sentiment et de l'imagination au culte voué à ces mille petits riens précieux; il y avait là quelque chose qui échappait à son pouvoir, quelque chose qu'elle ne pouvait espérer détenir ou dominer, une vie intérieure soustraite à son autorité.

Quelle ne fut pas ma désolation en trouvant ma vieille boîte, que j'avais rapportée de chez ma nourrice, vide absolument : disparues, toutes les chères reliques d'un bonheur fugitif et d'amis passionnément regrettés. Disparu, le verre avec un nom gravé dessus; disparue, l'assiette aux petits nœuds blancs et au chien noir; disparu, mon livre de coqs et poules, cadeau de mon parrain, de ce romanesque personnage évanoui dans le rayonnement jaune du soleil chinois; disparu, hélas! le *Robinson Crusoe* de Stevie et son canif, — enfin toutes ces pauvres babioles auxquelles mon cœur, affamé de tendresse, d'affectueuses paroles et de baisers, s'était éperdument attaché.

Je m'assis par terre, à côté de ma boîte vide, et refusai toute consolation. Ces souvenirs auraient adouci les rigueurs de l'exil, m'auraient accompagnée à l'échafaud, m'auraient été un encouragement, une bénédiction, si j'avais le malheur d'encourir la colère de cet être mystérieux, la Reine, assise sur un trône élevé, couronne en tête, glaive en main, pour décapiter les Irlandais insoumis.

Voilà que je n'avais plus rien à emporter dans mon lit, rien à serrer dans mes bras, rien sur quoi pleurer. A qui maintenant confier mes chagrins lorsque la société et la persécution des grandes personnes deviendraient intolérables?

Je restais là seule, dans l'univers dévasté, devant le cercueil profané de mes chers souvenirs.

XII

EXILÉE

Le lendemain, j'avais trop conscience d'être l'héroïne d'un drame sensationnel pour pleurer sur ma solitaire et pitoyable personne. Le bateau quittait le quai de bonne heure dans la matinée. La toilette, le petit déjeuner, les adieux se firent donc en hâte. L'ahurissement émoussait tous mes sens étourdis. Je goûtai à peine mon thé, mais je regardais, éperdue, les jolies tasses rouges et blanches, dont la vue seule était, d'habitude, une joie réconfortante pour les yeux.

Toutes mes sœurs m'entouraient, trépignant, criant, courant, à chaque minute, entre deux bouchées, voir si la voiture était arrivée, si ma malle était dans le vestibule. Elles en lisaient tout haut l'étiquette avec une sorte d'émotion craintive : « Passagère pour Listerby, par Birmingham. » N'était-ce pas étrange que je fusse, moi, la « passagère »? Personne ne répandit une larme. Des cris de guerre, des bavardages joyeux, des ordres bruyants éclataient dans le corridor, comme le clairon de la destinée.

Ailleurs, des cœurs se seraient brisés en de telles circonstances. Ici, ils palpitaient avec la joie de l'extraordinaire. Toute la bande attendait avec impatience le moment de me conduire en triomphe jusqu'à la voiture, non par un désir inhumain de se débarrasser de moi, mais avec la curiosité de ce dramatique instant du départ. Elles brûlaient de me jeter à la porte pour avoir plus vite l'ivresse nouvelle d'agiter leurs mouchoirs quand la voiture s'éloignerait.

Ce qui s'ensuivrait pour moi, elles n'en avaient nul souci : ni l'imagination ni la tendresse ne pouvaient les éclairer là-dessus. Ce qui s'ensuivrait pour elles, elles le savaient parfaitement : une course folle jusqu'en haut de l'escalier, puis tout un après-midi de liberté consacré à discuter sur mon départ, mon voyage et mes aventures probables.

Mon beau-père m'embrassa sur les deux joues et me des-

cendit dans ses bras. Ma mère suivait avec un châle et un paquet contenant du poulet froid, du pain, des gâteaux, et du lait.

Dans le vestibule, la terrible religieuse m'attendait ; elle répondit à mon regard effarouché par un amical hochement de tête : elle voulait me faire comprendre qu'en dépit des apparences elle n'était pas une ogresse et ne mangeait pas les petits enfants. Ma mère lui remit le paquet, le châle, et lui recommanda de me tenir au chaud, car j'étais à peine guérie de la coqueluche.

A travers la porte ouverte, je vis ma malle sur le haut de la voiture. Il me sembla entendre des centaines de jeunes voix pointues crier gaiement : « Adieu, Angela ! » Des quantités de jeunes et douces lèvres s'efforçaient de m'embrasser toutes à la fois, et d'innombrables yeux bleus dansaient, étincelaient autour de moi... J'avais la sensation d'être jetée hors d'une maison bien chaude où je ne laisserais aucun vide, où celles que j'appelais mes sœurs n'auraient pas un mot de regret pour l'absente.

Sans une larme, sans une parole en retour de leur joyeux « adieu », sans chagrin ni révolte, je mis en voiture mon pauvre petit cœur transi. J'étais si seule que la société de la religieuse ne me promettait ni protection ni sympathie : je ne voulais pas regarder mon beau-père assis en face de moi.

Un obscur orgueil instinctif me fit agiter mon mouchoir, en réponse à tous les signaux qui m'étaient faits du trottoir. Je les regardais comme s'ils m'eussent été indifférents. Et ce fut là l'origine de l'indifférence dont je me fis plus tard délibérément une doctrine, et qui devait, au dire des bonnes Dames de la Miséricorde, me conduire, sans nul doute, à ma perdition.

Ce n'est pas à ma perdition qu'elle m'a conduite, mais à bien des heures secrètes de désespoir et de souffrances, où je n'ai jamais réclamé de mes camarades aucune aide, aucun réconfort. J'avais choisi une attitude de défiance et d'indifférence. Et Dieu sait que de choses m'importaient ! Combien de larmes amères n'ai-je pas versées parce que j'ai pris un intérêt trop passionné à trop de choses ! Mais cela, personne ne l'a jamais

su. Je mettais ma fierté à passer pour une réprouvée endurcie. Je m'y obstinai si bien que, si je n'ai atteint aucune perfection d'aucun ordre, la ténacité de mon indomptable orgueil a du moins eu le mérite d'être sans égale.

Il m'est difficile de dire aujourd'hui quelle première impression me firent le bateau et la mer. A peine si je me rappelle que l'un ou l'autre ait pu me paraître une nouveauté. S'il y a du vrai dans la théorie de la transmigration des âmes, la mienne doit provenir d'un marin, ou d'un enfant né sur mer. Le grand vaisseau ne m'inspira nulle crainte, plutôt une pénétrante sensation de plaisir. Les cordages, les matelots, les cris, l'interminable file des portefaix chargés de malles, de portemanteaux, de caisses, de boîtes, qui vont s'engloutir dans les profondeurs mystérieuses de la cale avec une sorte de fatalité angoissante ; en haut, sur la dunette, le capitaine avec son air de divinité planant sur le troupeau des mortels ; en bas, les merveilles des cabines, les petits escaliers dangereux sur lesquels on se laisse glisser plutôt qu'on ne descend, la joie de regrimper dans la brume salée en sortant de l'obscurité étouffante de l'entrepont, l'ivresse d'éclater de rire en tremblant de peur alors que le bateau s'élève et retombe secoué par la houle d'une mer crevassée qui déferle à l'embouchure de la rivière, — quelle ravissement !

C'était chose triste d'être seule, de quitter à sept ans mon pays et ma maison, d'aller chez des barbares inconnus ; mais pendant cette heure saisissante de l'embarquement je ne fus pas à plaindre, tant je trouvai savoureux ce premier goût de l'aventure.

J'étais impatiente de tout voir, de tout entendre, de tout suivre avec l'œil et l'oreille avides et insatiables de l'enfance. Mon beau-père, le brave homme, s'occupait à me distraire : nous faisions comme si nous voyagions ensemble, la main dans la main, à travers le monde entier, regardant un tas de choses bizarres, écoutant toutes sortes de bruits étranges. C'était moins beau, bien sûr, qu'à la pantomime, mais combien plus intéressant !

Je provoquai un violent éclat de rire d'un monsieur en longue redingote, avec une effrayante barbe noire, en demandant avec insistance et à grands cris « où étaient les requins ».

Avant qu'on pût me répondre, un coup de cloche retentit, et un commandement :

— Tout le monde à terre !

— Adieu, Angela. Que Dieu vous bénisse ! Allons, soyez sage, et n'ayez pas de chagrin ! dit mon beau-père.

Et il se baissa pour m'attirer à lui avec ce même tremblement dans la voix que j'avais remarqué une fois déjà, lorsqu'il m'avait trouvée avec le corps de Stevie dans mes bras.

J'imagine quelle pauvre petite chose pitoyable je devais être, si frêle, si jolie, si menue, seule, debout sur ce grand pont, sans une main à serrer, sans un tendre sourire pour m'encourager, sans lèvres pour essuyer mes larmes dans un baiser ! Mon beau-père était un bon Irlandais, trop insouciant pour se laisser troubler d'une manière profonde et durable par des émotions pénibles. Il me quitta en répétant d'une voix gaie :

— N'ayez pas de chagrin !

Et, de la main, il me fit signe d'avoir bon courage. Sa barbe blonde se dorait aux rayons du soleil matinal. C'était toujours un plaisir de le voir si souriant, si beau, si grand, si fort, avec ses admirables yeux bleus, et ses gestes d'une grâce irrésistible.

Je ne voulus pas le perdre de vue tant qu'il me serait possible de l'apercevoir. Je me glissai à travers les jupes et les pantalons comme une petite souris, quand tout à coup une dame m'enleva dans ses bras, me tint en l'air tandis que j'agitais mon mouchoir avec frénésie. Lui aussi était là, debout, sur le quai ; d'une main il m'envoyait des baisers, de l'autre il agitait son chapeau vers moi, comme si j'eusse été une grande personne. J'étais ravie de sa galanterie, de son exquise courtoisie, et je lui envoyai des baisers à pleines mains. Puis j'enfonçai ma tête dans les fourrures de la dame, et mon cœur éclata en sanglots.

L'Irlande s'éloignait de moi, le bateau se balançait ; un rugissement de vapeur m'assourdit, lugubre. Et déjà je ne pouvais plus discerner la seule figure familière que mon œil cherchait dans cette foule indistincte sur la ligne sombre du rivage. Mon seul univers s'évanouissait devant mon regard humide de pleurs : l'angoisse de l'inconnu me saisit, j'enlaçai

le cou de la dame étrangère et je frissonnai dans sa moelleuse fourrure.

XIII

A LYSTERBY

La dame étrangère m'adopta pendant toute la traversée, jusqu'à l'arrivée à Crewe; — je dus alors quitter mon abri tiède pour rentrer dans le froid d'une nuit d'hiver.

Chemin faisant, elle me prit par la main, me mena revoir les cordages et les matelots, me fit descendre et remonter l'escalier du carré des officiers. Sœur Claire, pendant ce temps, gémissait et priait dans sa cabine. J'avais oublié tout à fait ma geôlière, et, mes larmes une fois séchées, je bavardai gaiement avec ma gracieuse et sympathique amie. Ses belles fourrures, son grand chapeau de velours noir orné de grandes plumes noires, lui donnaient l'air d'une princesse comme il y en a dans les contes.

Quand les caprices de la mer interrompirent notre promenade, je m'endormis sur ses genoux, paisible, heureuse, tout à fait tranquillisée au sujet des requins. Ma nouvelle amie avait mis beaucoup de patience à me faire comprendre que je n'avais rien à craindre d'eux.

J'imagine le curieux récit que cette jeune femme si maternelle, aux doux bras enveloppants, au regard humide et profond, — un regard qui était à lui seul la plus exquise des caresses, — aura pu faire de notre rencontre. Avec quelle tendresse elle dut esquisser mon portrait, répéter mes confidences ! Quelle pitié, quelle indignation lui aura inspirées l'abandon où elle me voyait, loin de mon foyer, de ma famille, jetée ainsi l'hiver sur la mer grise, transportée ainsi d'un pays à un autre, comme un paquet sans valeur confié à un étranger !

Je me souviens à peine de notre séparation. Il était tard. Je sommeillais, rêvant à Dieu sait quoi, — sans doute aux pastilles de chocolat qu'elle m'avait données ou aux petits plateaux de pommes que vendait autrefois la vieille Bessie... Des bras vigoureux me saisirent tout à coup et m'arrachèrent à mon nid délicieux. Au lieu de la fourrure chaude contre

ma joue, je sentis un souffle d'air glacé; criant de peur et clignant les yeux, je me trouvai dans le brouhaha d'une grande gare. Je vis mon amie pencher sa charmante tête hors d'une portière et me sourire tristement sous l'ombre épaisse de son grand chapeau. Je sentis qu'elle me quittait à regret; je sus que, vraiment, elle m'avait donné asile, ce jour-là, dans son cœur.

Privée de sa tendresse protectrice, je fis un effort stoïque pour refouler mes larmes et me laissai pousser brusquement dans le train de Birmingham par sœur Claire, qui me traitait en simple bagage. Mes impressions s'arrêtent là. — J'étais trop triste, trop endormie et trop lasse pour remarquer rien de nouveau,..

Lysterby, je l'appris dans la suite, est une vilaine petite ville; mais l'enfance est peu exigeante : elle me parut délicieuse.

Les fleurs sont rares en Irlande; ici les roses sauvages, rouges et blanches, croissaient en abondance au long des haies. Puis la ville était peuplée de légendes, de figures historiques, tragiques ou burlesques, bien faites pour séduire une imagination romanesque comme la mienne. En levant les yeux, dans telle petite rue, on apercevait le buste peint d'un valet moyenâgeux allongeant sa tête de coquin par l'embrasure d'une fenêtre. Ce gaillard, vous disait-on, répondait au nom de Tom le Guetteur. Aussitôt la rue perdait tout caractère de réalité, on était plongé en plein roman.

Je n'ai pas revu Lysterby depuis ma sortie du couvent. Je n'en ai conservé dans ma mémoire qu'un souvenir effacé, fragmentaire, pittoresque : une petite ville du vieux temps, avec des églises à clochers pointus, de petites rues grimpantes et propres, de rares passants. Et ceux-ci avaient toujours assez de loisir pour que la double file des élèves des « Lierres », allant à la promenade sous la direction des austères Dames de la Miséricorde, retînt leur attention, quelquefois même d'une manière assez fâcheuse, — par exemple, lorsque les gamins se mettaient à chanter derrière nous :

Catholiques, catholiques, coâ, coâ, coâ !
Allez au diable, et ne r'v'nez pas !

Je me rappelle aussi l'Hôtel de l'Écu, tout à fait moyenâgeux, sous son revêtement de lierre et de roses. C'est là que mes parents logeaient quand ils venaient me voir, là que ma sœur et moi nous couchions, alors, dans une grande chambre à plafond bas, à poutrelles ; l'encadrement des fenêtres était d'un dessin merveilleux, en bois taillé comme des diamants, avec des jalousies vertes qui excitaient notre admiration. Je me souviens aussi d'un jeu de boules qui me semblait se dérouler jusqu'au ciel, puis encore de longues, longues, interminables routes avec des champs de chaque côté, et enfin des ruines historiques qui ont donné leur nom à un roman de Walter Scott.

Il m'est impossible de me rappeler ces ruelles ombreuses parfumées de la senteur des roses, ces trottoirs étroits, ces petites boutiques, la fameuse procession qui, une fois l'an, ressuscitait le légendaire passé de Lysterby et donnait aux enfants, pendant un fugitif après-midi, le spectacle exaltant de splendeurs barbares, — il m'est impossible de me rappeler tout cela, sans évoquer de vagues scènes d'histoire, sans voir défiler dans mon esprit des personnages magnifiques et mémorables.

Sans doute, l'existence devait être monotone et terne pour ceux qui vivaient hors du couvent : jamais de dispute entre les fermiers des environs et ces petits boutiquiers ; malgré la réputation des montres de Lysterby, à peine si l'on tenait compte de l'heure, et l'on ignorait les vociférations des camelots.

Toutefois, l'esprit sectaire était là très puissant, si j'ai bonne mémoire. Lysterby était représenté au Parlement par un anticatholique féroce, qui rêvait, croyions-nous, de pendre tous les jésuites et de déporter toutes les nonnes. A l'intérieur du couvent, on ne le nommait qu'à voix basse et avec terreur : c'est ainsi que les premiers chrétiens, dans les catacombes, devaient prononcer le nom de leurs persécuteurs païens. Mais, sauf les religieuses qui voyaient approcher la persécution avec une secrète joie de prononcer en frissonnant ce nom odieux, tout Lysterby vivait en paix, et se couchait à l'heure des poules ; et le chant de l'alouette venait seul troubler les rêves, au matin.

Les guerres intestines avaient les mêmes causes éternelles

et innocentes que partout : Smith le boulanger ne parlait plus à Johnes le boucher ; Grub le filateur, obstiné dans la monotonie amère de ses convictions, engloutissait des quantités incroyables de bière, et, chaque soir, était prêt à déclarer que le meunier, Collins, était une canaille.

Nous autres, petites filles, n'avions pas le temps de penser à ces tracas du dehors. Nos tracas intérieurs étaient nombreux, absorbants. Non moins nombreuses et absorbantes nos joies minuscules. Nous étions dix seulement, les « petites », — toutes originales et curieuses fillettes ; et parmi nous il y avait un misérable spécimen du sexe fort, un affreux petit garçon, rejeton d'une noble famille, confié aux Dames de la Miséricorde. Elles l'habillaient d'une manière bizarre, en robe noire et tablier blanc, longtemps après qu'il en avait passé l'âge, par une concession malencontreuse à la modestie claustrale. Un garçon de huit ans en jupe, avec de longues boucles brunes qui lui tombaient sur les épaules !

Pour s'accorder à son costume, la nature avait fait de lui le plus poltron, le plus poule mouillée de toute notre bande. Près de lui je me sentais brave, chevaleresque, héroïque ! Il avait tous les vices que j'abhorrais d'instinct. Il était vaniteux, rapporteur, menteur. Je n'étais pas depuis un mois aux Lierres qu'il m'appelait « cette sale petite Irlandaise ». Mes belles colères effrayaient ce malheureux, au point de lui faire perdre la tête ; mes francs coup de poing le faisaient fondre en pleurs. La guerre ouverte que je lui avais déclarée le tenait en perpétuelles alarmes et il courait toujours se plaindre à sœur Une Telle, ou à mère Une Telle.

Par contre, les autres me firent vite une popularité romanesque : — non pour mes vertus, que ma rare modestie tenait cachées, mais à cause de ma gaieté débordante, indomptable ; à cause de mon imagination sans cesse en éveil, qui procurait de délicieuses terreurs à des enfants timides et peu inventives, à cause surtout de ma continuelle insubordination.

L'enfant craintive et souffrante s'était transformée subitement, sur le sol saxon, en une Irlandaise rebelle, instinctivement ennemie de l'ordre et de la loi. J'étais un chef de révolte doué d'une faconde extraordinaire ; avec un entrain diabolique, je me précipitais en toute occasion, moi faible

petit rien, contre toute autorité. Je suis obligée de reconnaître — moi qui devrais être la dernière à m'en vanter — que mon courage était admirable... Hélas ! c'est une vertu que j'ai toujours dépensée en pure perte. Loin de me procurer jamais le moindre bonheur ou le moindre succès, elle n'a fait qu'ajouter aux misères d'une vie hasardeuse.

Lysterby, les inimitiés, les mauvais traitements tuèrent en moi la gentille enfant sensible, patiente et résignée, que j'étais d'abord, et firent de moi un être odieusement agressif et volontaire. A mesure que j'avançai sur cette route difficile de l'enfance, je sentis s'affermir ma conviction que les grandes personnes — elles m'inspiraient désormais plus d'aversion qu'elles ne m'avaient jamais inspiré de crainte — étaient bien mes ennemies implacables.

Cette conviction aurait pu faire de moi une humble esclave. J'ai plaisir à dire que je me développai dans le sens opposé. Je me dressai, je défiai furieusement toutes les autorités de l'Église et de l'État, frappant de droite et de gauche, à l'aveugle, indifférente à la riposte et à la défaite.

XIV

LA DAME BLANCHE

Les Dames de Lysterby continuent-elles à malmener des enfants, à les affamer comme de mon temps? — temps si lointain que j'ai peine à croire que ce soit bien moi, personne pacifique, indifférente, satisfaite de presque toutes choses, qui ai vécu ces cinq années de lutte perpétuelle, de violence. Ou bien le vieux couvent a-t-il disparu, emportant avec lui son antique ignorance, ses vexations absurdes?

Les germes de bien des maladies étaient emmagasinés pour l'avenir dans ces êtres jeunes, en pleine croissance, par ce système de nourriture insuffisante : la faim faisait de la plupart de nous de sauvages petites gloutonnes, dévorant des yeux les boutiques de pâtissiers quand nous allions deux par deux à travers la ville; la nuit, nous rêvions des festins de Balthazar,

et toujours nous enviions le sort des heureux enfants élevés à la maison, bourrés de toutes les friandises que se rappelaient amèrement nos estomacs vides.

Des friandises!... Hélas! des tartines de beurre à discrétion auraient suffi à notre fringale. Lorsqu'une de nous était souffrante et ne pouvait manger la mince tartine octroyée pour le petit déjeuner, oh! la prière et l'attente anxieuses de toutes ces paires d'yeux affamés, braqués sur la malade! A qui offrirait-elle sa part? Presque toujours à ses deux voisines: la tartine était coupée en deux et la distribution avait lieu sitôt que la sœur regardait d'un autre côté.

Ces manques d'appétit, nous le constations avec regret, survenaient le plus souvent aux deux tables des grandes, et ces bonnes aubaines profitaient surtout aux jupes longues. Mais nous autres, nous n'étions que dix, et notre appétit était toujours prêt, jamais satisfait. Aujourd'hui il me faut tout mon héroïsme pour aller chez le dentiste; à Lysterby, chaque visite m'offrait une perspective joyeuse: si j'étais sage et ne criais pas, la sous-maîtresse laïque qui me conduisait m'autorisait toujours à m'acheter une tarte aux confitures. Je la mangeais lentement, à toutes petites bouchées, dans la boutique du pâtissier, navrée que le plaisir fût de si courte durée. Cette récompense était si fort de mon goût que je guettais avec vigilance le premier symptôme d'une dent branlante et, à l'instant même où on me l'arrachait, je ne manquais pas de m'écrier joyeusement :

— Vous voyez, miss Lawson, je n'ai pas pleuré!

Mais je ne voudrais pas donner à croire que ce premier temps de pensionnat fût tout de privations et de souffrances. Quand les autorités nous laissaient libres de nous amuser, nous étions une troupe de petites sauvages déchaînées, et la vie nous révélait à chaque instant des surprises délicieuses et des terreurs palpitantes.

J'appris à lire avec une étonnante rapidité. La bibliothèque du couvent pourvoyait libéralement à mes besoins; j'y trouvais des livres qui m'enchantaient: les légendes de Tyburn [1], les merveilleuses aventures des jésuites, leurs évasions par

1. Place publique de Londres où étaient décapités les catholiques.

des souterrains; doubles murailles, portes secrètes, passages mystérieux, ossements blanchis dans des cachettes depuis longtemps oubliées!... Grâce à mon imagination vive et naïve, notre existence à toutes devint une sorte de roman étrange.

Reléguée à l'infirmerie par une longue maladie, résultat naturel de notre fâcheux régime, j'eus le loisir de lire avec application plusieurs volumes de cette littérature édifiante. L'infirmerie elle-même avait un air fantastique. C'était un corps de logis séparé où menait un long corridor; on parvenait à ce corridor par une porte secrète, justement, comme celles qui m'occupaient tant, — un simple panneau, qui ne se distinguait en rien de la boiserie, — la porte rêvée pour faire disparaître un jésuite et le soustraire à des soudards en cotte de mailles. Au bout du corridor, un escalier à descendre, un autre à remonter, puis on arrivait à une jolie petite chambre verte et blanche, à poutrelles basses; des hautes fenêtres, on avait vue sur des buissons de roses, sur une longue pelouse de velours vert, sur une allée effrayante et mystérieuse, dont les arbres se rejoignaient en ogive, et qui semblait conduire tout droit au pays crépusculaire des fantômes.

Il ne me fallut pas bien longtemps pour voir une dame blanche descendre lentement cette allée, comme un blanc brouillard englouti dans la nuit sombre. Aucune puissance humaine n'aurait pu m'ôter de l'esprit que je venais de voir un fantôme. Je restai plantée à la fenêtre, les yeux fixes, attendant le retour de la dame blanche. De mes deux mains, je serrais mon cœur qui battait à bondir hors de ma poitrine. Livide, épouvantée, je courus au-devant de l'infirmière, qui m'apportait de la tisane chaude et je criai :

— Je l'ai vue, je l'ai vue!... Elle est toute en blanc, c'est un vrai fantôme!

Cette nuit-là, j'eus une violente fièvre. On m'enleva tous mes pauvres petits livres de contes. Mais ils avaient accompli leur œuvre. Ma convalescence fut bien employée : mon imagination eut le loisir de construire une stupéfiante histoire qui donnerait le frisson même aux grandes et ferait ramper sur les genoux et les mains une dizaine de fillettes victimes de mes hallucinations.

Ma dame blanche, à moi, était l'esprit d'une belle catholique persécutée au temps de Tyburn. Elle habitait ce manoir : — les Lierres, nous le savions, étaient un ancien manoir ; — elle avait eu peur, s'était enfuie par la porte secrète du corridor qui menait à l'infirmerie. L'escalier, en ce temps-là, s'enfonçait jusque sous terre, naturellement, et conduisait jusqu'au bout de l'allée mystérieuse. Je décidai qu'il devait y avoir de nombreux ossements sous le plancher du corridor et de l'infirmerie. Je finis par en convaincre toutes mes compagnes, si bien que, les jours de congé, les après-midi du dimanche, à tous les moments dont nous pouvions disposer, furtivement, deux de nous, à tour de rôle, — il fallait être deux pour animer le travail et doubler les terreurs, — se détachaient du groupe, munies de canifs et de crayons. Accroupies par terre, nous grattions fiévreusement le plancher jusqu'à ce que nous eussions fait un trou assez grand pour y fourrer nos petites mains. Nous trouvions toujours quelque chose de dur et de blanc qui venait confirmer ma thèse : de petits bouts de bois sec, que nous touchions avec horreur.

Ainsi, pendant quelques mois, nous vécûmes en plein roman, avec une telle intensité que tout le reste pour nous n'était plus qu'un rêve. C'est comme en rêve que nous faisions nos devoirs ; en rêve, que nous couvrions nos ardoises de figures, récitions des vers et les dates de l'histoire d'Angleterre, tirions l'aiguille et marmottions le rosaire. Mais nos pensées, nous-mêmes, nous étions ailleurs, tout occupées de la poutre que nous allions percer, tout obsédées de la certitude que j'avais vu, par une fente du parquet de l'infirmerie, une main blanche comme du marbre,.. J'étais la première victime de ma propre imagination, car je croyais honnêtement tout ce que je disais. La vanité, je le reconnais, n'était pas étrangère à mon invention. Je jouissais de mon triomphe, de la terreur que j'avais inspirée et que je partageais si passionnément ; par-dessus tout, je jouissais de la popularité qu'elle m'avait acquise : j'étais chef d'une bande de mécréants !

Je ne sais plus comment ni pourquoi cette fièvre tomba. Fûmes-nous découvertes et punies de tous nos dégâts ? Nous exagérions tellement le mystère de notre conspiration qu'il

aurait été inconcevable qu'elle ne fût pas découverte. Mais la fin de l'aventure s'est effacée de ma mémoire; elle n'a laissé aucune impression, d'aucune sorte. Je me revois, glacée tour à tour et enfiévrée de terreur, fouillant avec mon canif tous les coins du couvent, faisant une furieuse chasse aux ossements cachés, aux passages secrets, aux escaliers dérobés. Je revois toute l'école enflammée par mon ardente conviction. Et c'est tout...

XV

UNE INSURGÉE

Ce qui me surprend le plus quand j'évoque ce passé de Lysterby, c'est la transformation si rapide de l'enfant muette et pensive en une personne impérieuse, violente et résolue. A la maison, il avait fallu de longs mois pour me décider à la révolte contre une oppression féroce ; au couvent, il suffit qu'une religieuse doutât de ma parole pour faire de moi une glorieuse réfractaire.

Il est vrai que, malgré les défauts de l'éducation maternelle, je n'avais pas été élevée à songer que l'on pût mentir. Ma mère n'avait jamais paru admettre comme possible qu'un de ses enfants mentît. On dit la vérité comme on respire, sans y penser, tout simplement parce qu'il ne peut pas vous venir à l'esprit de ne pas la dire. C'était ainsi du moins que je comprenais la chose, sans la raisonner.

C'est ce vilain garçon, cet odieux Frank, j'imagine, qui, je ne sais comment, cassa la statue d'un ange, dans la chapelle, et, derrière mon dos, déclara qu'il m'avait vue commettre le méfait. J'étais bien capable de casser quarante statues si telle eût été ma fantaisie; mais, en ce cas, bien loin de cacher mon crime, j'eusse été prête à m'en glorifier, toute fière de l'avoir accompli. Aussi, lorsqu'on m'accusa d'avoir cassé cette statue d'ange, répondis-je assez impertinemment, je le crois bien, que je ne l'avais point fait.

Le grand inquisiteur était une svelte, jeune et jolie religieuse ; elle avait un délicieux visage, brun et or, joues

pleines, lèvres rouges, sourcils noirs. Je vois encore ce monstre exquis, avec ses longs doigts d'ivoire et l'ensorcelante perfidie de son radieux sourire.

— Il ne faut pas mentir, Angela ! On vous a vu casser la statue.

Je protestai énergiquement. Les paroles coulaient impétueusement de ma bouche; elles en jaillissaient comme le plus pur de mon sang eût jailli de mon cœur. Dans ma colère, je jetai mes livres à terre, je jurai de ne plus jamais manger, de me laisser mourir, de leur donner le remords de m'avoir tuée.

Là-dessus le joli Inquisiteur me prit par le bras, m'entraînant avec cette brutalité douce qui est la marque de la tyrannie la plus raffinée ; elle m'enferma dans une grande pièce blanchie à la chaux, une ancienne salle d'assemblée, où l'on avait mis une quantité de gros meubles.

— Vous allez rester là, Angela, jusqu'à ce que je vienne vous chercher, murmura-t-elle.

J'entendis la clef tourner dans la serrure. Mon cœur débordait de haine sauvage. Je m'assis et méditai une vengeance terrible.

Comment pouvais-je me venger ?... Sœur Esmeralda viendrait me délivrer quand bon lui semblerait ? « Très bien ! pensai-je. Nous verrons, quand elle viendra, si elle pourra entrer facilement ! »

Et je résolus de rendre ma délivrance malaisée.

Je voulais mourir de faim, seule et abandonnée dans cette énorme salle blanche, et causer ainsi le désespoir et la honte de mes tyrans. Haletante, fiévreuse, je poussai tous les meubles que je trouvai contre la porte. Dans mon ardeur j'accomplis des exploits auxquels je n'aurais jamais pu songer de sang-froid. Frêle fillette de huit ans, je parvins à rouler des fauteuils, un sofa, un lourd bureau, tous les meubles enfin, excepté une petite chaise, et jusqu'à une armoire. Je les massai avec soin contre la porte, pour faire obstacle à l'entrée de mon ennemie.

Puis, je m'assis sur la petite chaise au milieu de la salle, et je me mis à déchirer en mille morceaux, avec mes mains et mes dents, mon tablier neuf en toile de Hollande.

Le soir approchait, le jour tombait ; ma colère s'était épuisée, j'avais faim, j'étais fatiguée, misérable. Si toute autre personne que sœur Esmeralda eût paru dans le cadre de la porte, je me serais conduite tout autrement : car j'étais une petite créature très facile, quand je n'étais plus livrée à l'exaspération folle où me jetait toujours la moindre injustice. Mais c'est elle qui se dressa là, devant moi, après que le jardinier eut enfin réussi à forcer la porte de ma prison ; elle, hautaine, méprisante, triomphante, en face de moi, pauvre petite malheureuse, entourée des lambeaux de mon tablier de toile, retombée au pouvoir de sa justice impitoyable.

Ma vue se troubla, un souffle de folie passa, j'eus le sentiment affreux de ma défaite irréparable, et, sans savoir ce que je faisais, je saisis la chaise et de toutes mes forces, je la lui jetai au visage... Oh ! comme je la détestais, cette sœur Esmeralda ! comme je la détestais !

Ce fut grave et solennel. Je ne fus ni grondée, ni battue, ni maltraitée. Mon crime était trop effroyable et défiait les corrections ordinaires. On aurait pu croire que je portais déjà le voile noir du condamné, que l'échafaud m'attendait, et le cercueil et la fosse béante, lorsque mon ennemie, tenant ma main d'enfant serrée dans l'étau de sa main, suivit avec moi le corridor jusqu'au dortoir, où elle ordonna à une sœur converse d'aller chercher mes grosses bottines, mon chapeau et mon manteau.

Les enfants se rendaient joyeusement au souper : de-ci de-là, sans doute, il y eut un murmure d'effroi quand elles virent la sœur converse me prendre par la main et m'emmener.

En silence, à son côté, dans le crépuscule gris, je descendis des Lierres, par le pré communal, au couvent de la ville, où habitaient seules les révérendes mères. Quelque chose de terrible allait m'arriver, j'en étais sûre, et, lasse de souffrir, lasse de ma courte vie déjà si agitée, j'espérais que ce serait la mort. Peu m'importait ! il y avait longtemps que rien ne m'importait plus...

Et c'est ainsi que je perdis le charme délicieux de cette promenade silencieuse, à cette heure inaccoutumée, entre les petites boutiques qui préparaient leur illumination du soir,

parmi les personnes libres et heureuses qui allaient et venaient, joyeuses de vivre, joyeuses d'être libres. Mon cœur était mort à l'espérance, et mon esprit à toute curiosité.

Une fois au couvent, on me laissa dans la sombre et navrante solitude du parloir, avec ses peintures pieuses et son grand crucifix. Je restai, l'œil et l'oreille aux aguets, dans l'obscurité muette. Ce fut un soulagement lorsque la supérieure entra, suivie de deux religieuses. C'était une sorte de pontife que nous autres, enfants, considérions avec un étonnement respectueux, aux jours de fêtes solennelles, quand de ces hauteurs elle s'adressait à nous comme Moïse, de sa montagne, aurait pu s'adresser à une troupe de moineaux.

J'étais pâle comme la mort; et déjà, dans ma poitrine, mon cœur était mort. Je sais si bien, à présent, comment j'étais! Toute blanche, les veines gonflées, les lèvres bleues, morne, indifférente.

Mon crime surpassait toute réprimande. On me conduisit sans mot dire dans une cellule obscure; et là une grosse sœur converse aux joues rouges, une robuste créature, me déshabilla. Le règlement du couvent défendait de fouetter les filles; j'avais huit ans, j'étais extrêmement délicate : la supérieure me prit la tête, me la tint serrée sous son bras, et la sœur converse aux joues rouges me cingla l'échine avec un martinet, jusqu'au sang. Je m'évanouis...

Je n'avais pas poussé une plainte. J'aime à me rappeler cette preuve enfantine de résolution et d'orgueil.

XVI

MA PREMIÈRE CONFESSION

Ai-je été longtemps évanouie? Ai-je été longtemps malade? S'éleva-t-il parmi les religieuses effrayées une voix en ma faveur? Le secret fut-il gardé entre la supérieure, le bourreau et le médecin?

Catholique dans un milieu de protestants fanatiques, aux gages d'une communauté catholique, le docteur fut proba-

blement désireux d'éviter un scandale. Autour du couvent rôdait le lion rugissant, le terrible député de Lysterby, en quête de catholiques à dévorer. Personnage satanique qui, la nuit, rêvait de Tyburn et aurait voulu proscrire tous les prêtres et toutes les nonnes du royaume! Représentez-vous les huées et les cris, au Parlement et au dehors, si l'on apprenait qu'une petite fille, au couvent, avait bel et bien reçu le knout!

Je sais que je restai longtemps au lit, que mes plaies furent cicatrisées par des applications de charpie, d'huile et d'herbes. Le docteur, un joyeux compère, venait s'asseoir à mon chevet; il m'apportait des dragées.

Le pavé de la rue était dur, la rue étroite, et les voitures qui roulaient de la gare à l'Hôtel de l'Écu ébranlaient mon lit. Le bruit était nouveau et m'amusait. Je pensais à ma mystérieuse amie des Lierres, la dame blanche. Je me demandais si jamais quelqu'un l'avait battue... La cuisinière, sœur Joseph, grimpait de temps en temps l'escalier et m'offrait en manière de consolation, ou peut-être de corruption, quelque gâteau, biscuit ou tarte aux confitures.

Mon dos une fois guéri, je ne m'ennuyais pas du tout. C'était bon de reposer dans un lit frais et blanc, d'écouter comme en rêve les discrets murmures d'une petite ville derrière les murs d'un paisible couvent; de n'avoir rien à faire, aucun souci, de n'entendre aucune voix grondeuse et d'avoir beaucoup de bonnes choses à manger, après cette longue famine de neuf mois interminables.

Je ne me rappelle pas quand *elle* vint me voir pour la première fois. — Elle, c'était une vieille religieuse toute frêle, au visage pâle et délicat, aux yeux de couleur indécise, ni bleus ni gris, pleins d'une tristesse pensive. Sa voix était grave et me pénétrait du même plaisir profond que le doux attouchement de ses fines petites mains. On l'appelait mère Aloysius; elle peignait des tableaux pour la chapelle et pour le couvent.

Savait-elle ce qui s'était passé? Avait-elle pris sur ses chétives épaules la dette de la communauté envers moi? Étais-je simplement pour elle une petite fille méchante et malade vers qui elle se sentait attirée par sympathie?

Elle ne dit jamais un mot de ma flagellation, ni moi non

plus. Peut-être, avec l'inconsciente délicatesse d'une sensibilité enfantine, devinai-je qu'elle en serait peinée ; ou, plutôt, je ne voulais pas rompre le charme dont m'enveloppait chaudement sa tendresse discrète.

A son approche, la méchanceté se détachait de moi comme un pesant manteau ; dépouillée de ce poids, je trottais sur ses talons comme un petit caniche. Elle m'emmenait partout avec elle, — dans le grand jardin où elle soignait les fleurs et où elle me permettait d'arroser et de bêcher jusqu'à perdre haleine, ardemment persuadée que le sort des fleurs, l'année prochaine, dépendait de mon travail, — dans son atelier où je restais en extase à la regarder peindre, lui tenant ses brosses et ses couleurs, — à la chapelle, où elle changeait les fleurs : je ramassais les queues en petits tas que je balayais de la main et faisais tomber dans mon tablier.

Et, tout le temps, je parlais, avec volubilité ; je parlais, non de mes souffrances passées, ni de mes peines présentes, mais des choses qui m'étonnaient et m'intéressaient, des incroyables choses que j'avais envie de faire, et des légendes de Tyburn et de la dame blanche.

Quand on me jugea en état de retourner aux ennuis et à la nourriture insuffisante de tous les jours, on me mit mon chapeau, mon manteau et mes grosses bottines et, tandis que j'attendais dans le vestibule, la terrible supérieure sortit de son cabinet.

Elle me regarda froidement :

— Vous avez reçu une leçon, Angela. J'espère à l'avenir que vous serez sage.

Et, d'un geste mort, elle me toucha l'épaule. Une réponse impertinente, un regard méchant furent prêts à jaillir ; mais je rencontrai l'affectueuse prière que me faisaient les yeux fanés de ma nouvelle amie. Je n'étais qu'une mioche, mais je compris ce que disaient ces yeux tendres et inquiets, fixés sur moi, derrière cette femme que je détestais : « Sois bonne, chère enfant, sois muette, respectueuse. Pardonne, oublie, pour l'amour de moi ! »

J'avalai, avec un petit sanglot, les paroles que je brûlais de prononcer, je m'approchai de mère Aloysius et lui tendis ma joue.

— Vous êtes une brave petite fille, Angela, — me dit-elle doucement. — Voyez-vous, si vous êtes sage, la révérende mère vous laissera descendre ici et vous passerez encore toute une bonne journée avec moi : je vous mènerai arroser les fleurs, remplir les vases de la chapelle, et vous me regarderez peindre là-haut, à l'atelier... Au revoir !

Elle m'embrassa sur les deux joues, non pas de ces baisers sans chair qui sont d'usage au couvent, mais avec des lèvres chaudes de tendresse humaine, et ses doigts s'attardèrent à caresser mes cheveux.

De retour aux Lierres, je gardai un silence absolu sur tout ce qui m'était arrivé ; je ne puis en définir aujourd'hui les obscures raisons : personne ne sut jamais rien de mon châtiment.

Sous la bienfaisante influence de ma nouvelle amie, je fus pendant quelque temps le modèle de toutes les vertus. Je travaillais ferme ; j'absorbais les connaissances utiles contenues dans le *Guide de l'Enfant* et l'*Histoire d'Angleterre* du cardinal Wiseman.

A la fin du mois, à la stupéfaction générale et à ma propre confusion, je reçus en récompense une médaille de bonne conduite, et je fus enrôlée dans la sainte corporation des Enfants des Anges. J'en portais la médaille attachée à un beau ruban vert.

Cette période de grâce, évidemment, ne pouvait durer ; tout le monde autour de moi, en avait le sentiment. On la jugea propice à ma première confession.

HANNAH LYNCH
Traduction de M. Brandon.

(A suivre.)

LETTRES DU SÉMINAIRE[1]

XXXII

Paris, 3 janvier 1846.

Chère et excellente mère,

Les premiers jours de mon année ont été employés à rendre à mes anciens maîtres et bienfaiteurs les devoirs que la reconnaissance m'imposait envers eux. Maintenant que toutes mes visites sont achevées, je viens, chère bonne mère, m'entretenir doucement et tranquillement avec vous. Ah ! que ne m'est-il donné, comme à tant d'autres, d'inaugurer l'année par un baiser donné à ma mère et en lui présentant les souhaits que mon cœur forme pour elle ! Hélas ! je ne puis que franchir en esprit la distance qui nous sépare, pour me jeter dans vos bras, et là, chère maman, vous ouvrir mon cœur tout entier. Vous voyez sa tendresse, vous connaissez ses souhaits. Ah ! que ne dépend-il de moi de vous rendre le bonheur dont vous êtes pour moi l'heureuse cause ! Que Dieu vous rende tous les instans délicieux que vous m'avez fait passer, que toutes vos journées soient aussi belles et aussi pures que celles que j'ai passées auprès de vous ! Vous souhaiter une bonne année, c'est m'en souhaiter une à moi-même. Notre bonheur n'est-il pas indissolublement uni, et la joie de l'un n'est-elle pas celle de l'autre ? Maintenant, bonne maman, je m'en vais vous donner mes étrennes ; ce seront deux bonnes

1. Voir la *Revue* du 15 décembre 1901, du 1er janvier et du 1er février 1902.

et excellentes nouvelles qui, j'en suis sûr, vous causeront bien du plaisir.

La première, c'est que j'ai reçu de Vienne une lettre de notre chère voyageuse, où elle m'annonçait que dans peu de jours, elle comptait aussi vous écrire. Ce qui a causé ce long retard, c'est un séjour que la famille a fait en Gallicie, et le désir qu'elle avait de nous donner quelque chose de certain relativement à son voyage d'Italie ; car il paraît qu'à Vienne tout a été remis en question. Enfin, chère mère, tout est décidé, et voici son itinéraire, tel qu'elle me le trace : Vienne, Gratz, Laybach, *Trieste*, *Venise*, Padoue, Ferrare, Bologne, *Florence*, Sienne, Viterbe et *Rome*. Les noms soulignés sont ceux des villes où ils feront un plus long séjour. Le retour aura lieu par Florence, Gênes, Nice, la France et *Paris*. Ah! quelle joie! chère maman, imaginez-vous que toutes ces espérances que nous prenions pour des rêves vont enfin se réaliser. Nous la verrons, il n'y a plus aucun doute, et bien plus, nous la verrons dans peu de temps, car j'espère qu'ils choisiront le printemps pour effectuer leur voyage, les chaleurs de l'été étant insupportables en Italie. Ce serait donc dans quatre mois à peu près que nous reverrions notre amie. Concevez-vous ce bonheur, chère maman? pour moi, j'en reviens à peine, je crois rêver encore, et il faut que je relise sa lettre bienheureuse, pour me convaincre du contraire. Courage donc, chère mère, nous compterons encore des jours heureux. — Mais j'ai encore à vous annoncer une excellente nouvelle qui vous surprendra peut-être encore davantage.

Il faut que vous sachiez, chère mère, que tandis que je professais l'hébreu à St-Sulpice, j'avais rédigé pour mon cours des notes assez étendues, lesquelles, réunies, forment une grammaire hébraïque à peu près complète. M. Lehir m'a demandé de les voir, et les a trouvées si bien faites, qu'il m'a fait une proposition à laquelle je n'aurais jamais songé de moi-même, mais qui m'a séduit par les offres avantageuses qu'il y a jointes. Il m'a fortement engagé à les publier, en me promettant de faire accepter l'ouvrage à son éditeur, comme venant de lui-même, car il est déjà auteur, et ensuite de le faire adopter comme ouvrage élémentaire pour l'enseignement de l'hébreu dans tous les séminaires de la Société de

St-Sulpice, qui sont fort nombreux. Cette dernière proposition, comme vous comprenez, est de la plus haute importance et assurerait à l'ouvrage une publicité très considérable. Je n'ai pas pu refuser, chère mère; vous sentez en effet quels immenses avantages pourrait avoir pour toute ma vie la réalisation de ce projet, surtout si je réussissais, comme j'en ai l'espérance. Je crois posséder sur ce sujet des idées neuves et ingénieuses : ainsi du moins en jugèrent ceux qui suivirent mon cours, et qui eurent la patience de copier ces notes d'un bout à l'autre, malgré leur excessive longueur. Le travail, d'ailleurs, est déjà fort avancé, et il ne me reste qu'à compléter et mettre en ordre les matériaux que j'ai recueillis. Néanmoins, comme je désire faire ce travail avec toute la perfection dont je suis capable, je veux m'obliger à toute une nouvelle série de recherches, lesquelles pourront bien en reculer l'achèvement jusqu'à un an ou dix-huit mois. Mais ce travail m'est agréable, chère mère, et je trouverai dans Paris tous les secours possibles. La bibliothèque de St-Sulpice est à ma disposition; et d'ailleurs j'ai dans les bibliothèques de Paris d'immenses répertoires, où je pourrai puiser à volonté. J'ai fait la connaissance de M. Stanislas Julien, professeur de chinois au Collège de France, et qui, par un hasard bien singulier, connaît beaucoup notre Henriette, ses deux filles ayant été ses élèves. Il me témoigne beaucoup d'amitié et m'a procuré entrée à la bibliothèque particulière de l'Institut. Un de mes condisciples de St-Sulpice, frère de l'un des bibliothécaires de Ste-Geneviève, m'a aussi procuré la permission, rarement accordée, d'en emporter des livres chez moi. Enfin, chère mère, j'ai déjà commencé à suivre différens cours, qui me seront nécessaires pour l'exécution de mon projet, entr'autres les cours d'arabe de la bibliothèque royale et du Collège de France. L'excellent M. Quatremère m'encourage aussi fortement à exécuter mon projet et se propose de me fournir des renseignements précieux. Vous voyez, chère maman, que je suis bien appuyé de tous côtés, et que j'ai de raisonnables espérances de succès. Jugez de l'avantage qu'il y a à s'introduire ainsi dans le monde savant par un ouvrage utile et estimé. Et d'ailleurs, chère mère, cela ne m'empêchera pas de prendre mes grades littéraires, d'après

mon premier plan. Je regarde le baccalauréat comme déjà passé, quoique mon autorisation se fasse toujours attendre; mais elle ne peut plus tarder longtemps, et d'ailleurs ma préparation est terminée. Quant à ma licence, je la passerai peut-être un peu plus tard que je ne l'aurais fait sans ce nouvel incident, mais j'espère néanmoins la passer encore l'année prochaine. Quant au projet de voyage d'Allemagne, vous comprenez qu'il est à jamais oublié. Ne vous disais-je pas bien, bonne mère, que je trouverais moyen de le faire tomber dans l'eau le mieux du monde?

Mais il y a un petit point, chère mère, qui m'inquiète, parce que je ne sais pas s'il vous sera agréable. Il faut avouer que ma position actuelle n'est pas ce qu'on pourrait demander de plus commode pour les recherches que je vais être obligé de faire. Ces MM. de St-Sulpice, pour lesquels je travaille, l'ont si bien senti, qu'ils m'ont cherché et trouvé de suite une place dans une pension voisine de St-Sulpice, où les avantages pécuniaires seraient au moins les mêmes qu'au Collège Stanislas, et où je n'aurais absolument que 2 heures de répétition par jour, et encore serait-ce le soir, de 7 heures à 9 heures; en sorte que j'aurais toute ma journée à moi pour mes cours et mes visites aux bibliothèques. Je n'ai rien voulu accepter sans avoir consulté ma bonne mère. Je suis bien fâché que l'espace ne me permette pas, chère maman, de combattre cette fois les difficultés que vous m'opposiez dans votre dernière lettre, et de vous rassurer sur vos craintes. Pouvez-vous croire, chère mère, que je m'assimile à cette jeunesse méprisable et turbulente, qui ne va à un cours que pour pousser des cris et frapper des pieds! En vérité, si vous voyiez ceux auxquels j'assiste, vous les trouveriez bien plus paisibles. Nous ne sommes dans la plupart que 3 ou 4 personnes, qui toutes nous connaissons, ainsi que le professeur, et tout se passe sur un ton fort aimable. Oh! je vous en prie, chère mère, estimez assez votre Ernest, croyez assez à la gravité et au sérieux de son caractère pour croire qu'il ne se mêlera jamais à ces honteuses menées. Je suis désolé, bonne mère, que le manque d'espace vienne interrompre notre agréable conversation. Mais il faut que je témoigne à M. Pasco et par lui à tous mes anciens maîtres,

toute ma reconnaissance pour les soins que j'ai reçus d'eux. Vous vous chargerez, n'est-ce pas, bonne mère, de présenter mes respects et mes souhaits à ces MM. du presbytère, ainsi qu'à tous nos parens et amis. — Adieu, bonne et excellente mère, croyez que ce qui fait ma plus grande joie dans les heureuses nouvelles que je viens de vous communiquer, c'est que je crois qu'elles vous seront agréables. Vous connaissez la tendresse que Dieu a mise pour vous dans le cœur de votre fils respectueux et soumis.

E. RENAN

Les coquillages et les confitures avaient parfaitement fait le voyage. Les premiers excitent l'admiration de tout le monde, et les secondes rafraîchissent mes longues séances d'étude et me font penser à ma mère. Il y a déjà un pot mis à sec.

XXXIII

Tréguier, 18 janvier 1846.

Mon Dieu, mon pauvre Ernest, que tu me mets dans une pénible position entre prononcer contre ma pensée et contre le désir que tu me témoignes de quitter le collège Stanislas ; tu m'avais fait un récit si ravissant de la réception que tu avais reçue, des bontés et de l'intérêt que te témoignait le supérieur, que je suis toute étonnée que tu veuilles quitter un établissement qui te procure l'avantage d'obtenir tes grades littéraires. Je relis ta délicieuse lettre du 17 octobre que j'avais, dans ma folle joie de mère, communiquée aux nombreuses personnes qui s'intéressent à toi. Tu paraissais si heureux, si content, c'était ce qui me flattait le plus ; et maintenant, mon pauvre Ernest, où vas-tu te caser ? Le mieux que tu pourras, j'en suis bien persuadée, mais je n'ai pas grande opinion de toutes les maisons de pension, où tout est spéculation, et cela est fort juste. Si tu y as ta pension, on te fera faire de l'ouvrage en conséquence (ta pauvre sœur pourrait t'en donner des nouvelles). Si tu y payes ta pension, il en coûtera à ta pauvre bourse, tu voudras la ménager et cela

par une délicatesse bien placée. Dans ton empressement de quitter Stanislas, tu crois que tu seras nourri et payé pour deux heures par jour de travail. Cela est impossible; enfin, mon Ernest, je te laisse libre, persuadé que tu feras ton possible pour faire amener tout à une bonne fin. Tâche toujours d'être bien couché, et ménage ta santé, et soigne-toi bien.

Mon Dieu! quel changement dans ta vie, à peine si j'en reviens. Prends courage, mon cher enfant, tu vas aussi avoir ta petite part des tribulations, des déceptions, enfin ce qu'a tout le monde sur cette pauvre terre. Tu les cacheras à ta pauvre bonne mère (qui les devinera), comme s'il fallait que son enfant soit entouré d'une auréole de bonheur pour être aimé d'elle. Dis-moi les choses telles qu'elles sont, mon Ernest, je partagerai tes peines comme j'ai partagé tes joies. En avons-nous eu, mon fils? Oui, de bien réelles. Espérons que le bon Dieu nous en réserve encore. Conserve toujours ce grand, ce joli caractère qui charme tous ceux qui te connaissent, et ne mets point de barrière entre tes premiers amis et toi. Cela, mon fils, ne t'obligera en rien, ils reconnaîtront en toi ce noble caractère qui est le partage des âmes bien nées, parce qu'enfin, mon bon Ernest, il ne t'est pas venu dans l'idée que je veuille te faire entrer dans le saint état du sacerdoce malgré toi. Tu avais nourri mon cœur et ma pensée de cette douce, de cette délicieuse espérance; si elle m'est ravie, eh bien! mon enfant chéri, tu me dédommageras par ta tendresse, et par le zèle que tu mettras à tâcher de te faire une carrière, puisque nous sommes sans fortune sur cette pauvre terre. Ne reste pas tard dans les bibliothèques, je t'en prie, les gazettes sont pleines d'attaques de nuit dans les rues de Paris.

J'ai eu aussi une lettre de ma pauvre bonne fille, la veille de son départ de Vienne. Il y a encore bien loin d'ici au moment où nous la verrons. Comme le bon Dieu dans sa douce, dans son aimable bonté a prévu le temps où sa chère présence nous sera nécessaire, même indispensable! mon Dieu! abrégez ce moment le plus que vous voudrez dans votre bonté!

Me voilà bien embarrassée pour l'adresse de ma pauvre lettre, parce que j'ai dans l'idée que tu as quitté Stanislas. Peut-être qu'elle va m'être retournée. Pars toujours, pauvre

lettre, et puisses-tu trouver mon pauvre Ernest heureux et content! Adieu, cher ange; courage d'un côté, résignation de l'autre, et tout ira bien. Je t'embrasse bien tendrement. Ta mère et meilleure amie.

VEUVE RENAN

J'ai reçu, mon bon enfant, tes charmantes étrennes. Garde ton argent, pauvre petit, tu en auras bien besoin.

XXXIV

Paris, le 25 janvier 1846.

Chère et excellente mère,

Je m'empresse de vous écrire pour vous annoncer une bonne et heureuse nouvelle: c'est que j'ai passé avant-hier mon examen du baccalauréat avec un plein succès. Aussitôt que j'ai reçu du ministère l'autorisation dont j'avais besoin, je me suis fait inscrire, et presqu'aussitôt j'ai passé mon examen. La réussite, bonne mère, a été complète, et j'ai pu m'apercevoir que les examinateurs étaient hautement satisfaits. J'en connaissais du reste déjà quelques-uns, et j'ai trouvé en eux la plus parfaite bienveillance. C'étaient tous des professeurs de la Sorbonne et des célébrités littéraires, M. Ozanam pour la composition écrite, M. Lacretelle pour l'histoire, MM. Garnier et Damiron pour la philosophie et la littérature, M. Lefébure de Fourcy pour les mathématiques, la physique et la chimie. M. Garnier a eu la bonté de m'inviter à la fin de l'examen à aller le voir, afin de causer plus longuement avec lui. J'ai accédé à son invitation, et j'ai passé une heure bien agréable avec un homme si aimable et d'un esprit si élevé. Il s'est offert à me donner tous les conseils dont j'aurais besoin pour la direction de mes études. Vous voyez, bonne mère, que la première épreuve m'a parfaitement réussi; j'espère qu'il en sera de même des suivantes. Je me suis fait inscrire immédiatement pour la licence; il est de règle qu'il y ait un an d'intervalle entre le baccalauréat et cet autre grade, et ce n'est pas trop pour la préparation sérieuse

qu'il exige. Néanmoins, j'espère obtenir une dispense pour le passer à la séance d'octobre prochain.

Ce second grade, bonne mère, est de la plus haute importance, et quand on l'obtient, c'est un titre tout à fait honorable. Aussi est-il fort difficile à obtenir à Paris, surtout. Mais aussi arrivé là, tout est à peu près fini, car le doctorat qui vient après n'est plus qu'un travail d'amateur, livré au choix de chacun. On prend une thèse, que l'on travaille à sa manière. Puis on la fait imprimer, et on la soutient en Sorbonne. Voilà en quoi consiste cette dernière épreuve, qui n'est plus qu'un exercice honorifique. Vous voyez, donc, chère mère, que la fin de tous ces examens n'est pas aussi loin de nous que nous aurions pu le croire, puisque l'année prochaine à cette même époque, j'aurai passé le seul grade réellement difficile qui est la licence. Mais n'anticipons pas si vite sur l'avenir.

Pauvre bonne mère, comme votre dernière lettre m'a percé le cœur, en m'apprenant que le projet dont je vous parlais en ma dernière vous avait fait de la peine. Quoi! il sera donc vrai que j'aurai peut-être fait verser des larmes à ma bonne, à mon excellente mère. Maman, chère maman, je me jette à vos genoux pour vous en demander pardon. Oh! s'il dépendait de moi de ne jamais vous causer la moindre ombre de peine, que je serais heureux de l'acheter même au prix du bonheur de ma vie entière! Eh quoi! un quart d'heure de joie causée à ma mère, ou bien un instant de chagrin que je lui aurais épargné ne suffiraient-ils pas pour compenser toutes mes peines! Il n'y a que le devoir et la conscience qui ne puissent être sacrifiés à rien ici-bas. Oh non! mère chérie, Dieu ne m'imposera jamais une si cruelle épreuve que de me placer entre ma mère et mon devoir. Toujours ces deux voix sacrées me parleront le même langage, toujours elles me conduiront de concert au bonheur. Maman, ma chère maman, que ne puis-je en ce moment vous voir pour rassurer votre tendresse alarmée! Pouvez-vous craindre un instant, chère mère, pour le cœur de votre Ernest! Ne sera-t-il pas toujours bon, pur, élevé, aimant? Obéira-t-il jamais à d'autres voix qu'à celles du devoir et de la conscience? Vous paraissez craindre, bonne mère, la nouvelle position que j'avais

crue nécessaire pour l'exécution de mes projets. Mais, maman chérie, songez-vous que ce sont ces MM. de St-Sulpice qui me la proposent et pouvez-vous croire que je me trouve mal en sortant d'une main qui m'a toujours si bien dirigé ? Ces MM. du Collège Stanislas ne seront nullement mécontens : aussitôt que je leur parlai du projet que m'avait suggéré M. Lehir, ils le comprirent eux-mêmes, et tout en me félicitant de cette heureuse fortune, ils me témoignèrent le regret qu'ils éprouveraient, si l'exécution de ce projet m'obligeait à me séparer d'eux. Ils me témoignent toujours la plus parfaite amitié, et me font sans cesse promettre qu'aussitôt ce travail achevé, et mes grades obtenus, je rentrerai parmi eux. Mais ils sentent fort bien qu'il n'est pas possible que je continue à remplir le poste que j'occupe et que je me livre en même temps à ce travail. Néanmoins, chère mère, je suis résolu à ne rien faire sans votre plein consentement. Si vous éprouvez de la peine à me voir accepter cette nouvelle place, eh bien, chère maman, je dirai à M. Lehir qu'il m'est impossible d'exécuter le plan qu'il m'avait proposé, et il n'en sera plus question. J'avais déjà pourtant si bien commencé ! N'importe, bonne mère, tout cédera à un désir de votre part. Peut-être, chère mère, n'avez-vous pas compris combien ce projet de la grammaire hébraïque était avantageux. Pour moi, j'y ai vu du premier coup un moyen sûr et prompt de hâter notre réunion et de terminer l'exil de notre amie. Vous ne m'en parlez pas dans votre dernière, bonne mère, il semblait que vous en fissiez peu de cas ; je croyais que vous en seriez ravie.

Vous avez peine à croire, bonne mère, que pour 2 heures de travail, on me donne ma pension et des appointemens. Voici, chère maman, l'exacte vérité : pour les 2 heures de répétition du soir, on me défraie de la pension et de tout le reste, et l'on m'assure, en outre, des répétitions particulières que je donnerai quand je voudrai et dont tout le profit sera pour moi. Vous ne sauriez croire, bonne mère, comme ces répétitions se paient ici énormément cher. Vous saurez qu'une heure par jour (sans compter les jours de congé, etc.), se paie à raison de 60 francs par mois, et que les appointemens ordinaires d'un répétiteur *licencié* et *externe* qui fait

exactement ce qu'on me propose de faire, sont de 2 000 francs par an. Comme je n'ai pas encore le grade de licencié et que d'ailleurs je prendrai ma pension dans la maison (ce qu'on évalue ici à 12 ou 1 500 francs), je n'ai pas dû porter si haut mes prétentions. Cela doit au moins vous faire comprendre que les propositions que l'on me fait sont au contraire fort modiques. — Quant aux égards, ils me sont assurés par ma position même, j'aurai fort peu de contact avec les élèves et jamais la moindre surveillance à exercer. Et puis, bonne mère, comprenez-vous combien ces répétitions me seront profitables à moi-même pour me préparer à ma licence? Je ne les ferai qu'aux élèves des 4 classes supérieures; tout le monde convient que c'est le plus utile des exercices.

Quant à l'isolement, ne le craignez pas trop, bonne mère. Comme je vous l'ai dit, je serai très près de St-Sulpice, et je pourrai aller aussi souvent que je le voudrai voir ces MM. et passer ma récréation avec eux. Vous me demandez, bonne mère, si j'ai quelque ami. Eh! bonne mère, n'ai-je pas trouvé autant d'amis fidèles dans toutes les personnes avec lesquelles je me suis trouvé lié jusqu'ici! M. Dupanloup a été pour moi d'une bonté charmante dans toutes les visites que je lui ai faites; la distance m'empêche de voir M. Baudier aussi souvent que je voudrais; mais à sa place, M. Lehir est devenu mon directeur habituel, et je ne puis vous dire quel trésor d'amitié et de bonté j'ai trouvé dans cet excellent cœur. Enfin tous ces MM. de St-Sulpice et d'Issy sont pour moi autant de pères et d'amis. Enfin, mes anciens condisciples, avec lesquels je vais d'ordinaire passer une partie de la soirée du mercredi soir, me témoignent plus d'affection que jamais. Quant aux conseils qui pourraient m'être nécessaires dans une autre sphère, je les trouverai abondamment dans M. Garnier, M. Julien, M. Quatremère, et enfin, bonne mère, dans l'excellente amie de notre Henriette, mademoiselle Ulliac-Trémadeure, avec qui j'ai enfin fait connaissance. Quel cœur d'or, chère maman, et quelle affection pour notre pauvre exilée! Oh! quel bonheur j'ai eu à causer avec elle! Elle me parle sans cesse de vous, ainsi que sa bonne vieille mère, qui me demande toujours de vos nouvelles, et qui est fort empressée de vous connaître. Quand donc, me demande-

t-elle chaque fois, est-ce que madame Renan viendra à Paris? Ah! pauvre mère, pauvre mère, adieu. Il faut nous séparer. Que ne puis-je vous envoyer mon cœur au lieu de ma lettre, et vous y faire lire comme dans un cristal bien transparent : vous y verriez au moins la plus tendre, la plus sincère, la plus vive et la plus pure des affections.

E. R.

Maman chérie, répondez-moi bientôt, s'il vous plaît. Je ne serai heureux que quand vous m'aurez dit que vous êtes contente de moi. Adressez sans aucune crainte vos lettres au Collège Stanislas. Mère chérie, mère chérie, si vous saviez combien je vous aime!

XXXV

Tréguier, 3 février 1846.

Comme je suis contente, mon cher Ernest, que tu m'aies écrit plus tôt que de coutume! Je ne sais pourquoi, j'éprouvais une grande impatience de recevoir ta lettre ; un instant avant de la recevoir, je comptais avec tristesse les longs jours qu'il fallait encore attendre avant d'arriver à nos époques accoutumées. Je t'en remercie mille fois ; en récompense de ton exactitude, tu n'attendras pas bien longtemps la réponse.

Voilà donc un pas de fait, mon cher enfant, dans la carrière littéraire ; je ne m'attendais pas que cela fût arrivé si tôt. Tu auras travaillé comme un pauvre misérable ; Ernest, mon bon enfant, ménage ta santé ; elle m'est mille fois plus précieuse que la mienne. Tu travailles, je suis sûre, nuit et jour. C'est pour cela que j'ai regretté pour toi Stanislas, où je pense que toutes les heures sont marquées. Je sais que tu l'as quitté il y a longtemps, ainsi n'en parlons plus. Je t'en supplie, dis-moi si tu t'es bien trouvé, je suis persuadée que oui, puisque les Messieurs de St-Sulpice t'ont adressé à cette maison. Donne-moi quelques détails sur ta nouvelle position ainsi que sur les cours que tu suis. Vas-tu quelquefois au cours d'un jeune professeur de littérature française duquel on fait un éloge charmant ; voici ce qu'en dit la

presse : « M. de Loménie a ouvert aujourd'hui son cours au Collège de France en présence d'un nombreux auditoire. Le jeune professeur a exposé dans un discours remarquable par l'élévation des idées et la générosité des sentiments l'objet de son enseignement de cette année. Les tendances progressives et en même temps modernes de M. de Loménie ont entraîné d'une manière complète les sympathies du public. Il exposera cette année l'histoire de la littérature française depuis Beaumarchais jusqu'à nos jours. » La feuille précédente, en l'annonçant comme suppléant à M. Ampère, faisait l'éloge d'un ouvrage, plein de charme et de profondeur, sous le titre modeste d' « un homme de rien[1] ». J'ai beaucoup de plaisir avec le journal que je vois maintenant. Avec les villes et les campagnes, il s'occupe beaucoup d'instruction et la Chambre aussi. M. de Carné disait, il y a quelques séances, que le 1/3 au moins des jeunes gens qui se présentaient aux examens du baccalauréat n'était pas reçu, faute d'instruction aux collèges universitaires ; on lui a répondu : preuve que l'on est difficile, et que les examinateurs font leur devoir.

Courage, mon pauvre Ernest, je ne suis point d'avis que tu prennes beaucoup de répétitions cette année, surtout puisque tu t'occupes de l'hébreu. Je suis bien aise que tu t'occupes de cette étude, je suis fâchée maintenant de t'avoir privé du livre que tu m'as laissé ; peut-être qu'il t'est utile. S'il t'est utile, je pourrai te le faire passer sous bande par la poste. Cela ne coûtera presque rien ; j'avais été bien tentée l'autre jour de profiter de l'offre obligeante des demoiselles Kerguezec pour te l'envoyer ; je craignais que leur frère ne t'aurait point trouvé.

Je suis toujours sans lettre de notre chère voyageuse depuis la lettre de Vienne du 26 décembre. C'est bien ennuyeux. Dieu sait quand ils seront à Rome. Pauvre bonne fille, comme je suis pressée de lui écrire! Depuis la lettre que nous lui avions écrite d'ici pendant le congé, je ne lui ai pas écrit; il y aura bientôt six mois. Je lui dirai de ne plus me

1. M. de Loménie (1815-1875), publiait alors la *Galerie des contemporains illustres, par un homme de rien* (1840-1847).

condamner à un si pénible silence. Il paraît que tu lui avais écrit à Vienne ; tu as été plus fin que moi. J'en avais eu aussi grandement l'idée, mais je croyais que leur séjour devait être de peu de durée. De St-Malo je n'ai pas non plus de nouvelles, je vais leur écrire pour savoir ce que signifie ce silence. Je leur ai envoyé un gâteau et divers objets en tricot pour les enfants, je ne sais pas seulement s'ils les ont reçus. Il n'y a que toi qui m'écris, mon pauvre Ernest.

Mon Dieu ! que j'étais contente de recevoir ta lettre ! Il faudra, mon fils, que tu te procures du papier plus léger que le dernier ; on m'a fait compter le double port, c'est-à-dire la moitié de plus : 1 f. 20 au lieu de 80 c. ; dis-moi si les miennes te coûtent plus que 80 c., nous y mettrons ordre. Parle-moi aussi, mon pauvre enfant, de tes petites finances. Comment fais-tu pour avoir de l'argent quand tu en as besoin ? Tu t'adresses à Alain, je pense bien, peut-être que je ferai bien d'affranchir mes lettres, tu me le diras. Tu auras eu besoin de hardes parce que je crois bien que tu ne vas pas en soutane aux cours publics et tu as raison. Tu sais quel train il y a eu au cours de monsieur Lenormand qui l'a forcé à mettre sa démission. Toutes les nuances le regrettent, on peut regarder sa défaite comme un triomphe. Elle est motivée sur ce que M. Le Clerc, doyen de la faculté des Lettres, lui a refusé son appui moral et lui a même déclaré qu'il désapprouvait son enseignement ou sa doctrine. M. Lenormand a encore eu la générosité de lui adresser dans sa lettre au ministre des remercîments pour ses loyales explications.

Pauvre Ernest, peut-être que je t'ennuie avec tout cela. Que te dirai-je encore, mon enfant bien aimé ? Te rassurer sur tout ce qui peut avoir rapport à ta position future ? Non, mon enfant, tu ne seras pas mis dans la cruelle alternative de prononcer entre ta conscience et les vœux que j'avais formés. Je te remets le sceptre entre tes mains, persuadée que tu ne le laisseras pas tomber dans la fange. Je t'ai manifesté quelques craintes ; je n'ai pu, mon pauvre petit agneau chéri, m'empêcher de regretter pour toi les gras pâturages de St-Sulpice. Maintenant, gare à ta pauvre petite toison, si belle, si douce, si charmante ! puis encore quelque chose que j'ai regretté, la jolie chambre que je m'étais formée dans mon

esprit : la cheminée à la prussienne, un joli feu sans besoin, mais pour le plaisir de tisonner comme ta pauvre mère, les jolis petits rideaux de fenêtre, idem sur le lit, place à tout, à la nombreuse bibliothèque! Maintenant je te vois dans un long dortoir plein d'élèves qui ronflent aux deux extrémités, toi qu'une pauvre petite souris empêchait de dormir. Je ris comme une pauvre vieille sotte, eh bien! tant mieux, alors on n'a de chagrin avec rien. Malgré la longueur de ma lettre, il faut que je manifeste ma joie de ce que M. Lehir et toi soyez en communauté de science, et que tu l'aies choisi pour ton ami. Consulte-le quand tu te trouveras embarrassé ; comme je crois te l'avoir déjà dit, cela ne t'engage à rien, mais il faut un ami à un cœur aimant comme le tien. Présente-lui mes respects et témoigne lui ma reconnaissance.

Me voici embarrassée; je ne sais pas si je vais mettre ma lettre dans une enveloppe, dans la crainte qu'elle ne te coûte 24 sous, je vais essayer. Alors je vais te parler de nos affaires ici. Les cerbères ont délogé, si bien que tout est fermé à l'exception de la petite cuisine où ils ont logé une pauvre malheureuse famille avec 5 enfants qui ne jouit pas d'une trop bonne réputation. Et qu'importe? je m'arrangerai bien avec eux; si leur voisinage me fatigue, j'irai passer trois mois au couvent, en attendant votre arrivée, mes enfants. Mon Dieu! le joli rêve! nous sera-t-il donné, mon enfant chéri, de le voir se réaliser? pauvre fille, depuis près de 8 ans que je ne l'ai vue! Si tu as des nouvelles avant moi, tu m'en feras part. Je suis enchanté de la visite que tu as faite aux dames Ulliac et du souvenir qu'elles ont conservé pour Henriette. Cela fera bien plaisir à ta pauvre sœur et à moi aussi, mon fils. Comme tu dis, ce doit être un grand caractère, d'après ses ouvrages; présente-leur aussi mes respects quand tu auras occasion de les voir.

Tu me donneras dans ta prochaine ta nouvelle adresse, il ne faut pas abuser de l'autre adresse. Ne tarde pas trop à m'écrire, puisque je ne reçois de lettre que de toi, et que je n'ai pas d'autre consolation au monde que de recevoir des nouvelles de mes enfants. Ma lettre est commencée depuis hier et ne partira que demain matin, enfin tu l'auras

dimanche. Adieu, mon enfant chéri, puisses-tu ne jamais oublier la vive et sainte tendresse que te porte ta bien tendre mère.

VEUVE RENAN

XXXVI

Paris, 8 février 1846.

Mère chérie,

Il faut que de suite je vous écrive encore pour décharger mon cœur et vous dire toutes les impressions que votre dernière lettre que j'ai reçue aujourd'hui même a excitées dans mon cœur. Et puis, chère mère, j'ai une bonne nouvelle que je ne puis vous cacher plus longtemps, c'est que j'ai reçu des nouvelles de notre amie, datées de Florence. Jugez de mon bonheur, je vous envoie sa lettre même, où vous trouverez les détails ravissans de son voyage. Elle est à Rome depuis longtemps, et nous ne tarderons pas à recevoir d'elle une lettre datée de la ville éternelle. Mon Dieu ! chère mère, c'est maintenant que j'aime à penser à elle, à ses agrémens et surtout aux joies qui suivront. Dans trois ou quatre mois, chère mère, y songez-vous ?

Pauvre bonne mère, qui a pu déjouer l'innocent artifice par lequel je croyais vous éviter quelques momens de peines ! Ah ! mère chérie, que je me reproche maintenant d'avoir usé une fois envers vous de ce petit détour ! Maman, bonne maman, me le pardonnerez-vous ? Dieu m'est témoin que je n'avais d'autre intention que de vous épargner quelque peine. Mon Dieu ! mon Dieu ! ma bonne mère aura peut-être pleuré, et son Ernest en aura été la cause. Oh ! j'en serai toujours inconsolable ! Mais, maman chérie, voyez la position où je me trouvais. Quand on me proposa la place que j'ai acceptée, on ne me laissa pas de délai. Il fallait de suite un oui ou un non. Et je ne pensais pas alors que cela fît du côté de ma bonne maman aucune difficulté. Mon Dieu ! je fis peut-être mal, puisque maman n'a pas été contente. Mais au moins je croyais bien faire, mon intention était pure. Ah ! si je pouvais voler là-bas

dans cette mansarde chérie, m'asseoir au coin du feu, à côté de la petite table, auprès de ma mère chérie, et là lui ouvrir mon cœur! Maman chérie, êtes-vous contente? Mon Dieu! que cette alternative me désole! Ah! quelle épreuve, chère mère! Et pourtant ma conscience est tranquille et pure. Je n'ai fait qu'obéir à ce que je croyais mon devoir, je n'ai fait que suivre la ligne que des mains qui m'ont toujours si bien guidé traçaient devant moi. M. Lehir et M. Dupanloup surtout ont été mes grands instigateurs, et je pourrais vous envoyer telle lettre de M. Dupanloup, où il m'en donnait l'ordre formel.

Et puis, chère mère, quelle idée vous vous êtes faite de la place que j'occupe! Figurez-vous bien qu'elle est cent fois plus agréable et plus douce que celle que j'occupais au Collège Stanislas. Nulle surveillance à exercer, rien que des répétitions, ce qu'il y a de plus utile et de plus agréable, et j'ajouterai de plus lucratif. Je ne suis nullement obligé, bonne mère, de coucher au dortoir; j'ai une petite chambre charmante, avec lit, cheminée, etc. Elle me rappelle nos mansardes par sa forme, sa tapisserie et aussi par son rapprochement du ciel; elle est au 3me étage, mais je ne le regrette pas; on a la vue et l'air pur, on est élevé au dessus des cris et du caquetage de la rue, quoiqu'il n'y en ait guère dans la rue que j'habite. Si vous voulez trouver cette rue, prenez votre plan de Paris, chère mère, dirigez vos regards vers cet ancien quartier qui vous était connu du temps où notre Henriette habitait encore ces lieux. Vous êtes dans la rue St-Jacques, n'est-ce pas? mais vous n'êtes pas encore dans ma rue. Vis-à-vis la rue St-Jacques, vous voyez une autre longue rue, qui se dirige parallèlement à la première, et qui longe le jardin du Luxembourg; c'est la célèbre rue d'Enfer, dont le nom ne doit pas vous effrayer, et d'ailleurs rassurez-vous, ce n'est pas encore ma rue. Entre ces deux longues rues, n'en voyez-vous pas une petite qui traverse de l'une à l'autre, à la hauteur de l'église St-Jacques du Haut-Pas, et de l'Institution des Sourds-Muets? Cette rue, si vous lisez bien, s'appelle la rue *des Deux-Églises*. Eh bien! chère mère, prenez le n° 8 de cette rue, et vous aurez le domicile de votre pauvre Ernest.

Cette rue, chère mère, a des propriétés et des qualités toutes particulières et bien rares à Paris. C'est, je crois, la plus tranquille et la moins populeuse de cette vaste cité. Vous saurez, d'abord, qu'il n'y a de maisons que d'un côté, parce que l'autre côté est occupé par le mur des Sourds-Muets ; ce qui est un immense avantage pour l'agrément de la vue qui s'étend au loin. Et puis, bonne mère, croiriez-vous que toutes ses maisons du côté habité se réduisent à *deux*, une institution de demoiselles, et celle que j'habite. Il y a pourtant 8 numéros, parce que l'église St-Jacques et la sacristie, qui sont aussi de notre côté, en forment 2. Voilà donc, chère mère, une véritable rue de petite ville ; on dirait la rue Stanco ou la rue des Frères. Après cette description topographique, si vous voulez, chère mère, vous faire une idée de ma jolie vue, approchez-vous avec moi de ma fenêtre, levons les persiennes, dont on se passe encore au soleil de février, et regardons ensemble. Quel est cet immense édifice, qui est là à notre droite? C'est, chère mère, cette institution célèbre où par des procédés habiles on parvient à donner aux malheureux sourds-muets les bienfaits de l'éducation. Je vois, bonne mère, ces pauvres enfans, tous les soins que l'on prend d'eux pour développer leur intelligence, et je suis quelquefois touché jusqu'aux larmes de leur air simple et ingénu. J'ai sous mes fenêtres leur vaste parc, orné de pièces d'eau et de bosquets touffus, ma récréation est de les regarder se livrant à leurs jeux muets et silencieux, mais gais et paisibles, et animés par les signes qu'ils s'adressent et la cordialité qu'ils se témoignent.

Mais continuons, chère mère, notre petite revue. Toujours à notre droite, nous entrevoyons tout près de nous le clocher et l'église de St-Jacques, la paroisse de notre Henriette autrefois, et là-bas, derrière l'institution des Sourds-Muets, le vaste dôme du Val-de-Grâce. Enfin, bonne mère, j'entrevois là une maison qui m'est bien chère et sur laquelle j'arrête bien souvent mes regards. C'est celle que notre Henriette a habitée durant les dernières années de son séjour à Paris, celle où je l'ai vue malade, triste et souffrante. Ah ! maman, que de souvenirs et de réflexions ! Avançons ; devant nous, là-bas, dans le lointain, au delà de ce petit bois, où s'amusent nos petits sourds-muets, quelles sont ces masses graves et

imposantes? C'est l'Observatoire, chère mère, et au-dessus d'énormes échafaudages. C'est que l'on construit là, bonne mère, sur la plate-forme, une chambre à M. Arago, dont les toits et les murs seront tout en cristal. Il passera les nuits là avec sa lunette à regarder la lune et les étoiles. Avançons, chère mère; voyez-vous, là-bas, au coin du boulevard du Mont-Parnasse, une petite maison carrée, à un étage, comme les maisons de Tréguier, située au milieu des arbres et des jardins; c'est, chère mère, la maison des dames Ulliac, si bonnes, si simples, si pleines d'affection pour nous. — Et, à notre gauche, bonne mère, que verrons-nous? De beaux arbres qui bientôt seront verts, des promeneurs, des dames qui lisent le journal au soleil de février, des petits enfans dans des voitures traînées par des chèvres, etc. C'est le Luxembourg, chère mère, charmante promenade toute tranquille et fréquentée par toutes les personnes du meilleur ton. C'est que ce quartier, bonne mère, est le plus sain de tout Paris, à cause du voisinage des arbres et des promenades. Enfin, bonne mère, n'entrevoyez-vous pas là-bas, bien loin, du côté de la Bretagne, ces hautes collines couvertes de bois? C'est hors de Paris, bonne mère, ce sont les collines de Meudon et de St-Cloud, où j'allais me promener autrefois, quand j'étais à Issy. Et ces grosses cloches que nous entendons? Ce sont, bonne mère, les cloches de St-Sulpice, dont le beau son me fait palpiter le cœur. — Pauvre mère, voilà que j'ai perdu mon temps à me promener ainsi avec vous sur tout mon horizon et je n'ai pas songé à vous parler de choses plus importantes.

Le premier besoin, bonne mère, d'un cœur élevé et honnête, ce sont les égards et les bons procédés; je n'ai qu'à me louer sous ce rapport de tout ce qui m'environne. J'ai peu de rapports avec les maîtres de la maison; je ne les vois guère qu'aux repas; mais ils sont pleins d'attentions et de soins pour moi. Ce sont surtout des gens très-religieux, et leur institution est connue partout sous ce rapport. Quant aux élèves, ils m'aiment beaucoup; je les caresse et les encourage, et cela leur plaît beaucoup. Au premier jour de l'an, j'ai été accablé de dragées et de bonbons. Pauvre mère, il faut finir, je réserve pour ma prochaine lettre une foule de

choses intéressantes. Mon adresse : rue des Deux-Églises, 8, Institution Crouzet ; mais il n'est pas nécessaire d'ajouter ceci. Maman chérie, une lettre le plus tôt possible, n'est-ce pas ? Mon cœur ne pense qu'à vous. Courage, mère chérie, bientôt... bientôt... Et puis, mère, au nom du ciel, n'allez pas au couvent, non, j'aime mieux encore vous savoir dans vos mansardes. Voyez-vous quelqu'un pour vous distraire ? Bientôt... bientôt... bonne mère ! Adieu, maman chérie, adieu, la meilleure des mères, puissiez-vous être aussi heureuse que le voudraient mes souhaits. Puissent vos jours être désormais filés de soie ! J'attends tout, bonne mère, de l'avenir, et d'un avenir fort rapproché. Adieu, une dernière fois, votre fils tendre et respectueux.

E. R.

XXXVII

Paris, 24 février 1846.

Chère bonne mère,

Presqu'aussitôt que j'ai reçu votre lettre, il faut que je vous écrive ; chacune d'elles produit sur moi de si vives impressions que c'est une nécessité pour moi de les verser dans le cœur de ma mère. Je laisse donc les badauds courir après le bœuf gras et son cortège, et je viens passer délicieusement mon après-midi avec vous, ô la plus chère et la meilleure des mères. O maman chérie, que j'avais besoin de recevoir votre dernière lettre, et pourtant elle m'a fait bien de la peine en m'apprenant que vous aviez souffert, et que votre Ernest en avait été la cause bien involontaire. Vous me *pardonnez*, dites-vous, pauvre chère maman ; hélas ! j'ai donc commis une faute ; une faute envers ma mère, oh ! j'en serai toute ma vie inconsolable. Mon Dieu ! que ne puis-je vous faire comprendre la circonstance difficile où je me suis trouvé, M. Dupanloup, M. Lehir m'entraînant d'un côté, la crainte de déplaire à ma pauvre mère me retenant de l'autre. Ah ! si j'avais su que cela dût lui coûter des larmes, mon Dieu ! je leur aurais dit non de bon cœur. J'en étais tout en colère

contre ceux qui m'y avaient entraîné, M. Dupanloup surtout qui me poussait l'épée dans les reins. Je ne puis vous dire tous les moyens qu'il a employés pour me retirer de Stanislas, jusqu'à me proposer d'aller passer 8 jours à la campagne avec M. de Ravignan, pour colorer ma sortie aux yeux de ces MM. Mais cela n'a pas été nécessaire. Et puis, chère mère, savez-vous que le projet était tentant? Plus j'avance, plus je vois que l'affaire de notre grammaire hébraïque est inappréciable. Elle sera finie bien plus tôt que je ne pensais et je suis parfaitement satisfait de ce que j'en ai déjà fait. Je l'ai communiqué à M. Lehir qui en a été enchanté. J'y reviendrai, bonne mère, mais auparavant, il faut que je vous rassure encore sur ma position actuelle.

En vérité, chère mère, vous vous la dépeignez sous de bien noires couleurs. Eh bien! je puis vous assurer dans toute la franchise de mon âme, que, quoique je fusse fort bien à Stanislas, néanmoins je suis incomparablement mieux ici. Presque tout mon temps est à moi, et le temps qui m'est pris est employé utilement: ces répétitions, bonne mère, données aux classes avancées sont le meilleur exercice pour les grades littéraires. Et puis, bonne mère, savez-vous que le titre de répétiteur des classes d'un collège n'est nullement à dédaigner; on n'y admet d'ordinaire que des licenciés, et ce n'est qu'après avoir reçu de St-Nicolas les renseignemens les plus satisfaisans sur mes études qu'on s'est décidé à me confier cette charge, plus difficile en un sens que celle du professeur, qui peut préparer sa classe autant que bon lui semble, au lieu que le répétiteur est obligé de prendre les devoirs tels qu'on les lui envoie. sans savoir quels ils seront. Du reste tous les élèves sont enchantés de la manière dont je m'en tire, et je leur fais beaucoup de bien par la manière douce et morale dont j'agis avec eux. Mon Dieu! chère mère, quelle idée vous vous êtes faite des pensions; en vérité, peu m'importe ce que sont les autres; mais celle-ci est, je peux vous l'assurer, la maison la plus honnête, la plus rangée, la plus religieuse qu'on puisse voir. M. Crouzet a fait lui-même des études théologiques dans un séminaire. Elle est du reste si peu nombreuse, qu'on croirait la maison déserte; il y a à peine 18 à 20 élèves, ce qui, comme vous le comprenez, est ce qui me convenait le

mieux. Ce sont tous des enfans de bonne famille, et parfaitement élevés. Je n'ai jamais vu une réunion d'enfans d'un caractère plus souple et plus facile à manier; mais aussi ils ont généralement le défaut du caractère parisien : d'une amabilité charmante, mais mous et faibles comme de la paille mouillée. Impossible de les appliquer aux choses sérieuses; heureusement que ce n'est pas mon affaire. Quand je compare cela à nos petits paysans, si intelligens sous leur écorce grossière, je regrette que tant de natures riches et énergiques ne viennent pas supplanter ces petits enfans de salon. Ils contrastent singulièrement avec mes lurons de Stanislas, qui étaient bien la troupe la plus éveillée et la plus spirituelle, mais aussi la plus espiègle du monde. Cette pension dépend du collège Henri IV, et c'est là que les élèves vont en classe; ce sont donc les devoirs de ce célèbre collège que je corrige tous les jours; je me suis trouvé par là en rapport avec les professeurs les plus fameux de Paris.

Vous avez l'air de croire, bonne mère, que ma chambre est une mansarde suspendue entre ciel et terre, sans cheminée, etc. Non, non, bonne mère, c'est une fort jolie chambre, avec cheminée en marbre, etc. Il y a plus, c'est que j'ai autour de moi deux ou trois chambres vides, dont je puis user à mon gré. La pension, comme je vous l'ai dit, est fort peu nombreuse, et pourtant notre immense maison pourrait contenir une soixantaine d'élèves. A peine le premier étage est-il occupé par les besoins de la pension, tout le reste est vide, en sorte que c'est un repos que je n'avais pas encore trouvé depuis que j'ai quitté Issy. Si on n'entendait au loin le roulement des voitures, et les chanteurs en plein vent, qui inondent par essaim ces quartiers de gens retirés, on se croirait à cent lieues de Paris. J'ai pourtant porte à porte de ma chambre un voisin des plus aimables. C'est un jeune homme, qui se prépare à prendre ses grades dans la science, après avoir remporté au lycée Henri IV et au Grand Concours les plus brillans succès. C'est le fils d'un des plus célèbres médecins de Paris, M. Berthelot. J'ai connu peu de jeunes gens aussi distingués, aussi religieux, aussi graves; il semble que nous fussions taillés l'un pour l'autre. Aussi après nous être longtemps étudiés l'un l'autre, en nous tenant dans les limites

de la politesse, nous avons reconnu que nous étions dignes d'être amis. Au milieu de nos longues études, nous allons nous délasser en passant un quart d'heure au coin du feu l'un de l'autre. Souvent même nous travaillons ensemble, le soir surtout. Il a voulu à toute force que je lui apprenne l'hébreu, et il m'aide beaucoup dans le travail de ma grammaire.

Pauvre chère mère, j'ai tant de choses à vous dire que je ne sais par où commencer pour débrouiller ce chaos. Je vous ai parlé de ma grammaire hébraïque ; c'est qu'elle avance étonnamment, bonne mère, j'ai été surpris en relisant mes notes de voir que je n'avais presque rien à y changer. Mais je veux les enrichir de recherches nouvelles. Pour cela, je fais de longues séances dans les bibliothèques ; demain j'irai passer ma journée à la Bibliothèque royale ; car celle-là est si loin, qu'il faut partir dès le matin, et ne revenir que le soir ; j'entends à 3 heures, parce que toutes les bibliothèques ferment à cette heure. Ainsi ne soyez pas inquiète sur mes courses de nuit ; je n'en fais absolument aucune. Si je n'avais pas autre chose à faire, ma grammaire serait, je crois, achevée vers le mois d'août ; mais, comme je travaille aussi à ma licence, que je passerai probablement au mois d'octobre, je serai obligé d'en retarder un peu l'achèvement ; du reste, le travail ne pourra qu'y gagner, et il serait difficile d'ailleurs que l'impression fût terminée pour le commencement de la prochaine année scolaire. Car les épreuves de ces ouvrages sont énormément longues à corriger. C'est là qu'il faudra de la patience, bonne mère !

Je suis très assidûment les cours de la Sorbonne et du Collège de France, qui me sont utiles pour ma licence. Je vous en parlerai avec détail la prochaine fois. C'est vraiment ravissant ; figurez-vous 2 ou 3 heures passées tous les jours avec ce que le monde littéraire possède de plus distingué. Tous ces brouillons qui au commencement de l'année venaient empester notre paisible salle, ont été heureusement mis à la porte, et maintenant nous sommes tranquilles. Il n'y a que le digne M. Lenormand qui en ait pâti ; mais tous les gens sensés sont pour lui, et j'ai pu voir de mes propres yeux tout le dégoût que témoignaient les personnes graves contre les me-

nées de 7 à 8 mauvais sujets ; car je peux certifier qu'ils n'étaient pas davantage ; mais vous comprenez que 7 à 8 brouillons peuvent faire du bruit comme 100, au lieu que les gens sages se taisent. Mais ce silence à lui seul est bien éloquent. Le cours de M. Ozanam surtout est ravissant ; aussi est-il interrompu par des applaudissemens continuels, et pourtant ce n'est qu'une apologie constante de tout ce qu'il y a de plus saint et de plus respectable. Je vous envoie sous bande, bonne mère, le programme de tous les cours qui se font dans Paris ; j'ai marqué d'un petit trait ceux où je suis le plus assidu. Vous pourrez me suivre ainsi suivant tous les jours de la semaine. Je vous donnerai la prochaine fois plus de détails.

Cette fois, bonne mère, il faut que je vous donne encore l'ordre de ma journée. Cet ordre n'est pas le même pour tous les jours, bonne mère, parce que les cours et les bibliothèques ne sont pas aux mêmes heures ; je vous donnerai la prochaine fois l'ordre pour chaque jour de la semaine. Voici généralement comme se passe chaque journée. — Le 1er déjeuner, bonne mère, a lieu à 8 heures ; il suffit donc que je sois levé pour ce moment ; mais je ne dépasse jamais 6 heures ou demie ou 7 heures ; cela dépend de l'heure où je me suis couché la veille. — A 8 heures, un premier déjeuner, qui se compose du lait chaud et du petit pain mollé. Puis je travaille jusque vers 9 heures et demie ou 10 heures. Alors j'ai ordinairement quelque cours, où je me rends 3 fois par semaine, mardi, jeudi, samedi, je donne aussi à 11 heures une répétition de mathématiques à 1 élève qui se prépare à entrer à l'École Polytechnique. — A midi, a lieu ce qu'on appelle ici le *déjeuner* ; c'est un vrai dîner, plat de viande, plat de légumes, dessert, etc. — Puis je vais à mes cours de l'après-midi, qui m'occupent ordinairement jusqu'à 3 ou 4 heures. Alors je reviens, je travaille dans ma chambre, et à 3 heures a lieu notre *dîner* (nous autres nous dirions souper) ; potage, plat de viande, plat de légumes, dessert. Après le dîner, quelques momens de causette avec M. Berthelot dans le parc, ou au coin du feu, s'il fait mauvais temps. Puis je travaille jusqu'à 7 heures. A 7 heures, je vais donner mes répétitions qui m'occupent ordinairement jusque vers 9 heures. Alors je re-

monte dans ma chambre et je pousse mon travail aussi loin que bon me semble. Néanmoins je dépasse rarement minuit, — Quand il n'y a pas de cours le matin ou le soir, je vais à quelque bibliothèque, soit Ste-Geneviève, Mazarine ou de l'Institut, pour laquelle M. Stanislas Julien, à qui j'ai été porter félicitations de son nouvel honneur, m'a procuré entrée : car celle-ci n'est ouverte qu'aux membres de l'Institut, ou à ceux qui s'y présentent avec une lettre de l'un d'eux.

Quoique cette vie soit fort occupée, chère mère, elle ne me fatigue pas du tout. C'est pour moi un exercice fort salutaire d'aller et de venir 4 ou 5 fois par jour de la Sorbonne, du Collège de France ou des bibliothèques. Pendant ce temps-là, je pense à ma mère, je me délecte de charmantes espérances, je nourris mes chères réflexions; car dans ces rues de Paris, où on n'est connu de personne, on est libre comme dans sa chambre. Et puis, chère mère, j'ai à côté de moi l'église St-Jacques, où je vais prier Dieu et reprendre des forces. Souvent aussi je vais à St-Sulpice, surtout le dimanche, et puis régulièrement tous les 8 jours, pour voir M. Lehir. Mon Dieu! chère mère, quel ami j'ai trouvé en lui, je ne puis vous dire tout ce que je lui dois. Il parle de moi à tout le monde, à M. Quatremère, etc. Il veut absolument me pousser dans les langues orientales, aujourd'hui si peu cultivées. Vous comprenez qu'un ouvrage sera le meilleur introducteur. — Mon Dieu! mon Dieu! l'espace me manque, je crains même d'avoir dépassé les limites du poids, et j'aurais encore tant de choses à dire à ma pauvre mère! Je n'ai encore reçu aucune nouvelle de notre chère voyageuse de Rome. Que je vous remercie, chère mère, de m'avoir fait part des vôtres. J'en attends tous les jours. Que j'aime à me reporter vers elle dans cette capitale du monde et des arts. Jugez de ce qu'elle aura à nous raconter, bonne mère, dans un jour qui n'est pas loin. Adieu, adieu, chère maman, je vous envoie mon cœur; lisez-le et voyez s'il vous aime. Une lettre bientôt, mère, pour me dire que vous êtes contente. Adieu, adieu.

Votre fils tendre et respectueux,

E. RENAN

XXXVIII

Henriette Renan à sa mère.

Rome, 15 mars 1846.

J'ai bien des lettres en retard, bien des réponses arriérées, ma bonne mère, mais je les remets toutes pour vous écrire au plus tôt, vous voyant livrée à des inquiétudes que j'espère diminuer beaucoup par mes explications, et peut-être même dissiper entièrement. Ces seuls mots vous diront que je veux vous parler d'Ernest et de ce qui s'est passé relativement à lui depuis quelques mois. En effet, chère maman, j'ai connu successivement et les motifs qui le faisaient agir et les différentes déterminations qu'il a prises. Dès les premiers moments, j'aurais voulu qu'il vous les communiquât de même ; je le lui ai fortement conseillé, attendu que les détours, même les plus innocents, ne sont à mes yeux que des détours, c'est-à-dire des choses qu'il faut éviter avec soin. La crainte de vous faire de la peine, de vous affecter trop vivement par une nouvelle inattendue, l'espérance de vous amener sans secousse à envisager un changement possible dans son avenir, voilà ce qui l'a retenu, ce qui l'a porté à me supplier avec les plus vives instances de garder pour moi seule ce qu'il me confiait. Maintenant, chère maman, que je vois dans quelles incertitudes vous avez été plongée, je regrette, et de toute mon âme, de n'avoir pas suivi mon impulsion personnelle, car je vous assure, ma bonne mère, en toute sincérité, qu'il n'y a rien à cacher, qu'il n'y a rien d'affligeant dans ce que j'ai à vous apprendre. Vous le penserez comme moi, lorsque je vous aurai raconté les différentes phases de cette affaire.

Il y a environ 18 mois que j'ai vu poindre pour la première fois dans les lettres d'Ernest de l'hésitation à s'engager dans la carrière vers laquelle on avait, peut-être imprudemment, dirigé son enfance. Aucune répulsion ne fut d'abord exprimée, mais il se plaignait de l'opinion qui rend un jeune homme responsable des actions d'autrui, puisqu'il porte la

peine de décisions qui ont été prises dans un âge où sa raison n'était pas encore développée. Je devais répondre, je répondis qu'en effet cette opinion serait une barbarie si elle existait, mais qu'une âme honnête ne pouvait la partager ; que nul d'entre nous n'avait eu l'intention, ne pouvait avoir le désir de décider de son sort ; qu'au nom de tout ce qu'il y a de plus respectable, je le suppliais de n'écouter, en matière si grave, que les inspirations qui lui seraient propres, que les enseignements de sa raison et de sa conscience.

Dans les premiers mois de l'année dernière, il m'écrivit de nouveau et me dit qu'il était résolu à s'arrêter un peu, à se donner le temps d'envisager ce qui l'attendait, ce qui avait été tracé pour lui dans un temps où il n'était certainement pas d'âge à choisir. Comme je le devais, j'applaudis beaucoup à cette résolution, je l'engageai à tout juger par lui-même, en lui répétant, ce qui est parfaitement vrai, que toute influence devait cesser ici, que *lui seul* devait approfondir et décider. J'ajoutais que j'étais toute prête à le seconder *matériellement*, et que je laissais à sa disposition de passer deux ans à l'étranger ou de se livrer pendant le même temps à des études libres dans Paris. Et lui et moi nous penchâmes d'abord pour le premier des moyens ; puis, nous revînmes au second, comme plus propre à lui former une nouvelle carrière, s'il se décidait pour un changement, ce qui à chaque lettre me paraissait de plus en plus probable. Plusieurs mois s'étaient écoulés dans cette correspondance : les vacances approchaient ; je l'engageai à les passer près de vous, chère maman, et à profiter de ce temps pour vous parler franchement de sa situation. Je cherchai à l'encourager en lui disant, ce qui ne peut être que juste, ce me semble, qu'une mère aime son enfant pour lui et non pour elle, que dans sa tendresse il n'y a pas de personnalité, et que par conséquent vous ne sauriez être affligée de le voir s'éloigner d'une carrière qui ne pouvait pas le rendre heureux. J'ajoutai que si cet aveu lui était pénible, je me chargeais de vous l'écrire, persuadée que vous ne pouviez désirer que le voir agir avec sagesse et prudence. Ce fut alors qu'il me demanda en grâce de me conformer à ce qu'il désirait pour vous, chère maman, et ce fut alors aussi que je lui adressai à Tré-

guier cette lettre que vous avez vue et dans laquelle je lui conseillais, à son retour à Paris, de s'établir dans une chambre d'étudiant et de faire les démarches ainsi que les études nécessaires pour obtenir ses grades dans les Facultés des Lettres et des Sciences. Un peu plus tard, je lui adressai à Saint-Malo des détails et des renseignements relatifs à son logement, à sa pension, à tout ce qui pouvait lui causer quelque difficulté. D'abord, il modifia un peu les conseils que je lui avais donnés, mais bientôt il dut y revenir. Vous savez, chère maman, qu'à son arrivée à Paris il se rendit dans la maison où il avait passé les deux ou trois dernières années et qu'il en ressortit presque aussitôt pour entrer au collège S... Le motif qui lui a fait quitter ce second établissement n'est pas celui qu'Alain exprimait dans sa lettre à mon oncle Forestier. Ernest connaissait cette maison, et s'il avait craint l'entourage dont il était question, il n'y serait pas entré. Sa rupture avec les directeurs de ce collège est tout à fait à son avantage, et je ne puis que l'en approuver hautement. Il mérite sur ce point d'autant plus d'éloges qu'il a agi de lui-même, sans avoir l'appui de mes conseils : les déplacements de mon voyage ont été cause que j'ai reçu presque en même temps la nouvelle de son entrée dans cet établissement et celle de sa sortie. En ceci, chère maman, je ne puis pas le justifier par des détails, car j'écris une lettre qui sera lue à la poste ; mais je vous dirai seulement, et j'espère qu'en attendant mieux, vous me croirez sur parole, qu'on a manqué envers lui de bonne foi, et qu'il était de son devoir de quitter cette maison.

Il revint alors aux conseils que je lui avais donnés pendant les vacances; mais, délicatement, ne voulant pas puiser dans la bourse que je lui ouvrais de grand cœur, il prit sa chambre d'étudiant dans une institution parfaitement honorable où il s'est fait une position temporaire telle qu'il pouvait la souhaiter. Il trouve dans cette maison égards et convenance dans la vie matérielle ; il y donne deux ou trois heures de leçons dans chaque journée, et reçoit en retour sa pension, sa chambre, son blanchissage, etc. En outre, il a dans le même établissement quelques répétitions particulières qui lui donnent chaque mois ce qui lui est nécessaire pour ses autres

dépenses, et même au delà, d'après ce qu'il me dit. J'ai appelé sa situation présente *position temporaire*, parce qu'il est bien entendu qu'elle n'a été acceptée que pour le temps qu'il doit consacrer à obtenir ses grades. Il vient de passer l'examen du baccalauréat, au mois d'octobre, il peut subir celui de la licence, et une fois licencié il peut prétendre à un enseignement élevé, sa carrière se trace tout naturellement et sans difficulté. Vous le voyez donc, ma chère maman, il n'y a d'inquiétudes à se faire ni dans le présent, ni dans l'avenir. Dans le présent, il se suffit, il a le temps de se livrer à des études, de suivre tous les cours d'enseignement supérieur, et il est dans un établissement que j'ai toutes les données nécessaires pour bien juger. Dans l'avenir, il a en perspective certaine, mais sans aucune obligation, une carrière qui lui attirera de l'estime, de la considération, et qui lui donnera une existence indépendante et assurée. Je ne l'ai poussé à rien, je ne l'ai engagé à rien, bien loin de là, je n'ai cessé de lui répéter que lui et *lui seul* devait décider de son avenir, que nul ne doit ni ne peut avoir d'influence en pareille matière, puisque ce qui semble du bonheur à l'un est souvent du malheur pour un autre; mais j'ai dû lui prêter mon appui, l'aider de toutes mes facultés, du moment qu'il m'a dit que sa conscience pourrait lui faire un devoir de ne pas suivre l'impulsion qu'on lui avait donnée. Dieu m'a donné la possibilité d'accomplir cette grande tâche : matériellement, en lui envoyant des fonds auxquels il n'a pas voulu toucher, mais qui ne cesseront d'être à sa disposition tant que cela pourra être utile, en lui fournissant des renseignements sur tout ce qui pouvait être pour lui une cause d'embarras; intellectuellement, en le recommandant à des hommes éminents et distingués dont la bonne volonté pour moi ne pouvait m'être suspecte. Un de nos savants orientalistes que j'ai beaucoup connu à Paris ainsi que toute sa famille, a, pour moi, parfaitement accueilli notre Ernest et l'aidera en toutes choses pour les langues anciennes de l'Orient qui peuvent lui être une si grande ressource; un autre homme excellent, dans lequel, ainsi que dans sa femme, je trouvais une très agréable société, lui a déjà rendu un grand service et est tout disposé à lui en rendre encore au ministère de l'Instruction publique où il

occupe une place élevée ; un troisième se charge des détails relatifs aux choses positives de la vie; enfin jamais jeune homme de 23 ans ne fut plus entouré d'appuis et de bienveillance. Tout ceci, très-chère maman, je ne vous le dis que pour vous prouver qu'il n'est raisonnable de concevoir pour lui aucune inquiétude ; j'ai été trop heureuse de lui épargner quelques épines, et d'ailleurs je n'ai fait que mon devoir qui était de lui dire : « Toi seul dois décider et agir, mais moi je dois te rendre possible de le faire avec liberté et discernement. »

J'ai la certitude, et nous devons l'avoir tous, qu'Ernest sera un honnête homme, un homme distingué et supérieur dans la voie qu'il suivra ; c'est tout ce que pour nous-mêmes nous pouvons lui demander : je n'ai jamais compris qu'il nous dût autre chose, quoique je sache combien son âme est généreuse et dévouée. C'est de lui qu'il s'agit en ceci, et nullement de nous ; vous le sentirez comme moi, ma bonne mère, et ce serait vous faire injure que d'insister. Une de vos lettres, chère maman, celle où vous lui avez annoncé que vous le saviez dans un établissement privé, lui a fait beaucoup de peine; de grâce, tranquillisez-le ; l'idée de vous affliger le bouleverse, et pourtant il ne peut obéir en ceci à des suggestions qui viennent du dehors, quelque sacrée qu'en soit la source. Le malheureux garçon m'écrivait ici il y a environ 6 semaines : « Une seule chose me désole, chère amie; c'est ma pauvre mère. J'avais voulu la préparer à ma sortie du collège S... et j'en reçois une lettre désolante. C'est qu'elle m'aime, cette pauvre mère, Dieu sait combien ! Mais moi, que pouvais-je contre ma conscience ? Ah ! je le répète du fond de mon âme; s'il n'eût été question que du bonheur de ma vie, je l'eusse sacrifié de grand cœur... Mon Dieu ! devais-je penser que vous m'imposeriez pour devoir d'accabler de peine celle pour qui vous avez mis tant d'amour en mon cœur ! » Ma chère maman, nous nous aimons comme on s'aime rarement dans ce triste monde, ne nous faisons donc pas tant de mal ! Écrivez-lui que vous serez heureuse pourvu qu'il soit toujours ce qu'il ne peut cesser d'être, un fils aimant et bon, un homme probe et consciencieux, et vous lui ferez un bien inexprimable, infini, et je vous en remercierai avec la plus tendre, la plus vive reconnaissance. Croyez-moi, ma bonne

mère, les agitations de ma vie m'ont fait beaucoup voir, beaucoup connaître, beaucoup observer; j'ai acquis plus d'expérience que bien des personnes qui ont vécu 80 ans dans notre chère province; eh bien! c'est avec cette expérience, cette raison mûrie par les événements que je vous assure qu'il n'y a rien à craindre pour notre Ernest, que dans toutes les voies il sera toujours digne d'être votre enfant bien aimé, d'être le frère et presque le fils de mon adoption... Écrivez-lui donc quelques bonnes paroles; je vous en supplie encore en finissant. Il a lutté avec courage, il est dans un bon chemin; soutenons-le, nous qui devons l'aimer pour tout le monde ici-bas. Notre Alain a peut-être eu tort dans les formes de la lettre que vous avez vue par un si malheureux hasard, mais je vous assure qu'il a été bien bon pour Ernest, et s'il était possible de rien ajouter à la tendresse que je porte à mon excellent ami, je l'aimerais doublement pour le soutien qu'il a donné à notre bon enfant dans un moment où son âme était cruellement abattue. Ma mère, vous le voyez, vous méritez, vous mériterez toujours d'être appelée une *mère heureuse*; ne désolez donc pas ce pauvre Ernest aux yeux duquel rien ne peut compenser une larme qu'il vous aurait fait verser. J'en laisse couler moi-même en vous écrivant ceci... Oh! dites-moi que ma demande est exaucée, que vous êtes tranquille et que vous tranquilliserez notre cher et laborieux ami! Si vous saviez comme il travaille, comme il pense à nous!

J'apprends avec beaucoup de peine, chère maman, que vos maux de tête sont toujours aussi cruels et aussi fréquents. C'est une bien malheureuse disposition de santé dont j'ai complètement hérité, ma bonne mère, et que j'ai retrouvée sous tous les climats. Si j'étais au moins seule à les éprouver! Mais penser que vous y êtes en proie m'est extrêmement pénible. Et à cet ennuyeux mal il n'y a aucun remède à indiquer; je sais par expérience qu'il résiste à tous les traitements. Pendant longtemps, j'avais, dans chaque mois, deux ou trois violentes migraines avec de forts vomissements de bile, et le reste du temps j'étais à peu près tranquille. Maintenant je n'ai plus que très rarement ces grands accidents, mais je ressens dans la tête une douleur à peu près continue

qui me semble parfois bien fatigante, et qui me laisse regretter les migraines d'autrefois. Pourquoi faut-il, chère maman, que dans ces mauvais instants je sois réduite à penser que vous souffrez peut-être encore davantage.

Rome a été oubliée dans cette longue causerie, ma bonne mère; c'est que tant de choses passent avant elle dans mon esprit et dans mon cœur! D'ailleurs, je n'avais aujourd'hui en vous écrivant qu'un but et qu'un désir; c'était de mettre fin à vos incertitudes par le récit de la vérité, et de calmer vos craintes en vous assurant que rien ne les justifie. Le ciel récompenserait tous les sacrifices de ma vie en m'accordant le bonheur de réussir. J'espère tout de votre droiture, de votre jugement, de votre raison, et surtout de votre tendresse pour nous. Oh! dites-moi que je ne me suis pas trompée!

Écrivez-moi toujours ici, chère maman, à la même adresse; nous ne sommes pas près de quitter Rome, c'est-à-dire que nous y resterons certainement jusqu'au mois de mai. Ce voyage nous a épargné bien des peines, ma bonne mère, de bien tristes événements se passent dans le malheureux pays que j'habitais, et notre correspondance eût été à peu près impossible [1]. La Pologne ne m'a pas toujours offert ce que j'aurais pu en attendre, mais je n'en ai pas jugé moins impartialement son triste sort, son épouvantable destinée. Tous les jours de notre vie, ma chère maman, remercions Dieu de nous avoir fait naître sur le sol de la France. Mille baisers du cœur, ma bonne mère, en attendant mieux dans un prochain avenir... Écrivez-moi; je vous en prie.

HENRIETTE RENAN

XXXIX

Paris, 3 septembre 1846.

Chère et excellente mère.

Je désirais d'abord attendre à vous écrire que j'eusse reçu une lettre de notre amie; car jusqu'à ce qu'elle soit établie quelque part d'une manière stable, je serai l'entremetteur de

1. En 1846 eut lieu en Pologne une révolte des paysans contre la noblesse.

toute la correspondance ; mais je craindrais en reculant encore d'être obligé de retarder trop longtemps, et d'ailleurs, excellente mère, j'éprouve un besoin si pressant de m'entretenir avec vous que les moindres intervalles qui s'écoulent entre les lettres que je vous écris et que je reçois de vous me semblent des siècles. Oui chère, mère, ils me semblent bien amers, ces jours qui les années passées étaient pour moi si pleins de charmes. Quand j'oppose les joies pures que je goûtais alors à la sécheresse de ma vie présente, un sentiment bien pénible remplit mon cœur, surtout quand je songe que je ne puis procurer à ma mère chérie les joies qu'elle témoignait lui être si précieuses. Oui, mère chérie, là est le plus pénible de tous les sacrifices que le devoir m'a jamais imposés. S'ils n'eussent eu pour effet que de retrancher aux douceurs de ma vie, je les eusse patiemment soufferts ; mais me condamner à attrister ma mère, moi qui voulais consacrer ma vie à embellir ses jours... C'était m'attaquer, bonne mère, dans la partie la plus sensible de mon âme ; mais que faire contre mon devoir, ou du moins contre ce que j'ai cru tel? Ah ! sans doute j'eusse été bien plus infidèle à mon passé si suave et si pur, si du moment où le doute a commencé à agiter mon âme, j'eusse poursuivi une carrière qui exige la plus absolue conviction. Ne croyez pas, chère mère, que le moindre changement se soit opéré dans mon cœur. Je suis toujours le même que vous m'avez formé ; mes goûts, mes affections n'ont pas changé de place ; les principes de ma vie étaient placés trop haut pour que la tempête qui a agité les régions inférieures ait pu les atteindre. Eh quoi ! pourriez-vous croire que la vertu ne puisse se séparer de telle ou telle croyance particulière, et que le père que nous avons au ciel ne puisse être adoré que sous un seul nom ?

Ma vocation, dites-vous, mère chérie, semblait m'appeler ailleurs ? Chère mère, je ne connais qu'une vocation pour l'homme ; c'est de réaliser l'idéal de sa nature, c'est de s'élever du cercle méprisable des jouissances vulgaires au monde supérieur de la vertu et de la science. Voilà le but que j'ai toujours proposé à ma vie, voilà celui qui me guidera jusqu'à mon dernier soupir. Ah ! si un jour j'y étais infidèle, oh ! c'est alors que la voix de ma mère, me reprochant un passé plus

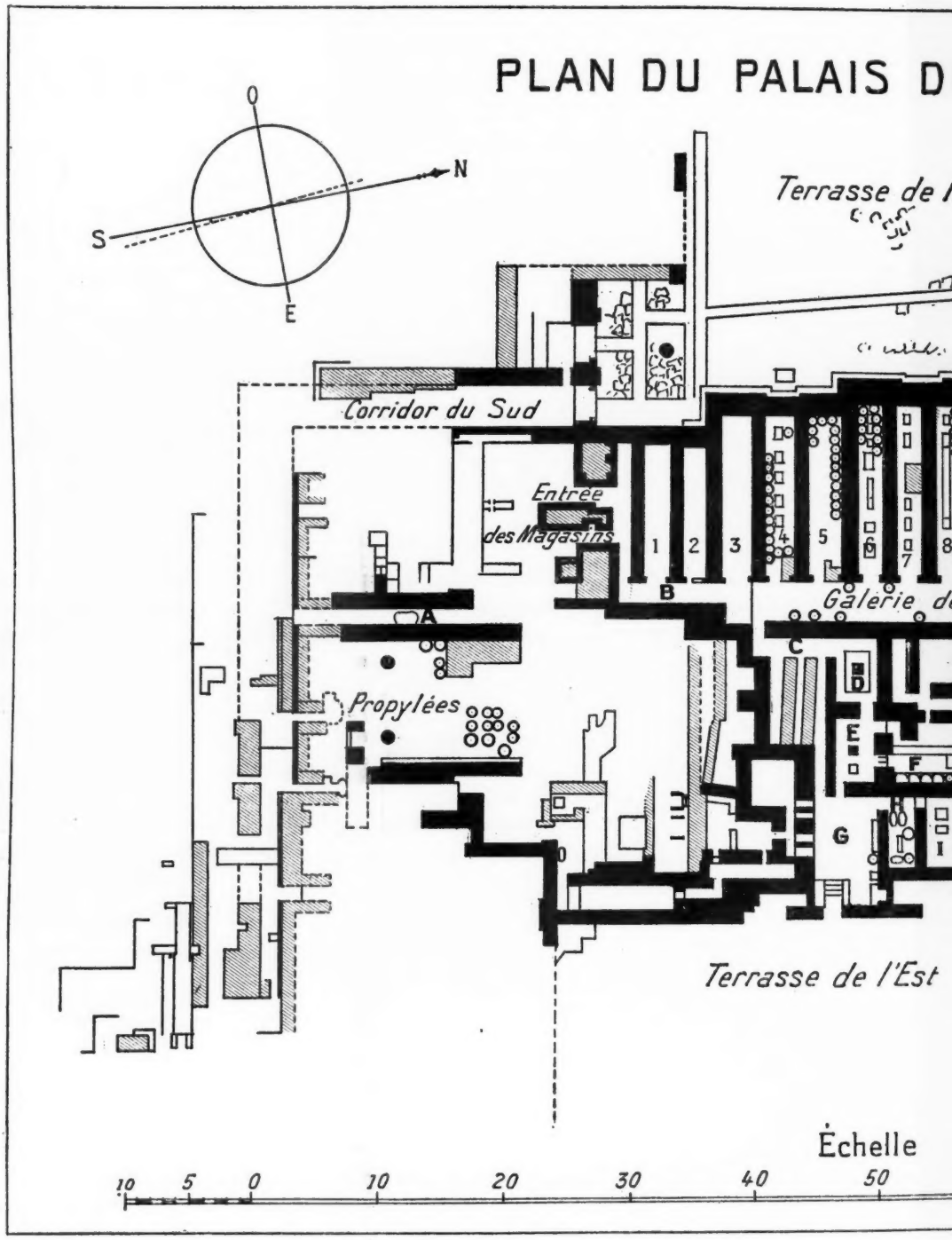
pur, porterait jusqu'au fond de mon âme le regret et la honte. Mais tandis que la chaste beauté du devoir et les jouissances d'un cœur noble et pur seront le mobile de mon existence, non, je ne croirai jamais avoir renié mon passé, ni manqué à la voix de la providence. Gardons-nous de croire, chère mère, que l'homme naisse sous une étoile fatale, qui lui marque invinciblement sa place dans l'ordre de l'univers. Sa vocation particulière n'est-elle pas celle qui, à chaque phase de son existence, résulte de ses croyances actuelles et des besoins de son cœur?...

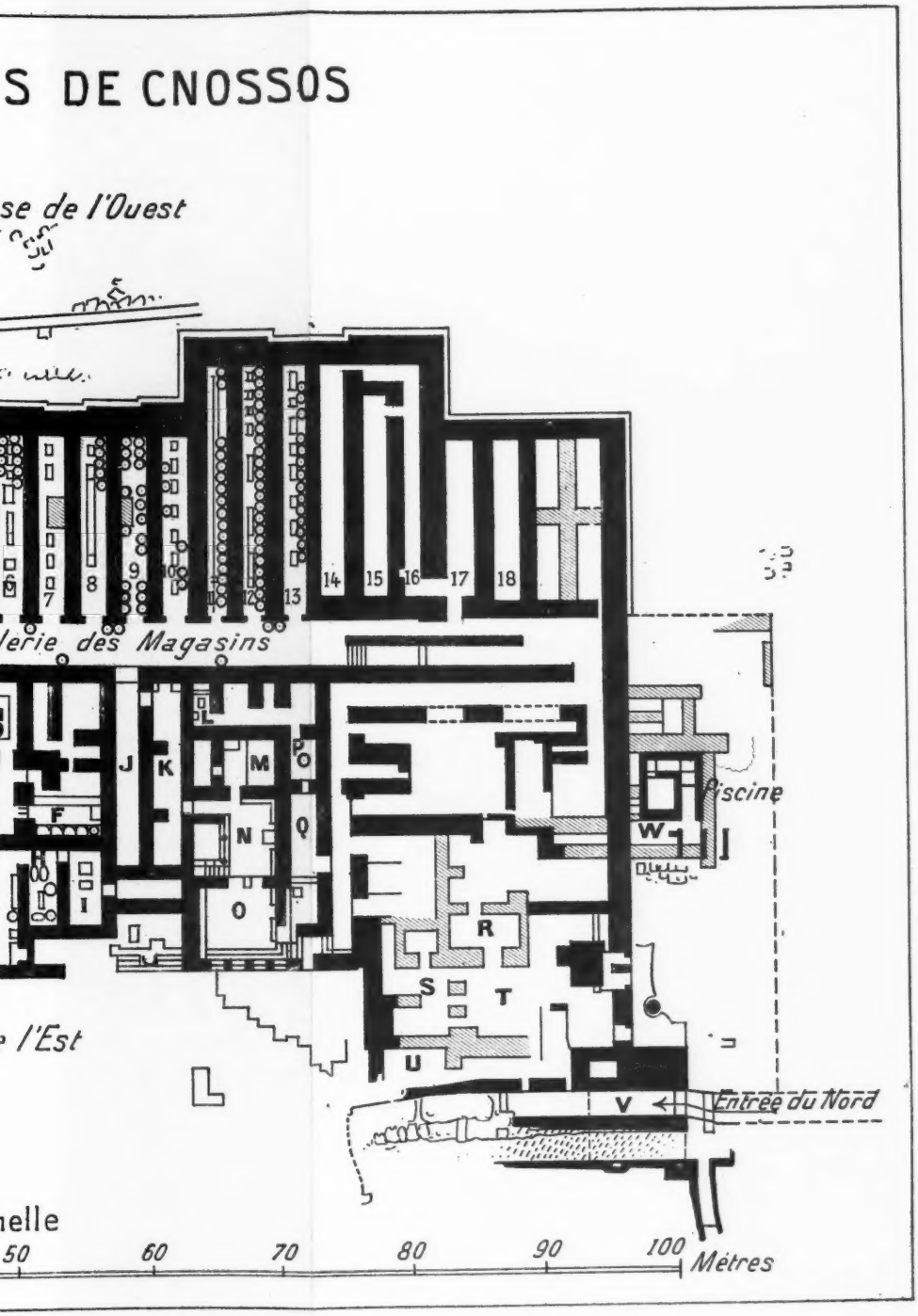
O ma mère, ô ma mère chérie, vous à qui se rattachent ces pures et célestes pensées, qui gouverneront et soutiendront toujours ma vie, comment vous convaincrai-je que pas une fibre n'a changé dans mon cœur? Si ma langue ni ma plume ne peuvent trouver de mots pour dévoiler ma pensée, au moins que ce cœur de mère, qui sait deviner par sympathie le cœur de son fils, m'éprouve et me rende témoignage. Répétez-moi souvent, bonne mère, que je suis le même pour vous, comme je suis le même au fond de mon cœur. Et puis, mère chérie, ne croyez plus que mon âme renferme pour vous aucun mystère. Elle n'en a jamais eu, chère mère; si j'ai voulu laisser conclure certaines choses sans les dire, si j'ai voulu tarder à dire ce qu'on pouvait retarder, une seule pensée m'a guidé, celle d'épargner à ma mère d'inutiles alarmes; si j'ai mal réussi, j'ai été malheureux, mais non pas coupable, non pas dissimulé. Ah! quand pourrons-nous dans l'abandon du tête-à-tête, où tout se dit et se comprend, nous expliquer l'un à l'autre ce que nous avons souffert, et passer enfin l'éponge sur cette déplorable, mais nécessaire catastrophe de ma vie! Je dis déplorable, car ma mère en a souffert; quant à moi, que m'importerait le reste? Ma conscience et mon cœur me suffisent. Une seule cause, et elle est honorable, m'a fait quitter la voie où mes convictions d'enfance m'avaient engagé: que cette cause cesse, et j'y rentre avec joie et bonheur; oui, chère mère, à l'instant même, à l'heure même. En attendant, quel est l'honnête homme qui ne m'approuverait et ne m'estimerait en me voyant sacrifier à ma conscience le bonheur et le charme le plus doux de ma vie?...

15 Février 1902.

Je me suis oublié, chère mère, à vous découvrir mon âme, et à peine me reste-t-il de l'espace pour vous donner des détails sur la manière dont je passe mes vacances. Elle est agréable, chère mère, mais surtout très laborieuse. Songez que c'est dans 6 semaines que je passe mon examen de licence. Je vous en parlerai plus en détail dans ma prochaine lettre. M. Crouzet arrive dimanche prochain et alors j'aurai vacances pleines et entières. — Adieu, mère chérie, mon âme est toute pleine de l'espérance de vous voir. La nuit dernière, je rêvais que je vous embrassais à Paris. Quelle était ma joie ! Mais hélas ! ce n'était qu'un rêve ; espérons qu'un jour ce sera une réalité. Adieu encore une fois, bonne mère. Votre fils plein de respect, de tendresse et d'amour,

ERNEST RENAN


PLAN DU PALAIS D
O
N
S
E
Terrasse de
Corridor du Sud
Entrée
des Magasins
1
2
3
4
5
6
7
8
B
A
C
D
E
F
G
I
Galerie d
Propylées
Terrasse de l'Est
Échelle
10
5
0
10
20
30
40
50


S DE CNOSSOS
se de l'Ouest
lerie des Magasins
piscine
Entrée du Nord
l'Est
nelle
50
60
70
80
90
100
Mètres

LE PALAIS DU ROI MINOS

I

LA LÉGENDE DE MINOS

M. Arthur Evans vient de renouveler, en Crète, les exploits de Schliemann. Depuis le jour où l'heureux explorateur de Mycènes lança son fameux télégramme annonçant qu'il avait retrouvé le corps d'Agamemnon, jamais aucune nouvelle archéologique n'avait autant remué le monde que celle dont les journaux nous firent part l'an dernier : on avait découvert à Cnossos le palais de Minos[1].

Ce nom de Minos était de nature à mettre en branle les imaginations. En histoire, ce qu'on connaît le mieux, c'est ce qui est légendaire. Tous les souvenirs du Minotaure, du Labyrinthe, de Thésée et d'Ariane, de Dédale et d'Icare, de Phèdre et de Médée, des Argonautes, toutes les histoires

1. Les principaux comptes rendus qu'on a faits des fouilles de Cnossos sont les suivants : Babelon, dans le *Bulletin de l'Art ancien et moderne*, 1900, pp. 268 et suiv., pp. 276 et suiv.; Wolters, dans le *Jahrbuch des deutschen archæologischen Instituts*, 1900, *Anzeiger*, pp. 141 et suiv.; Bosanquet, dans le *Journal of Hellenic Studies*, 1900, pp. 168 et suiv.; Waldstein, dans *the North American Review*, t. CLXXII, n° 532, pp. 434 et suiv.; Lechat, dans la *Nouvelle Revue*, 1er avril 1901, pp. 378 et suiv.; S. Reinach, dans la *Chronique de l'Art*, 1901.

tragiques ou gracieuses dont ce coin de Crète fut le théâtre supposé, se pressent en foule et assiègent l'esprit, dès qu'on parle de Minos. Pourtant M. Evans n'a pas eu, comme Schliemann, à batailler contre les incrédules. On ne lui a pas dit qu'il divaguait, ni qu'il cherchait à abuser ses contemporains ; on ne lui a pas contesté l'authenticité de ses découvertes ; on n'a pas songé à en rabaisser la date jusqu'aux temps mérovingiens ou byzantins. M. Evans n'oubliera donc pas tout ce qu'il doit à son illustre devancier, car, grâce à lui, il a pu jouir en paix, dès la première heure, des fruits de sa victoire. Les archéologues et le public, mieux avertis, n'ont plus aucune raison de mettre en doute la haute antiquité ni l'importance historique de ces découvertes. Tout le monde, au contraire, comprend qu'elles sont la suite logique de Mycènes et de Tirynthe.

On ne lui contestera même pas le nom de Minos. En effet, malgré l'auréole légendaire dont ce nom s'entoure, n'est-il pas depuis longtemps admis dans le cycle des personnages historiques[1] ? Homère et Hésiode, Hérodote et Thucydide, Platon et Strabon se sont portés garants de son existence. Homère et Hésiode, il est vrai, auraient le droit de mentir, étant poètes. Mais il me paraît difficile de s'inscrire en faux contre tous les autres. Hérodote et Thucydide, en particulier, méritent d'être cités.

Parmi ces peuples sont les Cariens, qui ont passé des îles sur le continent; car, autrefois, étant sujets de Minos et portant le nom de Lélèges, ils possédaient les îles et ne payaient aucun tribut (autant du moins que je puis le savoir par ouï-dire sur ces temps si anciens), mais, chaque fois que Minos en avait besoin, ils embarquaient sur ses navires. Or, Minos ayant soumis un grand nombre de pays et ayant fait beaucoup de guerres heureuses, le peuple Carien se trouva être, à cette époque reculée, le plus renommé de tous... Longtemps après, les Doriens et les Ioniens expulsèrent des îles les Cariens, et c'est ainsi que ceux-ci s'établirent sur le continent[2].

1. Voy. Perrot et Chipiez, *Histoire de l'Art*, VI, pp. 82-83 ; Curtius, *Histoire grecque*, traduction Bouché-Leclercq, I, p. 82. Il faut dire que, dans le premier chapitre de son *Histoire grecque*, M. Beloch refuse d'accorder tout crédit à ces textes anciens. Voy. la réfutation de M. Victor Bérard dans la *Revue Archéologique*, 1900, II, p. 263.

2. Hérodote I, 171.

On entrevoit ici la vie de bandes guerrières, redoutées de leurs voisins, qui ne se soumettent à aucune juridiction, mais que l'appât du gain amène à servir comme mercenaires. Minos aurait su tourner à son profit le caractère de ces pillards et de ces pirates, en leur fournissant de fréquentes occasions de se battre. Ce n'est pas une domination exercée par force sur eux; c'est une utilisation. Avec leur concours intéressé, le roi de Crète aurait établi fortement son empire sur terre et sur mer.

Le texte de Thucydide présente les mêmes faits d'une façon différente, en attribuant à Minos une hostilité marquée contre les Cariens dont il aurait réprimé la piraterie et qu'il aurait fini par chasser lui-même des îles. Leur établissement sur le continent serait donc, dans ce cas, antérieur à l'invasion des Doriens.

Minos est le plus ancien roi dont nous entendions dire qu'il avait créé une marine. Il étendit son empire sur la plus grande partie de la mer que nous appelons grecque aujourd'hui; il domina sur les Cyclades, colonisa le premier la plupart de ces îles, après avoir chassé les Cariens, et y établit pour chefs ses propres fils; comme de juste, il réprima autant qu'il put la piraterie sur mer, afin que les tributs fussent payés plutôt à lui [1].

Et plus loin, après avoir montré la piraterie comme un mal endémique, comme un moyen de s'enrichir dont on se faisait honneur chez tous les insulaires, Cariens et Phéniciens, l'historien ajoute :

Quand la marine de Minos fut organisée, les relations maritimes devinrent plus faciles, car il avait expulsé des îles les bandes qui les infestaient et il avait établi des colons dans la plupart d'entre elles. Dès lors les habitants des côtes, ayant des possessions mieux assurées, s'établirent d'une façon plus ferme, et quelques-uns, devenus de plus en plus riches, s'environnèrent de murailles. Les plus faibles, cédant à leurs intérêts, acceptèrent la domination des plus forts; les puissants profitèrent de leurs richesses pour asservir les villes plus faibles. Cette situation durait encore lorsque, plus tard, on fit la guerre de Troie.

1. Thucydide, I, 4.

Le texte d'Homère prend plus de valeur, quand on connaît les deux précédents, parce que l'on comprend les éléments véritablement historiques dont le poète a fait usage pour caractériser le règne de Minos et la condition des Crétois.

Au milieu de la vaste mer est la terre de Crète, belle et fertile, entourée par les flots; ses habitants sont nombreux, on ne pourrait en faire le compte, il y a quatre-vingt-dix villes. Les langues les plus diverses s'y mêlent : d'un côté les Achéens, de l'autre les Étéocrétois au cœur magnanime; ici les Cydoniens, là les Doriens au casque empanaché et les divins Pélasges. Parmi ces villes est Cnossos, belle cité, où régna Minos, qui pendant neuf ans conversa familièrement avec le grand Zeus[1].

Il faut se souvenir que le texte homérique, tel que nous le possédons, a été établi postérieurement à l'invasion des Doriens et que nous y voyons des allusions à un état politique plus voisin du VIIe ou VIIIe siècle avant notre ère que du XIIe ou XIIIe. Mais il affirme, d'une façon générale et précieuse pour nous, l'hégémonie de Cnossos sous le règne de Minos et la haute prospérité de l'île pendant cette période. Plusieurs passages de Strabon répètent ou précisent les mêmes renseignements[2]. Enfin Platon — qui fait l'éloge de Minos par la bouche de Socrate et qui rejette bien loin toutes les historiettes tragiques ou scandaleuses par lesquelles la légende attique avait essayé de ternir la mémoire du grand législateur — rapporte aussi des vers d'Hésiode où la majesté du roi de Crète est placée très haut :

C'était de tous les rois mortels le plus roi ; il commandait à une foule d'hommes assemblés autour de lui, ayant en main le sceptre de Zeus avec lequel il gouvernait les villes[3].

Nulle part, dans ces textes qui nous montrent au début de l'histoire la grave et belle figure de celui qui deviendra après sa mort le premier juge des Enfers[4], nulle part il n'est fait

1. *Odyssée*, XIX, 172-180.
2. X, pp. 476 et suiv., XIV, p. 661.
3. *Minos*, XV, p. 320.
4. *Odyssée*, IX, 570; Platon, *Minos*, XIII, p. 319.

allusion aux horreurs qui souillent le palais de Cnossos, aux déportements de Pasiphaé, à la naissance du Minotaure, au tribut payé par Athènes et aux exploits vengeurs de Thésée, aux poursuites contre Dédale et à tous ces contes, devenus classiques, que Diodore de Sicile[1] et d'autres nous ont complaisamment transmis. J'ai essayé de montrer, dans une étude sur *Thésée*[2], que l'on doit placer probablement au VIe siècle le développement de ces légendes qui favorisaient l'essor du patriotisme athénien. C'est alors que s'établit une dualité singulière, l'une attribuant à Minos la rédaction de lois dictées par Zeus lui-même et servant de modèle aux cités grecques, consacrant la haute autorité du législateur par ses fonctions souveraines de juge dans le royaume des morts, l'autre chargeant la mémoire du vieux roi de toutes les cruautés et de tous les scandales. Le dialogue de Platon rend bien compte de l'état d'esprit d'un Athénien à la fin du Ve siècle, quand on prononçait le nom de Minos. L'interlocuteur de Socrate fait observer à son maître « que Rhadamanthe était un juste, mais que Minos était un homme cruel, dur et inique ». Et Socrate lui répond : « C'est la légende des Attiques et des poètes tragiques que tu rapportes là, mon cher ami. » Et, dans un magnifique panégyrique, il esquisse la réhabilitation du grand législateur.

Nous avons donc des raisons sérieuses de croire que sous la légende il y a un fond historique solide, que Cnossos a véritablement exercé une certaine hégémonie sur les autres villes de Crète et même sur quelques cités grecques du continent, grâce à l'autorité acquise par un de ses princes, nommé Minos, puissant sur terre et sur mer, sévère justicier des pirates, colonisateur, rédacteur d'un code de lois accepté par plusieurs cités grecques et en partie transmis aux générations de l'âge classique. Or, M. Evans trouve sur l'emplacement de l'ancienne Cnossos les ruines d'un édifice somptueux dont la construction remonte certainement à l'époque dite mycénienne, antérieure à l'invasion des Doriens et à la guerre de Troie. Il peut avec toute vraisemblance affirmer que Minos

1. IV, 68; V, pp. 78 et suiv.
2. *Revue de l'Art ancien et moderne*, janvier 1901.

y a demeuré. Ce qui ne veut pas dire, comme nous le verrons tout à l'heure, que Minos l'ait édifié pour lui, car le palais paraît avoir eu plusieurs siècles d'existence. Mais tout porte à croire qu'il en a été un des derniers possesseurs, qu'il l'a agrandi et embelli pour donner à sa demeure une importance conforme à sa puissance politique.

Ce premier point éclairci, il en reste un autre à examiner. Qui a pu donner naissance aux contes sur le Labyrinthe et sur le Minotaure? M. Evans dit dans ses publications qu'il a retrouvé le fameux *Labyrinthe* de Crète. Qu'est-ce que cela veut dire? Assurément, on ne peut prêter au savant explorateur de Cnossos l'idée d'assimiler ce palais dont le plan est si nettement tracé, les chambres si clairement distribuées, sans traces de souterrains ni de corridors enchevêtrés, au célèbre dédale que se représentaient les anciens comme le repaire du monstre à tête de taureau. Mais la question se pose autrement. On ignorait même si un lieu, appelé *Labyrinthe*, eût jamais existé en Crète et, malgré les affirmations des auteurs, on pouvait croire à quelque conte imaginé à plaisir pour égaler les monuments de Crète à ceux d'Égypte[1]. Les fouilles de M. Evans viennent fort à propos démontrer à la fois la réelle existence et la véritable nature du Labyrinthe de Cnossos. Il n'y a entre lui et le Labyrinthe égyptien du lac Mœris qu'une analogie de nom, qui a sans doute engendré quelque confusion entre les deux monuments, dès l'antiquité. La racine du Labyrinthe égyptien paraît avoir été *Lope-ro-hount*, qui signifie « le temple à l'entrée du lac[2] ». Le Labyrinthe crétois vient de λαβρύς, qui, en langue carienne, signifie *hache* : « c'est le sanctuaire de la hache[3] ». En effet, ce culte très ancien de l'arme de guerre est attesté par de nombreux et irrécusables témoignages recueillis dans les ruines mêmes du palais comme dans les régions asiatiques et dans d'autres parties de la civilisation mycénienne. Il s'est prolongé fort avant dans l'histoire

1. Voir l'article du *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines*, de M. Saglio, au mot LABYRINTHUS.

2. Maspero, *Hist. anc.*, p. 117.

3. Voy. l'article de M. Evans, *Mycenæan tree and pillar Cult*, dans le *Journal of hell. Studies*, XXI (1901), p. 109. Cette opinion sur le Labyrinthe et le sanctuaire de la hache a été discutée par M. Rouse, *ibid.*, p. 269.

et a subsisté en Carie jusqu'à l'époque romaine, sous le nom de Jupiter Labrandeus ou Dolichenus[1].

Et le Minotaure? Irons-nous jusqu'à dire que lui-même avait existé? Sans rendre naturellement aucune existence réelle à cet animal fabuleux, les fouilles de M. Evans ont pourtant démontré une fois de plus qu'en mythologie comme ailleurs, rien ne naît de rien. Le taureau joue dans ce que l'on pourrait appeler « le blason de Cnossos » un rôle dont l'importance est confirmée par beaucoup d'autres monuments mycéniens[2]. Qu'un culte du taureau ait existé à côté du culte de la hache, c'est une hypothèse que le voisinage de l'Asie, avec le souvenir des taureaux chaldéens, assyriens et perses, rend assez vraisemblable. Et si l'on combine avec ce fait l'histoire fameuse du taureau de Phalaris, employé comme instrument de supplice et dévorant des victimes dans son ventre d'airain rougi au feu, on arrive à cette solution plausible qu'une torture de ce genre a pu être réellement inventée, dans quelque partie du monde ancien, et que la légende hostile à Minos s'en est emparée pour en faire le Minotaure. Ne disait-on pas, d'ailleurs, que Phalaris, tyran d'Agrigente au début du VIe siècle, était originaire de Crète? L'histoire du géant Talos, tout en bronze, étouffant sur sa poitrine d'airain les étrangers jetés sur le rivage de l'île, paraît être une variante et une déformation du même mythe.

Les monstrueuses offrandes d'enfants brûlés faites au Moloch de la Bible[3] et au Saturne des Carthaginois[4] se rattacheraient encore à la même et obscure origine.

Tel est le fond de faits et de croyances que nous entrevoyons et sur lequel s'est édifiée la légende crétoise. Après ce préambule, nécessaire pour faire comprendre au lecteur la réalité historique du « Palais de Minos », nous pouvons passer à la description du monument lui-même.

1. Voir l'article DOLICHENUS du *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines*.

2. Voy. le tome VI de l'*Histoire de l'Art* de MM. Perrot et Chipiez, pp. 788, 822, 832, 852, 933.

3. II *Rois*, XXIII, 10.

4. Diodore, XX, 14, 6.

II

LES FOUILLES DU PALAIS

Le livre publié par M. Arthur Evans, *Knossos*[1], qui est un rapport d'ensemble sur les travaux de 1900, nous servira de guide. J'ai eu moi-même, au mois d'avril 1901, le plaisir de parcourir le terrain des fouilles, en compagnie de M. Raymond Kœchlin qui a publié dans le *Journal des Débats* deux articles sur notre excursion. C'est pour moi un devoir très agréable que de remercier ici M. Evans de sa libérale hospitalité et de sa complaisance, qui m'a permis de recueillir sur le chantier nombre d'observations et de documents, au moyen desquels je complèterai en partie le compte rendu de 1900[2].

En partant du port de Candie (Héracleion), on peut aller en une heure, à pied, au palais de Cnossos, par une route bordée de champs bien cultivés et plantés d'oliviers : dans le fond le cône gigantesque de l'Ida dresse sa haute et belle silhouette, évocation inattendue du Fudji japonais dans un paysage grec. L'arrivée sur le terrain antique cause une surprise et presque une déception : pas d'acropole, pas même d'éminence visible ; c'est un vaste champ en contre-bas de la route et qui dévale par une pente brusque jusqu'au bord d'un petit fleuve torrentueux, le Kairatos. On pourrait passer cent fois devant ce site sans se douter que les anciens l'ont choisi pour y placer une de leurs plus célèbres villes. Les collines des environs, pelées et tachées de quelques maigres broussailles, dominent la position : elle n'a rien de stratégique ni de pittoresque. Nous avons actuellement des raisons

1. Dans *The Annual of the British School at Athens*, n° VI, 1899-1900, Londres, Macmillan.

2. Le plan joint à cet article est emprunté à l'ouvrage sur *Knossos*, pl. XVII, complété en certains points par les indications de l'architecte M. Fyfe, qui collabore aux fouilles de M. Evans.

de croire que des habitudes ancestrales et de longues traditions, où la religion avait sa part, ont attaché les Crétois à ce lieu. Presque partout, sous les ruines antiques et en creusant à une profondeur de 12 ou 15 mètres, on trouve les vestiges d'une immense station néolithique : silex taillés, débris de poterie noire grossière et fumigée, ossements d'animaux, se sont superposés là pendant des siècles ; ils affleurent le sol en un point de la grande cour intérieure où se trouvait un autel, comme si les habitants du palais avaient voulu garder cette attache avec leur passé. Le site a donc été habité, à l'âge préhistorique, par une peuplade primitive qui, selon l'usage, recherchait avant tout des terres fertiles, la proximité d'un cours d'eau et une distance assez grande du bord de la mer pour être à l'abri des pirates. Le premier établissement doit être aussi ancien que celui de Troie (Hissarlik), reporté par les historiens à la date approximative de 3 000 ans avant notre ère.

Le plan. — Le palais est orienté par les angles, à la façon chaldéenne. Suivant le même principe, le côté réservé aux appartements privés et, en particulier, aux chambres des femmes est exposé au nord pour avoir plus de fraîcheur. Le plan d'ensemble est clair et parfaitement conforme à ce que nous connaissons par les grands palais de Ninive. On y reconnaît quatre parties : 1° des magasins et des communs qui représentent la partie publique, le *khan* ; 2° les appartements des hommes, chambres de réceptions et chambres d'habitation, le *sélamlik* ou *sérail* ; 3° les parties réservées au culte religieux, le sanctuaire ; 4° les appartements des femmes, le *harem*. On peut comparer le plan de Khorsabad dans l'ouvrage de Place, ou le tracé plus ancien encore du palais de Sirpourla dans les *Découvertes en Chaldée* de M. de Sarzec, et l'on verra qu'en dépit des variantes introduites par le développement d'une civilisation plus avancée, on retrouve dans l'œuvre de l'architecte crétois les éléments classiques de la construction orientale. Un détail tout spécialement chaldéen me paraît fourni par la présence de certains *rentrants* ou fausses entrées qui, pratiqués dans l'épaisseur des murs extérieurs, y forment des sortes de logettes où l'on pouvait se

mettre à l'abri des ardeurs du soleil. C'est, comme le dit M. Heuzey à propos des constructions de Tello, « l'hospitalité de l'ombre », si nécessaire dans ces pays brûlants.

Ajoutons que le palais de Minos, tout en dépassant sensiblement les dimensions très modestes du vieux château de Sirpourla (53 mètres sur 31 mètres), est loin d'atteindre la grandeur colossale des ruines de Khorsabad (environ 330 mètres sur 280) ou de Persépolis (473 mètres sur 286). Il est vrai que les fouilles sont loin d'être achevées et que du côté Est elles promettent des déblaiements considérables; mais on peut déjà juger que le front du bâtiment ne dépassera guère une centaine de mètres en largeur; en profondeur il atteignait environ 80 mètres au mois d'avril 1901, et cette mesure s'est accrue depuis.

La terrasse de l'Ouest. — Une grande terrasse court tout autour des bâtiments. Celle qu'on a dégagée à l'Ouest forme une très belle esplanade qui contenait une série de logements, peut-être réservée à la garnison du château, car elle est dominée de ce côté par les collines et borde la route qui mène au port. Au centre de la cour une base oblongue indique peut-être la place d'un autel. On y accède du côté Sud par un couloir en pente douce, aboutissant à une entrée monumentale; les deux côtés de ce corridor étaient décorés de fresques représentant une procession de personnages dont la partie inférieure seule est conservée. Quand on avait franchi le seuil et débouché sur l'esplanade, on trouvait encore à sa droite, sur les contreforts mêmes du palais, des fresques dont un morceau a pu être sauvé; il représente un taureau lancé à grande allure qui rappelle, dans des dimensions beaucoup plus grandes, le célèbre sujet de Tirynthe : *la Chasse au Taureau sauvage.*

Ni ce couloir, ni cette terrasse ne donnent accès directement dans le palais; au contraire, l'esplanade est complètement fermée de ce côté par les solides murailles auxquelles s'appuient les magasins. Je suppose que cet espace était surtout réservé aux *communs*, aux logements des serviteurs et des soldats. Et, en effet, un collaborateur de M. Evans, M. Hogarth, a dégagé du côté de la route un certain nombre

de chambres remontant aussi à l'époque mycénienne[1]. De plus, le couloir descendait dans la direction de la ville, — et l'on a trouvé, de ce côté, des restes assez nombreux d'habitations groupées sur la pente de la colline. Il est donc vraisemblable qu'en cas d'alerte, les habitants pouvaient gagner rapidement cette entrée du palais, se mettre à l'abri derrière ses murailles et camper sur la vaste terrasse, longue de soixante mètres, sans que la vie du prince et de son entourage en fût le moins du monde gênée. La séparation était complète entre les deux parties de la résidence.

Les Propylées du Sud. — Pour trouver accès dans le palais, il faut se reporter sur la façade Sud. Là s'ouvrent, au-dessus d'un perron de quelques marches, de véritables Propylées (environ 10 mètres de large), où l'on a recueilli un admirable fragment de décor architectural, en forme de rosaces sculptées. M. Evans pense que cette partie est due à un remaniement des constructions plus anciennes. Peut-être avons-nous là un embellissement fait au temps de Minos. On débouche par ce portique dans une large cour (environ 20 mètres sur 15) qu'on pourrait appeler la cour d'honneur. C'est dans un coin de ce rectangle irrégulier que se trouve l'autel dont nous parlions plus haut, entouré de nombreux débris de l'âge néolithique, de cendres et d'ossements.

Dans un étroit corridor (A) qui longe à l'Ouest ces Propylées et se dirige du côté des magasins, l'heureux explorateur a fait une de ses plus belles trouvailles. C'est un morceau de fresque représentant un jeune homme (serviteur ou tributaire), qui des deux mains avancées porte un vase en forme de long cornet à anse ; les jambes seules manquent. Le personnage est à peu près de grandeur naturelle, et c'est la première fois que l'on rencontre dans l'art pictural de cette époque un morceau de cette importance. Il est nu, sauf une sorte de pagne étroitement roulé autour des reins et des cuisses et semé de multiples rosaces de couleur; il porte au bras un anneau, au poignet un bracelet, et près de l'oreille un ornement de métal bleu; il cambre fortement la poitrine,

1. *Knossos*, p. 70.

le corps rejeté en arrière, dans une attitude que l'on retrouve sur plusieurs pierres gravées et autres monuments mycéniens. La tête avec des cheveux noirs un peu bouclés, largement massés sur le crâne, a le type franchement européen; l'œil, exécuté à la façon archaïque et de face, n'est pas très grand. Le visage imberbe et le corps sont peints en brun rouge, par un procédé de teinte plate qui est tout à fait conforme à celui des fresques égyptiennes. Une particularité à noter est la présence de deux zones ondulées qui, en haut du tableau et derrière le personnage, paraissent figurer des nuages; ce curieux détail existe dans d'autres fresques du palais et il constitue un élément important dans l'esthétique mycénienne.

On imaginerait, d'après les habitudes modernes, que la grande cour des Propylées va donner un accès direct et facile dans les chambres du palais. Il n'en est rien, et nous retrouvons là les habitudes de précaution et de défiance, si manifestes dans le plan des grandes habitations orientales. A gauche de cette cour s'ouvrent les magasins; au fond sont contiguës les chambres du trésor, des archives et du culte religieux. Mais c'est seulement par une série de couloirs et de circuits, fermés par de hautes portes et faciles à barrer, qu'on pouvait trouver passage. En réalité, la cour devait servir de poste à l'entourage subalterne, à la garde du prince, à la réception des clients et des délégations, etc. Les visiteurs de marque avaient accès plus facilement d'un côté tout à fait opposé, par l'entrée et la terrasse du Nord-Ouest.

Tout l'espace précédemment décrit constitue donc, en quelque sorte, la partie publique du palais, celle qui recevait la foule, les fournisseurs, les soldats. On remarquera en même temps qu'elle est la plus exposée aux ardeurs du soleil (midi et couchant). Nous allons entrer maintenant dans la région plus intime et mieux protégée.

Les Magasins. — L'entrée des magasins donne sur le flanc Ouest de la cour des Propylées, mais on n'y accédait que par une double porte dont les seuils sont encore visibles et qu'on pouvait facilement fermer et verrouiller. On se trouve alors dans une longue et étroite galerie B (environ 53 mètres sur

3 mètres), longeant d'un côté le mur plein des appartements princiers et s'ouvrant au contraire, de l'autre côté, sur une série de chambres qui sont les dépôts d'approvisionnements (1 à 18). On en compte vingt qui sont complètement déblayés ; les deux derniers renfermaient des débris de tablettes à inscriptions et servaient peut-être d'archives. Ce sont plutôt de longs couloirs que des chambres, des sortes de celliers (12 à 14 mètres de profondeur sur $2^{m},50$ de large) où l'on a trouvé encore rangées contre les murs les énormes jarres de terre cuite, hautes comme un homme, qui devaient renfermer l'huile, le vin, les graines sèches, toutes les provisions nécessaires à la vie. Certains magasins en contiennent trente ; d'autres jusqu'à quarante et cinquante [1]. Dans le dallage même, entre ces rangées de vases, on remarque de petites fosses rectangulaires, soigneusement aménagées et parfois même doublées d'une feuille de plomb comme si l'on avait voulu y renfermer des objets précieux ; quelques-unes de ces cachettes sont à deux étages. Mais on n'y a rien recueilli que des débris de poteries et de la terre. Un des magasins contenait un gros poids de pierre rougeâtre, en forme de pyramide, portant sculptée sur les quatre faces une pieuvre gigantesque aux tentacules symétriquement étalés.

L'Entrée du Nord. — La galerie des magasins ne communique avec les parties de la grande habitation que par une ou deux entrées très étroites, faciles à surveiller ou à fermer. C'était une commodité laissée aux intendants ou aux maîtres du palais, pour ne pas les forcer à faire un long circuit et à rejoindre la grande porte des magasins par la cour des Propylées. Mais ce sont là des passages qui n'ont pas de caractère officiel. Le véritable accès aux appartements est donné par l'esplanade de l'Est et par la poterne du Nord. Un couloir, large de quatre mètres, accessible aux voitures, conduit en pente douce à la terrasse supérieure, de plain-pied avec les appartements. Près de l'entrée du couloir les fouilleurs

1. On connaissait déjà par les fouilles d'Hissarlik des aménagements semblables (Schliemann, *Ilios*, p. 35, fig. 8). Il est curieux de voir encore aujourd'hui dans les rues de Candie des magasins où les provisions d'huile sont renfermées dans des jarres toutes pareilles à celles du Palais de Minos.

ont trouvé, avec une magnifique tête de taureau, sculptée dans une sorte de plâtre ou gypse et peinte en vermillon, les débris des corps d'animaux semblables ; sans doute cette porte d'entrée était, à la façon assyrienne, décorée de deux figures de taureaux qui en gardaient les approches. L'existence d'une grande sculpture mycénienne, en plâtre peint, n'est pas une des moindres nouveautés que nous ont révélées ces fouilles merveilleuses. Le fait est d'ailleurs confirmé par la découverte assez récente, à Mycènes même, d'une tête de femme peinte et modelée dans la même matière [1].

Dans l'intérieur du même couloir, contre le mur du bâtiment et à peu de distance de la porte, autre trouvaille retentissante : un lot considérable de tablettes de terre cuite, couvertes d'inscriptions en langue inconnue, se trouvait mélangé à un amas de cendres. Le déchiffrement de ces textes n'est pas encore fait, mais M. Evans s'est rendu compte qu'un système de numération y était à plusieurs reprises employé et exprimé par des petits traits parallèles, des cercles et des points; que ces chiffres placés à côté d'objets figurés graphiquement comme des roues de char, des têtes de chevaux, devaient se rapporter à une sorte d'inventaire du mobilier et des animaux renfermés dans le palais. D'autres tablettes paraissent contenir des textes qui auraient un caractère religieux ou historique. En un mot, ce seraient les archives du palais que dans l'incendie final on aurait essayé de sauver et que, pour une cause inconnue, on aurait abandonnées près de la porte. Les cendres sont celles des cassettes de bois qui renfermaient les tablettes et, comme dans les cendres on a recueilli en même temps des petites empreintes sur argile, on en conclut que ces cassettes précieuses avaient été scellées. Coïncidence curieuse : quelques-uns de ces sceaux donnent des images identiques à celles qu'on voit sur des bagues gravées de Mycènes. Ainsi se trouve expliqué l'usage pratique de ces beaux cachets ciselés, qui forment une partie si remarquable de la bijouterie mycénienne.

D'autres dépôts de tablettes ont été retrouvés, en partie du

1. M. Tsountas, éphore du Musée Central d'Athènes, doit la publier avec un commentaire archéologique dans l'*Éphéméris archéologique*.

côté des magasins, en partie dans les chambres du culte religieux. On possède actuellement plus de 2 000 textes, en deux systèmes d'écriture, l'une se rapprochant de la forme hiéroglyphique et idéographique, l'autre du procédé linéaire. C'est la première fois que l'on constate dans les pays grecs l'existence de l'écriture, à une époque antérieure à Homère, et une découverte de ce genre suffirait à faire ranger les fouilles de Cnossos au rang des plus considérables, puisque sur ce fait particulier elles renversent les idées reçues jusqu'à ce jour[1]. Mais le déchiffrement paraît devoir être laborieux et l'on n'est même pas d'accord sur le groupe d'idiomes auquel il convient de rattacher ce nouveau langage. Espérons qu'il ne résistera pas, autant que l'étrusque, aux efforts des érudits.

La Terrasse de l'Est. — Arrivons à la terrasse. A douze mètres environ du front des bâtiments, on a trouvé, sous le dallage, la partie inférieure d'une petite statue égyptienne en diorite, représentant un personnage assis : elle est datée, par le cartouche hiéroglyphique gravé sur un des côtés, de la XIIe ou XIIIe dynastie et remonte, par conséquent, à plus de 2 000 ans avant notre ère. Il est établi d'une façon incontestable par cette découverte : 1° que le palais existait déjà à cette époque reculée; 2° que les Crétois étaient alors en relations avec l'Égypte. L'importance historique de ce fait, dont nous aurons tout à l'heure à établir les conséquences, n'échappera à personne.

Les constructions que l'on a devant soi forment un groupe compact et ininterrompu de chambres qui, au premier abord, paraissent faire bloc. Mais sur le plan on y démêle assez aisément trois parties : à droite et formant un retour d'angle, les habitations des femmes (U, R, S, T); au centre, des appartements de réceptions et d'audiences (M, N, O, P, Q); à gauche, les chambres du culte religieux (D, E, F, G, H, I). Chacune de ces parties est reconnaissable aux objets ou mo-

1. M. Perrot écrivait encore dans le tome VI de son *Histoire de l'Art*, sur *la Grèce primitive et l'Art mycénien* (p. 985). « Cette civilisation est donc une civilisation muette : la voix des hommes qui l'ont créée n'arrivera jamais directement jusqu'à notre oreille. » Et plus loin (p. 988) : « L'histoire, fille de l'écriture, n'était pas encore née. »

numments qu'on y a rencontrés : dans le gynécée, des fresques représentant surtout des scènes féminines ; dans la salle de réception, un trône pour le prince et des banquettes de pierre polie pour ses invités ou ses conseillers ; dans la chapelle du culte, des piliers quadrangulaires couverts du signe gravé de la double hache, instrument de guerre et symbole religieux.

Habitations des femmes. — Il est naturel que les œuvres d'art aient été plus nombreuses encore et plus intéressantes dans la partie du palais qui constituait l'habitation proprement dite des souverains. En particulier, les fresques à sujets féminins, bien qu'elles soient à peu près toutes inédites, sont déjà rendues célèbres par les simples descriptions de M. Evans. J'ai pu examiner les originaux au musée de Candie, et je certifie que l'on n'est pas déçu en les voyant. C'est une extraordinaire résurrection, où les souvenirs des costumes orientaux se mêlent aux plus inattendus rapprochements avec les ajustements modernes. Dans les robes à volants des dames crétoises on reconnaîtra, je crois, l'influence du très ancien *kaunakès* des Chaldéens [1] ; dans la technique de la peinture et dans la juxtaposition des tons vifs on sent l'inspiration puisée à des sources asiatiques ou égyptiennes ; mais quelle surprise de contempler d'amples manches à gigots, des tailles serrées dans d'étroits corsages, des flots de rubans attachés dans le cou et pendant en arrière, des coiffures à mèches frisées et à accroche-cœur provocants ! Quel archéologue ou quel peintre, rêvant de Phèdre ou de Pasiphaé, eût songé à en rapprocher l'image de sa grand'mère en costume de cérémonie, dansant à un bal de la cour chez Charles X ou Louis-Philippe ? Et qu'aurait dit Gustave Moreau, mort trop tôt pour voir cette révélation d'un monde antique qui dépasse toutes les fantaisies de sa brillante imagination ? Le plus souvent, ces fresques à sujets féminins sont de dimensions exiguës, véritables miniatures où les personnages mesurent à peine dix centimètres de haut, comme si elles avaient servi de bordure ou d'encadrement à quelque fresque plus grande, et on n'a pas retrouvé là de morceau assimilable pour

1. Heuzey, *Revue Archéologique*, 1887, IX, p. 25.

la taille au *Porteur de vase*. Néanmoins elles comptent, de l'aveu de tous, parmi les plus incroyables nouveautés que l'art crétois nous ait révélées.

Ne quittons pas le gynécée sans rappeler qu'on y a trouvé, outre les fresques de femmes, un morceau de peinture représentant un jeune garçon penché, qui cueille une fleur dans une prairie semée de blancs crocus et qui la place dans un vase; le style et la technique en paraissent plus anciens. Signalons aussi quelques pièces de mobilier : un grand bassin en pierre rougeâtre et surtout un fût de lampe, de même matière, qui imite de la façon la plus élégante la colonne égyptienne à chapiteau campaniforme ; le sommet du chapiteau, évidé et muni de deux rigoles, formait récipient pour l'huile.

Habitations des hommes. — Revenons à la terrasse de l'Est et pénétrons dans le bâtiment contigu aux appartements des femmes. On descend par quatre marches dans une chambre (O) qui pouvait servir de vestibule (environ 6 mètres sur 5) et qui menait à la salle de réception (N) par une porte à deux battants, dont les gonds sont encore empreints dans le seuil. La salle N n'est pas très spacieuse (6 mètres sur 8), mais elle présente beaucoup de détails dont l'originalité attire et amuse l'œil du spectateur. Contre la paroi de droite, entre deux banquettes « de pierre bien polie » pour parler la langue d'Homère, est adossé un grand siège que les touristes ont déjà baptisé « le trône de Minos ». C'est plutôt une chaise de pierre qu'un trône. Le haut dossier en stèle arrondie, avec des tranches découpées en régulières ondulations, les pieds de devant écartés pour plus de stabilité et dessinant dans le haut une sorte d'ogive, les barreaux plats qui, sur les côtés, réunissent les pieds de devant à ceux de derrière, le siège lui-même évidé en cuvette pour recevoir un coussin, tout dans la structure trahit l'imitation d'un modèle de bois. Rien de plus inattendu que ces formes dont on cherche vainement les ressemblances avec le mobilier antique et qui éveillent plutôt le souvenir de quelque prie-Dieu gothique ! Le siège tout entier est surélevé par une grande dalle carrée qui en avant forme une marche. On constate encore quelques traces de peinture sur le dossier.

Sur le mur du fond, de chaque côté du trône, avaient pris place deux grandes fresques. Elles sont malheureusement très endommagées et, transportées avec beaucoup de peine au musée de Candie, elles laissent à peine deviner les silhouettes des sujets. Ce qui est sûr, c'est que la représentation de la nature y occupait une place importante : on distingue des arbres en forme de palmiers, des plantes avec des fleurs rouges. A droite, le tableau est rayé de lignes transversales qu'au premier abord on prendrait pour de la pluie, mais qui doivent représenter les eaux d'une rivière, avec la perspective conventionnelle des œuvres égyptiennes et assyriennes; on a cru même voir dans le cours d'eau une anguille. Enfin, dans le fond, peut-être y avait-il un arrière-plan de collines. Il est regrettable que la ruine du temps ait moins respecté ces peintures que les autres, car nous aurions possédé le plus beau spécimen d'un art devenu tout à fait étranger à la Grèce classique : le paysage.

On a eu plus de bonheur avec deux autres fresques qui, au fond de la salle, flanquaient la porte conduisant à une chambre (M) entièrement close de tous les côtés, peut-être un petit salon de repos, car on y a recueilli les restes d'une lampe de pierre, analogue à celle du harem. Une de ces peintures est assez bien conservée pour que l'on puisse reconstituer l'ensemble qui composait une décoration symétrique : deux grands griffons, couchés dans un paysage de hautes plantes ou d'arbustes, gardaient de chaque côté l'entrée de la porte. M. Evans en a rapproché certaines fresques thébaines qui montrent aussi des griffons dans un paysage. Mais la nature de l'animal est ici caractérisée par des détails étrangers à l'art égyptien : c'est bien le griffon mycénien à petite tête d'oiseau, tel qu'il apparaît sur nombre d'objets découverts par Schliemann. Celui-ci n'a pas d'ailes et, de plus, il porte, comme fichée sur le sommet de la tête et retombant en arrière, une plume de paon, très reconnaissable à sa forme et aux couleurs chatoyantes dont le peintre l'a nuancée : c'est la première fois que nous est attestée la haute antiquité de ce motif employé comme décoration et il prouve en même temps que les Européens connaissaient déjà le paon, animal d'origine asiatique. Une grande rosace

multicolore, placée au centre d'une spirale, est appliquée comme une sorte de blason sur le cou du griffon ; elle complète la physionomie fantastique de ce gardien des portes. Derrière lui, passant à travers les hautes plantes du fond, nous retrouvons le tracé singulier de nuages, les zones ondulées dont nous avons parlé plus haut. Toute la composition frappe la vue par la richesse du décor, l'originalité de l'invention, la belle ordonnance du groupement. C'est une œuvre de grand art.

Nous n'avons encore rien dit d'un détail de construction qui donne à la salle de réception une physionomie toute particulière. Le trône fait face à une longue banquette de pierre, semblable aux autres, dans laquelle on a ménagé trois larges encoches à distances régulières. Ces trous devaient contenir des poutrelles de bois, car on y a recueilli des cendres. Il y avait donc là une toiture soutenue par des colonnettes et, en effet, derrière la banquette s'ouvre une sorte de large fosse, formant un réservoir carré, dans lequel on peut descendre par un escalier de six marches (longueur $2^{m},90$; largeur $2^{m},44$; profondeur $1^{m},20$). Aucune trace de canalisation ni de tuyau pour amener les eaux ni de trou pour l'écoulement. Le réservoir est stuqué jusqu'à une certaine hauteur, pour garantir l'imperméabilité ; il est évident qu'il était destiné à contenir de l'eau. L'explication la plus simple est que nous sommes en présence du plus ancien exemple d'*impluvium*. La toiture soutenue par les colonnes de bois devait être ouverte au centre, et les quatre faces inclinées vers le milieu, de façon à recueillir les eaux de pluie et à les déverser dans le réservoir. Dans un pays où les sécheresses sont fréquentes et les ardeurs du soleil incommodes, il est naturel que dans la partie du palais où le prince recevait ses hôtes on ait cherché à entretenir une fraîcheur relative. L'*atrium* des maisons romaines offrait les mêmes avantages. Aujourd'hui encore, à Damas ou à Bagdad, les eaux jaillissantes de la fontaine élevée dans la cour intérieure des maisons procurent un semblable bien-être. Ajoutons que sur la façade Nord, en dessous de l'appartement des femmes, les fouilles de 1901 ont mis au jour une autre piscine du même genre (W). Placé à l'extérieur du palais, ce réservoir était mis à la disposition de tous ceux qui passaient

sur la terrasse : c'était l'hospitalité de l'ombre et de l'eau, généreusement offerte à tous les sujets du maître. Dans le palais chaldéen de Tello, datant du XXVe ou XXVIIIe siècle avant notre ère, M. de Sarzec a trouvé des vasques sculptées qui remplissaient le même office [1].

Les divers objets ou fragments recueillis dans la salle achèvent de démontrer que cette partie du palais était la plus luxueuse : ce sont cinq vases d'albâtre, des morceaux de lapis-lazuli et de cristal de roche, des débris de coffrets d'ivoire, des plaques de verre dont une est décorée d'une très jolie miniature de taureau courant, une agate portant un dessin en relief qui est le plus ancien camée connu, des rondelles de verre qui ont peut-être servi à un jeu de dames comme celui des Égyptiens. Dans une lettre que M. Evans me fit l'honneur de m'adresser au mois de mai dernier, il m'annonçait, avec une joie légitime, la découverte, dans les terrassements poursuivis du côté Est, d'un jeu de dames presque complet, disposé à la façon égyptienne, avec des incrustations d'ivoire et de cristal de roche serti d'or ou d'argent. Du même côté, on avait fait sortir de terre un très grand vase de pierre calcaire, à trois anses, portant un magnifique décor de spirales en relief. « C'est, m'écrivait l'habile fouilleur, le roi des vases mycéniens. »

Les chambres du culte. — Notre promenade autour du palais nous amène enfin au dernier groupe de constructions, celui qui avoisine à droite les appartements de réception et à gauche la grande cour des Propylées. On y accède aussi par la terrasse de l'Est et, en franchissant quelques marches, on pénètre d'abord dans des petites chambres (G, H, I, F) qui contiennent des bassins ou des jarres de terre cuite analogues à celles des magasins ; ce mobilier pouvait servir aux besoins du culte, car nous sommes dans la partie religieuse de l'édifice. Comme dans les palais chaldéens et assyriens, mais dans des dimensions beaucoup plus modestes que les célèbres tours à étages, la chapelle du culte est située à côté des appartements de

1. Heuzey, *Un palais chaldéen*, p. 59 (*Petite Bibliothèque d'art et d'archéologie*, t. IX); de Sarzec et Heuzey, *Découvertes en Chaldée*, pp. 16 et 216.

réception. Elle se compose de deux petites salles contiguës (E, D), ayant pour centre un fort pilier quadrangulaire, fait de grosses pierres superposées dont chacune est marquée sur ses quatre faces d'un grand dessin gravé profondément en forme de double hache. Un de ces piliers est placé du côté de l'Ouest, l'autre de l'Est. Actuellement la hauteur de ces piliers est de $1^{m},75$ à $1^{m},78$; mais nous ne savons pas si la partie supérieure n'a pas été découronnée. M. Evans pense que ces piliers rappellent la représentation la plus ancienne de la divinité, adorée d'abord sous forme de *bétyles* ou de pierres sacrées. Des piliers semblables ont été trouvés dans une des maisons de Cnossos, voisine de l'esplanade Ouest, et dans le palais mycénien de Phylakopi, fouillé par l'École anglaise à Milo. Une quantité considérable de petites coupes d'argile, ayant servi probablement de vases à offrandes ou à libations, étaient rangées par terre, en files régulières, devant ces piliers.

C'est un culte très ancien, comme celui des arbres sacrés, dont on trouve les vestiges sur un grand nombre de monuments appartenant à la glyptique orientale ou à l'art égéen. Il a fait l'objet d'une longue et intéressante étude publiée par M. Arthur Evans[1]. J'ajouterai aux remarques de l'auteur qu'en Chaldée même et dès une époque très reculée, le double pilier paraît avoir eu place dans les constructions religieuses[2].

Mais ce qui distingue ceux de Cnossos est la présence répétée de la double hache dont nous avons, dès le début, indiqué le sens particulier, en parlant du Labyrinthe. Plutarque[3] dit que « les Lydiens appelaient la hache λάβρυς » et, d'autre part, nous avons vu qu'en Carie le culte de Zeus Labrandeus, le Jupiter à la double hache, s'est conservé jusqu'à l'Empire romain sous le nom et la forme du *Dolichenus Deus*. L'adoration du Pilier crétois, marqué de la double hache, n'est donc que la forme primitive du culte rendu plus tard au dieu des Cariens, quand ils furent installés sur le

1. *Mycenæan tree and pillar Cult*, dans le *Journal of Hellenic Studies*, XXI, 1901, p. 99-204.

2. De Sarzec et Heuzey, *Découvertes en Chaldée*, pp. 62-65; Heuzey, *Un Palais chaldéen*, p. 37.

3. *Quæst. græc.* p. 302, A.

continent asiatique. J'ajouterai que dans l'Asie centrale l'adoration de la Masse d'armes est une religion séculaire, transmise par les Chaldéens aux Assyriens[1], et que dans le tell de Sirpourla, en pleine Mésopotamie, M. de Sarzec a recueilli un ex-voto de terre cuite, en forme de double hache[2], ce qui indique une filiation naturelle entre toutes ces croyances asiatiques et insulaires. C'est, en somme, la transformation de l'arme de guerre en symbole religieux, en fétiche. La chapelle du Palais de Minos aurait donc seule droit au nom de *Labyrinthe* : c'est la Maison de la Double-Hache[3], le sanctuaire de la Divinité caractérisée ou remplacée par l'instrument guerrier[4]. Au sommet des piliers on devait voir se dresser des haches de guerre, des *bipennes*, plantées debout dans des cavités pratiquées à dessein, suivant l'aspect que présentent les images de certains cylindres babyloniens.

Les chambres annexées aux salles des piliers ont fourni d'intéressantes trouvailles : d'abord un grand nombre de tablettes à inscriptions, puis une belle série de vases en pierre dure, admirablement travaillés, où domine la forme du cornet allongé (haut. $0^m,31$ à $0^m,34$). Nous connaissions déjà ce type de vase par la céramique mycénienne, mais nous savons maintenant quels modèles les potiers avaient sous les yeux. C'est aussi l'ustensile qu'on voit entre les mains du jeune *Porteur* sur la belle fresque du corridor; les cannelures du vase, aussi nettes et pures que dans une colonne attique du ve siècle, y sont exprimées par des traits verticaux. Ces cornets sont percés d'un trou dans le fond : on y buvait donc comme dans les *rhytons* de l'époque classique; l'anse était rapportée, peut-être en matière différente. La finesse du travail et la technique rappellent les admirables vases d'albâtre, d'onyx et de pierre dure que l'on a trouvés en Égypte, en particulier dans la très ancienne nécropole d'Abydos.

1. Heuzey, *La Masse d'armes et le Chapiteau assyrien*, dans la *Revue Archéologique*, 3e série, X, 1887, p. 269; *Origines Orientales*, p. 183.

2. *Découvertes en Chaldée*, pl. 45, n° 5.

3. Evans, *Journal of Hellenic Studies*, XXI, 1901, p. 109. Voy. la discussion de M. D. Rouse, *ibid.*, p. 269.

4. On a publié récemment des moules à bijoux, de style mycénien, provenant de Crète, où l'on voit une divinité brandissant d'une main la hache à double tranchant (Xanthoudidès, dans l'*Ephéméris Archéologique*, 1900, pl. 3 et 4.).

Une superbe tête de lion, en marbre, trop épaisse et trop lourde pour être un vase, et plutôt détachée de quelque meuble ou d'une bouche de fontaine (31 centimètres de longueur), nous fait connaître que les artistes de ce temps n'ignoraient pas non plus l'emploi de cette belle matière sculpturale, qui devait plus tard détrôner toutes les autres. Il faut y joindre un grand coquillage, du genre *buccin*, également de marbre et imitant avec une fidélité extraordinaire tous les détails de la réalité, enfin une main, probablement de femme, de demi-grandeur naturelle, qui est un fragment unique en ce genre ; mais ne suffit-elle pas à attester l'existence d'une grande plastique qui, plusieurs siècles avant les premiers sculpteurs grecs du continent, ne voulait plus se contenter du bois, ni du gypse, ni du calcaire, et s'attaquait hardiment au marbre pour rendre les délicatesses et les transparences du modelé humain ? Et n'est-ce pas aussi pour cette raison que les auteurs anciens ont placé en tête des sculpteurs grecs une école crétoise, qui, sous le nom de Dédale et des Dédalides, résumait tous les progrès accomplis par de nombreuses générations d'artistes ? Nous ne pouvons pas mieux clore l'énumération des trouvailles de Cnossos qu'en constatant ce fait capital, qui établit comme un trait d'union entre l'antique civilisation des Iles et le futur développement de l'art hellénique.

Les dates. — Le palais que nous venons de décrire paraît avoir eu plusieurs siècles d'existence. On constate des remaniements faits dans les constructions, par exemple dans les Propylées, pour agrandir et embellir l'édifice. Il semble aussi que la partie des magasins se soit allongée au fur et à mesure des besoins des habitants ; on s'expliquerait ainsi les saillies irrégulières, les espèces de redans que le mur du fond dessine sur la grande esplanade Ouest. Enfin la découverte de la statuette égyptienne sous le dallage de l'esplanade Est prouve qu'on avait rebâti sur des constructions antérieures, suivant l'usage constant en Orient. D'autre part on observe, en beaucoup d'endroits, les traces d'un incendie violent qui a dû détruire le palais et, depuis lors, celui-ci n'a plus été habité. Or, dans le très grand nombre de poteries et de fragments de vases provenant des fouilles, on ne rencontre que très

peu de céramiques appartenant au dernier style mycénien, le plus fréquent à Argos et à Mycènes ; on n'y trouve pas du tout le style géométrique. La catégorie la plus nombreuse, après celle des couches néolithiques, est représentée par le style mycénien polychromé, avec retouches blanches et rouges, que l'on s'accorde à placer avant le monochrome de la Grèce propre. Le palais actuel semble donc contenu entre des limites extrêmes qui ne peuvent pas remonter plus haut que la XIIe dynastie égyptienne, ni descendre plus bas que l'introduction du style géométrique aux environs de l'invasion dorienne. On peut donc adopter les dates approximatives de 2000 à 1200 avant Jésus-Christ.

Il est possible que le palais de Minos ait disparu dans la tourmente que déchaînaient sur leur passage les Doriens et que leur installation dans l'île ait été, comme celle de Rhodes, l'occasion de sanglants épisodes. On a vu plus haut que les poèmes homériques les nomment à côté des Étéocrétois ou Vieux-Crétois, des Cydoniens qui sont peut-être un reste des Cariens, des Achéens et des Pélasges qui représentent les populations chassées de Grèce et du Péloponnèse. A ce moment, une sorte d'accord s'est établi entre ces peuplades ennemies pour vivre sur la même terre, mais elles ne se mêlent pas. Il en est de même aujourd'hui, et cette belle contrée paraît vouée depuis les origines à servir d'arène aux luttes de races. La légendaire inimitié de Minos et de Thésée porte encore ses fruits.

EDMOND POTTIER

(La fin prochainement.)

« ADOLPHE »[1]

Adolphe est le récit admirable et tragique d'un malentendu assez ordinaire entre Lui et Elle. Toutefois ceux-là se sont bien trompés, à mon sens, qui, dans le cas particulier d'Adolphe et d'Ellénore, dans ce conflit d'un homme fugace et d'une femme tenace, ont prétendu reconnaître le portrait ressemblant de chaque sexe : l'inconstance masculine et l'attachement féminin.

On a premièrement tort de tenir pour avéré que l'amour des hommes dure moins longtemps que l'amour des femmes. Je vois d'ici quel triste sourire le chevalier des Grieux opposerait à cette allégation, et par quel geste auguste et furieux de consul protesterait Antoine, dans les enfers où ils s'entretiennent de ce que leur ont fait Cléopâtre et Manon. Ce qui, sans doute, peut chez l'homme être d'une intensité brève, ce n'est pas l'amour, c'est le simple élan physique, c'est l'ardente curiosité d'une possession inconnue ; ce qui s'éclipse aisément en lui, c'est le goût de poursuivre aux bras de la même femme le plaisir de ses sens. L'amour viril, comme le rosier, a

1. Ces pages serviront de préface à une nouvelle édition d'*Adolphe*, le roman célèbre de Benjamin Constant, — illustrée de cinquante eaux-fortes par G. Jeanniot, tirée à un petit nombre d'exemplaires et qui paraîtra prochainement (1 vol. petit in-4° ; Paris, chez l'auteur des eaux-fortes.)

son « gourmand », qui, hors de la tige cultivée, est toujours prêt à saillir, innocemment, naturellement, vigoureux et sans épanouissement de fleurs. Malheur aux femmes qui, devant cette sauvage poussée, se trouvent, à l'instar d'Ellénore, les ignorantes jardinières ! Mais ignorantes de la fatale duperie, comment beaucoup ne le seraient-elles pas, dans leur sexe où le désir sans l'amour est un cas presque monstrueux, et où l'on n'a souvent pour unique notion du plaisir que de l'avoir réflété sur son visage patiemment limpide et flatté ?

Je demande, en outre, s'il ne faut pas bien de l'irréflexion pour élever Adolphe jusqu'au rang de l'amant lassé, jusqu'au type de l'amant qui n'aime plus, mais qui a aimé. Quel signe commémoratif laissa-t-il dans son chemin ? Est-ce qu'il ne subsiste pas, au tournant des existences qu'un amour a marquées, quelque temple, — à moins que la fureur des trahisons et des représailles n'y ait trop sévi, — ou quelque chapelle, édifiée avec un équarrissement des deux personnalités, un graduel adoucissement des angles, une sculpture ajourée des sentiments ? Le velours des souvenirs étend là une douceur de nuances passées ; et les essaims de l'amitié tendre viendront habiter la ruine de lierre et de clématite. Mais si nous nous retournons vers Adolphe, si nous le considérons au lendemain même des baisers sous lesquels il assujettit pour la première fois Ellénore, ce qui éclate, c'est un immédiat instinct d'indépendance. Là où nous cherchons une lueur de veilleuse sacrée, nous ne distinguons qu'un besoin de départ, qu'éclairerait plus normalement la lanterne d'un mauvais lieu.

Je m'en réfère, sur ce point, à une vieille édition des aveux d'Adolphe, qui est sur ma table. D'après cette pagination de son dossier, il a mis une soixantaine de pages à s'emparer d'Ellénore. Il en a consacré une à l'extase d'y être parvenu. Et, six pages plus loin, il a déjà bien assez d'elle, il en a trop... « Elle n'était plus un but, confesse-t-il, dans mon existence ; elle était devenue un lien. Je sentais que nous ne pouvions être unis pour toujours, et que c'était un devoir pour moi de respecter son repos... »

Quoi ! tout de suite ! sans un grief ! sans le temps d'une usure au cœur !... Ça, un amant !... Non pas !... Adolphe n'a

jamais aimé. Il a désiré. Il a obtenu. Et, subitement, il n'a plus eu d'autres projets que de reprendre son chapeau, sa canne, et de se rendre à ses affaires de famille ou de carrière. Mais, du moment que ce jeune homme n'était pas préparé davantage à s'arrêter dans les bras d'Ellénore, quelle considération lui devons-nous pour l'état où il nous raconte s'être mis, en vue de l'avoir? De quelques prétentions sentimentales qu'il orne le récit de son zèle avant la possession, il a tout uniment obéi au rut de ses vingt-deux ans. N'aurait-il pas multiplié les mêmes efforts de luxurieuse gageure, s'il eût rencontré par hasard la porte close à l'auberge des facilités galantes?

Et si j'évoque là des idées dont le cynisme sensuel semblerait le moins compatible avec un roman où règnent l'extrême décence des manières et la pruderie des paroles, c'est peut-être pour avoir été provoqué par tous ces voiles sous lesquels affectent ici de se dérober les couleurs nues du péché. On est d'autant plus hanté par les images du lien charnel, dont ce couple est noué, qu'Adolphe parle un langage si noblement habillé; on rêve d'autant plus aux formes du vice qu'Ellénore, ni dans son salon ni dans sa chambre, ne nous a jamais laissé transparaître seulement un bout d'épaule. Et, avertis à maintes reprises des chaleurs de son âme, nous nous acharnons parfois à vouloir discerner les nocturnes sinuosités de feu dans lesquelles prenaient corps ses rages et ses réconciliations...

Je dois craindre surtout que l'on ne me reproche de me prononcer contre le caractère d'Adolphe avec une sévérité qui ne serait pas équitable.

Il est certain que le livre de Benjamin Constant, ce poignant chef-d'œuvre, ne permet au lecteur ni l'indifférence ni la modération. On y vit, avec les personnages d'Adolphe et d'Ellénore, d'une façon trop intime, sous une illusion de réalité trop forte, pour être dispensé de prendre parti dans la querelle de leur faux ménage. Ainsi je ne me dissimule pas que nombre de gens sympathisent avec Adolphe, et l'approuvent de se plaindre, — non pas de ce que la mariée soit trop belle, — mais de ce que la belle lui soit trop

mariée. Et si, quant à moi, je me range du côté d'Ellénore, ce n'est pas que je me dissimule non plus ce qu'il y a de grave à redire contre cette nature terriblement entière. Evidemment, elle fut vis-à-vis du comte de P***, une maîtresse que n'embarrassaient pas les égards ni les scrupules ; et le sans-gêne qu'elle montra pour régler ses devoirs de mère détourne de souhaiter à ces pauvres enfants qu'elle en fût seulement demeurée la nourrice ou la bonne. Mais, ceci concédé, il reste à Ellénore d'être une amante sublime, dont la tombe appartient au panthéon des grandes amoureuses ; tandis que je ne croirai pas faire injure à la mémoire d'Adolphe en lui assignant, pour champ de repos mérité, un obscur coin de cimetière, où les coqs viennent picorer. Il fut un séducteur, dans la misérable acception de ce terme ; et, durant la première période de son histoire, il ne fit qu'exercer vulgairement son métier. Ensuite, cet être non point bon, mais faible, nuisible sans consciente méchanceté, on le voit, dans un assassinat moral, accumuler toutes les circonstances aggravantes : la préméditation, la récidive... Il ne lui manque que le courage à l'instant d'exécuter. En tout mesquin, il suit toujours petitement sa petite idée de s'en aller, retenu seulement par le dernier pas qu'il faudrait faire plus résolu et plus large. Quand il échappe à notre observation, nous le savons inconsolable, parce qu'il n'y aurait que le suicide qui serait assez fort pour le consoler. Et, s'il ne manque pas d'y faire allusion, c'est qu'il a inventé un petit moyen de petit suicide qui consiste, quand il est malade, à recevoir les soins d'un médecin qu'il espère ne pas être savant.

Le drame, d'où un être aussi médiocre tire un intérêt supérieur à lui-même, et qui bientôt nous fait haleter de commisération, se pose quand ce chétif arrière-neveu de Don Juan sent qu'une descendante de la statue du Commandeur ferme sur lui une main désespérée de marbre nerveux.

Pour peu qu'on veuille, un instant, lire le récit avec cette « clef », si je puis dire, on s'aperçoit aussitôt qu'elle s'adapte aux expressions mêmes choisies par le conteur pour définir le rôle d'Ellénore, ses procédés d'apparition vengeresse, son action de pierre douloureuse et farouche. A chaque tentative

d'Adolphe pour la faire se dessaisir, Ellénore se dresse, figée davantage, dans une pose plus rigide, et se resserre l'étreinte communicative du froid dont elle meurt. Entendez, ou plutôt, regardez :

« Je suppliai Ellénore de permettre que j'interrompisse pour quelques jours mes visites ; je lui représentai l'intérêt de sa réputation, de sa fortune, de ses enfants. Elle m'écouta longtemps en silence ; elle était pâle comme la mort... » Plus loin : « Elle démêla bientôt des contradictions dans mon récit. A force d'instances, elle m'arracha la vérité. Sa figure se couvrit d'un sombre nuage... » Plus loin : « Lorsqu'enfin je la regardai, elle était immobile; elle contemplait tous les objets comme si elle n'en eût reconnu aucun, je pris sa main ; je la trouvai froide... » Et encore ceci : « Elle fixait sur moi ses yeux en silence, et il me semblait alors que ses regards me demandaient la vie que je ne pouvais plus lui donner... » Et ceci enfin : « Elle sembla reprendre quelque connaissance ; elle me serra la main : elle voulut pleurer, il n'y avait plus de larmes ; elle voulut parler, il n'y avait plus de voix... »

Cette sobriété d'attitudes dans les crises, ce visage sans coloris, ces doigts glacés, ces silences de statue, ces regards indéfinissables et vagues, oh ! oui, surtout ces yeux-là d'Ellénore, voilà qui élève jusqu'au surnaturel les sensations dont on est traversé, devant ce livre de mœurs pourtant si naturelles, si simples, si vraies.

Et c'est, chez le maître auteur d'*Adolphe*, cette magie de l'écrivain qui, ayant pétri et modelé de la pâte humaine, après l'avoir rendue chaude de vie, et pendant qu'elle crie de vérité, lui allume d'éternels yeux, auxquels ne se soustrairont plus les yeux des lecteurs pour avoir une fois déchiffré des petites raies de signes noirs sur des pages blanches.

PAUL HERVIEU

UN POÈME DE VICTOR HUGO

SUR

MALESHERBES

En 1819, l'Académie française avait mis au concours, pour le prix de poésie à décerner en 1821, cet émouvant sujet : *le Dévouement de Malesherbes*. Et, tout aussitôt, le secrétaire perpétuel, Raynouard, s'écriait dans un accès de lyrisme : « Disciples d'Apollon ! tandis que le génie animera l'airain et le bronze pour consacrer à Malesherbes un de ces monuments dont la destinée est de subir tôt ou tard le malheur de la destruction, c'est à vous d'élever à ce grand homme, si éminemment français, le monument impérissable qui ne redoute ni les passions des hommes ni l'injure des ans. »

L'appel de Raynouard, apparemment, fut entendu de ces jeunes gens qui allaient constituer le « cénacle ». Si l'Académie française aujourd'hui se décidait à ouvrir les plis cachetés qui, dans ses archives, accompagnent les pièces de vers composées pour ce concours, je ne m'étonnerais pas trop qu'on y trouvât des noms comme celui de Pichald, — qui eut un accessit en 1822, — ou même comme celui d'Alfred de Vigny.

On savait du moins, par une confidence de Gaspard de Pons, dans ses *Adieux poétiques*, que Victor Hugo avait

concouru. Victor Hugo, qui avait avoué ses autres échecs, n'avait rien dit de celui-là. J'ai obtenu de M. Gaston Boissier l'autorisation de rechercher le manuscrit ; M. Rébelliau, bibliothécaire de l'Institut, m'a rendu la recherche aussi agréable qu'aisée ; enfin M. Paul Meurice a bien voulu me laisser l'honneur de présenter au public ce poème inédit. Peut-être, au moment où va paraître la *Dernière Gerbe*, où les cérémonies du Centenaire vont renouveler l'apothéose du grand homme, jugera-t-on qu'il valait la peine de glaner cet épi, relique de ses premières semailles.

Je donnerai cet essai juvénile tel que je l'ai trouvé, j'en respecterai l'aspect ingénu. En tête, je reproduirai fidèlement les annotations académiques ; au bas des pages, les notes mêmes par lesquelles l'auteur a cru devoir expliquer telle périphrase ou telle allusion.

N° 33.	Réservé, le 15 juin 1820.
Reçu, le 15 mai 1820.	Seconde mention, le 10 avril 1821.

LE DÉVOUEMENT DE MALESHERBES

Sunt lacrymæ rerum (Virg.) 1820.

Vers écrits au château de Malesherbes.

Salut, noble séjour, salut, abris tranquilles,
Lieux que ne trouble point le bruit confus des villes,
Bosquets dont je parcours les agrestes chemins,
Cachez mes pas au monde et mes jours aux humains !
Je viens, loin des ennuis de nos cités superbes,
Fouler ces doux gazons que foulait Malesherbes,
Et m'égarer en paix dans ces bois respectés
Qu'entoure le silence et qu'un sage a plantés.

D'un œil mouillé de pleurs, beaux lieux, je vous contemple.
Je viens chercher le Dieu dans les débris du temple.
Je veux interroger ces jardins, ces hameaux,
Ce parc aux longs détours, ce chêne aux verts rameaux,
Et ce ruisseau qui fuit au fond de la vallée,
Et dans ces prés fleuris la chaumière isolée :

Car tout, dans cet asile où vécut Lamoignon,
Me raconte sa gloire et me redit son nom.

C'est ici qu'exilé d'une scène orageuse,
Il cachait sans orgueil sa vertu courageuse,
Et savait, dans le calme ou s'écoulaient ses jours,
Rester fidèle au Prince en s'éloignant des cours.
Défenseur de Thémis, soutien de l'indigence,
Il secourait le pauvre et plaidait pour la France;
Et son toit paternel l'entendait à la fois
Plaindre le sort du peuple et le destin des rois.

Plus tard la Liberté, perfide météore,
Fit luire en nos climats sa fugitive aurore,
Hélas! et comme nous, de ses vœux imprudents
Le vieillard salua l'astre aux rayons ardents.
Mais, dès que l'Anarchie, en ces jours de démence,
Sur la patrie en deuil tendit son aile immense,
Lorsqu'il vit l'Athéisme, agitant ses flambeaux,
Pour prêcher le néant s'asseoir sur des tombeaux,
Et chaque jour, au ciel insultant par ses crimes,
A ces autels affreux amener des victimes,
Lorsqu'il vit des brigands, foulant aux pieds les lois,
Fouiller dans les tombeaux pour y chercher des Rois;
Qu'il entendit de loin, dans Paris en alarmes,
Crouler un trône antique au bruit d'un peuple en armes.
Et vit le Roi Chrétien montrer à l'univers
Ses mains qu'orna le sceptre et qui portaient des fers,
Alors, il pressentit des forfaits près d'éclore,
Que le soleil du temps n'aurait point vus encore.
Dans sa retraite obscure il cacha son effroi,
S'attendrit sur la France et gémit sur son Roi,
Et dès lors on eût dit que ce sage sublime
Pour montrer sa grande âme attendait un grand crime.

Cèdres, chênes, cyprès, ah! parlez-moi de lui,
Seuls témoins de ses pleurs qui restiez aujourd'hui.
De ses derniers regrets muets dépositaires,
Lieux chéris, dites-moi ses pensers solitaires.
Hélas! lorsqu'il apprit qu'au mépris de ses droits
De vils tyrans jugeaient le plus noble des Rois,

Arbres qui m'entourez, ici, sous vos ombrages,
Il traça cet écrit qu'admireront les âges[1],
Triste de n'avoir plus, en offrant son secours,
A donner pour son Roi qu'un reste de vieux jours!
Quel fut son désespoir! Cette paisible enceinte
Semble de sa douleur porter encor l'empreinte
Et ce grand souvenir ne s'est point effacé
De ces lieux où la mort et le temps ont passé.

Le tribunal rebelle au vieillard magnanime
Accorda la faveur qui plus tard fut son crime[2].
Lamoignon pénétra sous ces affreux parvis
Où coulaient les longs jours des enfans de Clovis;
Le vieux Temple accueillit, dans ses tours étonnées,
Ce cortège imposant de vertus et d'années,
Surpris qu'on laissât libre un sage au front serein,
Si digne des captifs que renfermait son sein.

Alors le Défenseur vit, sous ces murs funèbres,
L'Hôte royal du Louvre assis dans les ténèbres,
Et son Roi, qu'entouraient des gardes inhumains,
Vint à lui d'un air calme et lui tendit les mains,
Car l'âme du martyr, de douleurs accablée,
Par les pleurs d'un ami se sentait consolée.

O! si j'avais la lyre, aux accens éternels,
Qui chante dans les cieux les vertus des mortels,
Et qui, lorsque de Dieu viendra le jour auguste,
Aux temps prêts à finir dira le nom du Juste;
Je peindrais ce Louis, si grand dans ces revers,
Et cet exemple illustre instruirait l'univers;
On le verrait tantôt, déchu du rang suprême,
Plaignant tous les Français, n'oublier que lui-même;
Tantôt, dans sa prison bravant ses oppresseurs,
Récompenser en Roi ses heureux défenseurs[3],
Ou du noble Desèze arrêtant l'éloquence,
Au prix du sang français, craindre sa délivrance!

1. On connaît la lettre sublime que M. de Malesherbes adressa au président de la Convention pour offrir de défendre *celui qui fut son maître*.

2. Un des principaux chefs d'accusation contre Malesherbes fut *d'avoir défendu Louis XVI*. « Si cela avait le sens commun! » dit le vieillard après avoir lu cette pièce qui devait le conduire à la mort.

3. Il les embrassa.

On le verrait, aux yeux des tyrans en courroux,
Levant ce front sacré que menacent leurs coups,
Prouver aux factieux, surpris en sa présence,
Que le captif du Temple est toujours Roi de France,
Et pardonner à ceux qui veulent son trépas,
Comme un père pardonne à des enfants ingrats.

Ou bien, de Lamoignon célébrant la mémoire,
Au luth chaste et divin je confîrais sa gloire ;
Je dirais, dans ces temps de troubles et d'horreurs,
Et ses longs jours d'attente et ses nuits de terreurs.
Hélas ! l'infortuné, dans son zèle intrépide,
Courba sa tête aux pieds du sénat régicide ;
Il vint, chargé d'hivers, offrir à leurs dédains
Ses regards suppliants et ses tremblantes mains ;
Il osa sur son prince, objet de ses alarmes,
Aux yeux des meurtriers verser de nobles larmes ;
Mais il n'ébranla point, dans leurs affreux complots,
Ces farouches tribuns, qu'irritaient ses sanglots [1],
Et revint à pas lents, auprès de la victime,
Pleurer, sujet fidèle à son Roi légitime !

Enfin, quand Dieu permit l'attentat des pervers
Pour qu'un rayon de joie éclairât les enfers,
Malesherbes s'enfuit, plein d'une horreur profonde,
Loin des murs de Paris et des forfaits du monde.
Il revint dans ces lieux, traînant un souvenir
Que de son cœur flétri rien ne devait bannir.
Le printemps ranima la nature épuisée,
Mais tout était fini pour son âme glacée.
Le vieillard désolé, pour la première fois,
Respira sans plaisir l'air parfumé des bois ;
Perdu sous leurs berceaux, errant parmi leurs ombres,
Il regrettait le Temple et ses murailles sombres,
Et, triste, il promenait ses pas irrésolus
A travers ces jardins qu'il ne cultivait plus.

Cependant l'Anarchie, ange des noirs abîmes,
Déroulait lentement la chaîne de ses crimes.

1. Lamoignon de Malesherbes, dans la discussion sur l'appel au peuple où parlèrent avec tant d'éclat ses deux éloquents amis, prononça quelques paroles entrecoupées de sanglots, discours sublime que la postérité a recueilli. — « Retire-toi, vieillard, nous te pardonnons tes larmes », s'écria Robespierre. — C'était un arrêt de mort.

Partout règne la Mort : Paris voit ses remparts
Baignés du sang des Rois et du sang des Césars,
Et loin de son époux la Martyre exilée
Rentre enfin dans les Cieux, sa patrie étoilée [1].
Tous nos grands sont proscrits : livrés à des bourreaux,
La hache [2] les punit d'être issus des héros;
Ou, seuls, abandonnés, fuyant notre rivage,
Ils laissent à leurs fils la mort pour héritage.
Chaque jour dans Paris passent d'énormes chars,
Entraînant au trépas guerriers, vierges, vieillards.
Hélas! sur l'échafaud, même à sa dernière heure,
Chacun d'eux tremble encor pour l'ami qui le pleure.
D'exécrables arrêts, d'infâmes trahisons [3],
En dépeuplant la France, encombrent les prisons,
Et l'instrument de mort, horriblement mobile,
Pour vider les cachots, erre de ville en ville [4].
En naissant, chaque jour, l'aube voit en tous lieux
La machine [5], qu'entoure un cortège hideux,
Dans le cirque fatal témoin de tant de crimes,
Minotaure sanglant, attendre des victimes;
Et, dressée aux regards des peuples irrités,
De sa tête fumante effrayer les cités.
Ailleurs [6], un vil brigand, dans ces exploits infâmes,
Livre un peuple au carnage et ses foyers aux flammes,
Et, quand tout a péri sous ses yeux satisfaits,
Triomphe dans sa fange et rit de ses forfaits.
Ici, d'autres horreurs [7] : dans leurs cachots qui s'ouvrent,
On arrache aux captifs les lambeaux qui les couvrent;
Sur un perfide esquif par couples enchaînés,
On unit pour mourir ces tristes condamnés,
Et la nuit dans son ombre et les mers dans leurs ondes
De ce hideux hymen cachent les nœuds immondes.

Alors chacun pleura sur le trône détruit,
Et ce fut dans les camps que la gloire s'enfuit.

1. Assassinat juridique de la reine de France.

2. Exécutions quotidiennes.

3. Dénonciations domestiques : elles étaient encouragées.

4. Guillotine roulante.

5. Guillotine permanente.

6. Massacres dans les villes dites *rebelles*, auxquels présidaient d'ordinaire un ou plusieurs commissaires de la Convention.

7. *Mariages républicains*, bateaux à soupape.

Lamoignon s'affaissait, lassé d'un long voyage,
Sous le poids des douleurs joint au fardeau de l'âge,
Et son âme attendait le moment glorieux
Où l'aile de la Mort l'enlèverait aux cieux.

Mais l'hydre, ô Lamoignon, n'était point assouvie.
Les bourreaux réclamaient les restes de ta vie[1],
Jaloux d'éteindre encor, dans les flots de ton sang,
De tes jours sans espoir le flambeau pâlissant.
Mêlant à leur bienfait des cruautés nouvelles,
Leur fureur fit couler tes larmes paternelles;
Tu vis, dès leur aurore à mourir condamnés,
Tes enfans avec toi sur l'échafaud traînés;
La tombe dévora ton gendre et sa famille[2],
Et toi[3], tu ne pus même y précéder ta fille.

Un nouveau siècle a lui, depuis que ces beaux lieux
Ont vu ses derniers pas et reçu ses adieux.
Pour moi, séjour sacré, je te serai fidèle;
Vainement dans Paris l'automne me rappelle[4].
O vieillards du pays, vous qui l'avez connu,
Cet homme au front tranquille, au sourire ingénu,
Daignez, sous l'humble abri du chaume héréditaire,
Admettre un étranger, errant et solitaire.
Le soir, lorsque l'hiver abrègera les jours,
Lamoignon remplira nos paisibles discours;
Son grand nom charmera notre oreille ravie;
Je vous peindrai sa mort, vous me peindrez sa vie.
Voilà, me direz-vous, le temple qu'il bâtit,
L'orphelin qu'il dota, le pauvre qu'il vêtit.

1. Dix mois après la mort de son auguste client, M. de Malesherbes fut arraché de son château avec sa famille. Le péril des siens empoisonna sa joie, car il voyait bien qu'il s'agissait de mourir.

2. M. de Rosambo mourut avant son beau-père sur un autre échafaud. Celui-ci ne tarda pas à le suivre avec sa fille, madame de Rosambo, et ses deux petits-fils, M. de Chateaubriand (frère aîné du noble vicomte de ce nom) et la jeune comtesse, son épouse.

3. On eut la cruauté de faire mourir avant le vieillard et sous ses yeux madame de Rosambo, cette fille qu'il idolâtrait, et qui disait à mademoiselle de Sombreuil, en sortant de la Conciergerie : « Mademoiselle, vous avez eu le bonheur de sauver votre père, je vais avoir celui de mourir avec le mien. » M. de Malesherbes supporta cet affreux supplice avec le courage qu'il avait apporté dans sa prison et qui ne le quitta pas sur l'échafaud.

4. Il n'est pas inutile d'observer que ces vers ont été écrits en 1819.

Nous louerons ses vertus, et, quand luira l'aurore,
De tes bienfaits touchants nous parlerons encore.

Dès que le doux zéphyr vers de lointains climats
Chassera lentement le char des noirs frimas,
Sous ces asiles verts, sous ces grottes chéries,
Je reviendrai nourrir mes vagues rêveries;
Pensant à Lamoignon, là, j'envîrai le sort
Du mortel fortuné qui peut choisir sa mort.
De l'ombre et du repos je goûterai les charmes;
Heureux du moins de voir, après nos jours d'alarmes,
La patrie, essuyant les pleurs qu'elle a versés,
Respirer sous les Rois de ses revers passés !...

—

Ainsi je m'abusais : dans ma folle assurance,
Je m'endormais, rêvant le bonheur de la France.
L'espoir, qui nous rassure au milieu des douleurs,
N'est souvent qu'un présage à de plus grands malheurs;
L'espoir, c'est la lueur, perfide et passagère,
Qui brille dans l'orage et que suit le tonnerre.
Quand le printemps revint sur nos bords désastreux,
Je déplorais le sort d'un peuple généreux;
Les oiseaux réveillés, la verdure naissante,
Les fleurs ne charmaient plus ma vue indifférente,
Et, comme Lamoignon, errant au fond des bois,
Je pleurais un martyr, issu du sang des Rois.

On a vu, par un vers de ce poème et par une note, qu'il fut composé presque tout entier dans l'automne de 1819. Seul, l'épilogue, inspiré par la mort tragique du duc de Berry, n'a pu être ajouté qu'entre le 13 janvier 1820, jour de l'assassinat, et le 15 mai 1820, jour où la pièce fut déposée à l'Institut.

Ce n'est qu'une élégie, sans doute, mais d'un sentiment sincère; et la forme, toute classique, a le mérite, rare alors, d'une élégance simple. Oui, vraiment, ce poète de dix-sept ans est déjà maître du métier; tout ce qu'il promet, on peut le deviner à certains vers d'un métal résistant ou d'un cristal clair et sonore. Tel détail caractéristique, le rejet de

« Pleurer », rappelle qu'André Chénier vient d'être publié, cette année même, et que Victor Hugo l'admire.

Que ce poème ne se soit pas d'emblée placé au premier rang, cela surprend quelque peu lorsqu'on parcourt les autres pièces. Et surtout on se demande à quel prestige l'ode couronnée dut son succès. Ce n'est pas l'inspiration qui la distingue : elle est d'une parfaite froideur. Ce n'est pas davantage l'éclat des vers : ils sont proprement menuisés, rien de plus. L'auteur, M. Antony Gaulmier, professeur de rhétorique du collège de Nevers, avait pindarisé, à la vieille mode, en traduisant pour débuter deux strophes d'Horace :

D'un fier tyran l'aveugle rage,
Les cris d'un peuple furieux,
Rien ne peut ébranler le sage
Par sa constance égal aux dieux.
Que les cieux tonnent sur sa tête,
Calme, il dédaigne la tempête,
Calme, il affronte le trépas;
Dans sa tranquillité profonde,
Debout sur la chûte du monde,
Sa vertu ne fléchirait pas.

Ce début sans invention est encore ce qu'il y a de meilleur dans l'ode de Gaulmier. Une autre strophe suffira pour faire juger du reste :

Français, de ces cruels outrages
Vengez des mânes radieux;
Courez déposer vos hommages
Sur son tombeau victorieux.
Que tout un peuple tributaire
Au pied de l'urne funéraire
Verse les dons religieux;
Hommages saints, grandeur auguste!
Honorer la tombe du juste,
C'est encore honorer les cieux.

Victor Hugo assistait à la séance publique du 24 août 1821, où l'ode couronnée eut les honneurs de la lecture. Il avait, dès ce moment, le sens littéraire trop vif pour ne pas être

stupéfait de ce qu'on avait préféré à sa pièce. Il écrivit à son ami Alfred de Vigny, officier au 5e régiment de la garde, en garnison à Rouen :

« J'ai assisté avant-hier à la séance de l'Académie. Que n'y étiez-vous? Vous auriez admiré le courage avec lequel on couronne des platitudes bien correctes et bien léchées. Jamais le génie (je n'excepte que Soumet) ne réussira près des Académies : un torrent les épouvante; elles couronnent un seau d'eau[1]. »

Victor Hugo, qui, à cette époque (certaines lettres inédites nous permettent de l'affirmer), parlait de lui-même à ses amis en termes fort modestes, applique probablement le mot de « génie », dans le secret de sa pensée, à Pichald, ou à Gaspard de Pons, — ou plutôt à Vigny. — Que le mot soit pour celui-ci ou pour les autres, il est peut-être un peu hâtif ou téméraire; mais, pour Gaulmier, « talent » serait, à lui seul, une hyperbole.

Aussi bien ce concours eut-il un post-scriptum assez plaisant; et ce post-scriptum, c'est Raynouard en personne, le secrétaire perpétuel, qui le fournit. A son tour, il crut devoir élever le « monument impérissable », une ode en vers, à la gloire de Malesherbes :

« En attendant que l'éloquence acquitte la dette de l'Académie envers la mémoire de Malesherbes[2], qu'il me soit permis de célébrer, par un nouvel hommage poétique, les vertus de ce magistrat dont j'ai dit, dans une autre circonstance, que sous la monarchie il professa les grands principes de la liberté publique, et qu'après le renversement du trône, il se dévoua volontairement pour son roi; heureux d'avoir réuni, au degré le plus éminent, deux sentiments qui ne sont pas séparables, dans le cœur du vrai Français, le dévouement à la patrie et le dévouement au prince. »

Ce « nouvel hommage poétique », Raynouard en donna connaissance, le 24 avril 1822, à tout l'Institut rassemblé.

1. Lettre inédite du 27 août 1821.

2. L'éloge de Malesherbes, comme celui de quelques autres académiciens, morts vers la même époque, n'avait pas encore été fait.

Pour ne pas abuser des citations, je m'en tiendrai à la première et à la dernière strophe de son ode, moins géniale encore, il faut bien l'avouer, que celle du lauréat Gaulmier :

Quand l'heure du repos, sur le soir de sa vie,
Dans les champs paternels rappelle avec honneur
Un sage qui servit le prince et sa patrie,
Détaché de la gloire, il se livre au bonheur.
L'opprimé, l'orphelin, la famille indigente
Ont à bénir encor son zèle et sa bonté,
Le temps finit pour lui !... Sans crainte il se présente
Aux portes de l'éternité.

Tel sera ton destin, magistrat vénérable,
Malesherbes, etc...

. . . . . .

Refusez vos regards au spectacle du crime,
Le combat est fini ; le prix est remporté.
Louis vient au devant de l'auguste victime ;
Malesherbes revit pour l'immortalité.
Généreux dans sa mort, généreux dans sa vie
De ce fils vertueux, France, enorgueillis-toi.
Citoyen, il vécut toujours pour la patrie ;
Français, il mourut pour son roi.

Sans vouloir offenser dans sa tombe l'auteur des *Templiers* et des *Recherches sur l'ancienneté de la langue romane*, on peut dire qu'il eût mieux fait de ne pas offrir ce divertissement inutile aux quatre Académies, et de laisser dormir, ce jour-là, troubadour émérite, son luth désaccordé.

ERNEST DUPUY

QUESTIONS EXTÉRIEURES

LA TRIPOLITAINE

On a pu croire un instant que le mois de janvier 1902 terminerait la guerre sud-africaine. La Hollande offrait ses bons offices. Le gouvernement anglais ne repoussait pas cette offre. Puis tout a semblé rompu de nouveau. Les Boers maintiennent leurs demandes : « Nous ne renoncerons jamais à l'indépendance. » Les Anglais refusent toute concession là-dessus. Ce n'est donc pas encore le dénoûment ; mais n'est-ce pas la dernière péripétie? La Hollande n'eût pas osé élever la voix, si d'avance elle n'eût été prévenue que ses paroles, accueillies sans colère, n'ouvriraient aucune source de haine entre les deux peuples. Les ministres anglais surtout n'auraient pas suscité ou accepté cette intervention ; ils n'auraient pas envisagé et fait envisager par l'opinion anglaise, fût-ce quelques heures seulement, la possibilité d'un accord débattu, si vraiment, jusqu'au bout, ils voulaient ne mettre leur espoir que dans la fusillade et les camps de concentration. Lord Rosebery, en décembre, avait amené son auditoire à considérer qu'il existe encore des gouvernements boers avec qui traiter. Le gouvernement anglais, en janvier, vient d'habituer son peuple à l'idée d'une paix discutée et négociée.

Le chemin de fer turc de Bagdad est concédé au groupe franco-allemand. La Russie a tout aussitôt renouvelé ses exigences pour les lignes à construire dans les vilayets d'Erzeroum, Siwas et Angora (voir la chronique du 15 décembre 1901). En même temps, M. Witte

expliquait à ses journalistes officieux que la vraie route de l'Inde ne passera plus par la Turquie et le golfe Persique, mais par la Russie, par Moscou, Orenbourg et Merv, quand les Russes auront achevé leur réseau.

Je consacrerai nos prochaines chroniques à ces grands projets russes et, malgré la difficulté de rester impartial en la matière, aux affaires Sud-Africaines.

Aujourd'hui, il faut traiter une question qui semble définitivement tranchée. L'accord franco-italien au sujet de la Tripolitaine marque un grave changement dans notre politique : il ramène l'entente complète avec nos voisins d'outre-monts ; mais il compromet, disent quelques-uns, l'avenir de notre empire africain ; il témoigne surtout que nous délaissons cette « règle d'or » de nos diplomates, l'intégrité de l'empire ottoman ; les prophètes assurent que toute l'histoire future de la Méditerranée en sera influencée ; il aura sûrement des conséquences prochaines ; il vaut donc la peine d'être examiné.

Les formules, même quand elles ne correspondent plus à rien, continuent longtemps encore de mener le monde. En 1877, l'explorateur allemand, G. Rohlfs, qui venait d'accomplir la seconde de ses traversées sahariennes, prononçait cette phrase sibylline : « Tripoli est la clef de l'Afrique ; à qui possédera Tripoli, appartiendra tout le Soudan ! » Dans l'esprit de Rohlfs, cette formule résumait une conception du Continent Noir. Et cette conception, la voici.

A l'intérieur de l'Afrique du Nord, derrière la chaîne de montagnes et de plateaux qui bordent la rive de la Méditerranée, depuis Alexandrie jusqu'à Gibraltar, et qui ferment le continent à la pénétration européenne, s'étend une dépression gigantesque, aujourd'hui plaine déserte et désolée, morne étendue de sables et de sel, mais jadis golfe océanique ou mer intérieure, mer vivante et clapotante : le Sahara, le Grand Désert. Au delà, sous le Tropique, c'est le mystérieux *Belad-es-Soudan*, le Pays des Noirs, comme disent les Arabes, *l'Éthiopie*, le Pays des Visages Brûlés, disait déjà Homère ; nos cartes récentes portent encore *Soudan ou Nigritie*. Cette lointaine et presque fabuleuse Contrée des Nègres est la terre de l'or, de l'ivoire, des plumes d'autruche, des végétations et des animalités monstrueuses, des forêts enténébrées, des troupes d'éléphants et de rhinocéros, et des humanités grouil-

lantes qui, toutes nues sous le soleil, attendent les cotonnades et les verroteries de l'Europe et qui, pour une brasse de calicot, donnent une charge d'ivoire ou une poignée de poudre d'or. Le Soudan est l'Eldorado du siècle prochain. Or, du Soudan vers l'Europe, le Sahara est le grand chemin et le Sahara n'a qu'une porte maritime, Tripoli.

Entre la Méditerranée et le Sahara, de chaque côté de la Tripolitaine, les monts dressent un mur infranchissable. A l'Ouest, depuis Tripoli jusqu'à Tanger, sur la Tunisie, l'Algérie et le Maroc, c'est le double et le triple Atlas qui interpose ses quatre ou cinq cents kilomètres de hautes terres. A l'Est, depuis Tripoli jusqu'au Nil, sur la Cyrénaïque et la Libye égyptienne, surgit une pareille cloison de montagnes encore inexplorées. Seul, le double golfe de Tripoli — les deux Syrtes des Anciens — rompt cette ligne abrupte de courtines et de bastions, et pousse les eaux méditerranéennes jusqu'au voisinage du Sahara. Grâce au golfe des Syrtes, disait G. Rohlfs, la Méditerranée touche presque au désert. Le voyage entre l'Europe et le Soudan en est abrégé d'un quart. Tripoli, port de la Méditerranée, est aussi le port de la mer saharienne. Si les grandes lignes de paquebots arrivent à ses quais, les lignes de caravanes arrivent à son bazar. Trois ou quatre grandes routes sahariennes font de la Tripolitaine l'entrepôt des trois Soudans. La route de Ghadamès mène au Soudan occidental, au Soudan du Niger, par le Touat et Timbouctou. Les routes de Ghat et de Mourzouk vont au Soudan central, au Soudan du Tchad, par l'Aïr et le Damergou ou par Bilma et le Kaouar. La route de Benghazi enfin et d'Auajila mène au Soudan oriental, au Soudan du Nil et du Bahr-el-Ghazal, par Koufra et le Darfour.

Au temps de Rohlfs, ces quatre routes sont encore, vers l'Europe, le débouché de presque tout le trafic soudanais. Depuis des dizaines de siècles, depuis les Garamantes qui déjà aux temps anciens amenaient à la Méditerranée les caravanes de l'intérieur, c'est par ces routes terrestres que les civilisations méditerranéennes atteignent le Soudan. Des oasis nombreuses et bien arrosées, sur chacune de ces routes, offrent quelques bons reposoirs. La route de Mourzouk surtout pousse au cœur du désert cette longue et droite avancée de sources

et de palmes qui s'appelle le Fezzan. Du jour où les Arabes, partis de la Mer Rouge, avaient étendu leur conquête et leur religion jusqu'au Maroc et jusqu'à l'Espagne même, le Fezzan était devenu leur entrée du monde africain. Par là ces navigateurs du désert exploitaient tout le Continent Noir; leur commerce et leur propagande coupaient ici l'Afrique de part en part, de la Méditerranée à l'Océan, du golfe de Tripoli au golfe de Guinée. Le Soudan leur livrait ses trésors; il leur fournissait, en particulière abondance, une marchandise toujours appréciée d'eux, l'esclave et surtout l'eunuque, que les villes du Tchad, aujourd'hui encore, continuent de fabriquer pour les harems de l'Islam.

La conquête arabe et la chasse à l'esclave ont rejeté dans le désert et dans la vie nomade une grande partie de ces nations que les Anciens nommaient libyennes, — nous disons *Touaregs* ou *Berbères*, — et qui, durant l'antiquité, établies sur les terrasses côtières ou dans les premières oasis du Sahara, menaient une vie pacifique et sédentaire. Par ces bandes de Touaregs toujours affamés, toujours obligés de piller pour manger et pour boire et ne pouvant vivre que de razzias, les confins et les routes du désert sont devenus le *Pays du Bras*, le royaume du coup de main, sans droit ni paix. Le commerce transsaharien est toujours à la merci de ces pillards. Dans le Fezzan même, l'autorité arabe ne fut jamais que nominale. Quand, aux siècles derniers, une dynastie indépendante (1714-1835) établit en Tripolitaine l'autorité de ses deys ou beys, l'énergie de ces dynastes parvint à écarter un peu des oasis et des routes les tourbillons de Touaregs. Mais aujourd'hui le Turc, héritier des khalifes arabes et des beys locaux, n'a pu installer ses fonctionnaires au delà de Ghat et de Mourzouk; son pouvoir effectif ne dépasse guère les murailles mêmes de Tripoli. Si le pillard touareg est maître absolu de l'intérieur entre le Soudan et le Fezzan, l'Arabe et les chefs locaux disposent aussi de la Tripolitaine turque. Les pachas et les garnisons ottomanes maintiennent seulement le drapeau turc sur quelques points de la côte et dans quatre ou cinq villes de l'intérieur.

En de telles conditions, il n'est pas étonnant que le commerce soudanais à travers le Sahara et la Tripolitaine ne se

chiffre annuellement que par quelques millions de francs[1]. Les caravanes qui se forment aux limites extrêmes du Soudan attendent des mois et des mois, parfois toute une année, quelque accalmie de la tempête touareg. Jamais les quatre routes ne sont ouvertes à la fois : toujours l'une ou l'autre est barrée par un cheikh ou un émir rançonneur. En ces dernières années surtout, les fantaisies des sultans arabes ou soudanais aux limites méridionales du désert, ont tour à tour fermé pendant plusieurs saisons le chemin du Ouadaï, du Darfour ou du Bornou.

Mais, poursuivait G. Rohlfs, vienne à Tripoli une puissance européenne qui rétablisse sur les routes la sécurité et la paix! Que, partis de la côte et poussant vers l'intérieur, le télégraphe d'abord, puis le chemin de fer gagnent étapes par étapes le Fezzan, l'Aïr ou le Kaouar et enfin le Damergou! Entre la Méditerranée et le Tchad, entre l'Europe et le Soudan, entre la forêt équatoriale et la mer tempérée, entre la barbarie nègre et la civilisation blanche, voici que l'une des grandes routes du monde futur est ouverte! Voie facile à établir dans cette immensité de dunes ou sur la table du Plateau Rouge, *Hammada-el-Homra*; voie droite et plane sans tunnels, sans ponts, sans hautes chaînes de montagnes; voie peu coûteuse à travers les sables qui offrent aux traverses et aux rails un ballast naturel; voie toujours praticable sous l'ombre des dattiers, au long des sources d'oasis; voie rémunératrice entre les usines de l'Europe et les richesses ou les humanités brutes du Soudan : cette route terrestre donnera à Tripoli un rôle mondial. Et peut-être cette voie de terre n'est rien encore. Quels obstacles résistent à l'industrie de

1. Cf. *Diplom. and Consular Reports*, nos 2048, 2273, 2453 et 2634 :

Exportations de Tripoli (en milliers de livres sterling).

	1896	1897	1898	1899	1900
Alfa	74	74	72	96	99
Plumes d'autruche	55	66	70	58	77
Peaux	48	48	65	59	58
Chiffre total	375	345	401	410	418
Importations.					
Farines	22	38	45	43	128
Fils et Tissus	101	110	117	112	124
Chiffre total	360	351	385	384	499

l'ingénieur? En un jour tout prochain, qui peut dire si nos petits-neveux ne vont pas — tâche facile — rétablir la mer saharienne en son état premier, rouvrir aux flots marins cette cuvette gigantesque et rendre à la Méditerranée ou à l'Océan ce golfe de sables et de sel?... Tripoli devient alors le Gibraltar, le Port-Saïd de cette mer ressuscitée, qui, des Syrtes au Tchad, sur deux mille kilomètres, refera de la Nigritie un rivage méditerranéen : « Au maître de Tripoli appartiendra tout le Soudan! »

*
* *

Telle était la conception de Rohlfs. Énoncée d'abord pour les Italiens dans l'*Esploratore*, sa prédiction fit une rapide fortune parmi les politiciens de tout pays. Gens de cercle et de couloirs, les politiciens en tout pays aiment les sentences et les apophthegmes, qui dispensent de connaître les réalités. C'est entre eux monnaie courante que longtemps ils échangent et conservent sans trop en vérifier la valeur toute fiduciaire. En matière de géographie surtout, — et cette formule de G. Rohlfs émanait d'un géographe allemand! — ils empruntent volontiers les aphorismes d'autrui et ils ne consultent les cartes que d'un regard distrait. Tout récemment, en tête de savantes études régionales, l'un des plus notoires parmi nos anciens ministres des Affaires Étrangères imprimait ces simples mots : « La carte me l'avait appris : ...au cœur d'un triangle déterminé par Autun sur l'Arroux, Beaune *sur la Saône* et Dijon *sur la Seine*... »

On comprend que, pendant vingt années, la célèbre formule de Rohlfs ait dicté la politique de l'Europe à Tripoli. Les Italiens surtout la rendirent populaire. De leurs cercles politiques, elle passa dans leurs lieux communs de presse ou de tribune. Il fut entendu parmi les journaux d'outre-monts que Tripoli annexée serait pour le peuple italien la revanche de Tunis abandonnée. Tripoli n'est-elle pas une terre italienne, en face de la Sicile, à quelques heures des ports siciliens? et Malte, autre terre italienne malgré la présence des habits rouges, n'est-elle pas comme un pont naturel entre la métropole et sa future colonie? Tripoli d'ailleurs fut jadis

une terre romaine. A travers l'histoire, la seule paix romaine avait pu lui donner cette sécurité et cette richesse qu'attestent encore tant de ruines et de souvenirs; la paix italienne lui rendra quelque jour ce grand bienfait des Romains.

En France, les ambitions italiennes inquiétèrent dans leurs rêves les bâtisseurs d'empire africain. Il est des gens, assis dans leur cabinet, pour qui l'Afrique tout entière n'est pas assez vaste et dont tout le Sahara, prolongé de tout le Soudan et de tout le Congo, satisferait à peine les appétits. Tripoli aux Italiens, c'était le Sahara entamé, le Soudan compromis et le Tchad perdu!... A ces impérialistes africains vinrent s'adjoindre certains diplomates pour qui la Tripolitaine turque était la pierre angulaire d'une autre grande œuvre. Tout comme Henri IV ou comme Richelieu, ces diplomates avaient leur « grand projet ». Comme Richelieu avait abaissé la Maison d'Autriche, ils voulaient abaisser quelqu'un, et ils avaient jeté leur choix sur l'Angleterre pour lui faire rendre l'Égypte ! Collaboratrices espérées, l'aide russe et la bienveillance allemande travailleraient à cet abaissement de l'Angleterre. Mais c'était la Turquie, suzeraine du khédive et propriétaire légale de l'Égypte, qui devait être le pivot de toute la combinaison. Les revendications turques fourniraient à la diplomatie continentale un couvert ou un prétexte. Les troupes turques pourraient à l'occasion servir d'avant-garde à l'intervention effective de l'Europe. Contre l'Égypte anglaise, la Tripolitaine turque serait l'avant-poste de l'Algérie française : en ligne droite, douze ou quinze cents kilomètres de désert séparent Tripoli du Caire; mais, pour un grand ministre assis dans son fauteuil du Quai d'Orsay, que sont trente et quarante et cinquante étapes dans le sable, sans eau, sans ombre, sans chemins?... L'intégrité de l'empire ottoman et, surtout, le maintien du Turc à Tripoli devenait ainsi le premier principe de cette politique, qui nous conduisit à Fachoda.

Nous sommes revenus de Fachoda, et les Italiens eux-mêmes reconnaissent la vanité des conceptions de Rohlfs. Les explorateurs et géographes nous ont appris que le Sahara n'est pas un fond de mer desséchée. Malgré quelques effondrements qui sont peut-être au-dessous du niveau

de la mer, le Sahara n'est pas une cuvette, mais un plateau dont l'altitude moyenne dépasse quatre cent cinquante mètres. Malgré quelques champs de dunes et quelques lagunes de sel, le Sahara n'est pas une plaine sablonneuse : la roche dure, de tout âge et de toute nature, calcaire, grès et granit, y domine, étendue en tables ou dressée en massifs. De ci, de là, de très hautes montagnes, dans le Touat, dans l'Adrar, dans l'Aïr, dans le Tibesti, dressent leurs groupes compacts ou pointent jusqu'à deux mille mètres leurs îles déchiquetées[1]. Il serait plus facile de transformer en mer clapotante la Russie tout entière que le Sahara, — si, par un miracle soudain, l'on pouvait élever de quelques centaines de mètres le niveau de nos océans.

Les explorateurs nous ont aussi renseignés sur l'exacte valeur des routes transsahariennes. Relisez les poignants récits de Foureau ou le résumé qu'en a donné M. A. Liard dans la *Revue* du 15 décembre 1900. Roches brûlantes ou sables tourbillonnants, jamais une grande route ne trouvera l'eau suffisante à travers ces deux mille kilomètres, que jalonnent de loin en loin seulement quelques puits saumâtres. Aux meilleurs de ces puits, une troupe de chameaux ne trouve que des abreuvoirs insuffisants. Les sources constantes sont séparées l'une de l'autre par trois et quatre journées de marche, cent cinquante ou deux cents kilomètres. A chaque étape, il faut plusieurs journées de travail pour abreuver les caravanes un peu nombreuses. Le chameau est moins altéré pourtant que les chaudières de nos locomotives... Foureau le Saharien, qui depuis vingt ans rêvait et préparait cette traversée du désert, Foureau dont toute la vie ne fut que ce rêve d'aller un jour de l'Algérie au Tchad et au Congo, Foureau, rentré de cette expédition, en termine le récit par cet épilogue :

Il est bien évident, à priori, que le Sahara actuel ne peut rien nous fournir, que ses populations sont pauvres et ses productions nulles, et que *le transit commercial qui le traverse est insignifiant*... Il serait évidemment de la dernière imprudence d'aller fonder des postes au milieu de régions aussi infertiles et aussi inhospitalières... Le mou-

1. Je recommande aux lecteurs le beau livre de H. Schirmer, *Le Sahara*.

vement de transit Méditerranée-Soudan, qui jadis s'exerçait par la Tripolitaine, a disparu, et le seul vestige de ce transit s'est détourné sur la ligne Benghazi-Ouadaï, où de petites caravanes viennent encore apporter quelques marchandises d'Europe. Considéré en tant qu'affaire commerciale, immobilisant forcément d'énormes capitaux, je n'ai qu'une médiocre confiance dans le rendement probable du chemin de fer transsaharien, *devant le néant du trafic que j'entrevois.*

Foureau a suivi la route du Tinghert et de l'Aïr, qui doit amener à Ghadamès ou à Ghat le trafic du Soudan central. Avant lui, Monteil avait suivi l'autre grand'route entre le Tchad et la Tripolitaine, la route Kouka-Bilma-Mourzouk. Monteil parlait déjà comme Foureau. A toutes les pages de son récit, vous retrouvez le même refrain : « C'est une marche terrible... La route du Bornou à Mourzouk est incontestablement la plus dure du Sahara... » Laissons donc les formules et considérons la réalité. Pour les Arabes, les routes sahariennes eurent une importance capitale : c'est que l'Arabe, chamelier, navigateur des sables, ne pouvait atteindre que par le Sahara les marchés soudanais. Mais nous ne sommes pas des chameliers : nous naviguons sur la mer et sur les fleuves.

Le Soudan a désormais ses façades et ses portes, non pas vers le Sahara, mais vers l'Océan Atlantique, vers le golfe de Guinée et vers la Mer Rouge. C'est par là que, remplaçant les chameaux arabes, les machines à vapeur remorqueront nos convois européens. Par les fleuves, par le Sénégal, par le Niger et la Bénoué, par le Congo, l'Oubangui et le Chari, par le Nil et le Bahr-el-Ghazal, nous naviguerons quelque jour peut-être jusqu'au Tchad et jusqu'au cœur du pays soudanais. A défaut des fleuves encore impraticables, les chemins de fer s'élancent déjà de la vallée du Nil et de la côte nigérienne. A travers la brousse de Khartoum et la forêt du Lagos ou du Dahomey, les voici qui taillent leurs percées. Vers le Niger, surtout, la forêt et la pluie équatoriales leur assurent leur provision d'eau et leur combustible. Aucun obstacle naturel ne leur barre la route. Les lagunes, les grands bois et les marais offrent sans doute quelques difficultés. Mais ces fameuses montagnes de Kong et de la Lune que, récemment encore, on imaginait entre le Soudan et les côtes atlantiques, cette formidable

cloison que nos cartes étiraient toute droite de l'Ouest à l'Est, des rivages du Sénégal aux rivages de l'Abyssinie, cette muraille montagneuse n'existe pas : quelques dos de pays seulement, de longues pentes en talus séparent le bassin du Tchad du golfe de Guinée. Et tout ce pays saturé d'eau, grouillant de vie et de villages, peut fournir une main-d'œuvre abondante pour l'exécution de tous les travaux et de toutes les entreprises, une clientèle énorme pour l'écoulement des produits européens, une soldatesque obéissante et sans fanatisme religieux pour la protection des postes et convois. Côte de l'Or, Côte de l'Ivoire, Côte des Autruches, Côte du Caoutchouc, Côte des Nègres, sur le golfe de Guinée, voici le véritable débouché du *Belad-es-Soudan* : Homère, qui parlait comme les navigateurs phéniciens et non comme les chameliers arabes, savait déjà que les *Visages Brûlés* ont deux façades sur les deux mers extrêmes du Levant et du Couchant, sur l'Atlantique et sur la mer Rouge...

Il a fallu trente siècles pour que nous retrouvions cette vérité homérique. Mais, sitôt découverte, elle a porté ses fruits : par la convention du 21 mars 1899, l'Angleterre nous a généreusement abandonné tout l'intérieur du continent africain entre le Tchad et l'Algérie. Que nos impérialistes africains se réjouissent devant cette étendue de carte ! D'Alger à Zinder, du Sénégal au Darfour, nous possédons quinze cents millions d'hectares au soleil, — au grand soleil, hélas ! Toutes les routes transsahariennes (sauf la route Benghazi-Koufra-Darfour, trop voisine de l'Égypte), nous sont livrées, et l'hinterland de la Tripolitaine, de la Tunisie, de l'Algérie et du Maroc...

*
* *

Cette convention franco-anglaise du 21 mars 1899 avait éveillé les inquiétudes des Italiens. Le Gouvernement français a tenu à les dissiper. Il est aujourd'hui de notoriété publique qu'entre Rome et Paris une entente s'est faite — quelques-uns disent : a été signée — au sujet de la Tripolitaine. Satisfaits de l'hinterland saharien, nous répudions toute revendication possible sur le vilayet turc de Tripoli et nous acceptons

d'avance toutes les revendications que l'Italie prendra le droit ou l'occasion d'y susciter. Les Italiens savent, comme nous, que la Tripolitaine n'a pas la valeur « mondiale » que lui prêtaient jadis les conceptions de Rohlfs; ils savent qu'elle n'est pas la porte du Soudan et ils admettent que, pour eux, elle ne sera qu'une bordure côtière de notre hinterland africain : nous resterons les propriétaires de tout l'intérieur au delà de Ghat et de Mourzouk. Telle quelle, cette Tripolitaine plaît aux Italiens : ils la jugent de bonne prise et ils ont de la désirer quelques fortes raisons politiques, économiques et sociales, dont il serait puéril de méconnaître l'importance.

Raisons politiques, d'abord. Entre la Corse française, Bizerte française, Malte anglaise, Pola et Trieste austro-allemandes, l'Italie se sent gênée dans le présent, menacée peut-être dans l'avenir. Elle a payé par des siècles de misère et de servitude la négligence qu'elle apporta jadis à surveiller les routes terrestres qui la mettaient sous la coupe de l'étranger. Libre aujourd'hui vers le continent, elle songe à la liberté de ses mers et elle est bien résolue à ne pas déserter la surveillance des routes maritimes. Vers l'Ouest, elle a créé une défense efficace dans cet arsenal et ce port militaire de la Maddalena qui peut ouvrir ou fermer le détroit de Bonifacio. Vers l'Est, elle affirme déjà sa volonté de reparaître enfin dans cette Adriatique, dans cet ancien « golfe de Venise » dont les menées autrichiennes ont fait ou veulent faire un golfe allemand. Vers le Sud enfin, elle n'ose dire encore que Malte lui doit revenir : l'alliance ou l'amitié anglaises lui sont trop nécessaires. Elle espérait jadis que la Tunisie annexée lui donnerait dans Bizerte une Maddalena en travers du détroit sicilo-africain. Mais la Tripolitaine lui rendra une autre Bizerte. Sur le détroit qui étrangle la Méditerranée entre la Crète et la Cyrénaïque, Tobrouk est un admirable mouillage, offrant, dans sa baie spacieuse et bien couverte, toutes les nécessités et toutes les commodités d'un grand port militaire ou d'une grande relâche commerciale. Tobrouk quelque jour verra refleurir la richesse commerciale et la puissance navale de l'antique Cyrène... Ajoutez que les maîtres de Tripoli tiennent Malte sous leur dépendance : Malte ne peut approvisionner sa garnison et ses escadres que par les arrivages de

viandes tripolitaines[1]. Entre Syracuse et Tripoli italiennes, Malte ne restera pas toujours anglaise...

Quant aux raisons économiques, il faut bien nous accoutumer à cette idée que, dans le monde actuel, l'industrie italienne commence à faire assez grande figure, mais qu'un avenir tout proche peut-être lui réserve encore de plus brillantes destinées. Sous le règne actuel de la vapeur, les tissages du Piémont et de la Lombardie fournissent déjà les marchés du Levant et de l'Amérique du Sud : le consul anglais de Constantinople signale en 1900 les succès des cotonnades italiennes; le consul français d'Alep se plaint de la concurrence victorieuse que font à nos draps et calicots les tissus italiens. Et pourtant le Piémont et la Lombardie dépendent encore de la houille anglaise qui, par Gênes et les voies ferrées, ne leur arrive que lourdement grevée de frets et de transports. Mais l'aube de l'industrie électrique va luire sur la neige des monts. La science allemande et l'ingéniosité suisse dressent déjà les Italiens du Nord à l'exploitation de la houille blanche. Côme se souvient qu'elle fut la patrie de Volta. Milan, Biella, Novare et Turin transforment leur machinerie : « Prenons garde, écrit le consul anglais de Milan[2]; favorisée par les chutes d'eau et par une excellente main-d'œuvre à bon marché, l'industrie italienne ne fera que croître; avant quelques années, il nous faudra compter avec sa concurrence sur les marchés du monde. » Vienne le règne de l'électricité : le Piémont et la Lombardie seront les paradis, les « Pays Blancs » de l'industrie nouvelle, comme l'Angleterre ou la Belgique sont les Pays Noirs de l'industrie présente.

Nulle part au monde, peut-être, sous un climat tempéré, dans un pays fertile et sain, l'exploitation des chutes d'eau et l'utilisation des forces électriques ne présentera plus de commodités, à cause de la disposition de cette plaine lombarde et piémontaise. Jusqu'au « Pied des Monts », jusqu'aux réservoirs naturels d'énergie sans cesse renouvelée, la plaine fer-

1. En l'état actuel (Rapports commerciaux français, 1902, n° 92), la Tripolitaine fournit à Malte 8 762 bœufs. Elle devrait, mieux cultivée, lui fournir en outre : les légumes, que Malte demande à l'Italie (400 000 kilog.), à la Turquie (90 000 kilog.) et au Maroc (91 000 kilog.); le blé (Malte en reçoit 968 000 quintaux de Prusse et d'Amérique); l'huile, etc.

2. *Diplom. and Consular Reports*, n° 2231.

tile et surpeuplée pousse ses cultures, ses foules humaines, ses routes plates et ses voies navigables. Vivres à bon marché, main-d'œuvre abondante, cascades et force débordante, transports peu coûteux, toutes les conditions sont réunies pour rendre à cette plaine du Pô le monopole des industries qu'elle détint aux jours de la Renaissance. Biella est déjà une ville du drap, Turin et Milan des villes du coton et de la soie. La soie milanaise possède et gardera la clientèle du monde. Mais les débouchés pour les cotons et les draps italiens?... Dépeuplées par les fantaisies arabes, par le brigandage touareg et par l'inepte administration des Turcs, les oasis de la Tripolitaine retrouveront sous la paix italienne leur population et leur prospérité d'autrefois. Tous les géographes s'accordent du jour où la sécurité recouvrée et les puits rétablis auront ressuscité cet admirable pays des Lotophages, chaque oasis, depuis Tripoli jusqu'à Mourzouk, redeviendra une grande ville et un grand marché. Il ne faut qu'un gendarme et des puits pour refaire ici ce que, nous autres Français, nous refaisons trop lentement dans nos oasis algériennes. L'Italie du Nord a des capitaux et des hommes entreprenants. Elle a déjà ses Compagnies du Bénadir. Ses Compagnies de Tripoli donneront pleine satisfaction à ses besoins de débouchés.

Et dans l'ancienne Cyrénaïque, l'Italie du Sud trouvera quelque soulagement aux dures souffrances de son état social. Ruinées par une administration imprévoyante, par l'apparition du phylloxéra et par les changements du commerce universel, l'Italie du Sud et la Sicile se vident par l'émigration. Il est probable que, dans l'excès même du mal, les remèdes surgiront pour rendre au pays de Tarente, de Locres et de tant d'autres métropoles son ancienne prospérité : on entrevoit déjà les mesures financières qui relèveront cette Italie déserte. Mais la Sicile surpeuplée ne saurait plus nourrir ses cent quarante-deux habitants par kilomètre carré (la France, en moyenne, n'en a que soixante-douze, — la moitié). La Sicile a perdu le monopole des fruits, oranges, limons, grenades, etc., qui jadis attirait sur elle l'or du monde entier, mais surtout du monde anglo-saxon. Aujourd'hui, dans leur Californie, dans leurs Florides et leurs colonies australiennes, les Anglo-Saxons d'Europe et d'Amérique ont des plantations nationales

qui les dispensent de recourir au fournisseur étranger. La Sicile ne retrouvera jamais son ancien monopole. Elle n'a plus de quoi nourrir tout son peuple. Elle doit émigrer. Bon an mal an vingt mille Siciliens vont se perdre au dehors : la majorité franchit seulement le détroit africain et fournit à la Tunisie française une main-d'œuvre inappréciable...

La Cyrénaïque offrira aux Siciliens une meilleure Tunisie. Dominé par la haute Montagne Verte, *Djebel-Akhdar*, dont le nom seul décrit assez la nature et l'aspect, ce plateau de terres fertiles et bien arrosées est un morceau d'Europe et non pas de Sahara. Les colons grecs, jadis, en firent une terre hellénique. Les colons siciliens en feront une terre italienne. En terrasses, les vignobles et olivettes, les champs de fèves et de blés vêtiront de nouveau ce pan de désert turc. L'Italie, pour fournir au monde ses fines huiles d'olives, doit acheter à l'Espagne les huiles grossières dont elle-même se nourrit [1] : les olivettes cyrénéennes trouveront à Bari, à Tarente, à Gioja, à Naples, une clientèle assurée ; Naples paiera en pâtes et macaronis. Les colons siciliens trouveront aussi pour leurs viandes de boucherie une clientèle bien payante parmi les habits rouges de Malte. Les pêcheurs siciliens trouveront encore un fructueux gagne-pain dans l'exploitation de ces bancs d'éponges que toute la côte cyrénéenne offre aujourd'hui aux pêcheurs grecs de Calymnos et d'Égine [2]. La Cyrénaïque est vraiment une terre de colonisation : elle sera quelque jour une dépendance de la Sicile, comme aux temps romains elle était une dépendance de la Crète, « la province de Crète et de Cyrénaïque ».

*
* *

Ce n'est donc point par vaine mégalomanie que l'Italie désire la Tripolitaine : elle en a besoin. Tout calcul fait, elle sait exactement ce que cette opération lui doit rapporter :

1. La seule Sicile en 1900 a reçu 278 000 kilog. d'huiles espagnoles pour sa consommation, alors qu'elle exportait aux États-Unis 800 000 kilog. d'huiles fines.

2. La récolte annuelle d'éponges est évaluée à près de deux millions de francs ; en 1900, les pêcheurs italiens ont fait leur apparition en assez grand nombre ; mais les Grecs du Royaume ou de Turquie gardent encore le monopole de ce commerce.

cette opération sera fructueuse. En face des bénéfices, il faut mettre les frais sans doute, mais il ne faut pas les exagérer. Durant des années, on nous a rebattu les oreilles du grand «péril Senoussi» et de l'indomptable résistance qu'opposeront, à toute occupation européenne, ces hordes de fanatiques. Comme toutes les crises de messianisme arabe, la fièvre Senoussiste après avoir secoué l'Afrique du Nord est brusquement tombée. La mort du Mahdi et surtout la prise de Khartoum ont marqué la fin de l'accès : les lecteurs de la *Revue* n'ont qu'à relire les si curieuses révélations du pèlerin tunisien Si-Mohammed-el-Hachaïchi (15 août-15 septembre 1901). Des oasis cyrénéennes, où le Senoussisme avait jadis ses maisons mères, le chef actuel de la secte, Sidi-el-Mahdi, s'est retiré au fond du désert, dans l'oasis de Koufra, et, malgré les présents et les rappels d'Abd-ul-Hamid, il a toujours refusé de revenir à Djerboub, sous la main des Turcs. Si-Mohammed nous dit pourquoi : « Les Turcs, même ceux des classes élevées, sont mal disposés envers le cheikh El Mahdi. Ils l'auraient emmené à Constantinople comme il a été fait pour Aboul-Houda et le cheikh Dhafa. Mais ils n'y parvinrent pas : aussi sont-ils toujours inquiets à cause de lui. Le cheikh El Mahdi ne sympathise pas avec eux. Le grand Sidi-Mohammed Senoussi aimait si peu les Turcs, qu'un jour il appela sur eux la malédiction divine en disant : « O Dieu, faites que toutes les fois que les Turcs occuperont un pays de la terre, ce pays soit occupé par les Européens après eux [1]. »

L'occupation de la Tripolitaine ne coûtera pas un grand sacrifice d'hommes ni d'argent. Les Turcs avaient autrefois douze à quinze mille soldats dans la Régence. Depuis que toute l'armée turque ne sert plus qu'à monter la garde autour des folles terreurs d'Abd-ul-Hamid, les garnisons ont été réduites à six ou sept mille hommes. Le corps des officiers n'est que l'ensemble un peu hétéroclite de tous les fonctionnaires disgraciés que les soupçons du Maître ont exilés de Constantinople et du reste de l'Empire : le Fezzan surtout est devenu un lieu de déportation déguisée pour tous ceux qui, de près ou de loin, à tort ou à raison, sont suspects de «jeune-turcisme».

1. Voir la *Revue* du 15 août 1901, pp. 695 et suiv.

Les soldats sont fournis par le recrutement des provinces d'outre-mer. Mal nourries, jamais payées, conservées sous les drapeaux deux et trois ans après l'échéance de leur libération, ces troupes sont en perpétuelle révolte. Benghazi en janvier 1898 est prise par une bande de bas-officiers, qui réclament deux ans de solde arriérée : n'étaient la présence et les menaces des consuls européens, le bazar était sacqué. En avril 1901, dans cette même Benghazi, les soldats n'ont pas reçu de pain depuis deux semaines : n'était l'arrivée d'un paquebot italien chargé de farines, le gouverneur turc était pendu. En janvier 1902, sept cent cinquante hommes libérés attendent depuis six mois le bateau de la Compagnie ottomane Mahsoussé qui doit les rapatrier à Smyrne ; mais le *Séraskier* (ministre de la guerre) n'a pas de quoi affréter un vapeur. Survient dans le port un bateau d'Alexandrie, le *Lesbos*, qui est grec mais qui bat pavillon ottoman : nos gens le prennent d'assaut et forcent le capitaine à les ramener chez eux...

La Porte annonce à grand fracas que toute la population musulmane de la Régence, enrôlée, fournira une armée de réserve. Le colonel allemand von Rudgisch est allé en effet dresser quelques bandes de *rédifs* (réservistes), qui d'ailleurs se sont prêtés à cette courte expérience bien soldée. Il est probable qu'en appelant tous ses fidèles à la guerre sainte, le Khalife trouverait contre l'Italie une multitude de défenseurs jusqu'au centre du Continent Noir : piquiers, lanciers, archers, toute une armée de sauvages viendrait s'abattre sur la Régence. Et la Porte laisse entendre que les arsenaux de Tripoli et de Benghazi contiennent des fusils, des uniformes et des munitions pour cent mille hommes... Dans chacune de ses provinces, la Porte a de semblables arsenaux pour ses *rédifs* en cas d'appel. En mai 1890, j'étais à Adalia, sur la mer de Chypre ; une nuit, toute la ville hurlante se précipita hors des portes, vers la rase campagne et vers la mer : l'arsenal brûlait! deux ou trois cents milliers de cartouches allaient faire explosion! L'arsenal brûla sans bruit : le lendemain, on apprit que le *Séraskier* avait annoncé par le télégraphe l'arrivée prochaine des contrôleurs et inspecteurs... En septembre 1896, j'étais à Uskub de Macédoine ; les bandes grecques et bulgares infestant la province, le *Séraskier*

ordonna de mobiliser les rédifs : l'arsenal brûla dans la nuit. Je ne rapporte que des expériences personnelles; mais tout le monde sait en Turquie que les arsenaux brûlent toujours la veille de servir ou d'être contrôlés. De quoi vivraient les généraux-directeurs et les officiers d'administration, si les arsenaux restaient pleins?

A Tripoli, d'ailleurs, le problème militaire est fort simple. La Tripolitaine est une île entre le Sahara et la Méditerranée. En l'état présent, elle peut à peine nourrir sa population civile. Pour ses troupes et ses fonctionnaires, la Porte doit tirer ses farines du dehors et elle ne peut les tirer que de la mer. Ce sont les paquebots italiens qui nourrissent les Turcs. Que la flotte italienne coupe les arrivages : en deux semaines, sans un coup de fusil, elle tiendra la Régence ; le gouverneur turc viendra rendre sa province pour un morceau de pain; car il n'est pas de fidélité ni de courage qui tiennent devant la faim. Il est vrai que les arsenaux turcs contiennent aussi plusieurs mois de vivres, disent les journaux turcophiles, qui savent le juste prix de ce renseignement.

Les Italiens ne trouveront donc pas en Tripolitaine les difficultés qui nous ont rendu si longue et si coûteuse la conquête de l'Algérie, ni les montagnes ni les terribles défilés ni l'indomptable bravoure du pays kabyle, ni les lointains et inaccessibles repaires de l'Aurès, du Maroc ou du Sud-Oranais. Les Italiens d'ailleurs ont déjà fait la répétition générale de leur entrée future. Car ce fut la dernière répétition avant la pièce que leur démonstration devant Benghazi en mars 1901. Depuis longtemps, les « tripolitains » de la Chambre italienne, groupés autour de M. San Guliano, ancien ministre des Postes, réclamaient l'établissement d'un service postal entre la Sicile et Benghazi. A la fin de 1900, une ligne subventionnée de la Compagnie Florio-Rubattino entra en service; mais le gouvernement turc refusa l'ouverture d'un bureau de poste italien à Benghazi. En mars 1901, les cuirassés *Dandolo* et *Morosini* et le croiseur *Partenope* mouillaient devant Benghazi : l'amiral Cotteletti débarquait les sacs de dépêches et installait l'agent postal. Le gouverneur turc se tira d'affaire en se jetant dans les bras de l'amiral et en lui donnant une double accolade... Personne en France

ni en Europe ne sembla prendre garde à cette rapide exécution.

Cette affaire de Benghazi a prouvé du moins au gouvernement italien la sincérité de nos déclarations. S'il voulait tâter le pouls de nos journalistes et de nos impérialistes africains, il a pu constater l'absence de toute fièvre belliqueuse. Nous ne pouvons que nous incliner devant les justes revendications italiennes. Nous avons assez d'Afrique sur les bras. Si l'Italie veut se charger en Tripolitaine de la besogne civilisatrice, sa prompte réussite ne peut que servir nos intérêts les plus immédiats et nos intérêts supérieurs.

Possesseurs de la Tunisie, nous avons un intérêt immédiat à échanger le voisinage turc contre un voisinage civilisé. La Tripolitaine turque est pour nos Tunisiens une source de mauvais conseils et de pires exemples. Marché d'esclaves à Ghat, bagne d'innocents ou de féroces criminels à Mourzouk et Ghadamès, le Sud tripolitain est en outre un refuge et une forteresse pour tous les pillards et sacripants de notre Sud tunisien. A deux pas de notre territoire, nous avons là une sentine turque qui corrompt l'air du voisinage et dont la contagion peut gagner jusqu'à nos oasis algériennes. Tripoli italienne nous débarrassera de ce foyer d'infection : nos musulmans d'Afrique perdront le dernier contact avec les menées panislamistes du Khalife. L'Islam africain verra une fois de plus que son intérêt n'est pas de faire cause commune avec Constantinople, mais de s'entendre avec nous. Le Touareg, contenu ou châtié, renoncera peu à peu à sa vie de brigandage. Foureau, à ce sujet, écrit une phrase tragique : « Voilà des gens qui font, à deux cents ou trois cents hommes, des déplacements de sept cents à huit cents kilomètres dans le désert avant d'atteindre la région à razzier et qui, pour tout bénéfice, n'ont quelquefois au bout de six mois que cinquante chameaux et quelques vêtements à se partager ! C'est que ces expéditions leur procurent la possibilité *de manger de la viande à leur faim*. Quand ils n'auraient pas réalisé d'autres bénéfices, ils auront toujours eu la chance de se remplir régulièrement l'estomac pendant six ou huit mois. »

La conquête arabe et le régime turc ont fait de la Berbérie le pays de la faim, et « la faim, dit la Sagesse des nations, est

mauvaise conseillère ». Fixés et ménagés par une administration européenne, les Berbères reviendront à la vie sédentaire dans les oasis, ou à la caravane pacifique dans le désert. Tunis est déjà dans leur estime la capitale du monde africain[1]. Le bazar de Tunis redeviendra le grand marché franco-berbère, comme Carthage fut le grand marché liby-phénicien, et nos champs de Tunisie retrouveront enfin cette main-d'œuvre qui leur fait actuellement défaut. Les Berbères et Maures de Tripolitaine fournissent déjà à nos colons leurs meilleurs ouvriers. Mais ces musulmans, après deux ou trois années de travail chez nous, retournent avec un petit pécule aux terres du Khalife. Tripoli aux mains des Italiens rejettera et fixera dans notre Tunisie des familles, des villages entiers, parce que les salaires seront chez nous plus élevés et plus constants : les capitaux français, engagés dans la colonisation tunisienne, ne demandent qu'à payer ces rudes travailleurs... Et nos impérialistes africains verront disparaître un de leurs cauchemars : l'émigration sicilienne en Tunisie ! La *Revue* entretiendra prochainement ses lecteurs de ce prétendu « péril sicilien ». Sans la main-d'œuvre sicilienne, je ne sais comment nous pourrions mettre en valeur nos champs de Tunisie : jamais nous ne trouverions en France les terrassiers et manœuvres qu'il nous faut là-bas. Mais tous nos colons tunisiens préfèrent encore pour son activité et son endurance la main-d'œuvre fezzanite et tripolitaine... Et derrière ces ouvriers blancs, par les routes du Sahara pacifié, une autre source de travail, plus grossier il est vrai, se rouvrira peut-être pour notre Tunisie : Tunis musulmane connut jadis, comme aujourd'hui Tripoli et Benghazi, les services des nègres soudanais. Or nous aurons toujours assez de capitaux et de terres en Tunisie et dans le Sud-Algérien ; mais nous n'aurons jamais assez de travailleurs acclimatés.

J'estime, d'ailleurs, que ces intérêts immédiats ne sont rien encore en comparaison d'un intérêt supérieur qui devrait

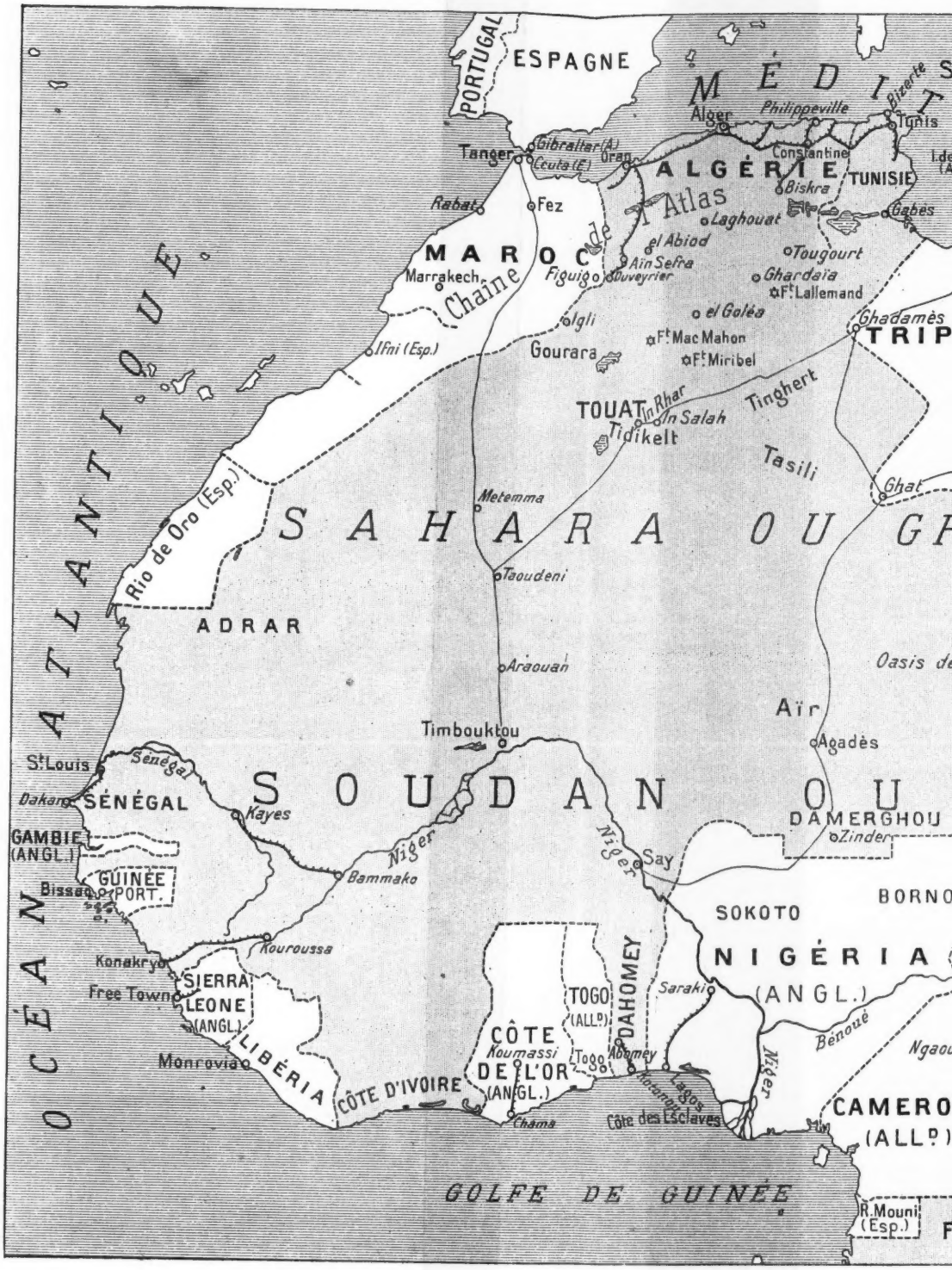
1. « Une idée enracinée chez les Touaregs, c'est qu'il n'y a pas dans l'univers une plus grande ville que Tunis. Ils apprécient beaucoup les marchandises tunisiennes et estiment qu'elles sont les meilleures... » dit Si Mohammed-el-Hachaïchi, *Revue de Paris*, 15 septembre 1901. Mais les Turcs, à l'heure actuelle, ne veulent à aucun prix que « la Tunisie et l'Algérie établissent des relations commerciales avec Ghat et le Soudan ».

dominer, à mon sens, toute notre politique. Je ne parle pas de l'entente avec tout le monde, que nous désirons unanimement, ni même de l'amitié italienne, qui a son très grand prix, encore moins des rêveries « panlatinistes » qui valent exactement ce que vaut le pangermanisme ou le panbritannisme, c'est-à-dire peu de chose. Mais les radicaux anglais, gens utilitaires et qui fondaient leur politique sur le seul intérêt, proclamaient que tout progrès de la civilisation est un profit net pour l'industrie et pour le commerce britanniques. Combien cette vérité est plus facilement démontrable, si vous la transportez chez nous! Ouvriers d'art, producteurs d'articles chers, fournisseurs de luxe, nous ne devrions jamais oublier que notre prospérité est liée au développement et à la richesse de l'humanité tout entière. Chaque fois qu'une région proche ou lointaine, sous notre drapeau ou sous le drapeau du voisin, passe de la misère à la fortune, de la barbarie à la civilisation, de la servitude à la liberté, nous devons nous en réjouir : c'est autant de gagné pour notre clientèle possible; si la Tripolitaine enrichit les Italiens et si les Italiens rétablissent la fortune de Tripoli, il dépendra de notre énergie et de notre savoir-faire de servir à leur gré ces nouveaux clients[1].

1. L'Italie en 1901 nous a acheté pour 166 millions, alors que nos achats en Italie ne montaient qu'à 150 millions.

VICTOR BÉRARD.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.


PORTUGAL
ESPAGNE
MÉDIT
Alger
Philippeville
Bizerte
Tunis
Tanger
Gibraltar (A.)
Ceuta (E.)
Oran
ALGÉRIE
Constantine
Biskra
TUNISIE
Atlas
Rabat
Fez
Laghouat
Gabès
MAROC
el Abiod
Tougourt
Marrakech
Figuig
Ain Sefra
Ghardaïa
Chaîne de
Igli
el Goléa
Ghadamès
TRIP
Ifni (Esp.)
Gourara
Ft Mac Mahon
Ft Miribel
TOUAT
In Rhar
In Salah
Tinghert
Tidikelt
Tasili
Ghat
Metemma
SAHARA OU GH
Rio de Oro (Esp.)
Taoudeni
ADRAR
Araouan
Oasis de
Aïr
Timbouktou
Agadès
St Louis
Sénégal
Dakar
SÉNÉGAL
SOUDAN OU
Kayes
DAMERGHOU
Zinder
GAMBIE (ANGL.)
Niger
Say
GUINÉE PORT.
Bissau
Bammako
SOKOTO
BORNO
Kouroussa
Konakry
NIGÉRIA
SIERRA LEONE (ANGL.)
Free Town
TOGO (ALLD.)
DAHOMEY
Sarakio
(ANGL.)
Bénoué
Monrovia
LIBÉRIA
CÔTE DE L'OR (ANGL.)
Koumassi
Abomey
Niger
Ngaou
CÔTE D'IVOIRE
Lagos
Chama
Côte des Esclaves
CAMERO
(ALLD.)
OCÉAN ATLANTIQUE
GOLFE DE GUINÉE
R. Mouni (Esp.)

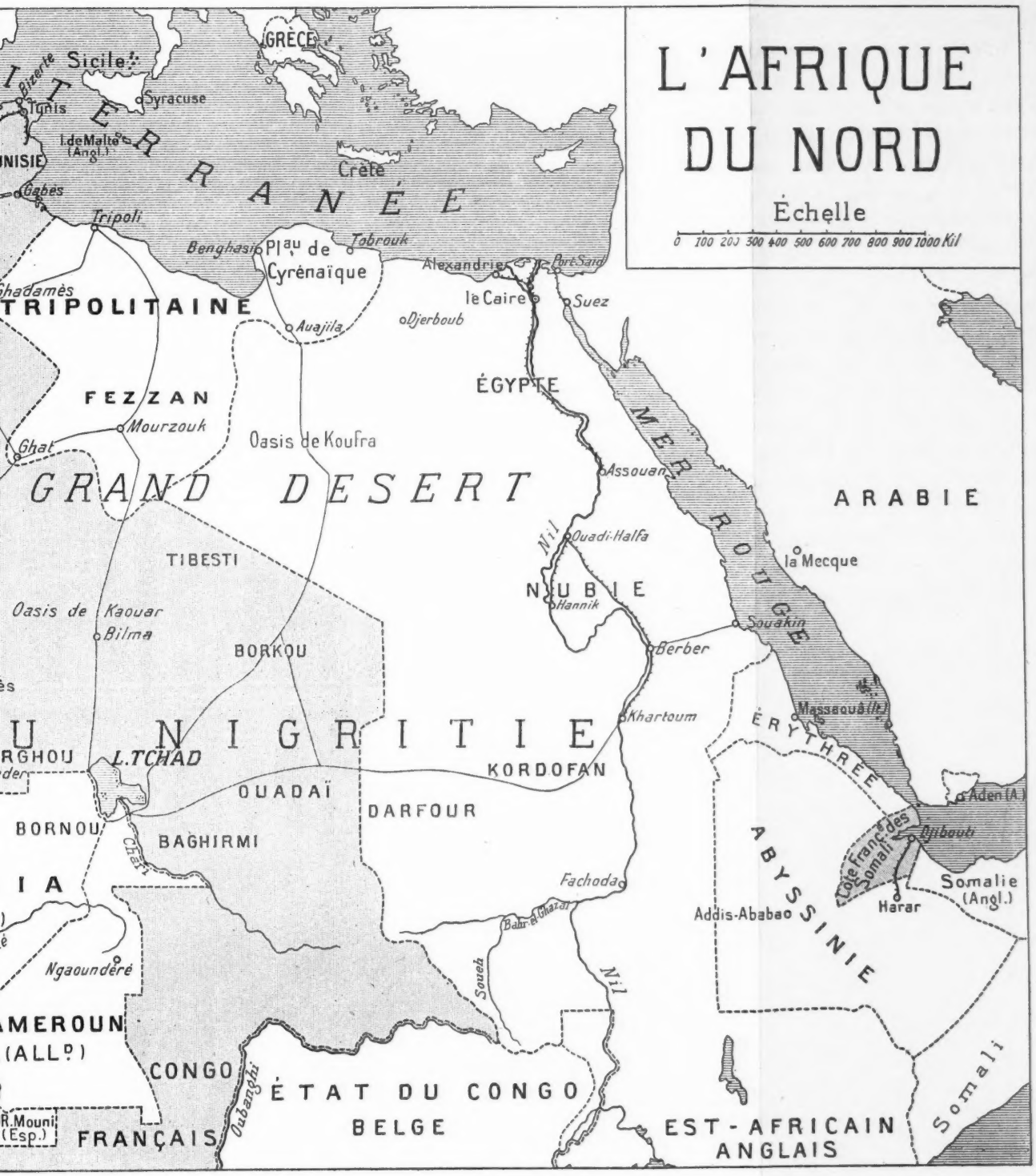

L'AFRIQUE DU NORD
Échelle
0 100 200 300 400 500 600 700 800 900 1000 Kil
GRÈCE
Sicile
Bizerte
Tunis
Syracuse
I. de Malte (Angl.)
UNISIE
Gabès
Crète
Tripoli
Benghasi
Plat. de Cyrénaïque
Tobrouk
Alexandrie
Port-Said
le Caire
Suez
Ghadamès
TRIPOLITAINE
Auajila
Djerboub
ÉGYPTE
FEZZAN
Mourzouk
Ghat
Oasis de Koufra
GRAND DESERT
Assouan
ARABIE
Nil
Ouadi-Halfa
la Mecque
TIBESTI
NUBIE
Hannik
Oasis de Kaouar
Bilma
Souakin
BORKOU
Berber
Khartoum
Massaouah (It.)
ÉRYTHRÉE
NIGRITIE
L. TCHAD
KORDOFAN
OUADAÏ
DARFOUR
Aden (A.)
BORNOU
BAGHIRMI
Chari
Djibouti
Côte franç. des Somalis
Somalie (Angl.)
Harar
Fachoda
Addis-Ababao
ABYSSINIE
Bahr-el-Ghazal
Ngaoundéré
Soueh
Nil
CAMEROUN (ALL.)
CONGO
ÉTAT DU CONGO BELGE
Oubangui
R. Mouni (Esp.)
FRANÇAIS
EST-AFRICAIN ANGLAIS
Somali

TABLE DU PREMIER VOLUME

Janvier-Février 1902

LIVRAISON DU 1er JANVIER

		Pages.
ANATOLE FRANCE	Le Siège d'Orléans (1428-1529). — I	5
DUC DE GUISE	L'École des Officiers de Frederiksberg	32
RNEST RENAN	Lettres du Séminaire. — II	47
HENRI DE RÉGNIER	Le Bon plaisir *(3e partie)*	81
PAUL STRAUSS	L'Hygiène de Paris	110
VICOMTE DE BORRELLI	L'Auge	141
★★★	La Croix Rouge en Chine	143
J.-A. COULANGHEON	Les Jeux de la Préfecture *(1e partie)*	155
ROMAIN ROLLAND	« Siegfried »	188
MARCELLE TINAYRE	Au Pays des Jouets	205

LIVRAISON DU 15 JANVIER

★★★	Journal du Siège de Tien-Tsin	221
HENRI DE RÉGNIER	Le Bon Plaisir *(1e partie)*	257
ANATOLE FRANCE	Le Siège d'Orléans (1428-1429). — II	290
PAUL LÉON	Notre Réseau navigable	315
J.-A. COULANGHEON	Les Jeux de la Préfecture *(fin)*	343
CHARLES DIEHL	Théodora	378
JEAN CAROL	Le Bagne *(fin)*	394
VICTOR BÉRARD	Questions extérieures. — Panama	423

LIVRAISON DU 1er FÉVRIER

		Pages.
VICTOR HUGO	Dernière Gerbe	445
HANNAH LYNCH	Très véridique histoire d'une Petite Fille *(1re partie)*	481
ERNEST RENAN	Lettres du Séminaire. — III	494
PAUL DE ROUSIERS	Les Mines et les Huit heures	527
ANATOLE FRANCE	Le Siège d'Orléans (1428-1429). — III	555
HENRI LAPAUZE	Madame de Genlis et son Fils adoptif Casimir Baecker	587
HENRI DE RÉGNIER	Le Bon Plaisir *(fin)*	615
CHARLES LOISEAU	La Triplice et les Traités de Commerce	640

LIVRAISON DU 15 FÉVRIER

FRANÇOIS DE CUREL	La Fille sauvage	665
ANATOLE FRANCE	Le Siège d'Orléans (1428-1429). — IV	737
HANNAH LYNCH	Très véridique histoire d'une Petite Fille *(2e partie)*	761
ERNEST RENAN	Lettres du Séminaire *(fin)*	793
EDMOND POTTIER	Le Palais du Roi Minos. — I	827
PAUL HERVIEU	Adolphe	851
ERNEST DUPUY	Un poème de Victor Hugo sur Malesherbes	856
VICTOR BÉRARD	Questions extérieures. — La Tripolitaine	867

A.

et B

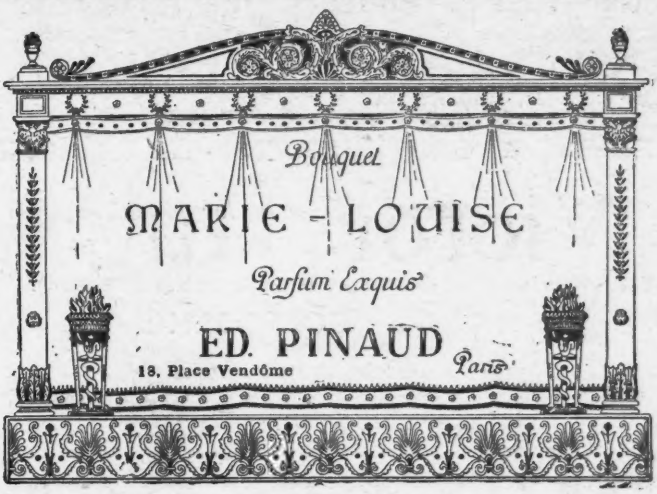
Pour t

PARIS

LA HA

U HAV

ANVE



A. DE LUZE & FILS

88, Quai des Chartrons

BORDEAUX

VINS

et Eaux-de-Vie de Cognac

Pour tous renseignements et prix courants s'adresser directement à la maison

OU A SES REPRÉSENTANTS

PARIS. — M. Georges ISSAVERDENS, 10, rue de Sèze.

LA HAYE. — M. L.-J. VAN DER MANDELE 27, Hooge Nieuwstraat.

LE HAVRE. — M. G. DURAND-VIEL, 1, place Carnot.

ANVERS. — M. Aug. BOYER, 131, avenue des Arts.

PANCRÉATINE DEFRESNE

DIGESTIF { *le plus puissant* ET *le plus complet*

DIGÈRE TOUS LES ALIMENTS SANS LE SECOURS DE L'ESTOMAC

S'emploie sous forme de

POUDRE DEFRESNE ou PILULES DEFRESNE

Notice explicative envoyée franco.

DEFRESNE, 4, Quai du Marché-Neuf, 4, PARIS. ET TOUTES PHARMACIES.

FROID et GLACE

Compagnie Industrielle des Procédés RAOUL PICTET

16, rue de Grammont, Paris

Appareils industriels à produire le FROID et la GLACE

PRODUCTION GARANTIE

Même dans les pays les plus chauds (Envoi Franco, du Prospectus)

EXTRA-VIOLETTE

Véritable et suave Parfum

DE LA VIOLETTE

SEUL INVENTEUR DU

AMBRE ROYAL

Nouveau Parfum extra-fin.

Savon, Extrait, Eau de Toilette, Poudre de Riz.

SAVON ROYAL de THRIDACE et du SAVON VELOUTINE

PARIS A LONDRES

(Viâ Rouen, Dieppe et Newhaven)

PAR LA GARE SAINT-LAZARE

SERVICES RAPIDES de jour et de nuit tous les jours (Dimanches et Fêtes compris) *et toute l'année.*

Trajet de jour en 9 heures (1re et 2e classes seulement).

GRANDE ÉCONOMIE

PRIX DES BILLETS

Billets simples, valables pendant 7 jours :

1re CLASSE.	43fr 25
2e CLASSE.	32 »
3e CLASSE.	23 25

Billets d'aller et retour, valables pendant un mois :

1re CLASSE.	72fr 75
2e CLASSE.	52 75
3e CLASSE.	41 50

Départs de Paris-St-Lazare.	10 h. matin	9 h. soir	
Arrivées à Londres	London-Bridge .	7 h. soir	7 h.40 mat.
	Victoria.	7 h. soir	7 h.50 mat.

Départs de Londres	London-Bridge .	10 h. matin	9 h. soir
	Victoria.	10 h. matin	8 h. 50 soir
Arrivées à Paris-St-Lazare.		6 h. 55 soir	7 h. 15 mat

Des **Voitures à couloir** (W.-C. toilette, etc.) sont mises en service dans les trains de marée de jour entre Paris et Dieppe.
Des cabines particulières sur les bateaux peuvent être réservées sur demande préalable.

La Compagnie de l'Ouest envoie FRANCO, sur demande affranchie, des petits Guides-Indicateurs du service de Paris à Londres.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

Pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France.

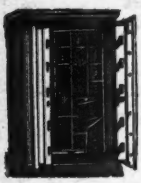
SOCIÉTÉ ANONYME. — CAPITAL : 160 MILLIONS

Siège social : *54 et 56, rue de Provence.*

Succursale A : *134, rue Reaumur (place de la Bourse),*

à PARIS

Dépôts de fonds à intérêts en compte ou à échéance fixe (taux des dépôts de 3 à 5 ans): 3 1/2 0/0, net d'impôt et de timbre); — **Ordres de Bourse** (France et Etranger); — **Souscriptions sans frais**; — **Vente aux guichets de valeurs livrées immédiatement** (Obl. de Ch. de fer, Obl. et Bons à lots, etc.); — **Escompte et Encaissement de Coupons**; — **Mise en règle de titres**; — **Avances sur titres**; — **Escompte et Encaissement d'Effets de commerce**; — **Garde de Titres**; — **Garantie contre le remboursement au pair et les risques de non-vérification des tirages**; — **Transports de fonds** (France et Etranger); — **Billets de crédit circulaires**; — **Lettres de crédit**; — **Renseignements**; — **Assurances**; — **Services de Correspondant, etc.**



LOCATION DE COFFRES-FORTS

Compartiments depuis 5 fr. par mois ; tarif décroissant en proportion de la durée et de la dimension.)

59 bureaux à Paris et dans la Banlieue, 290 agences en Province, 1 agence à Londres, correspondants sur toutes les places de France et de l'Etranger.

OBJETS D'ART

et d'Ameublement

Anciennes Porcelaines de la Chine & du Japon

Statuettes, Animaux, Pièces de Service en vieux Saxe

ARGENTERIE, TABLEAUX

Pendules du XVIIIe siècle, Lustre en cristal de roche

MEUBLES

du temps de Louis XV et de Louis XVI

Tapisseries-Verdures du XVIIIe siècle

Provenant de la succession de M. C...

VENTE

Hôtel Drouot, salle n° 6

Les Mercredi 26, Jeudi 27, et Vendredi 28 Février 1902

A DEUX HEURES

COMMISSAIRE-PRISEUR
Me PAUL CHEVALLIER,
10, rue Grange-Batelière

EXPERTS
MM. MANNHEIM
7, rue Saint-Georges

EXPOSITION PUBLIQUE

Le Mardi 25 Février 1902, de 1 h. 1/2 à 5 h. 1/2

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

Les qualités désinfectantes, microbicides et cicatrisantes qui ont valu au **COALTAR SAPONINÉ LE BEUF** son admission dans les Hôpitaux de la ville de Paris, le rendent très précieux pour les soins sanitaires du corps, lotions, lavages des pourrissons, soins de la bouche qu'il purifie, des cheveux qu'il débarrasse des pellicules, etc.

Le flacon, 2 fr.; les 6 flacons, 10 fr. Dans les Phies

SE DÉFIER DES CONTREFAÇONS

La Grande Course

PARIS-BREST-PARIS

1200 kil. en 52 h. 11' 1"

gagnée par GARIN

sur la bicyclette de la

Société "LA FRANÇAISE"

Marque DIAMANT

MAGASIN DE VENTE ET D'EXPOSITION

16, Avenue de la Grande-Armée — PARIS

Demander le Tarif des

Automobiles DIAMANT

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE

DE PARIS

Capital : 150 Millions de Francs

ENTIÈREMENT VERSÉS

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère

SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra, Paris

Président : M. DENORMANDIE, ✠ ancien gouverneur de la Banque de France, vice-président de la Compagnie des Chemins de fer Paris-Lyon-Méditerranée.

Directeur général : M. Alexis ROSTAND, O. ✠.

Opérations du Comptoir :

Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Comptes de Chèques, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traites, Paiements de Coupons, Envois de fonds en Province et à l'Étranger, Garde de Titres, Prêts Maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair.

BUREAUX DE QUARTIER DANS PARIS

A. 176, boul^d St-Germain;
B. 3, boul^d St-Germain;
C. 2, quai de la Rapée;
D. 11, rue Rambuteau;
E. 16, rue de Turbigo;
F. 21, pl. de la République;
G. 24, rue de Flandre;
H. 2, rue du 4 Septembre;
I. 84, boul^d Magenta;
K. 92, b^d Richard-Lenoir;
L. 36, avenue de Clichy;
M. 87, avenue Kléber;
N. 35, avenue Mac-Mahon;
O. 71, b^d Montparnasse;
P. 27, faub^s St-Antoine;
R. 53, boul^d Saint-Michel;
S. 2, rue Pascal;
T. 1, avenue de Villiers;
U. 49, av. Champs-Élysées;
V. 85, avenue d'Orléans.
X. 69, rue du Commerce
Y. 124, faub^s St-Honoré.

AGENCES EN PROVINCE

Abbeville, Agen, Aix-en-Provence, Alais, Amiens, Angoulême, Arles, Avignon, Bagnères de-Luchon, Bagnols-sur-Sèze, Beaucaire, Beaune, Belfort, Bergerac, Béziers. Bordeaux, La Bourboule, Caen, Calais, Cannes, Carcassonne, Castres, Cavaillon. Cette, Chagny, Châlon-sur-Saône, Châteaurenard, Clermont-Ferrand, Cognac, Condé-sur-Noireau, Dax, Deauville-Trouville, Dieppe, Dijon, Dunkerque, Elbeuf, Epinal, Firminy, Flers, Gray, le Havre, Hazebrouck, Issoire, La Ferté-Macé, Lesignan, Libourne, Lille, Limoges, Lyon, Manosque, Le Mans, Marseille, Mazamet, Mont-de-Marsan, Le Mont-Dore, Montpellier, Nancy, Nantes, Narbonne, Nice, Nîmes, Orange, Orléans, Périgueux, Perpignan, Reims, Remiremont, Roanne, Roubaix, Rouen, Royat, Saint-Chamond, Saint-Dié, Saint-Etienne, Salon, Toulouse, Tourcoing, Vichy, Villefranche-sur-Saône, Villeneuve-sur-Lot, Vire.

AGENCES DANS LES PAYS DE PROTECTORAT

Tunis, Sfax, Sousse, Gabès, Majunga, Tamatave, Tananarive, Diégo-Suarez.

AGENCES A L'ÉTRANGER

Londres, Liverpool, Manchester, Bombay, Calcutta, San-Francisco, New-Orléans, Melbourne, Sydney, Tanger.

Intérêts payés sur les sommes déposées :

De 6 mois jusqu'à 1 an	2 %
De 1 an — 18 mois	2 ½ %
De 18 mois — 2 ans	3 %
De 2 ans et au-delà	3 ½ %

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public

14, rue Bergère, 2, place de l'Opéra, 147, b^d St-Germain et dans les principales Agences.

Compartiments depuis CINQ *francs par mois*

SAVONS MOLLARD Paris, 5, Rue des Lombards, 5
35 % aux Pharmaciens et Médecins.

Savon Phéniqué à 5 % de A. Mollard, la douz.	12 »	Savon au Sublimé à 1 ou 10 % de A. Mollard, 12 à 24 la	
Savon Bораté.. à 10 % de A. Mollard, »	12 »	Savon Iodé (ki) 10 % de A. Mollard, la douz.	24 »
Savon au Thymol à 15 % de A. Mollard, »	12 »	Savon Sulfureux hygiénique parfumé, »	[illegible] »
Savon à l'ichthyol à 10 % de A. Mollard, »	24 »	Savon au Goudron de Norwège Mollard, »	12 »
Savon Boriqué. à 5 % de A. Mollard, »	12 »	Savon Glycérine..... de A. Mollard, »	12 »
Savon au Salol.. à 5 % de A. Mollard, »	18 »	*Se vendent en boîtes de 3 pains et de 6 pains.*	

Dans les cas de **CHLOROSE** et d'**ANÉMIE**

rebelles aux moyens thérapeutiques ordinaires, les préparations à base

d'HÉMOGLOBINE SOLUBLE de V. Deschiens

ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants

Se vend dans toutes les Pharmacies sous les formes suivantes :

ÉLIXIR — SIROP — VIN — DRAGÉES

ET HÉMOGLOBINE GRANULÉE

Librairie agricole de la Maison rustique, rue Jacob, 26, à Paris.

65e ANNÉE JOURNAL 65e ANNÉE

D'AGRICULTURE PRATIQUE

Fondé en 1837 par Alexandre BIXIO

RÉDACTEUR EN CHEF : **M. L. GRANDEAU**

Professeur d'Agriculture au Conservatoire national des Arts et Métiers

Le plus ancien (65 ans d'existence) et le plus important des journaux agricoles. — Traite spécialement toutes les questions d'agriculture et d'économie rurale. — Répond aux demandes de renseignements agricoles qui lui sont adressées. — Parait toutes les semaines par livraison de 48 pages, grand in-8° à 2 colonnes, et forme chaque année deux beaux volumes in-8° avec de nombreuses gravures et **12 planches coloriées** d'une exécution irréprochable, représentant les meilleurs types des animaux de la ferme, les insectes nuisibles, les maladies des plantes, etc.; ainsi que des modèles de constructions rurales, de machines, etc.

Abonnement pour la France : Un an, **20** fr. — Six mois, **10** fr. **50**. — Trois mois, **5** fr. **50**
— pour l'Etranger : Un an, **23** fr. — Six mois, **12** fr. ». — Trois mois, **6** fr. »

☞ Un **numéro spécimen avec planche coloriée** sera adressé à toute personne qui en fera la demande.

Bureaux du Journal : 26, rue Jacob, Paris.

DÉMÉNAGEMENTS **BEDEL & Cie**
TÉLÉPHONE 259-24
18, Rue Saint-Augustin, 18, PARI

DOMAINE DE MONTHORIN

Beurre fin garanti pur de tout mélange.

4 FRANCS LE KILO

S'ADRESSER A M. HURLIN

Régisseur du DOMAINE DE MONTHORIN, par Louvigné-du-Désert (Ille-et-Vilaine.

JOINDRE A LA DEMANDE D'ENVOI LE PRIX DE LA COMMANDE
ET LES FRAIS D'EXPÉDITION PAR COLIS POSTAL

Soit pour 2 kilos 500 et au-dessous 0 85
Pour 4 kilos 500 et au-dessous 1 05

L'ILLUSTRATION

13, Rue Saint-Georges, PARIS (9e)

L'ILLUSTRATION publie en Supplément avec son numéro du 15 février :

LE MARQUIS DE PRIOLA

PIÈCE EN TROIS ACTES, EN PROSE, DE M. HENRI LAVEDAN, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Le grand succès actuel de la Comédie-Française.

M. HENRI LAVEDAN.

Le numéro de **L'ILLUSTRATION** du 22 février sera presque entièrement consacré au Centenaire de Victor Hugo et contiendra notamment un important article dont le titre et la signature disent suffisamment l'intérêt exceptionnel :

MON GRAND-PÈRE, PAR GEORGES VICTOR-HUGO

TARIF DES ABONNEMENTS :

FRANCE : un an..... **36** francs. — ÉTRANGER : un an..... **44** francs.

Un numéro spécimen est envoyé à toute personne qui en fait la demande par lettre affranchie.

CRÉDIT LYONNAIS

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Crédit Lyonnais met à la disposition du Public des Coffres-forts entiers ou des compartiments de Coffres-forts, pour la garde des **Valeurs, Papiers, Bijoux, Argenterie, Dentelles, Objets d'Art**, etc.

Ces Coffres-forts sont situés dans les sous-sols du Crédit Lyonnais ; leur construction et leur installation présentent les plus complètes garanties contre les risques d'incendie et de vol.

Chaque locataire reçoit une **Clé spéciale**, dont il n'existe pas de double, et il peut faire varier les combinaisons de la serrure à son gré.

Il peut **seul** ouvrir le Coffre qu'il a loué.

Tarif de location très réduit, à partir de 5 fr. par mois, suivant les dimensions.

Le **Crédit Lyonnais** accepte aussi **en garde** les **Coffrets, Cassettes, Caisses, Malles** et tous autres objets.

S'adresser : **Au Siège Central, 19, Boulevard des Italiens ou dans les Bureaux de quartier.**

CRÉDIT LYONNAIS
Siège social à LYON. — Siège central à PARIS
CAPITAL : 250 MILLIONS
Entièrement versés
AGENCE DE BRUXELLES
DÉPOTS DE TITRES
LOCATION DE COFFRES-FORTS

HORS CONCOURS
MEMBRE DU JURY, PARIS 1900
ALCOOL DE MENTHE de **RICQLÈS**
(Le Seul Alcool de Menthe véritable)
Contre **MAUX** de **CŒUR**, de **TÊTE**, d'**ESTOMAC**
INDIGESTIONS, REFROIDISSEMENTS, GRIPPE
EXCELLENT pour les **DENTS** et la **TOILETTE**
Exiger du **RICQLÈS.**

L'ÉCONOMISTE FRANÇAIS

JOURNAL HEBDOMADAIRE PARAISSANT LE SAMEDI

Rédacteur en chef : M. PAUL LEROY-BEAULIEU, Membre de l'Institut

SOMMAIRE DU NUMÉRO DU SAMEDI 8 FÉVRIER 1902

Partie économique. — La situation houillère en France et la réglementation du travail dans les mines. — Les monopoles de l'Etat français. — La propriété immobilière, les loyers et les impôts directs à Paris. — Un textile moderne : le jute. — La reprise des mines d'or. — Lettre d'Angleterre : l'abaissement du taux officiel de l'escompte à la Banque d'Angleterre ; la cote de l'argent en lingots ; une députation du commerce des thés auprès du chancelier de l'Échiquier ; les progrès du chemin de fer de l'Ouganda ; la concurrence de la télégraphie sans fil et des câbles sous-marins ; le tonnage maritime depuis dix ans. — Revue économique : la Chambre de compensation des banquiers de Paris ; le mouvement des prix des principales marchandises en 1901 et dans les cinq dernières années ; le mouvement maritime de l'Empire Ottoman, du 14 mars 1900 au 13 mars 1901. — Nouvelles d'outre-mer : Chili. — Tableaux comparatifs des importations et des exportations de marchandises pendant les neuf dernières années, des importations et des exportations de métaux précieux, de la navigation et du rendement des droits de douanes pendant les années 1899, 1900 et 1901.

Partie commerciale. — Revue générale. — Sucres. — Prix courant des métaux sur la place de Paris. — Correspondances particulières : Bordeaux, Lyon, le Havre, Marseille.

Revue immobilière. — Adjudications et ventes amiables de terrains et de constructions à Paris et dans le département de la Seine.

Partie financière. — Banque de France. — Banque d'Angleterre. — Tableau général des valeurs. — Marché des capitaux disponibles. — Marché anglais et chemins de fer américains. — Rentes françaises. — Obligations municipales. — Obligations diverses. — Obligations des chemins de fer austro-hongrois ou autrichiennes diverses. — Actions des chemins de fer. — Institutions de crédit. — Fonds étrangers, Valeurs diverses : Compagnie des Voitures ; Métropolitain ; Mines d'or du Transvaal ; Mines de l'Australie de l'Ouest et de l'Ouest-Africain ; Assurances ; cours des Changes. — Renseignements financiers : Recette des Omnibus, Canal de Suez. — Recettes hebdomadaires des chemins de fer.

BUREAUX : CITÉ BERGÈRE, 2, A PARIS

ABONNEMENTS. — Paris et Départements : Un an, 40 fr. ; six mois, 20 francs.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Les Annonces sont reçues par M L. LOIZEAU, 5, rue Guichard.

VILLE DE PARIS
A adj. s. 1 ench. Ch. not. Paris, le 4 mars 1902. DEUX TERRAINS : 1° rue Lamarck. Surf. 456 m. 50. M. à pr. 70 fr. le mètre. — 2° rue Planchat. Surface 263 m. 70. M. à pr. 50 fr. le mètre. S'adr. aux not. Mes Mahot de la Quérantonnais, 14, r. des Pyramides, et Delorme, n° 11, rue Auber, déposit. de l'enchère.

VILLE DE PARIS
A adj. s. 1 ench. Ch, not. Paris, le 4 mars 1902. QUATRE TERRAINS : 1° angle rues de Tolbiac et Damesme. — 2° angle rues Etex et Carpeaux. — 3° r. Caulaincourt et Lamarck. — 4° r. de la Convention. Cont. 547 m. 71, 389 m. env., 180 m., 856 m. et 101 m. 86. M. à pr. 35 fr., 60 fr., 110 fr., 135 fr. le m. S'ad. aux not. Mes Delorme, 11, r. Auber. et Mahot de la Quérantonnais. 14, r. des Pyramides, dépos. ench.

GRANDE PROPRIÉTÉ r. Daru, n° 16, avec HOTEL, libre. Façade 63 mèt. Cont. 2.923 mèt. 57. Mise à prix 1.200.000 fr. A adj. s. 1 ench. Ch. des not. de Paris, le mardi 25 février 1902. S'adr. à Me Champetier de Ribes, notaire à Paris, n° 8, rue Sainte-Cécile.

VENTE sur saisie au Palais de Justice,
à Paris, le jeudi 13 mars 1902, à 2 heures,
en trois lots.
1° MAISON A PARIS
Boulevard Beaumarchais, n° 60 (XIe arrond.).
Contenance 337 mèt. 65 environ.
2° BOUTIQUE A PARIS
Passage des Panoramas, n° 50 (IIe arrond.).
3° BOUTIQUE A PARIS
Passage des Panoramas, n° 51 (IIe arrond.).
Mise à prix : 1er lot, 150.000 fr.; — 2e lot, 15.000 fr.; 3e lot, 15.000 francs.
S'adr. à Me Dubourg, avoué, n° 5, place Saint-Michel.

VILLE DE PARIS
A adj. s. 1 ench. Ch. not. Paris, le 25 février 1902. DEUX TERRAINS : 1° angle rue Valentin-Haüy et Bouchut. Surf. 356 m. 81. M. à pr. 150 fr. le mèt. — 2° rue Jussieu. Surf. 80 m. 54. M. à pr. 250 fr. le m. S'ad. aux not. Mes Mahot de la Quérantonnais, 14, rue Pyramides, et Delorme, r. Auber, 11, dép. de l'ench.

VENTE au Palais, à Paris, le 20 février, à 2 heures.
FERMES ET IMMEUBLES
à Dadizeele et Gheluve,
Arrondissement de Courtrai,
Province de Flandre occidentale (Belgique).
Contenance 56 hectares 34 ares 82 centiares.
Mise à prix 326.725 francs.
S'adresser à l'étude de feu Me Barberon et Me Berryer, avoués ;
A Me Demonts, notaire à Paris.

VENTE au Palais de Justice, à Paris,
le 8 mars 1902, à 2 heures.
D'UNE MAISON A PARIS
Boulevard Haussmann, n° 93
A l'angle de la rue Roy.
Revenu brut annuel : 21.000 francs.
A partir d'octobre 1902 : 21.600 francs.
Mise à prix 300.000 francs.
S'adresser à Me Depaux-Dumesnil, avoué poursuivant, 12, boulevard des Batignolles ;
A Mes Hacquin et Raveton, avoués,
Et à Me Mègret, notaire, 45, rue de Richelieu.

VENTE au Palais de Justice, à Paris,
le 8 mars 1902, à 2 heures,
en trois lots.
1° MAISON A PARIS
Boulevard Magenta, n° 93.
Contenance 384 m. 94 environ.
Revenu brut 26.000 francs environ.
Mise à prix 250.000 francs.
2° MAISON A ENGHIEN (Seine-et-Oise)
Grande-Rue, n° 34.
Contenance 367 m. 12 environ.
Revenu brut 2.200 francs environ.
Mise à prix 15.000 francs.
3° MAISON A ENGHIEN (Seine-et-Oise)
Grande-Rue, n° 36.
Contenance 1.814 m. 40 environ.
Revenu brut 4.950 francs environ.
Mise à prix 35.000 francs.
Faculté de réunion pour les 2e et 3e lots.
S'adresser à Me Dubourg, avoué à Paris, place Saint-Michel, n° 5 ;
Mes Mignon, Hébert, avoués, et Gaston Bazin, not.

LA LIBRAIRIE NOUVELLE

ANCIENNEMENT 15, BOULEVARD DES ITALIENS

est maintenant transférée au n° 11, même Boulevard.

Une manière de réparer les conséquences d'une Spéculation malheureuse

Un célibataire riche de 200.000 francs, représentant environ 7.000 livres de rente, a voulu tenter la fortune ; il a risqué la moitié de son avoir dans des spéculations aventureuses.

Au début, tout réussit à souhait ; un moment même la hausse extraordinaire d'une valeur sur laquelle il avait engagé ses capitaux lui donna un bénéfice inespéré. Il songea bien alors à réaliser, mais il ne put s'y décider : l'affaire était si belle et marchait si bien. Il fallait au moins doubler ses capitaux, et cela ne pouvait tarder ; il s'en fallait de si peu !

Malheureusement, au moment où il touchait au but, un incident inattendu amena un effondrement des cours ; la valeur sur laquelle il fondait tant d'espoir tomba à zéro ; au lieu d'une fortune, notre spéculateur n'avait plus qu'un chiffon de papier.

Que faire alors ? que devenir ?

Recommencer à spéculer ? essayer de se relever par un procédé qui venait de si mal réussir ? risquer de perdre aussi les cent derniers mille francs que, par une inspiration providentielle, il avait laissés en dehors de ses opérations aléatoires et qui constituaient alors ses seules ressources, sa dernière cartouche ? Il ne s'arrêta pas un instant à cette pensée.

Vivre sur ses anciens revenus diminués de moitié, soit avec 3.500 francs par an ? Il sentit bien vite que ce serait difficile et qu'il lui serait pénible de s'y résigner ; et puis il se méfiait de lui-même ; il craignait de ne pas résister à la tentation de recommencer à jouer au risque de tout perdre et de finir ses jours dans la misère.

Après de mûres et amères réflexions, il s'est enfin décidé à placer les 100.000 francs qui lui restaient en RENTE VIAGÈRE. A son âge de cinquante-quatre ans il s'est ainsi constitué une rente de 7.060 francs, payable par trimestre, et égale à son ancien revenu.

Ce parti n'était-il pas le plus sage ?

Il est désormais tranquille, certain, quoi qu'il arrive, de ne jamais manquer du nécessaire, de conserver jusqu'à sa mort l'*aurea mediocritas* à laquelle il a été habitué, et que son ambition de parvenir à la richesse avait gravement compromise.

LA NATIONALE

COMPAGNIE D'ASSURANCES SUR LA VIE

ASSURANCES EN CAS DE DÉCÈS, MIXTES ET A TERME FIXE

DOTALES — COMBINAISONS DIVERSES

RENTES VIAGÈRES

18, rue du Quatre-Septembre, et 13, rue de Grammont. — PARIS

THÉ DE CEYLAN MARAVILLA

Médaille d'Or de l'Exposition Univ. de 1900

14, Rue de Rome, Paris

1889 **THÉ DES 3 MARQUES** 1900

COMPRIMÉS VICHY-ÉTAT

Aux Sels naturels de Vichy-État extraits des Sources par la Compagnie Fermière

En faisant dissoudre 3 à 4 de ces comprimés dans un verre d'eau ou d'eau rougie, on obtient pratiquement et économiquement une eau artificielle gazeuze analogue à celle des célèbres sources de Vichy-État

PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PHARMACIES. — COMPAGNIE FERMIÈRE DE VICHY, 24, BOULEVARD DES CAPUCINES

GEORGES PRUNIER ET Cie, 6, RUE DE LA TACHERIE

VIN DE CHASSAING

BI-DIGESTIF

Prescrit depuis 30 ans

CONTRE LES AFFECTIONS DES VOIES DIGESTIVES

Paris, 6, Avenue Victoria.

La "PHOSPHATINE FALIÈRES" est l'aliment le plus agréable et le plus recommandé pour les enfants dès l'âge de 6 à 7 mois, surtout au moment du sevrage et pendant la période de croissance. *Il facilite la dentition, assure la bonne formation des os.*

PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PHcies

CONSTIPATION

Guérison par la véritable

Poudre Laxative de Vichy

du Dr Léonce SOULIGOUX

Laxatif sûr, agréable, facile à prendre

Le flac. de 25 doses environ 2 fr. 50

PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PHcies.

Dentition

SIROP DELABARRE

Sirop sans narcotique.

Employé en frictions sur les gencives, il facilite la sortie des Dents et supprime tous les accidents de la première Dentition.

Exiger le nom de DELABARRE et le **Timbre officiel.** — 3 fr. 50 LE FLACON

FUMOUZE-ALBESPEYRES, *78, Faubg St-Denis. Paris.*

Le meilleur Calmant

SIROP BERTHÉ

Souffrances de toute nature : ***Rhumes, Maux de Gorge, Maux d'Estomac, Douleurs de Ventre*** chez les Femmes, ***Excitation nerveuse, Insomnies,*** etc.

PÂTE BERTHÉ, complément du traitement.

EXIGER le *Timbre officiel* et la ***Signature***

Sirop, 3f; *Pâte,* 1f60.

FUMOUZE-ALBESPEYRES, *78, Faubg St-Denis, Paris.*

PATE ÉPILATOIRE DUSSER

Employée une ou deux fois par mois, elle détruit les poils follets disgracieux sur le visage des Dames, sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. **Sécurité, Efficacité** garanties. — **50 Ans de Succès.** — (Pour la barbe, 20 fr. ; 1/2 boîte, spéciale pour la moustache, 10 fr. *franco* mandat.) — Pour les bras, employer le **PILIVORE** —— DUSSER, 1, Rue J.-J.-Rousseau, PARIS

Indicateur-Chaix
Livrets-Chaix

MM. les Voyageurs peuvent se procurer dans les gares et les librairies les Recueils suivants, publications officielles des chemins de fer, paraissant depuis cinquante ans, avec le concours des Compagnies :

L'INDICATEUR-CHAIX
(Paraissant toutes les semaines.) Avec cartes. Prix 0 85

LIVRET-CHAIX CONTINENTAL, deux volumes :
Services français, avec sept cartes de réseaux. 1 50
Services étrangers, avec une carte coloriée et huit cartes de régions. . . . . 2 »

LIVRETS-CHAIX DES VOYAGES CIRCULAIRES
Avec cartes, plans et gravures
Ouest; — Orléans, Etat, Midi; — Nord; — Est.
Chaque Livret 0 30
Livret-Guide de la Cie Paris-Lyon-Méditerranée. Prix . 0 40

LIVRET-CHAIX DE L'ALGÉRIE, DE LA TUNISIE & DE LA CORSE
(Paraissant tous les mois.) Avec carte coloriée. Prix. 0 50

LIVRET-CHAIX DES ENVIRONS DE PARIS
(Paraissant tous les mois.) Avec sept cartes. . Prix. 0 25

LIVRET-CHAIX SPÉCIAL DE CHAQUE RÉSEAU
(Paraissant tous les mois). Avec acrtes
Ouest; — Orléans, État, Midi; — Paris-Lyon-Méditerranée; — Nord; — Est. — Chaque Livret 0 05

LIVRETS-CHAIX DES RUES DE PARIS
(Omnibus, Tramways et Théâtres.)
Avec plan de Paris et plans numérotés des théâtres. Prix . . 2 »
Nomenclature des Rues de Paris avec plan de Paris.
Prix cartonné. 1 25
Livret-Chaix des Omnibus, Tramways et Bateaux 0 30

Ernest FLAMMARION, éditeur, 26, rue Racine — PARIS

En vente : Gabriel HANOTAUX
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

L'Énergie Française

Un volume in-18 . . . . . Prix. 3.50

Mme la Baronne STAFFE

POUR AUGMENTER SON BIEN-ÊTRE

Un volume in-18 . . . . . Prix. 3.50

Collection des "AUTEURS GAIS" XANROF

De l'Autel à l'Hôtel

Un volume in-18 . . . . . Prix, 3.50

Pierre MAËL

TRIOMPHE D'AMOUR

ROMAN

Un volume in-18 . . . . . Prix. 3.50

Jules MARY

Les Dernières Cartouches

ROMAN

Un volume in-18 . . . . . Prix. 3.50

Bruno NALIN

EN FORÊT

ROMAN

Un volume in-18 . . . . . Prix. 3.50

Ch. BROSSARD

GÉOGRAPHIE PITTORESQUE ET MONUMENTALE DE LA FRANCE

Aunis-Saintonge, Angoumois-Limousin

CHARENTE-INFÉRIEURE — CHARENTE — HAUTE-VIENNE — CORRÈZE

Ouvrage illustré en noir et en couleurs.

Un volume grand 8° . . . . . Prix. 6 francs.

Envoi FRANCO contre mandat-poste.

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, rue Auber, 3, PARIS

JEAN D'ORLÉANS
Duc de Guise

Sous le Danebrog

SOUVENIRS DE LA VIE MILITAIRE EN DANEMARK
1894-1899

Un volume grand in-18. Prix . . . . . 3 fr. 50

V. BLASCO IBANEZ

Terres Maudites

Roman traduit de l'espagnol par G. HÉRELLE

Un volume grand in-18. Prix. . . . . 3 fr. 50

ANATOLE LE BRAZ

La Terre du Passé

Un volume grand in-18. Prix . . . . . 3 fr. 50

RICHARD O'MONROY

Tout en rose!

Un volume grand in-18. Prix . . . . . 3 fr. 50

DUC DE BROGLIE
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Le Dernier Bienfait de la Monarchie

Un volume grand in-8°. Prix. . . . . 7 fr. 50

Envoi Franco contre MANDAT ou TIMBRES-POSTE

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, rue Auber, 3, Paris

Pour paraître le 19 Février :

PIERRE LOTI

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LES DERNIERS JOURS de Pékin

Un volume grand in-18. Prix. . . . . 3 fr. 50

IL SERA TIRÉ :

60 exemplaires sur papier de Hollande, tous numérotés. Prix			12 fr. 50
25	—	de Chine, tous numérotés. Prix	20 fr. »
20	—	Vélin de cuve, tous numérotés.	*(Tous souscrits)*
15	—	du Japon, tous numérotés. Prix	20 fr. »

Ouvrage d'actualité :

PAUL DE SAINT-VICTOR

VICTOR HUGO

Un volume in-18. Prix . . . . . 3 fr. 50

Envoi Franco contre MANDAT ou TIMBRES-POSTE

Librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris

H. FERTÉ

Ancien professeur de rhétorique, ancien chef d'Institution.

ROLLIN

SA VIE, SES ŒUVRES

ET

L'UNIVERSITÉ DE SON TEMPS

Un volume in-8, broché . . . . . 7 fr. 50

W. THOMAS

Docteur ès lettres,

Maître de conférences à la Faculté des Lettres de l'Université de Rennes.

LE POÈTE

EDWARD YOUNG

(1683-1765)

ÉTUDE SUR SA VIE ET SES ŒUVRES

Un volume grand in-8, broché . . . . . 10 fr.

Librairie **HACHETTE & Cie**, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

Pour paraître le 22 Février 1902

VICTOR HUGO

LEÇONS FAITES A L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

PAR LES ÉLÈVES DE 2e ANNÉE (LETTRES)

1900-1901

SOUS LA DIRECTION DE

FERDINAND BRUNETIÈRE

TOME I. — Un volume in-16, broché . . . . . **3** fr. **50**

Le Tome II paraîtra le 15 mars.

En Vente

Collection des Grands Écrivains français

VICTOR HUGO

Par M. L. MABILLEAU

Un volume in-16, avec un portrait en héliogravure, broché. . **2** fr. »

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, rue Auber, 3, PARIS

Pour paraître le 21 Février :

Victor Hugo

DERNIÈRE GERBE

Poésies

Un volume grand in-8°. . . . . Prix. 6 fr.

(Ce livre est le dernier des œuvres posthumes de Victor Hugo.)

Il a été tiré de cet ouvrage :

30 exemplaires sur papier de Hollande, tous numérotés. Prix 15 fr.

20 — — Japon, tous numérotés. . — 25 fr.

Envoi FRANCO contre mandat ou timbres-poste

qu
l'à
êtr
l'e
ni
sig
un
par
d'A
ne
hu
vre
aut
psy
ma
est
for
pro

I
sub
ress
Par
noti
du
gna
de
fém
M.
bien
tion
avoi
pela
M.
dres
blica

C
fem
cieu
volo
Gen
désir
vie :
par
trefo
Cepe
tous
d'un
à ce
d'ell
peine
sans
cieur
et o

LIVRES NOUVEAUX

L'ENFANT D'AUSTERLITZ, par **Paul Adam.**

Nos lecteurs savent avec quelle abondance et quelle vigueur M. Paul Adam nous raconte l'âme de cet enfant inquiet, trop intelligent pour être sûr de rien, — en qui rien n'est sûr, « ni l'enthousiasme, ni l'énergie virile, ni l'amour, ni la ruse même, » et qui, déçu de tout, se résigne enfin à « revêtir la soutane ». Perdu en un temps où des idées fécondes se heurtent, partout, sans cesse, autour de lui, l' « Enfant d'Austerlitz » en arrive à cette impression qu'il ne sait rien, qu'il n'est rien; et il s'achemine humblement vers la maison de Dieu. Cette œuvre nouvelle retentira dans l'âme française : car autant qu'un roman, c'est un livre d'histoire, de psychologie historique. M. Paul Adam y a ramassé toutes les aspirations d'une époque, d'où est sortie la nôtre : c'est tout notre présent en formation qui palpite dans ce passé encore si proche. C'est là un beau, un admirable livre.

L'ÉCOLE RÉPUBLICAINE ET LE PATRONAGE FÉMININ, par **Ferdinand Dreyfus.**

L'auteur a joint en appendice à cette étude substantielle et claire quelques documents intéressants, — les statuts d' « une Amicale de Paris » ceux d'un Patronage en province, une notice et un tableau annexe à propos de l'œuvre du Trousseau, fondée par madame Béguin. Signalons aussi un important extrait du rapport de M. Édouard Petit sur l'éducation populaire féminine en 1900-1901. Sur tous ces documents M. Ferdinand Dreyfus établit avec éloquence les bienfaits de l'École laïque « fille de la Déclaration des Droits de l'Homme », et après nous avoir montré ce que M. de Mun lui-même appelait « le magnifique essor des écoles laïques », M. Ferdinand Dreyfus nous initie, en ses moindres détails, au fonctionnement de l'École républicaine et du patronage féminin.

VAIN AMOUR, par **Jacques Trève.**

C'est l'histoire d'une âme de jeune fille et de femme; et c'est une histoire très douce, très gracieuse et très triste, qui se termine par la mort volontaire de l'héroïne. Pendant des années, Geneviève se garde prudemment du rêve et du désir. Mais un jour, un homme passe dans sa vie : lui non plus n'est pas libre; il est attaché par devoir à une ancienne maîtresse, qu'il a autrefois adorée et qu'il ne veut pas faire souffrir. Cependant il aime Geneviève; il le lui avoue; tous deux s'abandonnent quelque temps au charme d'une amitié passionnée. La jeune fille se perd à ce jeu-là; quand elle a, elle-même, écarté d'elle son ami, la vie ne vaut plus pour elle la peine d'être vécue : elle s'en évade, doucement, sans rancune. Le roman est simple : il est délicieux de vérité et de grâce; on le lit sans effort, et on est heureux de l'avoir lu.

ÉLÉMENTS D'UNE PSYCHOLOGIE POLITIQUE DU PEUPLE AMÉRICAIN, par **Émile Boutmy.**

M. Émile Boutmy, qui nous avait donné déjà un curieux *Essai d'une psychologie politique du peuple anglais au XIXe siècle*, nous fait assister aujourd'hui à la formation du caractère américain. Le livre est divisé en quatre grandes parties : la population et la société, — la nation et la patrie, — l'État et le gouvernement, — la religion et l'idéal. — L'ouvrage se termine par un dernier chapitre sur l'impérialisme américain et sur les visées nouvelles des États-Unis, « devenus, dans toute la force du terme, une puissance mondiale ». C'est là un volume d'analyse puissante, une étude magistrale de psychologie politique, qui soulèvera le plus vif intérêt.

CONTES DE LA MARJOLAINE, par **André Theuriet.**

Voilà un joli titre qui fleure bon les bois, qui évoque des femmes à la beauté fraîche, savoureuse et piquante « comme la fleur sauvage à laquelle les botanistes ont donné le nom rébarbatif d' « origan » et que le populaire, en son langage plus musical, continue à appeler « la marjolaine ». Et toutes les belles histoires que nous raconte, en d'autres volumes, et en ce dernier recueil, M. André Theuriet, sont, de même, fraîches, savoureuses, piquantes. L'esprit y est sain; le récit chemine à « vive et verte allure »; les personnages sont toujours de belle humeur, ils ont la langue alerte, la répartie mordante; on ne s'ennuie point en leur compagnie. Quelques-uns de ces contes furent écrits à Talloires, au bord de cet admirable lac d'Annecy dont M. André Theuriet a si bien compris et si bien dit le charme. Tout ce qu'il écrit a ce même charme « ensoleillé et bleu à plaisir ».

LE FÉMINISME FRANÇAIS, par **Charles Turgeon.**

Il n'est plus permis désormais non seulement aux juristes, aux économistes, aux moralistes, mais au public tout entier, d'ignorer ce que les femmes pensent de la condition qui leur est faite et les vœux qu'elles formulent, et les réformes qu'elles proposent. La question est grave et ne tend à rien moins qu'à bouleverser tout l'ancien ordre social. M. Charles Turgeon nous l'a exposé avec une lucidité et une prudence remarquables. Délibérément, il a supprimé de cette substantielle étude tout ce qui n'intéresserait que les spécialistes : il a voulu être compris par tout le monde et donner au public français une vue d'ensemble de tout le programme féministe. Novateur toujours sage, M. Charles Turgeon ne considère pas que l'ancienne société soit un bloc intangible; mais il ne se laisse point emporter hors du bon sens; et, tout en subordonnant toujours avec soin le préjugé à la raison et à la justice, il sait maintenir son entière indépendance d'esprit et son droit à la réflexion lente et sage.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85* bis, *faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Suède et la Norvège.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 2614-1-02. — (Encre Lorilleux).